

MERVEILLES DIVINES

DANS LES AMES

PAR LE MINISTÈRE DES ANGES.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

TRÉSOR DE LA DOUCE PIÉTÉ. Gr. in-32.

MOIS DE MARIE. Gr. in-32.

MOIS DE SAINT JOSEPH. Gr. in-32.

MOIS EUCHARISTIQUE. Gr. in-32.

MOIS ANGÉLIQUE. Gr. in-32.

SOIXANTE-QUINZE MÉDITATIONS SUR LA PASSION
in-32.

LA COUR CÉLESTE, DÉVOTION AUX SAINTS ANGES.
Gr. in-32.

MERVEILLES DE DIEU DANS LES SAINTS ANGES. Gr. in-18.

LES SAINTES-ÂMES DU PURGATOIRE. Gr. in-18.

MERVEILLES DIVINES

DANS LES AMES

PAR LE MINISTÈRE DES SAINTS ANGES,

PAR

UN RELIGIEUX TRAPPISTE,

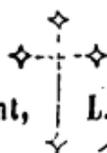
de l'abbaye de Sept-Fons (Allier).

Confirmate amicitias cum sanctis angelis.

Liez-vous d'amitié avec les saints anges.

(S. LÉON, PAPE.)

PARIS



LEIPZIG

P.-M. Laroche, Libraire-Gérant,
RUE BONAPARTE, 66.

L.-A. Kittler, Commissionnaire,
QUERSTRASSE, 34.

V^{VE} H. CASTERMAN

TOURNAI.

1870

APPROBATIONS.

Sous ce titre : *Merveilles divines dans les âmes par le ministère des saints Anges*, un religieux de la Trappe de Sept-Fons, dans notre diocèse, a composé un travail que le révérend père Abbé a soumis à notre examen. Sur le rapport à Nous adressé par l'ecclésiastique que nous avons chargé d'en prendre connaissance, Nous l'approuvons bien volontiers, persuadé que, pour la doctrine et la piété dont il est rempli, cet ouvrage sera fort utile à tous ceux qui le liront dans le même esprit qui l'a dicté.

Moulins, le 29 août 1868.

Signé : PIERRE, évêque de Moulins.

Locus sigilli.

Pour ampliation,



Signé : CLOSTRE, secrét. parl. de Mgr.

Imprimatur.

Tornaci, die 21^a novembris 1869.

J.-B. PONCEAU, vic.-gen.

PRÉFACE.

Ce n'est pas un traité, un livre de doctrine que nous offrons à la piété des fidèles, mais tout simplement un choix d'exemples propres à nous faire admirer la merveilleuse intervention des saints anges dans l'œuvre de la sanctification ou de la glorification des serviteurs de Dieu sur la terre, et à nous démontrer le zèle qu'ils déploient dans l'accomplissement de la mission que la miséricorde divine leur a confiée auprès des âmes.

L'exemple est bien l'enseignement le plus attrayant, le plus efficace, et le mieux compris. Les tableaux ravissants que nous allons exposer seront donc l'exhortation la plus puissante pour nous inspirer une dévotion solide et constante envers ces sublimes intelligences. Rien de plus suave, de plus admirable et de plus rassurant que la chaste et fraternelle intimité qui réunis-

PROTESTATION DE L'AUTEUR.

Je n'ai pas entendu donner aux faits contenus dans ce livre plus d'importance, sous le rapport de la doctrine, ni plus d'authenticité que les écrivains ecclésiastiques eux-mêmes auxquels je les ai empruntés, et je sou mets au jugement de notre sainte mère, l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine toutes les appréciations et les pratiques qu'il renferme.

Sept-Fons, 2 octobre 1869.

F. B.

MERVEILLES DIVINES

DANS LES AMES

PAR LE MINISTÈRE DES SAINTS ANGES.

CHAPITRE I.

SOCIÉTÉ PRÉCOCE ET INTIME AVEC LES ESPRITS CÉLESTES.
SES EFFETS MERVEILLEUX.

§ I.

L'ANGE DIRECTEUR D'ANNE-CATHERINE EMMERICH.

Nous avons à montrer en premier lieu l'office de l'Esprit céleste à titre de directeur auprès des âmes favorisées par Dieu de la lumière contemplative et appelées à suivre des voies extraordinaires. Ce commerce intime et incessant devient une nécessité, car le don de l'intuition surnaturelle est pour l'homme mortel si lourd à porter, il est exposé chez lui à de tels risques et requiert une si grande pureté d'âme, qu'il faut, pour en user selon les desseins de Dieu, sans danger, avec fruit, une assistance surnaturelle, un guide doué d'infailibilité. Sans lui, sans son concours,

comment marcherait-il à travers les sphères infiniment étendues qui se découvrent à ses yeux dans la contemplation? C'est pourquoi chaque âme est ouverte à l'influence de l'ange et rendue naturellement capable de recevoir de celui-ci des impressions, des idées, des impulsions dont elle doit faire des actes méritoires par sa libre coopération. Cette capacité s'accroît en raison directe de la pureté de l'âme, et du degré de grâce auquel elle parvient. Rien ne la rapproche plus de la lumière angélique et ne la rend aussi digne de l'union et du commerce avec son céleste gardien que la splendeur de l'innocence quand rien ne l'a ternie; Anne-Catherine Emmerich eut le bonheur de la conserver intacte. Mais comme la sphère de la contemplation surnaturelle est le royaume de la grâce, le royaume de Dieu, c'est-à-dire de l'Eglise à laquelle l'homme est incorporé par le saint baptême, Catherine ne jouit des secrets du ciel qu'après être devenue par l'infusion de la grâce sanctifiante un membre vivant du corps de l'Eglise¹. L'éminente beauté de cette âme ainsi régénérée surpassant toute description, ravissait son bon ange, en sorte qu'envoyé des rangs les plus élevés de la hiérarchie du Ciel, il regardait comme une tâche correspondante à sa haute dignité d'éclairer et de conduire une créature qui, tout enfant qu'elle était quant à ses relations avec les choses de la terre et du temps, était pourtant déjà mûre pour l'intelligence des biens éternels et invisibles, et préparée par les vertus infuses à devenir la dépositaire des secrets divins.

(1) Ses rapports avec son bon ange datent donc du jour de son baptême,

La première action de l'ange avait eu pour objet la lumière de la foi, en ce sens qu'il instruisait Anne-Catherine touchant la foi catholique, non par des paroles et des explications, mais par des intuitions intérieures et des images symboliques. Par là, il lui communiquait une vue incomparablement plus claire et une plus profonde intelligence des mystères de la foi que ne peuvent la donner l'enseignement ordinaire et l'étude réfléchie. A cette illumination de la foi se liait la pratique de l'amour de Dieu, lequel devint promptement si fort et si pur chez Anne-Catherine qu'elle pouvait maintenir son cœur dans une union continuelle avec Dieu et qu'il lui était devenu comme naturel de chercher Dieu, de tout rapporter à Dieu et de tout considérer en Dieu. Dieu était le premier bien dont son âme eût eu le sentiment et il en avait pris si complètement possession qu'aucune créature ne pouvait plus la détourner de lui. On reconnaît bien là l'action de l'Esprit céleste tenant en ses mains les rênes d'une nature qui devait être toute consacrée à l'éternel époux des âmes. La splendeur de l'ange qui, semblable à celle d'un soleil, environna Anne-Catherine dès les premiers jours de sa vie et qui était comme l'atmosphère dans laquelle elle vivait, cacha à ses yeux toutes les séductions terrestres et les biens passagers qui ordinairement attirent, occupent et dissipent l'homme, jusqu'à ce que son âme fût assez confirmée dans la charité pour qu'aucune créature ne pût l'émouvoir, sinon en vue de Dieu. Chaque regard que l'ange jetait sur elle était un rayon de lumière et comme un souffle qui augmentait l'ardeur de son amour : c'était une impulsion qui ne pouvait avoir d'autre but que Dieu ;

aussi sous cette direction immédiate et efficace, toutes les puissances et même tous les mouvements de son âme étaient si bien ordonnés et si paisiblement réglés qu'aucune passion n'y apportait le moindre trouble et que la plus forte commotion du dehors n'était pas capable de l'ébranler. De là cette fermeté calme à supporter les souffrances physiques les plus cruelles, de là cette incroyable énergie avec laquelle elle surmontait promptement les impressions les plus violentes de crainte, de terreur, de douleur, de là enfin cette facilité à recouvrer en un instant la paix et le repos. Comme l'ange ne laissait pas cet esprit se dissiper, et parce que sa sévère vigilance n'y souffrait d'attache terrestre d'aucun genre, aucun nuage ne venait en ternir la splendeur, aucun poids en faire fléchir le ressort, aucune chaîne en gêner la liberté.

C'est sans doute ce qui disposa la vénérable à se rendre capable d'accomplir les étonnantes pratiques de pénitence et les œuvres de charité héroïque envers le prochain, qui remplirent toute sa vie, à partir de la plus tendre enfance.

Elle savait et elle sentait que dans tout son être se déployait devant le regard du prince du ciel et qu'il pénétrait le plus intime de son cœur ; c'est pourquoi elle travaillait sans relâche à maintenir le miroir de son âme aussi pur, aussi limpide que l'ange l'exigeait d'elle.

La direction de l'ange avait été accordée à Anne-Catherine comme un don qu'elle devait faire fructifier par la perfection avec laquelle elle en userait. Plus elle travaillait à se rendre digne de cette faveur, plus elle recevait abondamment la lumière de l'ange et plus

devenait fort le lien qui l'attachait à lui. Or ce lien ne pouvait être autre chose que l'obéissance née de l'amour de Dieu ; car il n'y en a pas de plus élevé et de plus méritoire, n'est-ce pas cette vertu qui attache l'ange lui-même à Dieu, et pour l'amour de Dieu à l'âme dont il est devenu le directeur... Elle donna sa volonté à l'ange pour qu'il la gouvernât selon l'ordre d'en haut, son intelligence pour qu'il l'éclairât, son cœur pour qu'il l'aidât à le conserver à Dieu seul, pur et libre de tout esclavage des sens. Docile à ses avertissements intérieurs, elle refusait à son corps le sommeil, et la nourriture, le châtiât rudement, demandait pour elle-même les douleurs et les maladies des autres. Par l'effet de cette charité, elle se substituait à ceux qui ne pouvaient supporter leurs souffrances, et lorsqu'elle volait au secours de ceux qui imploraient miséricorde, c'était l'ange qui la conduisait. Comme la flamme obéit au souffle du vent, ainsi son âme embrasée par l'amour se rendait à l'appel de l'ange.

A l'école d'un tel maître, dès le berceau, elle apprit à servir *Dieu un en trois personnes* par la pratique des vertus infuses, dans la mesure possible à son jeune âge ; les yeux de son corps ne savaient discerner les choses extérieures, et déjà elle adorait, elle priait. Plus tard elle nous racontera les prodiges qu'elle opéra avec le concours de son guide immortel. N'était-ce pas une merveille, une grâce exceptionnelle de pouvoir et de savoir élever son cœur vers le ciel avant même d'être capable de faire entendre un mot ? Ses parents ne l'avaient pas encore habituée à prononcer leurs noms qu'elle connaissait celui du créateur. Semblable à une belle fleur, fécondée par la douce rosée de la

grâce, échauffée par les rayons du soleil éternel, elle se développa, s'épanouit peu à peu, cultivée par la main d'un prince de la gloire.

Eclairée par lui, la prière devint son élément, et nuit et jour son âme candide s'éleva vers les plus hautes régions de l'oraison. Dès sa quatrième année, elle commence à prendre sur le temps du repos de la nuit, si nécessaire à un enfant, afin de se livrer à ce saint exercice. Quand ses parents étaient endormis, elle se levait de son petit lit et priait avec l'ange deux ou trois heures de suite, parfois jusqu'au crépuscule du matin. Elle aimait à le faire en plein air, à l'appel et à la suite de ce directeur infailible. Mais si sous l'inspiration de son ange nous devons reconnaître une disposition de Dieu qui voulait recevoir la prière nocturne de l'innocente créature et lui donnait la force nécessaire, il ne faut pourtant pas s'imaginer qu'à raison du secours particulier que lui apportait la grâce, cette pratique fût devenue pour la tendre enfant une chose facile et comme allant d'elle-même. Certes, il n'en était pas ainsi ; car c'est le propre de la direction à laquelle obéissent ces âmes d'élite qu'elles ont à conquérir graduellement la perfection à laquelle Dieu les appelle par une très-fidèle coopération aux grâces reçues et par un combat incessant et douloureux contre l'infirmité de la nature. Ainsi Dieu permettait que chez Anne-Catherine la nature réclamât journellement ses droits et que son faible corps exigeât impérieusement le repos indispensable : mais la courageuse enfant résistait, et obéissait promptement à la voix de l'ange qui la conviait à la prière.. Bien des lecteurs trouveront plus étonnante chez une aussi petite

enfant la possibilité de persévérer deux ou trois heures de suite dans la prière que cette faculté de se priver du sommeil, et demanderont quelle était la substance de cette longue prière. Elle était aussi abondante et aussi variée que les causes pour lesquelles Dieu voulait qu'elle lui fût adressée. Tous les jours Anne-Catherine voyait la tâche qu'elle devait accomplir. C'était une série de tableaux des malheurs et des dangers menaçant l'âme et le corps qu'il lui fallait détourner et conjurer. Elle voyait des malades impatients, des prisonniers accablés de tristesse, des mourants non préparés, des voyageurs égarés, des naufragés, des gens dans la détresse, d'autres qui chancelaient au bord des abîmes, et auxquels la clémence divine voulait par l'effet de sa prière faire arriver l'assistance, la consolation, le salut. Il lui était montré que si elle négligeait ses pénitences et ses oraisons, personne ne la suppléerait, et qu'ainsi ces malheureux couraient le danger de périr. Le saint ange la soutenait dans sa prière et le brûlant amour pour le prochain qu'il soufflait dans son âme la rendait si hardie, si éloquente, si persévérante que les heures lui semblaient encore trop courtes. O bienheureuse compagnie ! mais n'en jouissons-nous pas nous-mêmes ? Lorsque nous rendons nos hommages à la suprême Majesté, nos bons anges ne sont-ils pas à nos côtés pour soutenir notre zèle, enflammer nos cœurs ? Ah ! si nous savions les imiter !

Le saint Ange ne tolérait en elle aucune imperfection et punissait chaque faute par des réprimandes et des pénitences qui étaient fort douloureuses et laissaient dans son âme une profonde humiliation. De là venait qu'Anne-Catherine se jugeait elle-même avec une gran-

de sévérité et s'imposait des punitions corporelles pour chaque manquement. C'était le moyen de calmer l'ange témoin de sa fragilité. Un jour, dans sa cinquième année, elle regarda, à travers une haie, une pomme tombée avec le désir enfantin de la manger. A peine en avait-elle conçu la pensée qu'elle éprouva un vif repentir de cette convoitise, au point de s'imposer pour pénitence de ne plus toucher à une pomme; résolution qu'elle accomplit toute sa vie très-consciencieusement. Ce fut donc de bien bonne heure qu'elle acquit la science du mérite de l'expiation. Aussitôt que commença pour elle la possibilité de se refuser quelque chose ou de s'imposer une mortification ou de remporter une victoire sur son caractère naturellement vif et bouillant, instruite et guidée par son bon ange elle se livra avec une ardeur surprenante à ces exercices qui mènent à la perfection. Grâce à sa docilité à l'Esprit céleste, grâce à une mortification constante, elle parvint à une telle pureté de cœur que dans sa troisième année, elle pouvait adresser à Dieu cette prière : « Ah ! mon cher Seigneur et Dieu, faites-moi mourir, car, quand on devient grand, on vous offense par de grands péchés. »

Admirons les sublimes instincts qui ont leur source dans la grâce de notre régénération en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Dès sa première enfance, aussi loin que remontaient ses souvenirs, Anne-Catherine avait toujours prié Dieu de la préserver du péché, de la traiter comme une naïve et faible enfant, de lui faire connaître et accomplir sa très-sainte volonté en tout et partout. Sa prière avait été exaucée, et Dieu avait fait accompagner pas à pas cette enfant docile par son

bon ange qui lui enseignait à régler sa conduite, suivant les occurrences de chaque jour, pour affronter les dangers, supporter les souffrances, soutenir les combats de la vie. L'ange lui montrait tout d'avance, et la préparait par des visions symboliques, afin que, n'étant pas surprise et incertaine, elle ne manquât jamais à sa sublime vocation. Elle savait ainsi les douleurs qui lui étaient réservées, les accidents fâcheux par lesquels elle devait passer, les personnes qu'elle rencontrerait sur sa voie, pour qu'elle pût se préparer et demander la force et la grâce dont elle aurait besoin. Si les circonstances le demandaient, l'ange lui prescrivait jusqu'aux termes dans lesquels elle devait s'exprimer.

Ce que nous venons de dire est presque tout extrait de l'histoire de la servante de Dieu et n'est qu'une analyse pâle et imparfaite. Nous nous arrêtons à regret. Au surplus, nous aurons ailleurs de nouvelles occasions d'admirer le ministère de direction confié aux saints Anges.

§ II.

MINISTÈRE DES ESPRITS BIENHEUREUX AUPRÈS DES AMES FAVORISÉES DE VISIONS ET DE RÉVÉLATIONS.

Opinions des docteurs.

Sainte Hildegarde fut élevée à cet état surnaturel dès l'âge de trois ans. « A cette époque je reçus, dit-elle, des éclairs de lumière si extraordinaires que mon âme en éprouva un profond ébranlement, une sorte de renaissance et de transformation. »

Catherine Emmerich la reçut plus jeune encore. Le

8 septembre 1821, âgée de 57 ans, elle raconta à Brentano ce qui suit : « Comme je suis née le 8 septembre, j'ai eu aujourd'hui une intuition merveilleuse sur ma naissance et mon baptême. J'ai ressenti à cette occasion des impressions singulières. Je me sentais comme un enfant nouveau-né dans les bras des femmes qui me portaient à l'église de Coesfeld pour y être baptisée. Dès cette époque mon ange gardien se montrait à moi visiblement présent, comme il le fit plus tard... Je me sentis porter, et cela avec une pleine conscience, tout le long du chemin, de notre chaumière à l'église paroissiale, et je regardais autour de moi... je vis, lorsqu'on me baptisa, mon ange gardien et mes saintes patronnes assister à la cérémonie. Tout ce qui est saint, tout ce qui est béni, tout ce qui tient à l'Eglise se faisait déjà sentir à moi aussi vivement que cela m'arrive à présent. »

La vénérable extatique n'a jamais donné d'éclaircissements détaillés sur la nature de la lumière dans laquelle et par laquelle elle percevait tant de choses admirables. Mais sainte Hildegarde explique ce qui s'opérait en elle : « Il est difficile à l'homme charnel de comprendre, dit-elle, de quelle manière les visions sont communiquées. La lumière que Dieu m'a donnée, je n'ai jamais cessé de la voir dans mon âme : mais ce n'est pas par les yeux du corps, ni par les pensées du cœur, ni d'aucune autre manière sensible. Toutefois les yeux du corps ne perdent pas leur faculté naturelle. La lumière que je possède n'est ni circonscrite dans l'espace, ni matérielle : elle est plus éclatante que celle de l'astre du jour, et n'a ni profondeur, ni longueur, ni largeur. On m'a dit qu'elle s'appelle *l'ombre de la*

lumière vivante. Ce que j'aperçois, ce que j'apprends dans cette intuition, je le conserve longtemps : je vois, je perçois, je sais tout à la fois, comme en un clin-d'œil, ce que je dois savoir et apprendre. Mais ce que je ne contemple pas, je ne le sais pas non plus. »

Cette clarté dont parle sainte Hildegarde est, suivant la doctrine de l'école, *l'irradiation de la lumière divine*, ou si l'on veut, un rayon de la gloire dirigé dans l'âme du contemplatif par l'ange qui l'a reçu et l'y reflète comme un miroir ardent. Par cette lumière, toutes les forces de l'âme sont élevées au-dessus de leur puissance naturelle, en sorte que l'homme est rendu capable de voir, comme un pur esprit, ce que Dieu veut lui dévoiler à l'aide de ce rayon ou flambeau mystérieux. « Bien qu'il y ait quelque difficulté à comprendre comment les anges peuvent être instruments des visions et des révélations sensibles ou purement intellectuelles, il n'y en a aucune à le croire, si nous supposons l'intervention de la volonté divine. » (*Suarez, de ang. liv. 4, ch. 33, 9*)¹.

L'autorité de l'Écriture Sainte, qui rapporte une infinité de faits semblables, enlève tout doute à ce sujet. C'est même l'opinion commune des Pères et des théologiens que, généralement, Dieu ne gratifie ses

(1) Cependant Alexandre Alès dit que l'ange gardien illumine l'homme, l'instruisant par une immédiate irradiation et lui transmettant les propres clartés qu'il a puisées dans leur foyer qui est Dieu ; et Albert-le-Grand, que les bons esprits peuvent exercer leur action sur l'intelligence humaine en y imprimant la vérité à la faveur des clartés célestes. Saint Grégoire, dans le livre XXVIII des Morales, enseigne également que Dieu se communique à nous, tantôt directement, tantôt par le moyen de ses anges.

serviteurs de visions et d'apparitions sensibles que par le ministère des esprits bienheureux. Mais de quelque nature que soit cette intervention des anges, qu'elle soit médiate ou immédiate, les visions n'en ont pas moins le caractère des opérations divines; les anges n'agissent jamais que comme délégués de Dieu. « Or le ministre est simplement un instrument, et l'effet de l'instrument est attribué à la cause principale en vertu de laquelle il agit. (*S. Thomas, 22, q. 172, art. 23*).

Les visions ou révélations réellement et purement intellectuelles, c'est-à-dire, arrivant immédiatement à l'âme sans l'aide ou le concours des sens soit intérieurs soit extérieurs, sont donc un effet miraculeux que Dieu seul peut produire. C'est la plus haute faveur qui soit accordée à l'homme voyageur; c'est une participation anticipée de l'état de compréhension, apanage de la béatitude. Cette grâce est d'un ordre si élevé que rarement les anges gardiens, qui occupent le moindre rang dans l'ordre hiérarchique, en sont le canal et les ministres.

« Il est des voies admirables, dit saint Augustin, dont Dieu a le secret, par lesquelles les anges nous donnent une science soit infuse, soit médiate, par le moyen des espèces intelligibles et communiquent directement avec nos âmes. » Nous croyons donc avec ces docteurs et saint Thomas que, dans les révélations, Dieu garde l'ordre établi dans la nature, ordre en vertu duquel les êtres inférieurs sont régis et éclairés par les supérieurs, les hommes par les anges, comme les anges d'une hiérarchie moins élevée par ceux d'une hiérarchie supérieure. (*22 quæst. 11 à 6. Saint*

Augustin, Suarez. Voyez cette question ardue, *Suarez de Angelis*, l. 6, c. 6).

La vénérable Anna Taïgi avait reçu le don surnaturel de la vue d'un soleil lumineux dans lequel elle lisait, comme dans un livre, les évènements passés, présents et à venir, pour la direction et le salut de beaucoup d'âmes. Son biographe convient que cette grâce singulière lui était accordée ainsi qu'à d'autres par l'intermédiaire de la lumière angélique. Ce qui le prouve, c'est qu'elle ne comprenait le sens de ce qu'elle voyait qu'autant que son conducteur spirituel lui en donnait l'explication. Une partie des maux qui suivirent la révolution française lui fut manifestée. Elle connaissait les dangers que couraient les personnes au sujet desquelles on la consultait, et, par des avis donnés à propos, elle leur offrait les moyens d'y échapper. Interrogée par des prélats sur les besoins de l'Eglise, elle levait ses yeux vers ce soleil merveilleux, et faisait aussitôt des complots des impies le tableau le plus exact. Les évènements paraissaient s'accomplir à l'heure même. Elle n'était jamais induite en erreur. Pour Catherine Emmerich, cette intervention de l'ange gardien est signalée dans presque toutes les pages de l'histoire de sa vie. Elle apprit de lui, sans peine et par intuition, toute l'histoire sainte et la doctrine de l'Eglise... Dans sa lumière, elle voyait tout ce qui est contenu dans les livres, avant de les ouvrir. Il lui apprenait même, alors qu'elle était tout enfant, les travaux de couture. Avec son aide, Catherine prépara quelques objets pour un petit frère qui devait naître et venir bientôt augmenter le nombre des membres de sa pauvre famille. Il lui apprenait

également la vertu des plantes, et elle s'en servait innocemment pour elle et pour les pauvres. La richesse des tableaux qui se présentaient dans la lumière infuse à l'âme de Catherine se révéla à son entourage aussitôt qu'elle eut parlé. Lorsque son père, après le travail de la journée, se reposait près du foyer, sa récréation favorite était de prendre sur ses genoux sa spirituelle petite fille et de lui faire raconter quelque chose. « Anne-Catherinette, lui disait-il, te voilà dans ma petite chambre, raconte-moi quelque chose. » Alors elle lui décrivait d'une manière très-animée les tableaux relatifs aux évènements de l'Ancien et du Nouveau Testament qui avaient passé sous ses yeux, si bien que le père fondant en larmes, lui demandait : « mon enfant, d'où t'est venu tout cela ? elle répondait : mon père, cela est ainsi ! je le vois ainsi. » Sur quoi il se taisait et ne l'interrogeait plus. Elle voyait ces tableaux étant éveillée, à toutes les heures du jour et au milieu de ses occupations, quelles qu'elles fussent. Et comme elle croyait que tout le monde avait, comme elle, de ces contemplations, elle en parlait tout naïvement et quelquefois elle se fâchait quand d'autres enfants la contredisaient ou se moquaient d'elle. Il arriva une fois qu'un ermite qui prétendait être allé à Rome et à Jérusalem, parla des lieux saints tout de travers et à rebours de la vérité. La vive enfant, qui avait écouté tranquillement le narrateur à côté de ses parents, ne put plus se contenir, le taxa hardiment de mensonge et se mit à décrire les saints lieux comme quelque chose de parfaitement connu. Ses parents lui reprochèrent cette vivacité et Catherine devint plus réservée. Dans une autre circonstance, elle décrivit la résur-

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Pour une version entièrement en haute définition, il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement quoique certaines restrictions s'appliquent. Les détails sont indiqués à la dernière page.

rection de Jésus-Christ de la manière qu'elle lui avait été montrée en vision ; mais là aussi, on l'exhorta sévèrement à ne plus débiter ce que l'on prenait pour de pures imaginations. Il eût pourtant été aisé de reconnaître qu'un enfant qui sait à peine parler n'est pas capable de traiter des sujets si élevés. Ces expériences lui fermèrent successivement la bouche. Toutefois les visions ne cessèrent pas, mais les faits sur lesquels repose la foi avec ses mystères passaient toujours plus nombreux devant ses yeux en grands tableaux historiques, et Anne-Catherine, en quelque lieu qu'elle se trouvât, les contemplait continuellement.

Ces contemplations n'étaient pas pour elle un vain spectacle. Elle vivait avec ce qu'elle voyait, elle frayait avec les contemporains de ces événements remontant parfois à des milliers d'années. Il lui arrivait en cela quelque chose de semblable à ce qui était arrivé à sainte Catherine de Sienne qui, elle aussi, avait été préparée par des visions, au grand rôle qu'elle devait jouer plus tard. Pour être apte à les suivre, il lui fallait une telle liberté d'esprit à l'endroit de toutes les créatures et un recueillement si imperturbable de toutes les forces de son âme en Dieu, qu'étant dans l'entourage des papes et des princes et au milieu du tumulte du monde, elle pouvait y rester aussi inaccessible et en être aussi peu émue qu'elle l'eût été dans l'asile silencieux d'une cellule monastique ; mais cette force, dans quel milieu son saint ange la lui donnait-il à puiser ? A l'école des anciens pères et des pénitents de la Thébaïde. C'est pourquoi pendant des années, dans la lumière angélique, elle eut leur contemplation assidue pour compagnie, contemplation si claire, si précise, si

vivante, qu'elle tressait avec eux des corbeilles et des nattes, priaït, chantait des psaumes, jeûnait, observait le silence et les mêmes macérations. C'est par cette imitation qu'elle devait arriver, sous l'égide de son immortel guide, à une séparation complète d'avec les créatures et à l'union la plus intime avec Dieu. Saint Paul, saint Antoine, saint Pacôme, saint Hilarion étaient ses modèles et ses maîtres, et elle était en rapport familial avec eux comme Anne-Catherine avec les Patriarches et la sainte famille (*Act. SS.*).

§ III.

VOYAGES SPIRITUELS.

Catherine Emmerich. Sainte Lidwine.

Mais ce qui, dans ce commerce mystérieux des saints avec l'ange gardien est plus merveilleux encore, ce sont les voyages intellectuels d'abord, puis les voyages réels en corps et en âme, exécutés en sa société et avec son assistance.

Parmi les premiers, entre mille, nous citerons de Catherine Emmerich ceux qui vont suivre. « La veille de Noël 1819, elle vit célébrer cette fête dans l'Eglise triomphante, et il lui fut permis de prendre part à la joie des élus. Sa jubilation fut si grande que le pèlerin (Brentano), dominé par le sentiment de sa misère et de celle de tous les pécheurs, ne put s'empêcher de pleurer; pour elle, elle rayonnait de joie. Il y avait dans son langage une telle profondeur, une telle facilité à exprimer les choses les plus sublimes et les plus

mystérieuses, que le pèlerin en était remué jusqu'au fond de ses entrailles. »

« Etant encore au couvent, elle eut jour et nuit, pendant des mois entiers, des visions où elle accomplissait dans l'oraison des travaux symboliques, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer en même temps aux occupations de toute espèce, soit dans la maison, soit dans l'église. Seulement, dit-elle ingénûment, il arrive qu'à la clarté de cette lumière éblouissante, le monde sensible devient comme un rêve. » Est-il en effet autre chose ?

Un jour, le pèlerin (Brentano) entra dans sa chambre pendant qu'on sonnait la messe : elle priait dans un profond recueillement ; quelque temps après, elle lui dit : « Je voyais en ce moment la scène du Vendredi-Saint ; le Seigneur s'offrait en victime sur la croix, avec Marie et le disciple au pied de la croix, sur l'autel où le prêtre célébrait la messe. Je vois cela à chaque heure du jour et de la nuit ; je vois toute la paroisse, comment elle prie, bien ou mal ; je vois aussi comment le prêtre remplit ses fonctions. Je vois d'abord l'église d'ici, puis les églises des environs. Je vois célébrer la messe dans tout le monde ; je vois au-dessus de l'autel une liturgie céleste où les anges suppléent à tout ce qui est omis par le prêtre. J'offre aussi mon cœur en sacrifice pour l'indévation de l'assemblée... Quand le pèlerin est entré, j'étais à contempler la sainte messe. » Ailleurs, elle disait au même : « Je n'ai jamais rien retenu par cœur des Evangiles ni de l'Ancien Testament, car j'ai tout vu moi-même dans le cours de ma vie. Souvent, je me suis trouvée à l'endroit même où les scènes se passèrent, et

j'ai assisté aux événements comme y prenant part. Le plus souvent, j'étais élevée au-dessus de moi. Il y avait d'autres choses, principalement le côté mystérieux que je voyais intérieurement comme dans ma conscience. J'avais dans tous les cas la faculté de voir à travers toutes choses, en sorte qu'un corps ne pouvait cacher l'autre. » Voilà bien les opérations de la lumière moyenne par les espèces, opération attribuée au ministère angélique.

« Souvent, disait-elle, pendant que j'étais occupée d'un travail, ou malade, ou couchée dans mon lit, je me trouvais présente en esprit parmi mes sœurs ; je voyais, j'entendais ce qu'elles faisaient et disaient, ou bien, je me trouvais devant le Saint-Sacrement. La première fois de ma vie que je m'aperçus de quelque chose de semblable, je crus que c'était un rêve. Je demeurais alors hors de la maison paternelle ; j'avais atteint ma quinzième année : mon céleste guide me poussait à prier pour une jeune personne un peu légère à laquelle on tendait des pièges. C'était pendant la nuit, je courus bien vite chez elle et je reconnus en effet qu'on en voulait à son honneur. Cette pauvre fille se trouvait dans des angoisses qui augmentaient avec le péril, et je les partageais bien. Je la tirai du mauvais pas dans lequel elle était engagée, et j'entrai dans sa chambre. En réalité, je n'avais pas quitté mon lit. Comment tout cela se fit-il ? Je ne l'ai jamais pu dire. Le lendemain, cette fille se montrait très-timide devant moi et n'osait me regarder. Plus tard, elle me raconta toute l'histoire et me remercia beaucoup du service éminent que je lui avais rendu. Il fallait donc bien avouer qu'il s'était passé quelque chose. A une

époque postérieure de ma vie, il m'arriva très-souvent des choses de ce genre. Ainsi, une femme que je n'avais jamais vue des yeux du corps vint à moi tout émue, et quand elle put me parler seule, elle fondit en larmes, me remercia et me dit tout au long le service spirituel que je lui avais rendu. Je reconnus alors elle et son histoire. C'était un travail par la prière qui m'avait été imposé en sa faveur. » (*Vie d'Anne-Cath.*, 1, 246).

Une autre fois, elle alla voir une pauvre femme malade à laquelle elle promit, pour le lendemain, des secours qu'elle envoya réellement. Et il était vrai qu'elle avait vu cette personne, car elle décrit son état, et il était vrai aussi que celle-ci l'avait vue, car elle attendait les choses promises. Brentano, qui raconte le fait, fut le commissionnaire, et toutefois, elle n'avait pas quitté son grabat.

Lorsqu'elle priait pour les besoins particuliers de quelque personne, elle avait l'intuition à distance de tout ce qui la concernait. Son charitable conducteur se présentait également à son imagination et lui faisait voir très-distinctement des pécheurs, leur état intérieur, leurs combats, leurs vices, pour l'exciter à implorer, en leur faveur, la miséricorde divine; il lui dévoilait les machinations du démon et les desseins funestes des ennemis de la religion : Catherine les détournait par ses gémissements, ses sacrifices, et s'offrait en victime expiatoire à la justice de Dieu. De là, tant de maladies auxquelles les médecins ne pouvaient rien comprendre et qui ont fait de sa vie entière un holocauste perpétuel, un cruel martyre. Il en fut ainsi des autres saints personnages élevés comme elle à ces états surnaturels.

Ses voyages extatiques étaient entremêlés de visions. Dans ses pérégrinations spirituelles, elle était toujours accompagnée et dirigée par son guide céleste qui la conduisait à l'église de son village. Là était le point du départ.

« Ces visions furent particulièrement variées et effrayantes lors de l'explosion de la révolution française. Anne-Catherine fut conduite, en esprit, dans la prison de Marie-Antoinette, reine de France, et elle eut à demander pour elle force et consolation. L'impression qu'elle en ressentit fut si vive, qu'elle raconta à ses parents et à ses frères et sœurs la détresse de la reine, les exhortant à prier avec elle pour cette infortunée princesse. Mais ils ne la comprirent pas, traitèrent ses paroles de rêverie et lui donnèrent à entendre qu'on pourrait mal interpréter ses récits. Ces propos inquiétèrent Anne-Catherine et elle ne put être tranquillisée que par son confesseur. »

Il lui fallut assister, en esprit, à beaucoup d'exécutions, afin de porter, par sa prière, aide et consolation aux mourants, particulièrement au roi Louis XVI. « Quand je vis ce roi et beaucoup d'autres victimes, racontait-elle, souffrir la mort avec tant de résignation, je me disais toujours : Ah ! il est bon pour eux d'être retirés du milieu de ces abominations. Mais, quand je parlais de ces choses à mes parents, ils croyaient que j'avais perdu la tête. J'étais souvent à genoux, priant et pleurant, afin que Dieu voulût bien sauver telles et telles personnes que je voyais en grand danger, et j'ai vu et appris par l'expérience comment de périls menaçants et encore éloignés peuvent être détournés par une prière accom-

pagnée de confiance en Dieu. » (*Vie d'Anne-Catherine*, 1. 27).

Dans ses voyages, disions-nous, à la suite de son saint ange, elle allait d'abord adorer le saint sacrement. « Je pars toujours, disait-elle, d'endroits qui me sont connus pour aller dans des pays toujours plus étrangers pour moi, à mesure que j'avance. J'ai le sentiment de distances énormes. Tantôt nous passons par des chemins unis, tantôt à travers les champs, les montagnes, les fleuves. Je dois souvent gravir avec effort des hauteurs escarpées. Alors mes genoux sont fatigués, mes pieds brûlants; car je vais toujours pieds nus. Mon angélique compagnon plane tantôt en avant, tantôt près de moi, parlant très-peu, répondant seulement par un signe ou une inclination. Il se trouve tout à coup à côté de moi; il sort lumineux au milieu des ténèbres: Je perçois d'abord une clarté, puis une forme distincte comme un flambeau qu'on présenterait subitement dans la nuit la plus noire. Quand j'arrive devant de grandes eaux et que je ne sais comment avancer, je me trouve à l'instant de l'autre côté, auprès de mon ange. »

Catherine parcourut ainsi plusieurs fois toute la Palestine. Elle donnait des détails de mœurs et des descriptions topographiques qui ne pouvaient nullement être le résultat de ses lectures et qui pourtant étaient parfaitement conformes à la vérité.

Ces voyages étaient donc réels, quoique faits en esprit, et Catherine était réellement dans les lieux où son guide la conduisait et sur les chemins par lesquels il la menait.

Sainte Lidwine avait fait de semblables excursions.

Emportée et dirigée par son ange gardien, durant vingt-quatre ans, elle fut chaque nuit, pendant une heure au moins, conduite extatiquement en différents lieux, à Rome, dans la Terre-Sainte, dans plusieurs communautés religieuses, sur l'état spirituel desquelles elle reçut les informations les plus exactes.

Dans ces circonstances, sainte Lidwine était également accompagnée de son céleste guide; il ne lui apparaissait jamais que revêtu d'une clarté merveilleuse, portant une croix lumineuse gravée sur son front, afin qu'elle ne pût être induite en erreur par l'ange des ténèbres, qui a horreur de ce signe du salut.

Lorsque, pour la première fois, elle fut ravie, dit son vénérable biographe, cette inexprimable séparation qui retirait son esprit de la sphère de la vie corporelle, lui causa une telle impression qu'elle se sentit défaillir, et qu'elle se crut sur le point de mourir. Mais ensuite, s'étant accoutumée aux ravissements de ce genre, elle n'éprouvait plus qu'une inexprimable paix dans son cœur. Tout le temps qu'elle était transportée dans les lieux que son bon ange lui faisait parcourir, son corps restait couché dans son lit, comme séparé de son âme et privé de sentiment. (*Act. Sanct. 14. April. c. 5.*)

Le plus souvent au début, l'ange prenant l'extatique par la main la conduisait dans l'église de Schiedam, qui était sa paroisse, devant l'autel de la sainte Vierge; puis, quand Lidwine y avait fait une prière, il s'élançait avec elle vers l'orient. Tantôt le chemin passait à travers des prairies verdoyantes, émaillées de fleurs odoriférantes, tellement que la servante de Dieu hésitait à suivre les pas de son guide spirituel qui allait

devant elle, de peur de mettre les pieds sur la tige de ces fleurs. Ce n'était qu'après avoir reçu l'assurance qu'elle ne les briserait pas, qu'elle se décidait à aller plus avant. Tantôt elle se trouvait en face de quelque fourré si haut et si épais, qu'elle n'osait entreprendre d'y pénétrer ; mais tout à coup elle se voyait transportée au-delà de l'obstacle par son ange, et le voyage se continuait sans embarras.

CHAPITRE II.

VOYAGES ET BILOCATION.

§ I.

VOYAGES CORPORELS.

Catherine Emmerich, sainte Lidwine, Marie d'Agréda.

La sœur Catherine disait : « Ce n'est pas toujours en esprit seulement que j'ai été envoyée par mon ange au secours de pauvres personnes : j'y suis allée aussi corporellement. Dans les bâtiments du couvent, continue la vénérable servante de Dieu, il y avait des domestiques séculiers. Or, une fois que j'étais retenue au lit par une grave maladie, je vis là, pendant la nuit, deux personnes qui tenaient ensemble des discours pieux en apparence, mais dont le cœur était plein de mauvaises pensées. Je me levai, voyant clair, et je me rendis par le cloître aux bâtiments en question, afin de séparer ces gens. Quand ils me virent venir, ils s'enfuirent effrayés et me témoignèrent, par la suite, de la mauvaise humeur. Comme je m'en retournais, je revins à moi : je me trouvai au milieu de l'escalier du couvent, et je ne pus regagner ma cellule qu'à grand'peine, tant j'étais faible. Une autre fois, une des sœurs crut m'avoir vue près du foyer de la cuisine : une autre, dans le jardin cueillant des

fruits. Elles coururent aussitôt auprès de la supérieure pour lui révéler ces actes de fourberie, mais on me trouva dans mon lit, malade à la mort. » De tels états n'étaient pas un effet de la volonté capricieuse de la créature, mais amenés dans les desseins de Dieu pour le succès de quelque entreprise, ayant la charité pour but et que l'ange dirigeait, en rendant pour un instant à la malade les forces dont elle avait besoin. (*Vie d'Anne-Catherine*, p. 247).

Egalement l'historien de sainte Lidwine rapporte en termes exprès, que ses voyages n'avaient pas lieu seulement en esprit, mais que souvent aussi, ils se réalisaient dans un ravissement corporel. Voici comme il s'exprime : « Quoique la pieuse vierge, dans son état devenu normal depuis bien des années, fût dans l'impossibilité de se tenir sur ses pieds, elle acquérait, de bien des façons, la certitude qu'elle avait été ravie corporellement en divers lieux. Après avoir ainsi voyagé à travers la Palestine, visité les lieux saints, le calvaire, Bethéem, Nazareth et d'autres encore qu'elle couvrait de ses baisers, qu'elle baignait de ses larmes, revenue de là, on lui voyait les lèvres couvertes de durillons, et son ange conducteur lui disait : « Vous portez ces marques comme une preuve certaine que vous avez été ravie, non-seulement en esprit, mais aussi dans votre corps ¹. »

Dans un voyage du même genre, passant sur un terrain glissant, elle fit un faux pas, et dans sa chute,

(1) Il arrive ainsi que des pèlerinages spirituels et symboliques deviennent réels et corporels. Quel miracle est au-dessus de la puissance divine !

elle se blessa à la jambe droite qui resta ensuite enflée plusieurs jours et lui causa une vive douleur. — Comme une fois, elle visitait les principales églises de Rome, et qu'en allant de l'une à l'autre, elle se frayait un chemin à travers les buissons, avec les bras, il lui entra une épine dans le doigt et elle l'y retrouva au sortir de son extase. A la vue, et au sentiment des lésions corporelles qu'elle recevait, elle avait coutume de dire, en répétant les paroles de son guide, qu'elle croyait avoir été ravie corporellement dans les lieux d'où elle revenait.

Comment cela se faisait-il, se demandera-t-on, ainsi que se le demande l'historien de sainte Lidwine et bien d'autres avec lui? Comment cela se faisait-il? C'est ce qui n'est compris que de l'ange qui l'attestait, et au témoignage duquel la sainte s'en référerait. (*Notice sur la Sainte, dans la Vie de la vénérable Catherine Emmerick. Diction. d'ascét., etc.*)

La vénérable Anne-Catherine, que nous rapprochons volontiers de sainte Lidwine, à cause de la conformité qui existe entre leur état surnaturel et le caractère des expiations dont les deux servantes de Dieu ont été chargées, avait reçu, en maintes circonstances, des lésions analogues. Par exemple, à Jérusalem, dans une course précipitée à travers les rues, elle se blessa la rotule contre une pierre. A Rome, un émissaire des sociétés secrètes allait plonger un poignard dans le corps du cardinal de la Genga, qui fut plus tard Léon XII, Catherine le vit, s'élança et reçut le coup. Elle sentit la rupture d'une côte et endura des douleurs très-cuisantes. Elle n'en fut guérie que par un miracle.

De ces phénomènes et d'autres semblables, il résulte

indubitablement, fait observer le biographe de Catherine, que la vie corporelle était élevée au-dessus de la sphère naturelle, de la même manière que les facultés de son âme.

Il n'est pas nécessaire pour cela de se figurer le ravissement corporel d'une manière grossièrement sensible, comme si tout le corps était enlevé : c'est seulement la vie corporelle ou le principe vital, élevé en même temps que la vie de l'âme au-dessus de la sphère habituelle et naturelle, et, à cause de cela même, sentant, affecté et souffrant à distance avec les organes sensibles, de même que l'âme avec ses puissances voit et agit à distance. De là vient que, comme le dit Anne-Catherine, bien que son corps malade et souffrant restât gisant dans son lit, c'est pourtant en lui qu'elle a le sentiment du chemin qu'elle fait en société de son saint Ange, qu'elle ressent en lui toute la fatigue qu'elle s'y donne, de telle façon que les impressions et les occurrences s'y rencontrent, agissant non-seulement sur son cœur, mais aussi sur le corps lui-même et y laissant des traces sensibles.

La clef de cette merveilleuse élévation de la vie corporelle se trouve dans la grâce de la stigmatisation, cette transformation du corps de l'homme au corps de Jésus-Christ, la plus haute qui puisse avoir lieu sur cette terre. Elle se trouve aussi dans le très-saint Sacrement. Par cette union ineffable avec le Sauveur, une âme est chargée de prendre sur elle les souffrances et les douleurs physiques de Jésus-Christ ; elle est rendue capable de se substituer aux souffrances de sa vie mystique et de souffrir avec lui pour tout le corps de l'Eglise. Sa vie se trouve par conséquent élevée

au-dessus des conditions ordinaires de l'existence terrestre; transformé, spiritualisé, le corps est actif à la façon de l'âme avec laquelle la vie se soutient par la grâce et cette sève divine qu'il puise dans l'eucharistie. (*Voyez 1^{er} volume de la Vie de Jésus-Christ, par Catherine Emmerich. 12. 28.*)

Ces saintes âmes n'ont plus de vie propre : avec saint Paul n'ont-elles pas droit de s'écrier : Est-ce que mon existence est à moi? Mais non, je ne vis plus, c'est Jésus qui vit en moi. S'étonnerait-on de les voir traiter les esprits célestes comme des frères et couler leurs jours en leur chaste société?

Au surplus, il ne faut pas qu'on s'imagine que ces exemples soient rares dans l'histoire de la mysticité; nous pouvons en citer un très-grand nombre.

La vénérable Marie d'Agréda.

La notice suivante offre des exemples non moins ravissants que ceux qui précèdent. Nous les laissons dans l'ordre où ils sont rapportés dans la vie de la servante de Dieu pour ne rien ôter de son intérêt à l'histoire, en la scindant. — Elle était bien jeune lorsqu'elle reçut les premières lumières infuses, les ravissements, colloques, apparitions, extases dont toute sa vie est semée. Dès lors, Dieu lui recommanda de n'avoir plus d'entretiens et de rapports intimes qu'avec lui, avec sa sainte Mère, les saints anges et les bienheureux. Heureux et suave précepte!

Etant religieuse, le Seigneur lui donna une mission aussi délicate que sublime, celle d'écrire la vie de la Mère de Jésus. Elle avait, pour atteindre ce but,

besoin des plus grandes faveurs. Elles ne lui furent pas refusées. Comptons parmi les plus insignes, la société de cinq anges qui aidaient l'ange gardien à l'illuminer, à l'élever aux plus hautes régions de l'oraison et servaient de milieu ordinaire à la servante de Jésus-Christ, pour communiquer avec le ciel. Chacun d'eux remplissait auprès d'elle un ministère particulier. Le plus glorieux de ces esprits fut son médiateur et son avocat auprès de Dieu.

Le second avait pour office d'être son messager et de présenter à Dieu ses prières, ses œuvres, ses désirs. Le troisième, de la défendre contre les attaques des esprits infernaux; le suivant, de lui manifester les attributs de Dieu et de la tenir constamment dans l'humilité et l'adoration; le cinquième, de l'éclairer sur les opérations de la grâce en elle, sur les merveilles dont elle était l'objet, lui aidant et lui enseignant à en glorifier le Très-Haut.

La servante de Dieu les voyait toujours dans toute leur beauté et discernait leur degré de gloire aux symboles qu'ils portaient sur eux. Ils la traitaient vraiment en sœur et en amie. Toutefois, une grande dignité et un doux sérieux laissaient à leurs fréquentes apparitions ce caractère de sainteté et de respect, cet air pur et céleste de la patrie que les princes du ciel ont évidemment et portent toujours avec eux.

Tout dans leurs paroles, dans leurs communications surnaturelles concourait à l'éclairer, à la corriger, à la consoler, à la pousser dans le chemin de la plus exquise perfection. « La lumière divine, dit l'auteur du préambule de la Cité mystique, la lumière qui accompagne ces visions, les effets que ces faveurs

produisaient en son âme, la sublimité des illustrations qu'elle en recevait, et le rapport que ces pures émanations du ciel avaient avec ce que la foi enseigne, tout cela persuadait la servante de Dieu qu'elle traitait avec les ministres de Dieu et éloignait de son cœur toute crainte d'erreur. Chaque apparition lui apportait une nouvelle clarté, et, en augmentant son amour pour l'époux divin de son âme, augmentait en elle l'humilité et la crainte respectueuse due aux sublimes intelligences.

Changeant, par une faveur extraordinaire, l'ordre de la nature humaine et ses puissances, les esprits célestes l'illuminaient, la dirigeaient, l'enseignaient de la même manière que l'ange supérieur illumine et informe l'ange inférieur. A mesure que la vénérable, à l'aide de ses saints protecteurs, gravissait les hauteurs de la perfection et acquérait de nouvelles clartés, sa charité s'étendait, s'enflammait, montait avec les extases. Elle avait particulièrement pour objet la conversion des païens. Elle eût voulu obtenir de Dieu, pour tous les hommes, la connaissance de la vraie foi. Son désir devint fort comme la mort. Et le Seigneur, qui l'exauça enfin, l'associa au ministère de ses apôtres.

Dans une extase après la communion, comme de coutume, elle vit d'un regard de l'âme l'univers entier avec les races et les familles des divers peuples, passer et se dérouler devant elle avec une grande précision. Reconnaissant combien on faisait peu d'usage de la surabondance du salut que Jésus-Christ nous a procuré par son sang, elle se sentit défaillir de douleur. Il lui fut dit qu'elle devait prier et travailler conti-

nuellement pour ces âmes infortunées. La même vision se reproduisit souvent, mais la plus surnaturelle et la plus merveilleuse dont elle fut favorisée, est sans contredit celle-ci.

» Dans son extase, elle se sentit transportée sur les lieux mêmes qu'elle n'avait fait qu'entrevoir jusque-là. Après avoir visité des pays très-éloignés et fort différents de l'Espagne, elle reconnut se trouver dans l'une des contrées du nouveau monde. Quelque rapide que soit ce trajet effectué par la pensée, il lui sembla subir tous les effets d'un long voyage, ressentant le changement de climat, rencontrant ici la nuit, plus loin le jour, voyant tour à tour luire le soleil ou tomber la pluie ; traversant de longs espaces occupés par la mer ; parcourant des régions inconnues, diversement accidentées, certaine, en un mot, qu'elle passait d'une partie du monde dans l'autre. Au terme de ce singulier voyage, elle se trouva au milieu d'une peuplade d'Indiens. D'un coup d'œil, elle embrassa ce pays dont elle dit le nom : elle en vit les habitations qu'elle trouva fort différentes de celles de sa patrie ; elle remarqua les habitants, leurs manières, leur commerce, leurs combats, leurs armes ; elle entendit leur langage ; elle s'imagina leur parler et se faire comprendre d'eux. Puis, il lui sembla que le Seigneur lui ordonnait de prêcher la foi à ce peuple, et de lui enseigner son Evangile ; elle sentit ainsi qu'elle catéchisait tous ces hommes qui se pressaient curieusement autour d'elle, qu'elle les suivait, qu'elle s'apercevait des progrès de leur conversion et les voyait à genoux réclamer les secours spirituels. »

Cette vision merveilleuse lui fut accordée non une

fois, mais cent fois, et toujours la joie la plus vive dans l'œuvre de conversion qu'elle était appelée à produire, récompensait l'ardeur de son zèle.

Préoccupée de la pensée de faire conférer le baptême à ses prosélytes, il lui sembla, dans un de ses voyages mystérieux, être transportée à travers le de nouveau Mexique et y découvrir un établissement religieux de Saint-François, occupés à évangéliser les peuples. Il y avait fort loin de cet établissement au pays des Indiens; néanmoins, en arrivant auprès de ceux-ci, elle leur fit part de cette bonne nouvelle, leur conseilla d'envoyer chercher les religieux et leur indiqua le chemin à suivre.

Cette étrange vision, qui se renouvela, nous le répétons, un grand nombre de fois, avec les mêmes circonstances, jeta la sainte femme dans une vive inquiétude. Son premier mouvement fut l'incrédulité; elle chercha à se persuader qu'elle ne devait regarder tout cela que comme une hallucination, et qu'elle était le jouet de ruses diaboliques; un fait matériel vint donner une forme réelle à ses doutes et la jeter en même temps dans une perplexité extrême. Elle se rappela que, dans une de ses visites aux Indiens, elle leur avait distribué des chapelets. Or, ces chapelets, elle les avait réellement possédés dans sa chambre; et cependant, quelque recherche qu'elle y fit ensuite, elle ne parvint pas à les retrouver. Force lui fut de croire à la possibilité de ses voyages, à l'existence de ce peuple inconnu, à sa conversion à la loi du Christ, et convaincue que rien ne saurait limiter les miracles du Tout-Puissant, elle en vint à se persuader qu'elle avait dû être transportée corporellement en Amérique.

Un fait si extraordinaire ne pouvait pas rester dans l'ombre. Elle consulta ses savants amis, ses directeurs, et tous furent du même sentiment. Leur opinion et celle des théologiens qui ont examiné le prodige, fut que Marie ou son ange, empruntant ses traits, avait opéré toutes ces choses. Elle avait donc été représentée, ou transportée par son bon ange jusqu'en Amérique. Voici de quoi confirmer sa narration.

A cette même époque, des religieux de Saint-François avaient été envoyés en effet en mission dans le Mexique et y avaient fondé une Custodie de leur Ordre. Le vénérable père Alonzo de Benavidès les dirigeait. — Un jour, ils virent arriver à eux une petite troupe d'Indiens inconnus, qui paraissaient venir de fort loin, presque à l'aventure, et qui leur demandèrent le baptême. Aux questions que l'étonnement dicta aux missionnaires, les Indiens répondirent que, depuis quelque temps, ils étaient instruits dans la loi du Christ par une femme qui paraissait au milieu d'eux sans qu'ils sussent d'où elle venait, et qui s'en allait sans qu'ils vissent où elle se retirait; que cette femme, après de nombreuses visites et de longues prédications, leur avait ordonné de se rendre à la mission afin de se faire baptiser. Les religieux demandèrent quelle était cette femme, comment elle était habillée. Les Indiens répondirent que c'était la première personne étrangère qui fût venue en leur pays, et à quelques indications, les pères reconnurent que ce devait être une religieuse. L'un d'eux avait un portrait de la sainte mère Louise de Carrion; les Indiens dirent que ce portrait portait bien le même costume, mais que la femme qui les visitait était jeune et belle. Deux pères de

la mission furent envoyés avec les Indiens, ils eurent à suivre des chemins longs et difficiles, et arrivés au milieu du peuple, ils le trouvèrent si bien disposé, si instruit de tous les mystères de notre foi, qu'ils purent aussitôt leur conférer le baptême. Le chef de la tribu le reçut le premier.

Le père Custode Alonzo de Benavidès frappé de ce prodige, voulut en reconnaître l'origine. Appelé en Europe par les affaires de sa mission, il se rendit à Madrid et consulta le révérend père Bernardin de Sienne, alors ministre-général de l'Ordre. Le général, qui connaissait la sœur Marie, ne douta point que ce ne fût elle dont le Seigneur se servait pour opérer ces choses merveilleuses, et envoya le père Benavidès à Agréda avec des lettres pour la sœur, pour son confesseur et pour le provincial.

Obtenir de la sœur le récit de ses visions n'était pas chose facile : il fallut que le père Custode fit appel à la volonté du Supérieur des religieux et qu'il commandât en son nom. La sœur parla. Dans un rapport qu'il écrivit de cette entrevue, le père Benavidès consigne l'étonnement qu'il éprouva en entendant sœur Marie lui décrire un pays que seul il connaissait en Espagne, lui dépeindre les costumes, la manière de vivre des Indiens, préciser certaines circonstances qu'il n'était possible de connaître qu'après un séjour de plusieurs années, et ajouter même les détails les plus exacts sur les habitudes de la mission. Elle affirma qu'elle connaissait le père Benavidès pour l'avoir vu avec ses religieux, elle fit le portrait de chacun d'eux et indiqua le jour et le lieu où elle les avait rencontrés.

Le récit du père Benavidès a obtenu du temps une

authenticité incontestable. Ecrit pour la Custodie du nouveau Mexique, il y fut copié par le père Matthieu de Hérédias, et envoyé en 1668 au conseil royal des Indes.

C'est dans les archives de cette illustre assemblée qu'il a été recueilli, non par un historien obscur, non par un nouvelliste aux abois, mais par le père Samaniego, qui, d'abord provincial de l'ordre de Saint-François, en devint le général.

Que dire encore de la sœur Marie, si ce n'est que sa fin ressemble à ces merveilleux commencements ?

Prenant en 1651, à quarante-neuf ans, un nouveau confesseur, elle pensa qu'il devait connaître tout ce qui s'était passé dans sa conscience pendant le cours de sa vie, et elle se prépara à une confession générale comme si elle eût dû mourir. Son examen de conscience dura soixante-deux jours et la confession treize. Puis, succombant aux fatigues d'une aussi longue épreuve, elle fut frappée de *mort mystique*.

A ce pauvre corps épuisé, privé de l'essence de la vie, qui n'était plus soutenu que par les élans galvaniques d'une âme ardente, quel autre état était possible avant la mort réelle ? Ces longues léthargies, précurseurs de sa fin dernière, se reproduisirent souvent, et le père Samaniego admirant cette merveille physique, se demande « comment il a été possible à la vénérable mère de mourir si souvent à ce qui était imparfait sans tomber dans l'inconstance de revivre à ce à quoi elle était déjà morte ? » (Page 209).

Les dernières années de Marie d'Agréda devinrent donc une extase continuelle. Elle n'appartenait plus à la vie. Ce n'était plus un être humain. Aux yeux de

ceux qui l'entouraient, cet état fut la sublimité de la pratique de toutes les vertus. La sainte respira, c'est tout ce qu'on peut dire, jusqu'à l'année 1665, et s'éteignit le jour de la Pentecôte, 24 mai, à soixante-trois ans. (*Vie de la vénérable Marie d'Agréda, dans le préambule de la Cité mystique*).

Vouloir expliquer ces faits extraordinaires autrement que par l'intervention des saints anges, serait chose bien difficile. La vénérable Marie avouait elle-même que son céleste gardien faisait tout ce qu'elle était censée faire, tandis qu'elle priait, qu'elle pleurait, qu'elle était perdue en Dieu dans ses visions extatiques.

§ II.

BILOCATION.

« Quelque extraordinaires que paraissent les phénomènes dont nous allons parler, ils sont si nombreux et d'une authenticité si irrécusable, qu'il ne reste plus qu'à en chercher le principe et la loi. Il est certain que l'homme, parvenu à un haut développement de la vie mystique, et uni à Dieu par les entrailles de son être, participe déjà en un certain degré sur la terre, aux privilèges et aux facultés de la vie divine. Tous les phénomènes mystiques n'ont point d'autres causes. Ici l'homme, participant à l'omni-présence de Dieu, peut se trouver en divers lieux à la fois de sa personne, comme il y est déjà par la pensée de son esprit ¹. » Au reste, ce ne sont pas là de simples théories, ce sont

(1) *Dictionnaire de mystiq. chrét.* au mot *Bilocation*.

des faits à constater, revêtus de tous les caractères d'authenticité qu'on peut désirer pour la preuve d'un fait historique.

Le don de bilocation n'est pas d'un ordre différent de ceux qui sont l'objet du paragraphe précédent, mais il en est une sorte de complément et d'extension.

Ne pourrait-on dire, conformément à l'opinion d'auteurs très-graves, que l'ange gardien prend lui-même la forme de la personne dont Dieu manifeste la présence en divers lieux simultanément et qu'il agit en son nom? Dans les Actes des Apôtres, nous lisons que saint Pierre, tiré de sa prison par un ange du ciel, vint frapper à la porte d'une maison où les disciples étaient réunis pour prier, et que ceux-ci n'osant croire au miracle de sa délivrance, disaient que ce n'était pas lui qui frappait et parlait, mais son ange. Sur ces paroles, Cornelius à Lapede fait des remarques qui ont leur place ici et que nous devons consigner. « Observez, dit-il, que les saints anges revêtent quelquefois les dehors et la figure de leurs protégés, pour traiter leurs affaires en leur nom ; quelquefois aussi ils empruntent les traits d'un personnage connu d'eux, et c'est sous ce déguisement qu'ils cachent l'intervention de Dieu et leurs bons offices. C'est de la sorte que, sous la figure et le nom d'Azarias, l'archange Raphaël conduisit et ramena le jeune Tobie.

On lit dans la chronique des frères Mineurs que le bienheureux Jean de Parme, pour s'adonner tout entier à la contemplation, s'était démis du généralat de son Ordre; il avait pour serviteur de messe un frère moins fervent que lui, qui aux pieds de l'autel même,

se laissait gagner par le sommeil. Pendant ce temps un ange revêtu des habits de Franciscain et portant les mêmes traits que le frère le suppléait et assistait le serviteur de Dieu. (Liv. 3. 57).

Au milieu d'une affreuse tempête, sur le point d'être engloutis par les flots, de malheureux navigateurs invoquèrent saint Nicolas. Il leur apparut pour les consoler et les délivrer du naufrage. C'était un ange.

Le saint ange gardien de saint Ignace, qui résidait à Rome, se fit voir de la sorte sous les traits du bienheureux au père Léonard Kesselius, recteur de la maison des Jésuites à Cologne.

Le même prodige est attribué à un grand nombre de saints personnages.

Le bienheureux Joseph de Cupertino.

Pendant que le grand serviteur de Dieu Joseph Cupertino était à Rome, sa mère se mourant à Cupertino s'écriait avec larmes et douleur : « O mon fils Joseph, ne te verrai-je donc plus ? » Une grande lumière remplit aussitôt sa chambre, tous les assistants en furent témoins, et la mourante, voyant son fils au milieu de cette lumière, s'écria remplie de joie : « O père Joseph, mon fils ! » En ce moment le vénérable disciple de saint François sortait précipitamment de sa cellule pour aller prier dans l'église. Il paraissait triste. Un frère le rencontrant lui demanda la cause de son affliction ; il répondit : « Ma pauvre mère vient de mourir. »

Ce fait de bilocation fut bientôt connu par les lettres qui arrivèrent de Cupertino et par les témoins qui

avaient vu le Saint assister sa mère dans son agonie, tandis qu'il paraissait être à Rome.

La même chose arriva plusieurs fois à saint Pierre d'Alcantara. Le fils de Balthasar de Friars étant malade à Aréna, le Saint, sur la prière du père, apparut dans la chambre où était le malade, le consola, le guérit, quoiqu'alors il se trouvât réellement à plusieurs milles de distance.

Saint François Xavier sur mer.

Le vaisseau qui transportait saint François Xavier du Japon en Chine fut, dès la première semaine de la navigation, assailli d'une tempête qui dura cinq jours. Le pilote, voulant faire attacher la chaloupe au navire, de peur qu'elle fût engloutie, chargea quinze hommes de ce travail. La nuit survint, un coup de vent emporta l'embarcation et les matelots. Le vaisseau lui-même courait de grands dangers. Les prières du Saint le sauvèrent, tout le monde en convint. Mais la chaloupe et les hommes qui la montaient, qu'allaient-ils devenir? Xavier releva le courage des gens du vaisseau en assurant que dans trois jours la fille retrouverait la mère. Le lendemain il fit monter sur le mât pour voir si rien n'apparaissait : on ne vit rien. Le Saint rentra dans sa cabine et y passa la plus grande partie du jour en prière ; puis il remonta joyeux, annonçant que les quinze hommes étaient sauvés. Cependant le lendemain on ne voyait rien encore et les matelots, qui se voyaient exposés à de nouveaux dangers, voulaient prendre le large. L'Apôtre fut obligé de les conjurer par la mort de Jésus-Christ de patienter encore un peu. Il se remit à prier avec une ferveur

indicible pendant trois heures : comme il se relevait, la chaloupe apparut, fut accueillie avec des transports de joie et vint d'elle-même s'attacher au navire. Lorsque les quinze hommes en furent sortis et qu'on voulut la repousser, tous s'écrièrent qu'il fallait d'abord en retirer le Saint qui y était encore. On crut qu'ils déliraient et on leur protesta que le Saint n'avait pas quitté le navire ; mais eux tous affirmèrent et protestèrent à leur tour qu'il était resté avec eux dans la chaloupe pendant toute la tempête, les encourageant, les consolant, dirigeant leurs manœuvres et tenant le gouvernail. Les matelots et les passagers témoins de ce prodige en parlèrent longtemps et le divulguèrent partout.

Saint François s'était donc trouvé, ou son bon ange à sa place, simultanément dans le navire et dans la chaloupe, et cela pendant trois jours. (*Vie de saint François Xavier. — Surius, Dict. de Myst. chrét., 164.*)

Saint Antoine de Padoue.

Saint Antoine de Padoue se trouvant à Monte-Pessalo en chaire, y prêcha un jour de fête devant le clergé et un nombreux auditoire. A la même heure, on allait, selon la coutume de son monastère, chanter l'*Alleluia* pour l'office divin que les frères y célébraient. Or, précisément le Saint avait été chargé de cette fonction avec un autre frère qu'il devait prévenir par l'ordre du Supérieur du couvent. Comme il commençait son sermon, il se souvint d'avoir manqué d'avertir le frère. Il en fut tout affligé et aussitôt rabattant son capuchon sur sa tête, il s'arrêta et resta quelques moments sans

rien dire ; toute l'assemblée étonnée de son silence le considérait. Il était plongé dans un profond recueillement. On en ignorait la cause et on se demandait s'il était malade. Pendant ce temps-là le Saint avait réparé son oubli. Une fois le frère averti, il revint à lui et reprit son sermon où il l'avait laissé. On ne tarda pas à savoir au monastère et dans toute la ville ce prodige de bilocation. (*Wading*. an. 1232.) Il n'avait pourtant pas quitté la chaire, et tous les assistants l'avaient observé attentivement ; pendant ce temps-là on le voyait également dans son monastère remplir la commission qui lui avait été confiée. Un même corps peut-il occuper deux lieux différents ? Non ; il fallait bien que son saint ange se mêlât de l'affaire.

Saint Alphonse de Liguori à la mort de Clément XIV.

L'un de ces faits prodigieux s'est passé à une époque rapprochée de la nôtre, et nous le donnons avec d'autant plus de confiance qu'il a été constaté par procès juridique. — Saint Alphonse de Liguori, évêque de Sainte-Agathe, était vieux, accablé d'infirmités. Ne pouvant plus accomplir les fonctions épiscopales, il s'était retiré dans une maison de Missionnaires institués par lui. D'habitude, après avoir célébré les saints mystères, le matin, il se retirait dans son appartement, se tenait assis dans un grand fauteuil, la tête inclinée, et consacrait un temps considérable à ses exercices de piété. Des frères chargés de le servir, venaient prendre ses ordres ; mais souvent il était ravi en extase, et dans ce temps on le laissait jouir en paix des faveurs du Ciel et on attendait qu'il fût sorti de ses ravisse-

ments et qu'il appelât pour lui parler. — Dans la matinée du 21 septembre 1774, après avoir dit la sainte messe, le vénérable prélat se jeta dans un fauteuil, abattu, taciturne et resta dans cet état tout le jour et toute la nuit suivante, sans faire le moindre mouvement, sans pousser un seul soupir, et, contrairement à son habitude, sans adresser la parole à personne, sans prendre aucune nourriture, ni demander aucun service. Les religieux qui le croyaient absorbé dans la contemplation, n'avaient garde de l'interrompre, et se tenaient à portée de se rendre à son appel dans une chambre voisine. — Le 22, ils vinrent à plusieurs reprises voir comment il se trouvait. Il était toujours dans la même attitude. On commença à concevoir des inquiétudes, on ne savait plus à quoi s'en tenir, et on craignait que son état fût autre chose qu'une extase ; on prit le parti de lui parler, de le secouer et de s'assurer qu'il vivait encore. C'était vers le milieu du jour : au moment même le Saint agita la sonnette pour annoncer qu'il désirait célébrer la sainte messe. A ce signe, ce n'est pas seulement le frère chargé de le servir à l'autel, mais toutes les personnes de la maison et d'autres encore qui accourent avec empressement, s'attendant à quelque merveilleuse révélation.

En les voyant, saint Liguori demanda avec un air de surprise pourquoi tant de monde ; on lui répondit qu'il y a deux jours qu'il ne parlait ni ne donnait aucun signe de vie. « C'est vrai, répondit-il ; mais vous ne savez donc pas que j'ai été assister le Pape qui vient de mourir ? » Une personne qui avait entendu cette réponse alla la porter le même jour à Sainte-

Agathe; elle se répandit aussitôt à Arienzo où se trouvait saint Alphonse. On crut d'abord que ce n'était là qu'un songe, mais on ne tarda pas à avoir la nouvelle de la mort de Clément XIV, qui avait passé à une autre vie le 22 septembre à huit heures du matin, à l'heure même qu'Alphonse avait repris ses sens. (*Vie du Saint. Villecourt. Liv. 3, c. 54.*) Les prélats et les officiers qui entouraient le lit du Pape, ou remplissaient les appartements voisins virent saint Alphonse, l'entendirent et plusieurs lui parlèrent; il se trouvait donc vraiment là. S'il était à Rome, confessant, administrant, consolant le souverain Pontife, qui voyait-on dans sa chambre, assis dans son fauteuil, revêtu de ses habits ordinaires, dans l'attitude qu'il gardait toujours?

Ces phénomènes de bilocation déconcertent les savants. L'opinion de ceux qui les expliquent en faisant intervenir l'ange gardien, nous paraît la plus probable et la plus facile à aborder. Au surplus il est toujours nécessaire que l'esprit céleste intervienne, sinon pour prendre les apparences et la place du Saint doué de bilocation, au moins pour le transporter là où le Seigneur l'appelle, puisque, d'après la loi établie par saint Augustin et saint Thomas, les anges sont les instruments ordinaires dont Dieu se sert pour opérer les miracles.

CHAPITRE III.

ASSISTANCE ET PRÉSENCE SENSIBLES.

Nulle part peut-être on ne trouve plus de détails sur la douce et chaste familiarité des bons anges avec les âmes pures que dans la vie de sainte Françoise Romaine écrite par Anguillaria presque entièrement sur les notes de Martinotte confesseur de la bienheureuse.

Elle avait perdu un fils âgé de neuf ans, nommé Evangéliste. (*A. S. Mart.*) Cet enfant pieux et d'un excellent naturel était mort de la peste. Un an après, il apparut à sa mère avec la même forme et les mêmes habits qu'il avait eus sur la terre, mais d'une beauté incomparable. A ses côtés, était un jeune homme encore plus beau que lui. Sa mère fut effrayée d'abord, mais quand elle le vit s'approcher d'elle et la saluer avec respect, elle ressentit une grande joie dans son cœur et tendit les bras pour l'embrasser. Né pouvant rien saisir, elle voulut se rassasier au moins de sa vue, et lui demanda où il était dans l'autre monde, ce qu'il faisait, et s'il pensait encore à sa mère. — L'enfant lui répondit : Notre unique occupation là-haut est de contempler l'abîme infini de la bonté divine et de louer avec une grande joie et un grand amour sa divine majesté. Je suis placé dans le second chœur des anges, à côté de celui que vous voyez ici et qui est si brillant.

S'il me surpasse en beauté, c'est qu'il est plus élevé en gloire. Dieu vous l'envoie pour qu'il soit votre compagnon fidèle et votre consolateur pendant votre pèlerinage, et que vous le voyiez présent jour et nuit. Pour moi, je suis venu chercher ma sœur Agnès, afin qu'elle jouisse avec moi des joies du ciel. — L'enfant resta une heure à peu près avec sa mère, depuis la première aube jusqu'au lever du soleil, et disparut ensuite. La petite Agnès tomba malade quelques jours après et mourut, à peine âgée de cinq ans. Mais l'ange qui avait accompagné Evangéliste, resta toujours près de Françoise sous sa forme lumineuse, se tenant à sa droite.

La vénérable veuve assurait qu'elle ne pouvait le regarder en face sans être éblouie, comme lorsqu'on a fixé un moment le soleil. Elle jouissait de sa présence sensible, non-seulement quand elle était en prières dans sa chambre, mais partout dans les rues, à l'église, qu'elle y fût seule ou non. Si quelqu'un en sa présence venait à se rendre coupable d'une faute, même peu grave, l'esprit céleste se voilait le visage de ses mains. Elle avait coutume de dire qu'elle lisait en traits si frappants sur sa figure la dignité de la nature angélique et son propre néant, que jamais elle n'avait eu d'elle-même une telle connaissance.

Il lui était permis en trois circonstances de le considérer plus attentivement, à savoir quand elle priait, quand elle était tourmentée par les esprits impurs, quand elle parlait de lui à son confesseur. Celui-ci rapporte que lorsque la bienheureuse l'entretenait de ce sujet, il était inondé de tant de joie dans son âme, que pour se ménager cette consolation, il avait eu

plusieurs fois recours à l'obéissance pour l'obliger à lui parler du bon ange. Dans ces pieux entretiens, elle lui disait que l'esprit qu'elle voyait n'était pas son ange gardien, mais un autre ange appartenant au second chœur, par conséquent, un Chérubin. Elle lui dépeignait sa forme, les attitudes qu'il prenait. Il était environné de tant de lumière, qu'elle pouvait très-bien, à sa lueur, réciter son office la nuit comme en plein jour. Il tenait constamment sa tête et ses yeux levés vers le ciel, et, embrasant son cœur d'amour, l'attirait irrésistiblement vers Dieu. Sa figure était celle d'un enfant de neuf ans. Il conservait ses mains croisées sur sa poitrine comme quelqu'un qui adore. Ses cheveux frisés de la couleur de l'or tombaient en boucles soyeuses sur ses épaules. Il portait un vêtement blanc comme la neige, et par-dessus une tunique qui ressemblait à celle des sous-diacres. Elle était tantôt blanche, tantôt bleue de ciel, quelquefois couleur de pourpre. Elle le couvrait jusqu'à la cheville des pieds.

Ainsi qu'il a été dit, tant qu'elle parlait de lui à son confesseur, l'éclat de son visage diminuant, elle pouvait le regarder sans être éblouie. Mais dès qu'elle cessait, il redevenait brillant comme auparavant. Son confesseur, on le comprend, lui faisait une infinité de questions. Dans ces circonstances, Françoise regardait l'esprit céleste avec une complaisance extrême, et pour obéir à son confesseur qui se sentait lui-même profondément ému, elle mettait sa main sur la tête de l'ange dont l'auréole éclipsée brillait d'un plus doux éclat. Au commencement de cette intimité avec son ange, si le tumulte de ces occupations ou les nombreuses exi-

gences des hommes lui donnaient quelque mouvement d'humeur, s'il lui échappait quelque imperfection, son compagnon céleste se retirait aussitôt; c'était pour elle un avertissement. Mais, reconnaissait-elle humblement sa faute, en demandait-elle humblement pardon à Dieu? Elle ne tardait pas à recouvrer la paix, et l'esprit bienheureux revenait avec une grâce nouvelle. Ceci lui arriva trois ou quatre fois en présence de son confesseur, qui dit lui-même que toutes les fois qu'il la trouvait souffrante ou affligée, il n'avait pas de moyens plus sûr pour la consoler que de lui parler de son ange. Les punitions que lui infligeait le prince du ciel, ne duraient que jusqu'à ce qu'elle fût entièrement résignée à la volonté de Dieu, prête à vivre, s'il le voulait, jusqu'au jugement dernier, au milieu des soins de sa maison et des affaires temporelles. Dieu exigeait en effet qu'elle perdît ce dégoût excessif qu'elle avait pour le commerce des hommes, et son amour un peu outré pour la solitude. Son ange était son maître et son guide dans la pratique de toutes les vertus et veillait à ce qu'elle ne se laissât pas entraîner par son zèle indiscret dans les mortifications corporelles et dans des élans trop violents vers le bien. Lorsqu'il avait à lui révéler quelque mystère divin, il remuait les yeux et les lèvres; et l'heureuse disciple entendait une voix douce, semblable à un écho venu de loin. Si les démons formaient des desseins funestes, il attachait sur elle ses regards protecteurs et amis; aussitôt toute inquiétude disparaissait de son âme, et elle se riait avec un courage héroïque de toutes leurs attaques. S'ils la tourmentaient, l'ange les mettait en fuite par un simple mouvement de sa tête rayonnante.

(Dans la Vie de la sainte, et act. S. S. Boll. Diction. d'ascét. au mot ange.)

§ II.

ASSISTANCE TANTÔT VISIBLE TANTÔT INVISIBLE.

Le Bienheureux Suzo. — La vénérable Benoîte.

Citons encore quelques traits de ces admirables peintures empruntées aux livres les plus modernes ; et parlons d'abord du bienheureux Suzo. « Au temps du carnaval, le bienheureux Henri Suzo avait passé toute une nuit en oraison ; le matin, à l'instant où le jour commence à paraître, les anges descendirent dans sa cellule et chantèrent : *Surge, illuminare, Jerusalem.* « *Levez-vous, soyez illuminée, Jérusalem, parce que votre lumière approche et que la gloire du Seigneur a brillé sur vous.* » En entendant ce chant du paradis, Henri versa une telle abondance de larmes que son visage en fut inondé, et son enivrement fut si grand que son corps ne put le supporter ; les anges furent forcés de se taire. Une autre fois, il fut transporté au sein d'une grande lumière, et il se trouva près de son ange gardien. Esprit tout aimable, lui dit-il, vous que Dieu a bien voulu me donner pour gardien et pour consolateur, je vous conjure, par l'amour que vous avez pour votre créateur et votre Dieu, de ne me quitter jamais et de ne point m'abandonner, tant que je vivrai dans cette vallée de larmes. L'ange lui répondit : « Pourquoi t'adresser à moi ? Crains-tu de te confier à Dieu ? apprends et crois que du sein de son éternité, il t'a aimé et t'aime d'un amour incomparable. Non,

jamais il ne t'abandonnera, jamais il ne cessera de résider dans ton cœur. » Frère Henri demanda à l'ange qu'il lui fût permis de voir comment Dieu habitait en son cœur. L'esprit bienheureux lui répondit : « Fixe les yeux sur ta poitrine et tu verras ce que l'amour divin opère en toi. » Le saint vit en effet sa poitrine transparente comme un cristal, et dans la retraite la plus intime de son cœur, l'éternelle sagesse qui s'y reposait dans une paix profonde ; à ses côtés se tenait l'âme de Henri, elle s'appuyait sur son sein, l'embrassait pour se transformer en elle, s'abandonnait dans les bras de son rédempteur, s'y cachait et s'y endormait dans le ravissement d'une douce extase. Ces visites du ciel se renouvelaient souvent pendant la jeunesse de ce fervent religieux. Se trouvait-il triste et abattu par la rigueur de ses austérités ? Les anges venaient le consoler par leurs chants, et l'invitaient à chanter lui-même. Ces délices célestes lui faisaient si bien oublier toutes ses peines, qu'il lui semblait ne les avoir jamais ressenties. Son ange gardien lui disait : « Reste avec nous, Henri, et la douleur et la tristesse désertent ton âme. Chante joyeusement dans notre compagnie, participe à notre allégresse et tu ne sentiras plus le poids de tes afflictions. Le bonheur que tu éprouves en nous entendant, nous l'éprouvons, nous, quand tu souffres pour l'amour de Jésus-Christ, quand, dans tes peines, tu chantes et tu bénis l'éternelle sagesse. »

Les anges rendirent témoignage devant les hommes de la sainteté de Henri, et la firent connaître particulièrement à un grand serviteur de Dieu ; celui-ci le vit en esprit, entouré d'une foule de petits anges qui le caressaient au moment où il célébrait à l'autel, il

leur demanda pourquoi ils l'entouraient ainsi et l'embrassaient avec tant d'affections. « Ce jeune prêtre, répondirent-ils, est notre plus cher ami, et nous lui témoignons la familiarité et les sentiments les plus tendres, parce que Dieu entretient dans son âme des vertus ineffables, et lui porte tant d'amour que tout ce qu'il lui demandera il l'obtiendra sans être jamais refusé. » (*Vie du bienheureux Henry Suzo, Par E. Cartier et Emile Chavin de Malan*).

Les anges de la vénérable Benoîte.

Mais rien n'est comparable sous ce rapport aux récits enchantés de monsieur l'abbé Pron, dans son admirable histoire de notre dame du Laus. « Benoîte Tencurel, la naïve et sublime bergère, fonda ce saint pèlerinage que visitèrent en un demi-siècle plus de cinq millions d'âmes. Benoîte à laquelle la très-sainte vierge apparut durant tout le cours de sa vie, était avec les anges en commerce si intime, si familier, si fréquent qu'on ne peut en juger que par les faits que nous allons rapporter. Ils s'offraient à elle sous mille formes diverses. Ayant obtenu de Dieu de souffrir pour l'expiation des péchés du monde, elle était tourmentée et poursuivie de la manière la plus horrible par l'esprit du mal. Mais un ange la tirait des lieux inaccessibles où le démon l'avait emportée, un ange lui frayait un passage à travers les broussailles humides ou blanches de givre, un ange la ramenait des lieux inconnus et la rendait au bon chemin. Si les pieds de sa sœur, engourdis par le froid, déchirés par les glaçons, refusaient leur service, il la soutenait ; si un

torrent lui barrait le passage, il l'aidait à le passer; si la nuit était obscure, ô sainte providence! il devenait lumineux pour éclairer son chemin. Plus de vingt fois, Benoîte fut transportée sur le toit de Notre-Dame de l'Érable, un ange allait l'aider à en descendre; s'il pleuvait, il lui ouvrait la porte de la chapelle, et, pour abréger le temps, il disait le chapelet avec elle. Ensuite il la guidait de sa divine lumière jusqu'au village, et quelquefois jusqu'à sa cellule. Une fois, dans ce trajet, il s'arrêta sur le point culminant de la côte, d'où le pèlerin embrasse d'un coup d'œil le bassin du Laus, et laissa sa sœur aller seule. Pour lui, devenu éblouissant, il resta là comme un phare, éclairant tout le vallon, jusqu'à ce que la vierge fût arrivée au village. Son sacrifice devint même si beau, que des anges, sous des formes nouvelles, vinrent y assister, non pour la soulager, mais pour l'admirer. C'étaient de petits oiseaux qui chantaient, priaient et parfumaient l'air pendant qu'elle souffrait le plus. Lorsqu'elle revenait de la montagne, toute languissante et près d'expirer, ils se formaient en couronne sur sa tête et la suivaient sans rompre leurs rangs; comme ils étaient lumineux, de temps en temps elle levait la tête pour les regarder. Un jour, elle les voyait tout blancs, un autre jour tout rouges, et quelquefois les deux couleurs se trouvaient alternées dans la couronne. La couleur de la virginité et celle du martyr ne pouvaient mieux convenir autour d'une victime si pure et si éprouvée, et les parfums que ces oiseaux mystérieux distillaient de leurs ailes, en agitant l'air, remplaçaient sans doute l'encens qui doit se rencontrer dans tout sacrifice, pour accompagner au ciel les gémissements

de la victime, ces prières de feu, qui obtiennent tout de la miséricorde divine. Afin que la patiente n'oubliât pas que ses douleurs avaient de mystiques rapports avec la passion de Jésus-Christ, les oiseaux chantaient en l'accompagnant, les litanies de la passion : Jésus flagellé, ayez pitié de nous. D'autres fois, ils chantaient les litanies du saint nom de Jésus, et dans ces chants ils formaient deux chœurs comme les assemblées des fidèles. L'un prononçait les versets et l'autre les répons. Ainsi chantant, priant, embaumant, brillant dans les ténèbres, ils allaient avec la vierge depuis le désert jusqu'à sa cellule. Une nuit ils entrèrent avec elle en si grand nombre et firent entendre des concerts si suaves qu'elle se croyait au ciel. »

« Les anges qui appelaient Benoîte du doux nom de sœur, étaient de la cour de Marie, comme elle l'apprit d'eux en conversant. Voyant combien elle était aimée de leur souveraine, ils ne purent s'empêcher de l'aimer également, sa vie était du reste si angélique ! Ils se conduisirent donc à son égard en vrais frères. Aussi, pendant que le démon la tenait sur la montagne, les anges gardaient sa cellule. A son retour, ils s'enquerraient de ses blessures et lui indiquaient les moyens de les guérir. S'ils l'avaient tirée de quelque précipice, ils ne la quittaient pas qu'elle ne les eût congédiés ; plus d'une fois, en rentrant au village, elle dit à son compagnon céleste : C'est assez loin, bel ange ; maintenant je n'ai plus peur, adieu. En lui disant ainsi adieu, une nuit, elle s'aperçut qu'il manquait un haillon à son malheureux costume : « Il sera resté accroché à quelque branche de la forêt sans doute. » En disant cela, l'ange partit et le lui rapporta un instant après.

Le bel ange pouvait devenir redoutable ; souvent il terrassa, non sans lutte, le prince des ténèbres, qui, dans des accès de fureur, voulait faire mourir l'innocente victime.

« L'ange ménageait aussi à la sœur de délicieuses surprises. Une nuit qu'elle revenait du désert, bien souffrante, et qu'elle se reposait un instant sur une pierre, sa main rencontra un beau chapelet ; un ange l'avait trouvé quelque part et déposé là pour la consoler ; car elle aimait les beaux chapelets, la chère enfant de Marie. »

Un peu d'humeur venait quelquefois varier ces scènes touchantes. Le chapelet trouvé nous en rappelle un autre encore plus beau, présent fait à Benoîte par un gentilhomme : les grains en étaient d'ambre très-pur. Benoîte aimait ce bijou, trop peut-être. Un ange le lui prit et le cacha. Mais tout ne fut pas dit... Benoîte en appela à sa bonne mère et se plaignit du tour. Elle avait raison, une mère étant plus tendre qu'un frère. Marie lui indiqua où elle trouverait son précieux chapelet. Une autre fois, l'ange ayant repris sa sœur d'un zèle impatient qu'elle avait manifesté en sa présence, elle lui répondit sans se troubler : « Si vous aviez un corps comme nous, bel ange, nous verrions ce que vous feriez. » Peu s'en fallut qu'elle ne réprimandât à son tour ses frères célestes. Elle se crut au moins autorisée un jour à leur imposer silence.

« Cependant Benoîte sait honorer à propos le divin messager. S'il récite le chapelet avec elle, c'est lui qui commence la prière et Benoîte la reprend. Elle ne peut, du reste, méconnaître en lui le serviteur de la reine des cieux. Puis, en mainte occasion, elle le

voit empressé autour de l'autel de Marie. Un jour, il relève pieusement de terre une hostie qu'un prêtre a laissé tomber par mégarde en donnant la communion, et la remet dans le ciboire sans que le prêtre s'en aperçoive. Une autre fois, hélas ! faut-il le dire, pénétré d'amour et de douleur, il va recueillir la sainte hostie sur le pavé de l'église où un enfant l'a crachée. Enfin, un ange remplit à cet égard l'office du prêtre lui-même : c'était la fête de Notre-Dame-des-Anges. Voici une grande fête, lui dit-il, voulez-vous communier ? Comment le ferai-je ? répondit Benoîte. Je n'ai personne qui puisse me confesser. C'était du temps des Jansénistes ; et Pierre Gaillard, qui la dirigeait, était à Gap. L'ange lui fit remarquer que le bon état de sa conscience la dispensait de se confesser. Puisqu'il en est ainsi, repartit la bergère, je serais bien heureuse, bon ange. Tout aussitôt, elle allume deux cierges, va se mettre à la table sainte, récite le confiteor, et le tabernacle s'ouvrant de lui-même, l'ange prend le ciboire et donne la communion à la pieuse enfant de Marie, pendant qu'un second ange, à genoux au pied de l'autel, joint dévotement les mains.

» L'ange honore Benoîte à son tour, et comment pourrait-il en être autrement, lorsqu'il la voit tant souffrir pour les pécheurs et par amour pour Jésus-Christ ? Une fois, en admiration devant sa magnanimité, il lui passe au cou, pendant qu'elle dort, un superbe collier de pierres précieuses à plusieurs tours. « Plus de cent fois, dit l'un de ses historiens, les esprits célestes lui font entendre de ravissants concerts pour la consoler. »

Ces respects réciproques ne nuisent en rien à l'abandon de leurs rapports dans la vie privée. Benoîte confie tout à son ange ; elle le consulte dans tout, et ne craint pas de l'interroger sur les choses de l'autre monde. Celui-ci, de son côté, veille sur sa sœur avec une tendre sollicitude : il fait le guet pour elle ; il lui enlève ses instruments de pénitence ; si elle en abuse, il l'aide de son mieux dans toutes les occasions, jusqu'à lui fournir un nouveau moyen d'exercer sa charité, en lui apprenant à guérir les malades avec ces simples que nous foulons aux pieds. Il lui fait donc connaître la vertu des plantes que le bassin du Laus renferme, et leur application dans les diverses maladies. Enfin les bons rapports entre l'ange et la vierge furent cimentés par le temps ; car ils durèrent jusqu'à la fin de la vie de la bergère, après avoir commencé de bonne heure, comme le prouve le fait suivant.

« L'ange ayant remarqué la malpropreté du tabernacle de la chapelle, au toit de chaume, que la sainte vierge s'était choisie, avait commandé qu'on le nettoiyât. Comme on négligeait de le faire, il voulut s'en acquitter lui-même, avec le concours de la bergère. Un jour donc qu'il n'y avait personne à la chapelle, ils s'enfermèrent dedans, et se mirent à l'œuvre. Pour plus de facilité, il fallait transporter le tabernacle au large. Après en avoir retiré la réserve avec beaucoup de révérence, l'ange se disposait à le soulever d'un côté, pendant que sa sœur le soutiendrait de l'autre, lorsque celle-ci lui dit : « Quoi ! vous si petit, porter un tel fardeau ? On se rappellera que Benoîte était grande de taille ; qu'on se rappelle aussi combien elle était naïve. Ce dernier trait de bonhomie sans façon fait

voir à quel point, n'ayant pas encore vingt ans, elle était déjà familière avec les envoyés du ciel. »

Plusieurs fois elle assista dans l'église du Laus à des processions d'anges, semblables à celles que nous avons vu inaugurer la consécration d'un édifice à peine achevé. La reine des anges présidait le saint cortège. Des chants suaves, de ravissantes symphonies, les arômes et les clartés des demeures éternelles remplissaient la modeste église, et la transformaient un instant en la Jérusalem céleste.

Ces faits, dira-t-on, sont du domaine de la légende, bien plus que celui de l'histoire. Pourquoi? parce qu'ils ne rentrent pas dans les lois de l'ordre naturel? Mais, la mystique tout entière est précisément la constatation de ces faits innombrables de l'ordre surnaturel, auquel ont cru et croient des millions de chrétiens. Sur ces faits, dont le fond d'ailleurs est presque toujours vrai, la légende imagine mille détails poétiques qu'elle crée; au contraire, les faits qui précèdent, comme tous ceux que contient ce petit livre, sont constatés par la critique historique la plus sévère; et il suffit de lire le livre de l'abbé Pron pour voir combien est incontestable leur authenticité. Ils se sont passés en plein XVI^e siècle, sous le règne de Louis XIV, et ont eu pour historiens des hommes dont nul ne peut récuser la bonne foi et la science. Du reste, les mêmes faits se sont reproduits dans tous les siècles de l'Eglise et nous ont été transmis par les écrivains les plus éminents. Qu'il nous suffise de vous nommer ici le célèbre Clément Brentano, les illustres Bollandistes et l'immortel Baronius (*Merveilles du Laus. Diction. d'ascét.*

§ III.

MINISTÈRE DE CONSOLATION ET DE PROTECTION
DES ESPRITS CÉLESTES.

Messagers de la providence qui veille sur la famille acquise au ciel par le sang du Sauveur, les anges sont envoyés auprès des hommes comme instruments fidèles de la miséricorde divine. Dans le trajet de cette vallée qui aboutit à l'éternité, quel est le chrétien qui n'ait des larmes à verser, des luttes à soutenir, des maux à endurer, des grâces à demander, des défaillances à craindre ? Dans tous ces états, l'ange est l'intermédiaire de Dieu abaissant ses regards vers l'homme, de l'homme, élevant les siens vers Dieu. Il devient l'organe par lequel Jésus et sa glorieuse mère soutiennent, avertissent, récompensent, éclairent et quelquefois châtient leurs enfants oublieux de leurs devoirs.

Les saints anges sont messagers de la Mère de Dieu
auprès de ses fidèles serviteurs.

Le bienheureux Bertram, de l'Ordre de Cîteaux, fut reçu au monastère de Notre-Dame de Cariste, en Lombardie, au sortir de l'enfance, et s'y fit remarquer de bonne heure par sa piété et la pratique de toutes les vertus religieuses, beaucoup plus que par la noblesse de son extraction et ses belles qualités naturelles. Longtemps en butte à de violentes tentations, toujours il eut le bonheur d'en sortir vainqueur. Il dut sans doute la conservation de sa chasteté à la protection de la sainte Vierge, car il avait une dévo-

tion si tendre, un si ardent amour pour la Mère de Dieu, qu'il souffrait non-seulement dans son cœur, mais même dans son corps, des douleurs très-vives, toutes les fois que devant lui, pour quelque motif que ce fût, même en forme de dissertation, on exprimait le moindre doute sur l'Assomption glorieuse. Craignant toujours d'entendre, soit dans le chant liturgique, soit dans le sermon qui a lieu au chapitre, ce jour-là, sur la fête, par l'abbé ou un autre religieux de la communauté, quelque parole qui ne satisfît pas pleinement sa dévotion, il demanda à son abbé la permission d'aller dans une métairie appartenant au monastère dont il avait la direction. L'abbé qui connaissait sa pieuse susceptibilité, le lui permit, et il partit à cheval, accompagné d'un frère. En chemin, un esprit céleste, d'une ravissante beauté, se présenta à lui, au nom de la Mère de Dieu, le prit par la main et le transporta en un clin-d'œil auprès d'une église, vis-à-vis le château de sa famille. Mais, entre lui et le château coulait un fleuve qui n'avait pas de gué. Tandis qu'il cherchait comment il pourrait passer l'eau, un autre ange apparut sur le bord opposé, et lui dit en souriant de venir vite, parce que la sainte Vierge l'attendait dans l'église. La parole du messenger de Marie eut la vertu de l'emporter sur le seuil du sanctuaire. En y entrant, il vit la glorieuse reine du ciel assise sur un trône splendide, revêtue d'un manteau de lumière, ayant autour d'elle une troupe d'habitants de la patrie. De l'air le plus gracieux, Marie lui fit signe de s'approcher : « Bertram, lui dit-elle, vous entendrez ici quelque chose de mieux que tout ce qu'on peut chanter chez vous. »

Aussitôt mille voix firent entendre les plus mélodieux accords. Il était alors environ deux heures après-midi. L'office du jour et celui de la nuit furent chantés en entier. La sainte Vierge présidait, les anges et les saints faisaient deux chœurs. Bertram se croyait au ciel ; il n'eût jamais voulu voir arriver la fin d'une fête semblable. Lorsque tous les psaumes de la liturgie furent achevés, la sainte mère de Jésus dit à son zélé serviteur : « Je sais, mon enfant, le motif qui vous a déterminé à sortir de votre monastère ; vos sentiments me plaisent, et c'est à votre foi que vous devez la faveur que je vous accorde aujourd'hui ; conservez-la, car il est bien vrai que je suis ressuscitée comme mon divin Fils, et qu'il m'a glorifiée, non-seulement dans mon âme, mais aussi dans mon corps virginal dans le ciel. » Cela dit, la glorieuse mère de Jésus lui fit un salut gracieux et le laissa comblé de délices. Un esprit bienheureux le prit de nouveau par la main et le déposa à l'entrée de son monastère. Ce ne fut pas la seule fois que Marie lui envoya ses célestes messagers. Dans une autre circonstance, Bertram fut enlevé dans le ciel par son bon ange. Sa divine patronne lui montra toutes les prérogatives et les grâces de choix qu'elle réservait à l'Ordre de Cîteaux. Une autre fois encore, le même ange le présenta à Hénoc et à Elie. Ces saints personnages ouvrirent devant lui un livre où tous les élus étaient inscrits en caractères d'or. Bertram eut le bonheur ineffable d'y lire le sien, et d'être assuré par son guide céleste qu'il y resterait gravé éternellement. Une partie de la vie de ce bon religieux s'écoula aussi en société des anges qui, à la fin de sa course, vinrent recevoir son âme candide pour la

présenter à son aimable protectrice dans les éternelles clartés. (*Ménologe de Cîteaux, 4 juillet. Henriquez*).

Un cadeau du ciel.

Un religieux du monastère des Dunes, en Flandre, avait pris pour pratique journalière de rapporter toutes ses actions à la très-sainte Vierge. Chanter ses louanges, conserver son souvenir toujours présent, contempler ses grandeurs, telles étaient ses délices. L'image de Marie le suivait partout comme son ombre. Marie répondait à son amour filial par des faveurs signalées.

Un jour, étant malade et se trouvant à l'infirmerie, le bon religieux se sentait plus recueilli que de coutume et savourait, avec un nouveau bonheur, la douceur du nom de Marie, lorsqu'il fut interrompu par une visite à laquelle il était loin de s'attendre. Son bon ange gardien lui apparut radieux, souriant, et lui dit qu'il venait de la part de sa souveraine lui apporter un petit cadeau. C'était un chapelet, que le céleste messager lui remit. L'heureux serviteur de Marie le saisit avec empressement de ses deux mains, baisa mille fois et pressa sur son cœur ce présent descendu du sanctuaire de la gloire. Tandis qu'il se livrait ainsi à tous ces transports de reconnaissance et d'amour, il fut ravi en une extase qui dura pour ainsi dire autant que sa vie. Du reste, il en vit bientôt le terme. Dévoré d'un feu intérieur qui le consumait, il ne pouvait plus supporter le poids de son existence. L'esprit bienheureux, en s'envolant, avait emporté son cœur, ses désirs dans le ciel. Comme l'enfant, laissé

seul, appelle de ses cris sa mère qu'il ne voit plus, ainsi soupirait-il sans cesse après celle qui avait ravi toutes ses affections. Quelques jours après, au moment de rendre le dernier soupir, l'ange revint, au nom de Marie, pour recevoir son âme, et l'emporter à travers les hiérarchies sacrées, jusqu'au pied du trône de sa bonne mère, dans la béatitude. (*Mérol. de Cîteaux, 27 septembre*).

Un esprit bienheureux dicte à sainte Brigitte un office pour ses religieuses.

Le Seigneur est bon pour tous, mais aux âmes droites, que de prédilections ne réserve-t-il pas? Sainte Brigitte, princesse de Suède, cette âme si pure, si généreuse, si droite, fut bien privilégiée du Seigneur, qui semblait mettre à son service tous les princes du ciel. Elle habitait depuis plusieurs années à Rome, dans une maison cardinalice, contiguë à l'église de Saint-Laurent in Damazo. Comme elle ne savait quelle leçon donner à lire pendant l'office à des religieuses d'un monastère qu'elle avait fondé dans sa patrie, par l'ordre même du Sauveur, en l'honneur de la bienheureuse Reine des anges, elle se mit en prières et supplia le Seigneur de la tirer de son doute. Jésus lui apparut et lui dit : Je t'enverrai mon ange qui te dictera les leçons que les religieuses de ton monastère doivent réciter en l'honneur de ma mère, et tu n'auras qu'à les écrire. La chambre de la bienheureuse servante de Dieu avait une fenêtre donnant sur le grand autel, de sorte que sans sortir de chez elle, elle pouvait voir le saint Sacrement et faire de là ses exercices de piété.

Chaque jour donc, après avoir récité les heures et les autres prières, elle attendait, le papier et la plume à la main, l'ange du ciel, et se tenait prête à écrire sous sa dictée. L'ange arrivait bientôt, se plaçait près d'elle, debout, la face tournée vers l'autel, où était le corps adorable de Jésus-Christ, et lui dictait par ordre et d'une manière distincte, les leçons qui devaient être lues à Matines par les sœurs du monastère. Elles traitent de l'excellence des dons parfaits que Dieu a destinés et préparés de toute éternité à sa sainte et immaculée Mère. Brigitte, après les avoir écrites chaque jour, telles que l'ange les lui avait dictées, les montrait avec humilité à son père spirituel. Il y avait des jours cependant, où l'ange ne se présentait point, et lorsque son confesseur lui demandait ce qu'elle avait écrit, elle répondait avec simplicité : Mon père, je n'ai rien aujourd'hui, j'ai attendu longtemps ; l'ange du Seigneur n'est pas venu. Ainsi, c'est de la bouche de l'ange que sainte Brigitte a reçu le discours qu'on lit dans ses œuvres, touchant les grandeurs et les vertus de la très-sainte Vierge. L'esprit céleste lui-même a divisé les leçons, telles qu'elles sont et telles qu'elles doivent être lues à l'office de la nuit, par les sœurs, pendant chaque semaine de l'année. Lorsque l'ange eut achevé de les dicter, il dit à l'épouse du Seigneur qui avait été son secrétaire : « Voici que j'ai taillé une tunique pour la reine du ciel, la glorieuse Mère de Dieu. Recevez donc, pieuses servantes de Jésus-Christ, la règle qu'il a daigné vous donner lui-même de sa propre bouche, par son épouse. Recevez et lisez avec respect ce discours que l'ange du Seigneur a dicté à la bienheureuse Brigitte, votre

mère : repassez dans votre esprit et savourez, en les méditant, ces suaves leçons qui vous parlent des grandeurs de la Vierge, Reine des cieux, Mère du Roi des hommes et des anges. (*Révélations de sainte Brigitte, prologue du discours angélique*).

Nous donnons ici, pour l'édification des âmes pieuses, le sommaire des leçons dictées à la servante de Dieu par l'ange qui lui avait été envoyé.

1° Dans les trois premières leçons, l'ange montre comment Dieu, avant de rien créer, a aimé de toute éternité, au-dessus de toutes les créatures, la bienheureuse et glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu.

2° Dans les trois suivantes, l'ange expose à sainte Brigitte comment, après la chute de Lucifer, les anges ont su que la bienheureuse Vierge devait être créée, et quelle joie ils ont ressentie de sa création future; comment aussi, après la création du monde, la sainte Vierge était présente à Dieu et à ses anges.

3° Dans les trois suivantes, l'ange traite de la pénitence d'Adam et de la consolation que lui donna la prescience de la venue future de la bienheureuse Vierge Marie et sa grande humilité et dignité. Il expose, en même temps, comment la Nativité de la vénérable Mère de Dieu consola les patriarches et tous les prophètes qui attendaient leur rédemption dans les limbes.

4° Dans les trois suivantes, l'ange traite de la conception immaculée de Marie et de sa Nativité. Il expose combien Dieu l'aima lorsqu'il était encore dans le sein de sa mère.

5° Dans les trois suivantes, l'ange explique comment la Vierge Marie se conduisit lorsqu'elle eut atteint

l'âge de raison, et traite de la beauté de son âme et de son corps et du mystère de l'incarnation et de la naissance de Jésus.

6° Dans les trois suivantes, l'ange traite des douleurs de Marie pendant la passion et la mort de Jésus, et dit quelle fut la fermeté et la constance de son âme au milieu de toutes ses tribulations.

7° Dans les trois leçons suivantes, l'ange expose comment la sainte Vierge garda immuablement la vraie foi, tandis que les autres doutaient de la résurrection de Jésus-Christ ; comment elle fut utile à un grand nombre par ses bons exemples et par sa doctrine ; et comment, lorsqu'elle fut transportée dans la céleste patrie, avec tant de gloire et de délices, ils firent éclater leur bonheur ; car si Jésus, en mourant dans son corps, sur la croix, a rempli leurs rangs dégarnis par la défection des anges rebelles, Marie, par sa présence dans le ciel, a augmenté la joie de ses fortunés habitants. (*Discours angélique*).

CHAPITRE IV.

ANGES NOTIFICATEURS.

§ I.

LES ESPRITS BIENHEUREUX SONT QUELQUEFOIS CHARGÉS DE RÉVÉLER LA VERTU ET LES MÉRITES DES SERVITEURS DE DIEU DÈS CETTE VIE.

Le Fils de Dieu qui s'est humilié jusqu'à l'anéantissement, souffle cet amour des humiliations et en remplit le cœur de ses enfants. Vivre obscur, méprisé, tel est le suprême désir du vrai chrétien sur la terre. Mais, lorsqu'une âme est bien affermie dans ses dispositions, Dieu la glorifie souvent dès ce monde et la donne en spectacle pour servir de modèle à ses disciples, et se glorifier soi-même dans la manifestation des dons qu'il lui a communiqués.

Jean le silencieux.

Saint Jean, surnommé le silencieux, à cause de son amour pour la retraite et de la vie cachée, était évêque de Colmie, en Arménie. C'était un flambeau ardent sur le chandelier de l'Eglise. L'avarice, les mauvais traitements et l'impiété de son beau-frère, gouverneur de la province, et plus encore son humilité et son

amour extrêmes pour les exercices de la vie spirituelle, le déterminèrent à quitter sans bruit son diocèse. Déguisé sous des habits séculiers, il se dirigea vers la Palestine. Pour savoir la retraite que le Ciel lui destinait, il passa plusieurs jours en prières, dans les jeûnes et les larmes. Une nuit, pendant qu'il répandait son cœur devant Dieu, il vit au-devant de lui une étoile radieuse et entendit une voix qui lui disait : « Si tu veux te sauver, suis cette lumière. » C'était celle de son bon ange qui le mena au monastère de Saint-Sabas, près de Jérusalem. Il avait alors trente-huit ans. Dans la communauté, confondu au milieu de cent-cinquante frères, il prenait part à tous les travaux, et, comme les autres novices, il subissait les épreuves ordinaires d'humiliation et d'abnégation. Il fut employé aux fonctions les plus pénibles et les plus basses, à la cuisine, au jardin, au service des ouvriers qu'on employait à la construction d'une église. Doux, soumis, infatigable, et toujours uni à Dieu, il ravissait ses supérieurs et ses frères. On lui permit bientôt, ce qui n'était accordé qu'aux plus parfaits, de vivre reclus dans une petite cellule. Enfin, en diverses circonstances, il fit éclater une vertu telle que Saint-Sabas crut devoir, pour l'édification et le bien de tous, l'élever au sacerdoce.

Il le présenta donc au patriarche de Jérusalem ; mais au moment de la cérémonie, saint Jean révéla sous le secret à ce dernier qu'il était évêque. Le patriarche fut obligé de déclarer à l'assistance qu'il avait des raisons pour ne pas l'ordonner prêtre. Saint Sabas, qui s'était fait une si haute idée de sa vertu, en fut singulièrement affecté. Dieu ne permit pas

qu'il en conjecturât rien de désavantageux à la réputation de son serviteur : mais, comme il était inquiet, un ange lui apparut, le calma et lui dit : Comment voulez-vous qu'on ordonne prêtre celui qui déjà est évêque ? Le saint abbé accoutumé à ces visites et révélations célestes, se leva le cœur comblé de joie pour aller se jeter dans les bras de Jean.

Notre bienheureux passa six ans dans une solitude complète, n'en sortant qu'une fois par semaine pour aller cueillir quelques herbes ou quelques racines, unique nourriture qu'il se permit. Une fois, il s'égara dans son désert : se sentant prêt à tomber de faiblesse, il s'adressa à Dieu. Soudain son ange le saisit et le rendit dans sa cellule qui se trouvait à environ deux lieues de distance.

Un jeune religieux vint se mettre sous sa direction, mais bientôt, découragé de ce que le désert n'offrait aucune ressource pour vivre, il demanda à se retirer. Le saint fit de vains efforts pour le consoler et l'engager à mettre en Dieu sa confiance ; il voulut partir. A peine était-il sorti de la cellule qu'un personnage mystérieux s'y présenta, conduisant un âne chargé de provisions. Cependant, depuis trois jours le novice cherchait son chemin ; ne pouvant le trouver, il fut obligé de retourner auprès de son saint supérieur, à demi-mort de besoin. Quel ne fut pas son étonnement en voyant la caverne pourvue de toutes sortes de provisions ! Il comprit le miracle et demanda pardon de son inconstance. A cette époque, en 450, les saints lieux attiraient des pèlerins de toutes les parties du monde chrétien. Un saint évêque, appelé Athésius, venu de loin, avait repris le chemin de sa patrie lorsqu'il fut

arrêté par des circonstances imprévues. Un ange lui apparut alors et lui dit : Vous ne vous remettrez en route que lorsque vous aurez fait la connaissance de l'abbé Jean le silencieux, qui est, comme vous, revêtu du caractère épiscopal, et en qui le Seigneur a mis des dons célestes. L'heureux et noble pèlerin s'empressa de se rendre au monastère de Saint-Sabas, raconta aux religieux la révélation de l'ange, et eut le bonheur de s'entretenir avec l'admirable serviteur de Dieu. Le Ciel récompensa dès cette vie ses héroïques vertus, par un commerce fréquent avec les esprits bienheureux.

Une femme pieuse, nommée Hélène, dont le cousin hérétique obstiné avait été ramené à la foi par une seule parole du saint, brûlait du désir de lui ouvrir son âme et de le consulter sur ses besoins spirituels ; mais l'accès de la cellule des moines était interdit aux femmes. Comment arriver jusqu'à la sienne ? Après avoir beaucoup pleuré et renouvelé ses instances, toujours repoussée, Hélène s'imagina de prendre des habits d'homme pour arriver à ses fins. Un ange en donna aussitôt connaissance à saint Jean, qui lui fit dire de ne pas se tourmenter parce qu'il irait la voir lui-même. En effet il lui apparut en songe, répondit à toutes ses difficultés, et la laissa en paix après lui avoir donné sa bénédiction.

Une autre fois, à l'occasion de la mort de saint Sabas son abbé qu'il avait tant vénéré, tant aimé, il demanda à Dieu, dans son oraison, de lui faire connaître comment l'âme humaine se séparait du corps. Tout-à-coup il fut transporté en esprit dans le vestibule de l'église de Bethléem. Sur le pavé était étendu

un homme venu en pèlerinage ; il se mourait. De son corps s'exhalait une odeur céleste ; une mélodie douce, qui ne venait pas de la terre, remplissait l'air parfumé ; et des anges, après avoir reçu sur leurs ailes l'âme du moribond, l'emportaient en triomphe dans le ciel. Pour vérifier le fait, saint Jean se transporta immédiatement sur les lieux, et il y trouva réellement cet homme qu'il avait vu dans son extase. (*Vie des Pères du désert. P. Marin.*)

Une héroïque vertu longtemps méconnue.

La foi était vive en Egypte dans les premiers temps de l'Eglise. Non-seulement les hommes, mais les femmes aussi et quelquefois des jeunes personnes de la plus haute qualité, marchant sur les traces des austères religieux des déserts, donnaient des exemples d'une vertu surhumaine.

Dans un monastère de Tabennes, de pieuses religieuses vivaient sous la règle si sévère que saint Pacôme avait donnée à ses solitaires après l'avoir reçue lui-même de la main d'un ange. Parmi ces âmes héroïques, une sainte vierge appelée Isidora (les Grecs font sa fête le premier mai), pressée intérieurement d'un amour extrême des humiliations et des opprobres, pour marcher de plus près sur les traces de Jésus crucifié, voulut s'en procurer de quotidiennes et de plus sensibles en passant pour folle dans l'esprit de ses sœurs. Elle joua si bien ce personnage, que toutes s'y trompèrent et la traitèrent en effet comme une personne qui ne jouit plus de sa raison. Mais il faut bien observer que ces extravagances apparentes

n'avaient rien que de très-innocent; par exemple, tandis que les autres sœurs étaient coiffées d'un bonnet, portaient des chaussures, mangeaient à la table commune, elle se couvrait la tête d'un haillon, allait toujours pieds nus; au lieu de s'asseoir à table, elle se contentait de ramasser les miettes de pain qui tombaient par terre ou quelques débris attachés aux marmites, et en faisait toute sa réfection. Elle travaillait presque continuellement aux plus bas et aux plus humbles offices comme une vile esclave, de sorte qu'on ne la voyait jamais oisive, mais uniquement occupée à servir les personnes avec lesquelles elle vivait. Plusieurs la maltrahent, plusieurs la fuyaient avec une sorte de dégoût, toutes la prenaient en pitié comme une folle. L'humble servante de Jésus-Christ souffrait ces humiliations en silence, sans jamais se plaindre. Loin de là, plus on la méprisait, plus on l'humiliait, plus on était sûr de lui plaire, plus elle en témoignait du contentement. Sage folie de la croix ! s'écrie son biographe, sa vertu n'était connue que de Dieu et l'égalait aux anges, lorsque le divin Maître, qui a tant de prédilection pour les âmes vraiment humbles et se plaît à les exalter quelquefois même avant la fin de leur carrière, voulut manifester son mérite héroïque et le révéla à l'un de ses serviteurs. C'était l'abbé Pityrion, célèbre par sa vie austère, par les dons surnaturels dont il était favorisé, et par son amitié avec saint Antoine qui avait été son maître et son directeur dans la vie solitaire. Il vivait dans le désert de Porphyrite, en Egypte, et était regardé comme le père et l'oracle des religieux qui habitaient ces contrées.

Un ange lui apparut, et après lui avoir recommandé de ne prendre aucune complaisance en lui-même ni en ses œuvres, de ne pas s'estimer au-dessus des autres ni de se croire meilleur, parce qu'il gardait fidèlement la retraite : « Je vous montrerai, lui dit-il, dans le monastère des religieuses de Tabennes, une simple fille couronnée de vertus, arrivée à un plus haut degré de perfection que vous et plus agréable aux yeux du Seigneur. Vous, sans sortir de votre cellule, vous laissez parfois votre imagination s'égarer et vous emporter à travers le monde. Elle, devenue l'objet du mépris et des plus humiliants traitements de toutes les personnes qui la connaissent, les sert avec une douceur et un empressement merveilleux, et tient son cœur tellement uni à Dieu, qu'il est devant lui comme une lampe ardente qui se consume à sa gloire et à son amour. Allez à Tabennes et je vous la montrerai. » Pityrion se mit aussitôt en route. Arrivé au monastère des religieuses qui se trouvait situé sur l'autre rive du Nil, il obtint facilement, à cause de sa haute réputation de vertu, la facilité de voir et d'entretenir les religieuses. Il fit d'abord sa prière dans l'église et demanda ensuite à l'abbesse de vouloir bien appeler toute la communauté. Il était en grande vénération, on accourut auprès de lui avec bonheur. Une seule ne se présenta pas, celle précisément dont l'ange lui avait parlé.

Le saint abbé les ayant toutes considérées et ne reconnaissant pas l'élue de Dieu, demanda de nouveau qu'on fit venir toutes les religieuses. On lui répondit que tout le personnel de la communauté était en sa présence. « Il manque quelqu'un certainement, dit-il.

Il se trouve bien encore une sœur, en effet, reprit la supérieure, qui sert à la cuisine, mais elle est folle. Amenez-la, dit le serviteur de Dieu, je désire lui parler. » Isidora présentait ce qui devait lui arriver, peut-être même, ajoute l'historien, Dieu le lui avait-il révélé; aussi se cacha-t-elle, fit-elle des difficultés de comparaître, de sorte qu'on fût obligé de la traîner de force devant la communauté assemblée. La voilà, dit l'ange au saint solitaire. Celui-ci, pénétré de respect pour son héroïque vertu, alla à elle, se prosterna à ses pieds, l'appela Amma, c'est-à-dire, ma mère, et lui demanda humblement sa bénédiction. La bonne religieuse toute confuse, se prosterna elle-même devant le saint abbé, comme devant son supérieur et son père, et le pria de la bénir. Etonnées et rougissant de voir un si grand serviteur de Dieu s'humilier ainsi devant une pauvre fille qu'elles croyaient au moins insensée et extravagante, toutes les religieuses s'écrient : « Que faites-vous, mon père? Ne voyez-vous pas qu'elle est folle? C'est bien plutôt vous qui êtes folles, répliqua avec vivacité saint Pityrion. Elle vaut mieux que vous et moi, elle est une véritable Amma (mère spirituelle), et plaise au Ciel qu'au jour du jugement, je me trouve aussi riche de mérites et de vertus qu'elle en présence de Dieu et de ses saints. »

Ces paroles produisirent un effet magique, le voile qui couvrait la vérité fut déchiré; tous les yeux se dessillèrent et, tombant aux genoux du saint abbé, les religieuses lui demandèrent pardon des mauvais traitements qu'elles avaient fait subir à leur sœur; les unes s'accusaient de l'avoir souvent raillée à l'occasion de sa déplorable toilette, les autres de l'avoir

accablée d'injures malgré son silence, sa mansuétude, et son exactitude à faire tout ce qu'elles lui demandaient, d'autres même de lui avoir donné des coups. Toutes alors reconnaissaient leur aveuglement et leur tort. Après les avoir entendues, Pityrion pria Dieu pour elles et les congédia, mais avant de se retirer, il eut un long entretien de piété avec l'humble servante de Dieu.

Désormais Isidora fut regardée et traitée par ses sœurs comme une sainte et comme un modèle parfait des vertus religieuses. Elle ne put souffrir longtemps ces témoignages de considération et de respect, et se voyant sans cesse obligée de recevoir des excuses pour les mauvais traitements qu'on lui avait fait subir, elle quitta secrètement le monastère, sans qu'on ait su depuis, où elle se retira et quand elle mourut. (*Ballade, vie des pères de la solitude, l. 8*). Cette histoire a aussi été racontée par saint Basile, et l'on suppose, selon la remarque de Tillemont, qu'elle doit être arrivée vers l'an 375 (*Marin, vita PP*).

Les saints anges et sainte Elisabeth.

La grande pureté et l'amour consumant qui dévorait le cœur de sainte Elisabeth de Hongrie, lui valaient, surtout vers la fin de sa vie, des révélations, des visions et des entretiens très-fréquents avec les habitants du monde invisible. Quoiqu'elle s'attachât en général à tenir cachées ces faveurs célestes, elle ne pouvait les dissimuler entièrement aux pieuses vierges qui vivaient avec elle; la joie, la reconnaissance la trahirent maintes fois, et l'existence de ces commu-

nications miraculeuses fut toujours regardée par ses contemporains comme un fait incontestable. Les anges du Seigneur étaient les intermédiaires habituels entre le ciel et cette âme d'une si ravissante candeur. Non-seulement ils lui donnaient des avertissements et des instructions célestes, mais encore ils venaient la consoler dans les épreuves. Elles les voyait accourir auprès d'elle dans les moindres accidents et prendre plaisir à faire briller au grand jour ses rares vertus par des prodiges. Une fois entre autres, elle avait recueilli chez elle une pauvre femme malade, et l'avait soignée avec tendresse; abusant de sa bonté, cette malheureuse prit la fuite un matin, emportant avec elle tout ce qu'elle avait pu dérober, même les vêtements de la sainte. Loin de s'en plaindre et de s'impatientser, la servante de Dieu se contenta de dire : Mon cher Seigneur, je vous remercie de m'avoir ainsi rendue semblable à vous, car vous êtes venu au monde nu et dépouillé, et c'est encore en cet état, que vous avez été cloué sur la croix. Aussitôt, comme autrefois, lorsqu'elle avait donné d'elle-même tous ses habits aux pauvres, elle vit paraître un ange avec un beau vêtement qu'il lui remit en disant : « Je ne t'apporte plus de couronne comme autrefois, car c'est Dieu lui-même qui veut te couronner bientôt dans sa gloire. » Au sortir des entretiens merveilleux qu'elle avait avec les princes du ciel, son visage, au dire du grave Conrad, resplendissait d'une clarté surnaturelle, reflet de la splendeur divine qui avait rejilli sur elle, et ses beaux yeux lançaient des éclairs semblables aux rayons du soleil. Ceux-là seuls qui n'étaient pas en état de péché mortel pouvaient la contempler sans

être éblouis. (*Vie de la sainte, c. 28, par Montalbert*).

§ II.

LES SAINTS ANGES DOCTEURS.

Les saints anges sont nos docteurs. Ils ne peuvent se tromper, car ils jouissent de la vision béatifique, et en Dieu ils connaissent toute vérité; ils ne peuvent nous induire en erreur, puisqu'ils sont saints et les ministres du Dieu trois fois saint. C'est à leur école que la plupart des mystiques ont appris ces grandes choses que le saint Evangile ne nous révèle pas de la vie de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, de même que le sens profond des fêtes liturgiques. Un volume entier ne suffirait pas pour raconter la centième partie de ces sublimes révélations. Nous allons en citer seulement quelques-unes.

Sainte Mechtilde.

Le jour de la fête de la dédicace de l'Eglise, tandis qu'on chantait au chœur pendant la messe ces paroles du graduel : « O Dieu, en présence de qui les anges sont toujours, écoutez les prières de vos serviteurs, » sainte Mechtilde vit en esprit la Jérusalem céleste; au milieu était le trône de Dieu. Sa grandeur était telle, qu'il allait du plus haut des cieux jusqu'à l'enfer. Au bas, était un aiguillon énorme sous lequel tous les malheureux réprouvés et le prince des ténèbres se sentaient écrasés. En cela, elle eût une figure de la justice de Dieu, qui a dû séparer pour toujours les bons des

méchants, comme il avait déjà fait pour les anges. La Jérusalem céleste paraissait construite de pierres précieuses et diverses, c'est-à-dire d'esprits bienheureux et de saints. Chaque âme glorifiée avait sa place marquée et y apparaissait distinctement avec toutes ses bonnes œuvres, comme une image imprimée dans un miroir parfaitement pur. Tous les anges étaient rangés devant le trône de l'Éternel, suivant l'ordre et la dignité de chacun. L'âme désirait vivement contempler Jésus, son bien-aimé. Les esprits inférieurs la conduisirent aux Archanges. Ceux-ci la reçurent avec bonté et la présentèrent aux Vertus, et ce ne fut qu'après avoir traversé les différents chœurs de toutes les hiérarchies et tous les rangs occupés par les saints, qu'elle put parvenir aux pieds du trône du Sauveur. Alors, elle se jeta à ses pieds et lui dit : « J'adore ces pieds sacrés qui ont parcouru avec tant d'amour et de zèle la pénible carrière de la rédemption, dans le désir ardent que vous avez de nous sauver. » Puis, rendant grâce à Dieu pour tous les bienfaits dont il avait comblé les élus et les esprits glorieux, elle dit au Seigneur : Que demanderai-je, en ce jour, où nous sommes si souvent invités à demander et où nous avons la promesse d'être exaucés ? Le Sauveur lui répondit : Demandez d'abord la rémission parfaite de tous vos péchés, c'est une grâce essentielle et la source de la joie véritable. En même temps, l'âme se levant vit Notre-Seigneur dans la même attitude que sur la croix, les bras étendus, médiateur éternel, sollicitant sans cesse pour nous, prenant ainsi en quelque sorte toute la cour céleste pour témoin de son immense amour pour nous, et disant :

Je suis prêt à recevoir dans mes bras quiconque vient à moi. Mais il faut que celui qui veut jouir de mes embrassements soit prêt à supporter, pour mon amour, toute espèce de maux, et qu'il se soumette à la volonté divine, car il est impossible qu'une prière qui s'appuie sur l'obéissance ne soit pas exaucée. (*Révélation*, l. 1, c. 45).

La même sainte. Assomption de la très-sainte Vierge.

La veille de la glorieuse Assomption de la très-sainte et bien-aimée Mère du Sauveur, sainte Mechtild fut transportée, en esprit, dans la chambre de la Reine du ciel, et la vit telle qu'elle était au moment de sa glorieuse mort. Elle lui dit : Vierge infiniment pure, comment avez-vous pu vous trouver dans cet état de faiblesse, alors que nous croyons que vous n'avez pas senti les douleurs de la mort ? Marie répondit : Comme j'étais en oraison, et que, me rappelant les nombreux bienfaits du Seigneur, je sentais croître en moi le besoin de le louer et de lui rendre de dignes actions de grâces, j'éprouvai en moi un violent désir de le voir et de lui être unie dans le ciel ; ce désir était si ardent qu'il épuisait complètement tout ce qui me restait de forces. Je me mis au lit, et je reçus les soins des puissances célestes. Les Séraphins travaillaient à augmenter mon amour, excitant de plus en plus et attisant le feu divin qui consumait mon cœur. Les Chérubins m'apportaient de nouvelles lumières, qui ajoutaient à celles que j'avais des clartés ineffables. Je voyais d'avance les grandes choses que devait opérer en moi mon Seigneur, mon Fils et mon

époux. Aussi, je demandais de n'avoir pas à rencontrer, en ce moment, l'esprit de ténèbres, de peur que sa puissance ne vint obscurcir les lumières divines qui remplissaient mon âme. Les Trônes conservaient en moi le calme profond dans lequel je jouissais de la divinité. Les Dominations se tenaient devant moi et me servaient avec le respect que les seigneurs de la cour témoignent à la reine et à la mère de leur roi. Les Principautés empêchaient qu'aucune des personnes qui m'approchaient, n'osât dire ou faire quelque chose qui me tirât du repos profond dont je jouissais intérieurement. Les Vertus m'entouraient, ornées d'attributs correspondants aux vertus que mon Fils avait mises en moi. Les Puissances écartaient les démons et leur défendaient d'approcher. Les Anges et les Archange, par leur attitude respectueuse, invitaient tous les assistants à me servir avec dévotion et respect. En même temps, la servante de Dieu vit un millier d'esprits bienheureux voltiger autour de la très-pure Vierge, et des Séraphins rangés en couronne auprès de sa couche (l. I, c. 30). Sa fin ne fut donc pas un trépas, mais un triomphe. Lorsque la sainte Vierge dit que les chœurs des anges lui apportaient des lumières, des forces, des élans plus intenses d'amour, il ne faut pas croire que ces esprits du ciel agissent en Marie comme en nous; ils n'étaient les ministres de Jésus, ne donnaient rien de leur fond, et ne pouvaient que refléter quelques rayons d'un astre dont l'éblouissante auréole effaçait toute leur gloire.

Sainte Brigitte. Chants de louanges dans le Ciel.

Sainte Brigitte nous dépeint, dans ses révélations, la vie des anges du ciel.

« Je vis, dit-elle, les anges se prosterner devant le trône du Tout-Puissant : ils s'écrièrent tous d'une voix : louanges à vous, Seigneur Dieu, qui êtes et qui étiez sans fin. Nous sommes à vous, nous vous louons, nous vous remercions pour trois de vos principaux bienfaits. Premièrement, parce que vous nous avez créés afin de nous rendre participants de votre gloire et de votre félicité, et vous nous avez donné une lumière ineffable qui doit nous réjouir éternellement ; par elle nous vous connaissons et nous vous contemplons, et dans cette vue que nul ne peut nous ravir, nous puisons à la source ces délices qui nous enivrent. Secondement, parce que toutes choses ont été créées et persistent par votre immuable bonté et votre puissance infinie. C'est votre parole qui les conserve, c'est votre volonté qui les maintient, après leur avoir donné l'être. Troisièmement, parce que vous avez tiré l'homme du néant, et que vous avez pris son humanité, vous qui êtes éternel et incréé ; c'est là pour nous un des principaux sujets de joie ; elle est encore augmentée par la contemplation de la gloire et des mérites de votre très-pure mère, qui a mérité, par votre grâce, de porter Celui que les cieus ne peuvent contenir ; que votre gloire et votre bénédiction s'étendent donc sur toutes vos créatures, et que votre charité se répande sur l'homme que vous avez racheté. Vous seul, Seigneur, méritez d'être craint, à cause de votre puis-

sance sans bornes ; vous seul méritez d'être désiré, à cause de vos perfections incompréhensibles ; vous seul méritez d'être aimé, à cause de votre charité ineffable. Soyez, ô Dieu, loué et glorifié sans fin, dans les siècles des siècles. Amen. (*Révélations de sainte Brigitte, Vie et passion de Jésus et de Marie, c. 4*).

Lumières communiquées à saint Martin par les saints Anges.

Saint Martin, dit Gallus, son biographe, avait avec les esprits bienheureux des entrevues fréquentes et familières. Il était trop aimé de son divin Maître pour que ces esprits célestes ne lui témoignassent point leur dévouement.

Le saint prélat avait refusé d'assister à un synode d'évêques qui se tenait à Nîmes ; mais il désirait en connaître le résultat. Un jour, voyageant par eau, en compagnie de Sulpice, il s'était placé, selon son habitude d'humilité, à l'écart des voyageurs, à l'extrémité du bateau. Il était en oraison ; un ange lui apparut et lui donna le détail de tout ce qui s'était passé au synode. Il en fit aussitôt part à ses compagnons de voyage qui, quelques jours après, en vérifièrent l'exactitude.

Ce qu'il importe surtout à l'homme de connaître, c'est la volonté de Dieu et les moyens de le glorifier.

L'Eglise était encore dans bien des provinces l'objet de la haine et des persécutions des païens. A Milan, le président Aquilin avait fait plus d'une victime. Parmi les chrétiens arrêtés et condamnés pour la

foi, se trouvaient Florent et Florian, son frère. « Sacrifiez aux dieux, leur dit le cruel magistrat. — Nous n'en ferons rien, répondirent les généreux confesseurs, nous obéissons au Dieu du ciel; nous n'adorons que lui. Pour toi, exécute les ordres que tu as reçus. » Le président, irrité, veut les dompter par les tourments. Les deux frères se montrent inébranlables : on les condamne à être précipités dans le fleuve, ils y marchent avec joie, chargés de chaînes, conduits par une troupe de satellites armés. La route à parcourir était assez longue : les soldats fatigués font halte et se laissent gagner par le sommeil. Alors, un messager céleste apparut à Florent. « Mon frère, lui dit-il, la couronne du martyr ne vous est pas destinée, levez-vous, allez dans les Gaules, vous y recevrez l'ordination des mains de Martin; je vous indiquerai ensuite le lieu que vous devrez choisir pour demeure. » A ces mots, le saint confesseur voit tomber ses chaînes à ses pieds, appelle Florian et lui apprend ce qui vient de lui être révélé. « Faites, mon frère, lui dit Florian, ce que le Seigneur vous ordonne. » Le céleste guide et libérateur de Florent, apparaissant en même temps à saint Martin, lui montra le pieux jeune homme, afin qu'il le reconnût, alors qu'il se représenterait à lui, et lui recommanda de l'élever à la dignité sacerdotale.

Florent arrive bientôt à Tours, entre dans l'église où saint Martin se trouve, et, après avoir adoré le Seigneur, il va se prosterner au pied du Thaumaturge des Gaules. Saint Martin le considère, reconnaît celui dont l'ange lui a montré les traits, le bénit avec joie et le conduit à la sacristie, ne voulant pas lui parler dans

le saint lieu, par respect pour la parole du Seigneur qui a dit : « Ma maison est une maison de prière. »

Le saint évêque demande au pèlerin qui il est, d'où il vient, quel est le motif de son voyage. Florent lui raconte ce qui lui est arrivé et la mission qu'il a reçue de l'ange. Le bienheureux n'eut pas de peine à se convaincre que le Ciel le lui envoyait pour sa consolation, lui fit un accueil paternel, le prit en grande affection et le garda auprès de lui, en attendant le temps convenable pour son ordination.

Florent, devenu prêtre, connut par révélation qu'il devait se retirer auprès de la Loire pour y vivre solitaire. Il y alla, en effet, avec l'assentiment de saint Martin, et y fonda un monastère qui, dans la suite, fut le berceau de la ville, appelé du nom de son fondateur, Saint-Florent, près de Saumur.

Des instructions célestes sont données à saint Siméon
par un prince du ciel.

Saint Siméon, premier stylite, fut, dit Théodoret, le miracle de l'univers. On n'oserait écrire sa vie et parler des merveilles que le Seigneur opéra par lui, si elles n'avaient eu pour témoins des milliers de personnes de toutes les nations soumises à la domination de l'empire romain à cette époque. Le Seigneur l'honora de ses divines communications, dès sa plus tendre jeunesse, et au début de sa carrière, il fut gratifié d'une vision qui l'instruisit des desseins du Ciel. Il vit près de lui un personnage d'une beauté céleste, revêtu d'une robe éclatante de lumière, tenant un sceptre d'or dans sa main ; ébloui et saisi de crainte, Siméon se prosterna

devant lui ; mais l'esprit bienheureux le rassura, et lui tendit amicalement la main en lui disant : « Ne craignez rien, suivez-moi et rendez-vous attentif à tout ce que je vais vous dire : le Seigneur veut se servir de vous pour la gloire de son nom, pour le soutien de son Eglise, pour retirer beaucoup de monde de l'erreur et du péché ; si vous vous acquittez dignement du ministère qui vous sera confié, les princes, les magistrats, les peuples viendront de toutes parts écouter vos salutaires instructions ; mais sachez que vous devez beaucoup souffrir, qu'il faut que vous prépariez votre cœur à une grande patience et à une charité parfaite envers tous les hommes, de quelque condition qu'ils puissent être ; et surtout que vous chassiez de votre esprit tout retour d'orgueil et de vanité. Il n'est personne dans le monde à qui vous puissiez vous préférer, personne que vous ne deviez regarder comme vous étant supérieur, si vous avez une sincère conviction de votre bassesse et de votre néant. La vertu la plus parfaite doit avoir pour fondement une solide humilité. » Après cela, l'ange le conduisit dans une église, et le fit avancer jusqu'au pied de l'autel pour prier avec lui. Pendant son oraison, il vit sortir du fond du sanctuaire un autre personnage vénérable dont l'éclat effaçait celui du soleil, qui s'approcha de lui, l'embrassa tendrement, et lui donna à manger quelque chose d'un goût si délicieux, que le Saint avouait ne pouvoir le comparer à rien de ce que la terre peut offrir de plus délicat, de plus suave. Il lui dit ensuite : « Vous êtes destiné à nourrir le peuple du Seigneur ; ne vous laissez pas décourager, ne vous relâchez jamais ; mais

animez-vous d'une invincible ardeur pour bien remplir votre vocation. »

C'est à dater de ce moment que commença la vie étonnante et surhumaine du Saint. Il passait le carême entier sans boire ni manger. Il se fit élever plusieurs colonnes, dont la dernière avait plus de quarante coudées de hauteur, et il passa plus de trente ans sur celle-ci, toujours debout, exposé aux chaleurs de l'été, à toutes les intempéries des saisons, revêtu d'une robe de peáu. Il n'interrompit sa prière que pour instruire le peuple. On le voyait là, avec un étonnement incomparable, offert en spectacle à l'univers entier, supérieur à la nature, lever avec courage un front que Dieu avait ceint de sa gloire et de sa force, combattre le vice avec autorité, terrasser les pécheurs les plus opiniâtres, braver l'enfer, triompher de toutes les résistances, et autoriser sa mission par des prodiges dont l'histoire ne fournissait point d'exemple. Siméon avait appris de l'ange la règle qu'il garda sur sa colonne. Après avoir passé toute la nuit en contemplation, hors le peu de temps qu'il donnait quelquefois au sommeil, il reprenait sa prière jusqu'à trois heures après-midi. Il parlait ensuite au peuple, guérissait les malades, accordait les différends jusqu'au coucher du soleil, et congédiait le peuple après l'avoir béni. Son historien rapporte bien d'autres mortifications, pénitences ou maladies qu'il ne pouvait certainement endurer que par une assistance du ciel. Sa vie était d'ailleurs un miracle non interrompu. Sa fin fut plus merveilleuse encore (*Vies des Pères*, l. 8, c. 18).

Vocation.

Un saint religieux de la Palestine avait été déterminé à embrasser la vie solitaire par son céleste gardien. Jeune encore, il se livrait volontiers à l'oraison. Un jour, un esprit bienheureux, sous la forme d'un jeune homme, dont le visage était éclatant et radieux comme le soleil, le prit par la main et lui dit de le suivre. A l'heure même, il se trouva transporté sur un théâtre, entouré d'un grand nombre de personnes, les unes vêtues de robes blanches, et d'autres de robes noires, et devant lui se leva un ethiopien, aux formes herculéennes, que son ange lui dit de combattre. Effrayé à la vue du terrible géant : « Comment, s'écria-t-il, voulez-vous que je lutte avec un monstre capable de vaincre un bataillon de soldats exercés ? » L'ange lui répondit : Ne craignez rien, armez-vous de courage et de confiance, je serai à vos côtés, je vous soutiendrai ; je combattrai avec vous, je vous ferai remporter la victoire ; je vous couronnerai. Il se décida donc d'attaquer le géant, et, avec le secours de son protecteur, il le terrassa et il fut aussitôt couronné.

Au même instant, les assistants vêtus de noir qui n'étaient ainsi que le géant que des démons, prirent la fuite, et ceux vêtus de blanc, qui étaient des esprits bienheureux, lui firent des félicitations chaleureuses. C'était une vision et une image de ce qui devait lui arriver.

Ce pieux jeune homme, appelé dans ses actes Théodore, quitta aussitôt le monde, se retira dans la

solitude comme dans une lice perpétuelle, et y passa trente-cinq ans dans le jeûne, l'oraison et la pratique de la pénitence. Il observait un silence rigoureux, ne parlait que par nécessité, et même toutes les fois qu'il le pouvait, il ne s'exprimait que par signes. On rapporte de lui un trait de patience admirable. Sa pauvreté était telle qu'il n'avait pas de manteau pour se couvrir la nuit ; pendant l'hiver, les nuits sont souvent très-froides dans la Palestine où il vivait. Un abbé, son ami et son voisin, lui en envoya un par charité ; mais des voleurs s'étant introduits dans sa cellule pendant son sommeil, le lui enlevèrent. Théodore parfaitement détaché de toutes les choses de la terre, ne dit pas un mot pour s'en plaindre ; personne ne l'aurait su si son disciple ne s'en était aperçu. (*Vies des Pères*, l. 7, c. 25).

Le Seigneur donne à la bienheureuse Marguerite-Marie un esprit bienheureux qui l'assiste, la console dans ses peines et lui donne diverses instructions.

La bienheureuse Marguerite Alacoque, première promotrice choisie de Dieu pour la propagation de la dévotion au Sacré-Cœur, au dix-septième siècle, était également dévouée au culte des saints anges : elle en avait reçu trop de bienfaits pour ne pas les aimer profondément, les vénérer, son céleste gardien surtout.

Dans une des maladies fréquentes qui lui faisaient endurer d'intolérables douleurs, Notre-Seigneur lui apparut, la consola doucement, lui disant : « Ma fille, ne t'afflige pas, je veux te donner un gardien fidèle qui t'accompagnera partout, t'assistera dans tous tes

besoins, empêchera ton ennemi de prévaloir sur toi. Toutes les fautes auxquelles le démon voudra te pousser, retourneront à sa confusion. » Cette grâce, déclara la bienheureuse, me donna une telle force qu'il me semblait n'avoir plus rien à craindre. Ce fidèle gardien de mon âme m'assistait avec tant d'amour, qu'il m'affranchissait de toutes mes peines. Mais je ne le voyais sensiblement que lorsque mon Seigneur me cachait sa présence pour me plonger dans de nouvelles expiations très-rigoureuses. C'était alors que mon bon ange me consolait par ses entretiens familiers. Il me dit une fois : « Je veux vous apprendre qui je suis, afin que vous connaissiez l'amour que votre Epoux divin vous porte : Je suis un de ceux qui approchent de plus près le trône de la divine Majesté et qui participent immédiatement aux ardeurs du Sacré-Cœur de Jésus-Christ (les Séraphins), et mon dessein est de vous les communiquer autant que vous serez capable de les recevoir. » Une autre fois, il me dit qu'il n'y avait rien de si sujet à l'illusion et tromperie des démons, que les visions, et que c'était par là que Satan en avait séduit plusieurs, car il se déguise en ange de lumière, pour donner aux âmes certaines fausses douceurs; et que souvent il tâcherait de prendre sa place pour me surprendre, mais qu'il fuirait toutes les fois que je réciterais de cœur ces paroles : *Per signum crucis de inimicis nostris libera nos, Domine.* « Seigneur, délivrez-nous de nos ennemis, par la vertu du signe de la croix. » Il me dit encore : Prenez bien garde qu'aucune des grâces et faveurs particulières, que vous recevrez de notre Dieu, ne vous fassent oublier ce qu'il est, ce que vous êtes, autrement, je

vous ramènerai moi-même à votre propre néant. »

Dès que Notre-Seigneur m'honorait de sa divine présence, je n'apercevais plus mon guide fidèle. Lui ayant demandé un jour pourquoi il s'éclipsait ainsi, il me répondit que pendant que le Sauveur était avec moi, il se prosternait dans un profond respect, pour rendre hommage à cette grandeur infinie, abaissée à ma petitesse : et en effet, je l'ai vu plusieurs fois dans cette humble attitude, pendant tout le temps des colloques du céleste Epoux de mon âme.

Je le trouvais d'ailleurs toujours prêt à m'assister en toute circonstance, et jamais il ne m'a rien refusé de tout ce que je lui ai demandé.

Une autre fois qu'il s'était retiré de moi d'une manière sensible, je me laissais aller à une petite faute de fragilité pure ; à l'instant, j'entendis très-distinctement sa voix me dire : Je l'ai ainsi permis, afin qu'en vous voyant faire pénitence pour cette faute, je contemplassé en vous l'image de celui en qui je trouve la félicité, comme lorsqu'il était abîmé dans une mortelle agonie, au jardin des olives, et que continuellement vous me l'offriez, vous unissant tout à lui. La vue des expiations des âmes aimantes réjouit la cour céleste et retrace la vie de Jésus victime. (*Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie, par ses contemporaines. 1-126, 127*).

Le démon tendait plus d'un piège à la servante de Dieu ; ne pouvant rien sur son cœur, il exerçait sa rage et sa fureur sur son corps ; mais il rencontrait un puissant antagoniste dans le ciel, qui veillait sur l'Epouse de Jésus.

« J'étais malade, dit-elle, l'on me mit à l'infirmerie.

Dieu seul peut connaître ce que j'y ai souffert, tant de la part de mon naturel prompt et sensible, que de celle des créatures et du démon. Il me faisait souvent tomber, et tout ce que je portais dans mes mains se fracassait en mille morceaux ; je l'entendais ricaner et se moquer de moi, et pour me décourager, il me disait : « Oh ! la lourde ! elle ne fera jamais rien qui vaille ! »

» Une fois, il me poussa du haut d'un escalier ; je portais une terrine pleine de feu : je me trouvai au bas sans répandre une seule braise, sans avoir rien abandonné de ce que je tenais dans mes mains ; ceux qui furent témoins de cette chute crurent que je m'étais fait beaucoup de mal. Il n'en était rien ; je sentis que mon débonnaire gardien me soutenait. Une autre fois encore, étant au parloir, et ayant pris part à une conversation dans laquelle il s'agissait du mariage d'une parente, l'ange du Seigneur me fit voir que cela était indigne d'une âme religieuse, et m'en reprit si sévèrement que j'en fus toute confuse. Il finit, en me menaçant de me cacher pour toujours sa radieuse face, si jamais je me mêlais encore de ces sortes d'intrigues. Il ne pouvait souffrir la moindre irrévérence, la moindre immodestie, en la présence du souverain Maître. Il se prosternait lui-même contre terre, et il voulait que je l'imitasse ; je le faisais le plus souvent que je pouvais, et je ne trouvais point de posture plus douce dans mes continuelles souffrances de corps et d'esprit : cet acte d'abaissement est bien le plus conforme à mon néant, dont le sentiment ne m'abandonne jamais. » (*Vie de la bienheureuse Marguerite, écrite par elle-même, l. 2, p. 334*).

§ II.

LES SAINTS ANGES AUPRÈS DES AMES FAVORISÉES
DE RÉVÉLATIONS, EXTASES, ETC.

Lettre XII de Marie Lataste à son directeur.

Je vous sou mets aujourd'hui, mon père, ce qui m'est arrivé un dimanche avant la sainte communion. Je vis mon cœur semblable à une grande salle; je me tenais à la porte, attendant l'arrivée de Jésus. Les anges décoraient ce lieu où il devait bientôt reposer. Ils placèrent depuis le seuil jusqu'au trône du souverain, sur deux rangs, des bouquets de fleurs, des cierges allumés : les fleurs et les cierges étaient rangés symétriquement et de telle sorte qu'il se trouvait un cierge entre deux bouquets de fleurs. Le trône de Jésus était plus élevé qu'à l'ordinaire : je comptai quatre ou cinq degrés, si je me le rappelle bien. Les cierges et les fleurs formaient une sorte de haie vive et bordaient le chemin qui conduisait au trône. Quand les anges eurent tout disposé pour le moment de la communion, Jésus descendit dans mon cœur, couvert de lumière et de gloire : il m'appela ; je montai vers lui ; je me prosternai à ses pieds, et je demurai ainsi absorbée, dans la contemplation, sans sentiment distinct d'aucune sorte et comme évanouie ; quelque temps après, je revins à moi et je me plaçai au bas du trône de Jésus ; sa présence répandait dans mon cœur, dont il fit fermer la porte, une lumière dont l'éclat surpassait celui de toute lumière. Je fixai mes yeux sur lui, et bientôt naturellement ils se portèrent

vers le Ciel avec ceux de Jésus, qui semblait prier pour moi. Je vis aussitôt tomber sur moi de l'eau en abondance ; elle coulait de mes mains et de mes habits dans un réservoir, qui était au-dessous de moi. Une multitude de personnes s'approchaient du réservoir et y puisaient de l'eau, les unes pour boire, les autres pour se laver. Elles furent remplacées par des légions d'anges : ils étaient en si grand nombre, qu'il fallut enlever les fleurs et les cierges, pour leur faire place. Deux d'entre ces esprits célestes, plus beaux que tous les autres, se placèrent à mes côtés et se prosternèrent à genoux devant le Sauveur, et, après l'avoir adoré, se levèrent et se mirent l'un à droite et l'autre à gauche de Jésus. Je me levai aussi, et me plaçai de nouveau aux pieds de Jésus, et je les embrassai avec amour. Le Sauveur m'expliqua cette vision de la sorte : Les cierges et les fleurs sont les vertus, et les actes de vertu indiquent le chemin qui aboutit à moi ; les cierges et ces fleurs ont été disposés par mes anges. Ce sont eux, en effet, qui veillent sur tous les chrétiens, afin qu'ils ne heurtent point leur cœur contre le péché, et se parent des vertus dont je leur ai donné l'exemple. J'ai fait fermer la porte de votre âme, pour vous apprendre que rien de vain et d'inutile ne doit y entrer. (*Vie de Marie Lataste, Lettre 12*).

Révélations extraordinaires.

Grégoire de Tours nous a laissé le trait suivant de la vie de saint Salvius, son ami, moine, puis abbé et enfin évêque d'Albi. Etant religieux, il s'était retiré dans une cellule qui ressemblait plutôt à un tombeau

qu'à la demeure d'un être vivant. Il y pratiquait des austérités extraordinaires. Un jour, épuisé et dévoré de la fièvre, il s'était étendu sur son lit : soudain, la cellule fut inondée d'une grande lumière. Fortement ébranlé, le saint éleva les mains vers le ciel, rendit à Dieu de grandes actions de grâces, et tomba en léthargie. Ceux qui l'entouraient crurent qu'il venait d'expirer. Les moines et sa mère qui étaient présents, le voyant en cet état, poussèrent de grands cris, l'arrosèrent de leurs larmes, et après avoir tiré le corps hors de la cellule, et l'avoir lavé, le placèrent dans un cercueil autour duquel on ne cessa, pendant toute la nuit, de chanter des psaumes. Le lendemain, au moment où l'on commençait la cérémonie des funérailles, on vit le corps remuer dans le cercueil, ses joues se colorer, et le saint, semblable à un homme qui sort d'un profond sommeil, ouvrir les yeux, étendre les mains et s'écrier : O Seigneur, Dieu de miséricorde, que m'avez-vous fait ? pourquoi me renvoyer dans ce séjour de ténèbres ? Votre amour ne me valait-il pas mieux dans le ciel que la vie malheureuse de ce monde ? Les assistants stupéfaits lui demandèrent quel était ce prodige. Mais il ne leur fit aucune réponse. Seulement il se leva du cercueil, parfaitement guéri, et passa trois jours sans boire, ni manger, ni parler. Le troisième jour, ayant assemblé les moines et sa mère, il leur dit : « Écoutez, mes bien-aimés, et comprenez que tous les biens de ce monde ne sont rien, mais que tout est vanité. Heureux qui vit tellement sur la terre, qu'il mérite de contempler la gloire du ciel ! Après ce petit préambule, il s'arrêta, délibérant en lui-même s'il en dirait

davantage. Les frères le supplièrent avec tant d'instances de leur apprendre ce qu'il avait vu, qu'il céda enfin, et tel fut son récit : « Il y a quatre jours que vous m'avez vu sans vie dans ma cellule ébranlée ; je fus alors saisi par deux anges et transporté par eux dans les hauteurs des cieux, de manière qu'il me semblait avoir sous mes pieds non-seulement ce monde misérable, mais encore le soleil, la lune, les nuages, les étoiles. Par une porte plus éclatante que cette lumière, ils m'introduisirent dans un séjour dont le pavé reluisait comme l'or et l'argent ; la lumière en est ineffable, l'étendue incommensurable ; une multitude de personnages brillants comme des astres l'habitaient, et l'emplissaient de telle sorte qu'il était impossible de voir la longueur, ni la largeur de l'espace occupé par cette foule ; les anges me précédaient et me préparaient un passage, et nous parvîmes à un lieu que nous contemplions déjà de loin ; au-dessus était suspendue une nuée lumineuse. On ne voyait ni soleil, ni étoiles, mais une clarté merveilleuse, plus resplendissante que celle qui nous vient de ces astres. Une voix sortait de la nuée, semblable à la voix des grandes eaux. Là, moi pécheur, je fus salué par tous les personnages dont j'ai parlé, et que les anges, mes guides, me dirent être les martyrs et les confesseurs, que nous honorons ici-bas avec dévotion. Je m'arrêtai dès que l'ordre m'en fut donné, et je fus enveloppé d'un nuage de parfums si suaves et si fortifiants, que jusqu'à présent, je n'ai senti ni besoin de manger, ni envie de boire. J'entendis ensuite une voix qui disait : Il faut que celui-ci retourne dans le siècle, parce qu'il est nécessaire aux églises. J'en-

tendais la voix, mais je ne voyais pas qui parlait. Me prosternant sur le pavé, je dis alors avec larmes : Hélas ! hélas ! pourquoi m'avez-vous montré ces choses, si je dois en être privé ? Seigneur, ne me retirez pas votre miséricorde ; permettez-moi d'habiter ici de peur que je périsse en retournant à la vie de la terre. La voix reprit et me dit : « Ne crains rien et sois en paix. Je suis ton gardien et je te protégerai jusqu'à ce que je te ramène en ces lieux. » De ce moment, je fus délaissé de mes angéliques compagnons, et je descendis en pleurant. (*Histoire ecclésiastique*, l. 47, an. 574.) Sept ou huit siècles plus tard, sainte Catherine de Sienne eut un ravissement analogue.

Sainte Madeleine est élevée dans les airs pendant qu'elle prie.

Que Marie-Madeleine, l'amante constante de Jésus, ait conversé avec les anges, après avoir tant joui de la conversation de leur Maître, en cela rien qui doive nous surprendre.

On lit dans son ancienne vie latine, écrite au cinquième ou au sixième siècle, ce qui suit, rapporté et traduit pour la première fois, par monsieur Failon, savant Sulpicien, dans son ouvrage célèbre sur sainte Madeleine¹.

« La bienheureuse Marie Madeleine, pour vaquer à la contemplation céleste et goûter plus pleinement la meilleure part qu'elle avait choisie, se transporta,

(1) Ce qui est renfermé entre deux parenthèses, est de celui qui transcrit ce passage, et qui connaît parfaitement les lieux dont il est parlé.

par l'ordre du Seigneur, dans une solitude escarpée, en un lieu qui lui avait été préparé par la main des anges, et y demeura l'espace de trente ans, inconnue aux hommes, nourrie seulement d'aliments célestes, uniquement occupée à prier et à louer le Sauveur.

» La caverne, où cette très-heureuse amante du Christ demeurait, était située dans le flanc d'une montagne (presque taillée à pic, entourée d'une forêt impénétrable). Il n'y avait pas alors la moindre goutte d'eau, ni le plus petit brin d'herbe (comme sur presque toutes les montagnes du midi, arides et dégarnies de terre végétale), comme si le divin Rédempteur eût voulu montrer manifestement qu'il avait résolu de rassasier sa glorieuse amante, non d'aliments terrestres, mais de ceux du ciel. Demeurant donc sans cesse dans cette Egypte nouvelle, elle était élevée dans les airs sept fois le jour (aux heures canoniques, par la main des anges et entendait corporellement les concerts des chœurs célestes, qui publient, dans la suavité de leurs chants, les louanges de leur créateur); et après qu'elle avait été rassasiée de ces suaves aliments, elle était de nouveau rapportée dans la grotte par la main des anges. »

Au bout de trente ans, sainte Madeleine fut enfin transportée, par les esprits célestes, auprès d'une petite ville voisine, appelée aujourd'hui Saint-Maximin, située au pied de la montagne, dite de la Sainte Baume (mot qui signifie grotte), elle y reçut la sainte eucharistie des mains de saint Maximin lui-même, et expira aussitôt après. Saint Maximin, disciple de Jésus-Christ, était venu avec Lazare, Marthe, Madeleine et d'autres saints personnages de l'évangile,

persécutés par les Juifs et poussés miraculeusement sur les côtes de la Provence. Saint Maximin, évêque et apôtre de cette contrée, fit élever un mausolée sur le corps de sainte Madeleine, et voulut être enterré à côté de l'illustre pénitente. On l'enferma, plus tard, dans une magnifique église qui subsiste encore, sur le tombeau de l'amie et hôtesse de Jésus.

Il serait inutile, dit monsieur Faillon, de demander comment on a pu savoir que sainte Madeleine jouissait de ces faveurs dans sa solitude. Si elles entraient dans les desseins de la sagesse divine, Dieu n'a pu manquer de moyens pour les manifester sûrement, et pour donner à son Eglise des preuves indubitables de leur existence. Aussi voyons-nous qu'il en a imprimé le respect et la créance dans tous les esprits; elles sont mentionnées dans la liturgie de plusieurs églises, dans tout l'ordre de saint Dominique, dont les enfants, gardiens des reliques de la sainte, ont été réintégrés à Saint-Maximin par le révérend père Lacordaire, et dans l'office romain. En effet, dans les leçons de sainte Marthe, sa sœur, on rappelle ces assomptions quotidiennes, par le ministère des anges, en ces termes : « Quant à Madeleine, accoutumée qu'elle était à s'adonner à l'oraison aux pieds du Sauveur, elle se transporta dans une vaste caverne, sur une très-haute montagne, pour y jouir pleinement de la meilleure part qu'elle avait choisie, la contemplation de la béatitude céleste. Elle y vécut trente ans, séparée de tout rapport avec les hommes, et pendant ce temps, chaque jour, elle était enlevée dans les airs par les anges, pour entendre leurs célestes concerts. Le pape Eugène IV fait lui-même,

dans une bulle, le récit de ces faveurs, déclarant que, si Madeleine passa tout ce temps dans sa grotte, consolée et visitée par les anges, ce fut par un admirable conseil de la volonté de Dieu. »

Saint François de Sales rend témoignage de ce prodige dans son *Traité de l'amour de Dieu*, si connu et si estimé par toutes les personnes pieuses : « Sainte Madeleine, dit-il, ayant, l'espace de trente ans, demeuré dans la grotte que l'on voit en Provence, ravie tous les jours sept fois, et élevée en l'air par les anges, comme pour aller chanter les sept heures canoniques avec eux, vint enfin à l'église où le vénérable évêque saint Maximin la trouvant en contemplation, les yeux pleins de larmes, les bras en croix, il la communia ; et aussitôt après elle rendit son bienheureux esprit, qui alla pour toujours aux pieds de son Sauveur jouir de la meilleure part qu'elle avait choisie en ce monde. » Aussi, le fait de l'élévation de sainte Madeleine dans les airs, par le ministère des anges, a tellement été accrédité dans l'Eglise, qu'il est devenu comme le type caractéristique de cette sainte. (*SS. de France*, 188).

Transfixion du cœur de sainte Thérèse.

C'est sainte Thérèse qui va nous faire le récit de l'une des plus insignes faveurs qu'elle ait reçues de Dieu.

« Plusieurs fois, dit-elle, j'ai aperçu près de moi, à ma gauche, un ange sous une forme corporelle. Il est extrêmement rare que je les voie ainsi : quoique j'aie très-souvent le bonheur de jouir de la présence des anges, je ne les vois que par une vision intel-

lectuelle. Dans celle-ci, le Seigneur voulut que l'ange se montrât sous une forme sensible, aux yeux de mon âme. Il n'était point grand, mais petit et très-beau. A son visage enflammé, on reconnaissait un de ces esprits d'une très-haute hiérarchie, qui ne sont, ce semble, que flamme et amour. Il était apparemment de ceux qu'on nomme Séraphins, car ils ne me disent pas leur nom ; mais je vois bien que dans le ciel, il y a une si grande différence de certains anges à d'autres, et de ceux-ci à d'autres encore, que je ne le saurais dire. Je voyais dans les mains de cet ange, un long dard en or, ayant du feu à la pointe ; de temps en temps il le plongeait au travers de mon cœur, et l'enfonçait jusqu'aux entrailles ; en le retirant, il semblait me les emporter avec ce dard, et me laissait tout embrasée d'amour de Dieu. La douleur de cette blessure était si vive, qu'elle m'arrachait ces faibles soupirs dont j'ai parlé déjà ; mais cet indicible martyre me faisait goûter en même temps les plus suaves délices, aussi je ne pouvais en désirer la fin, ni trouver de bonheur hors de mon Dieu. » (*Vie de sainte Thérèse, écrite par elle-même, c. 29*).

Le père Bouix, savant traducteur des œuvres de la sainte, ajoute quelques notes trop précieuses pour n'être pas rapportées.

« Sainte Thérèse avait quarante-quatre ans, et vivait dans le monastère de l'Incarnation d'Avila, lorsque son cœur fut percé par le dard du Séraphin, et transformée pour l'éternité en une victime d'amour.

» Cette blessure fut réelle et physique. C'est là un fait exposé aux regards de tous, depuis près de trois siècles, et dont Rome a reconnu l'authenticité. Le

dard de l'ange a percé le cœur vers la partie supérieure, à l'endroit de sa plus grande largeur ; la blessure est horizontale, traverse le cœur de part en part et le divise presque en entier. Elle est parfaitement visible ; les lèvres de la plaie, séparées par l'espace d'environ une ligne, paraissent avoir été brûlées. Ce qui concorde avec les paroles de la sainte, lorsqu'elle dit que le dard portait un peu de feu à l'extrémité. Ce cœur est aujourd'hui renfermé dans un cœur de cristal, qui fait partie d'un magnifique reliquaire. Ainsi, on peut le voir à souhait et le considérer sous toutes les faces. » Le père Bouix assure l'avoir contemplé, en cet état, en 1849. Il s'en exhale une odeur qu'on ne peut comparer à aucun parfum d'ici-bas ; c'est une odeur céleste ; le miracle est permanent. (*Id. note*).

Les saints anges et leurs rapports avec la sainte Vierge.

La sainte Vierge, apprenant à sainte Brigitte ce qui s'était passé en elle, au moment de l'Incarnation du Sauveur, lui parla en ces termes, du messager céleste qui lui annonça le grand mystère de la part de la sainte Trinité.

« Je vis trois merveilles : je vis d'abord une forme radiieuse, semblable à un astre, mais non comme ceux qui brillent au ciel ; je vis une lumière, mais non comme celles qui nous éclairent dans le monde, je respirais un arôme qui ne ressemblait à aucun des parfums qu'exhalent les fleurs des champs. Elle était suave et vraiment ineffable, elle me pénétrait tout entière et me plongeait dans une joie sans pareille.

J'entendis une voix, mais qui ne sortait point d'une bouche humaine. Je craignis alors que ce ne fût une illusion, mais aussitôt apparut devant moi un ange du Seigneur, de la plus grande beauté, sous une forme humaine, mais non revêtu de chair, et qui me dit : *Salut, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.*

» A ces paroles, je fus grandement consolée, et je cherchais ce qu'elle pouvait signifier, et pourquoi l'esprit céleste m'adressait ce salut. D'un côté, je me croyais bien sincèrement indigne d'un si grand honneur, et même incapable d'aucun bien ; de l'autre, je savais que Dieu peut faire tout ce qu'il veut. L'ange me tira aussitôt de mon doute et me dit avec respect : *« Ce qui naîtra en vous est saint et sera appelé le Fils de Dieu, et il arrivera comme il lui plaira. »* Cependant il s'en fallait bien que je pensasse être digne de cette faveur, et je ne demandai point à l'ange pourquoi ni comment la chose se ferait, mais seulement : *Comment cela se fera-t-il ? Car je suis indigne de devenir la mère de Dieu, et je désire être vierge.* L'ange me répondit : *Rien n'est impossible à Dieu, et tout ce qu'il veut se fait.* — A cette parole de l'ange, je ressentis un ardent désir d'être la mère de Dieu, et mon âme, inondée d'amour, s'écria : *« Me voici, que la volonté de Dieu s'accomplisse en moi. »* A peine avais-je prononcé ces mots, que je conçus dans mon sein le Fils de Dieu, avec un tressaillement suprême d'humilité et d'abandon de tout mon être, à la merci du Tout-Puissant. (*Révélation. Vie de N.-S. et de la sainte Vierge.*)

Révélation de la perfection et de la béatitude d'un frère convers de Clairvaux. (Exord. Cist. dist. 4. c. 20).

Sous la direction de l'illustre abbé de Clairvaux, vivait un frère convers, qui s'éleva à un si haut degré de vertu que, parmi tant de saints personnages, il attirait les regards et gagnait l'estime de tous. Saint Bernard l'aimait tendrement. La bonté, la douceur, l'humilité, la retenue, étaient ses vertus favorites. Lorsque au chapitre ses frères le proclamaient, même pour des fautes qu'il n'avait pas commises, lorsqu'il recevait des remontrances ou des corrections sévères, il était dans la jubilation. Bien loin de se plaindre, de s'excuser, il montrait un visage gai, recevait les admonitions avec reconnaissance, et priait toujours pour ceux de qui ils les recevait comme pour des bienfaiteurs. Son habitude était de dire un *Pater* et un *Ave* à leur intention.

Un événement singulier fit éclater tout ce qu'il y avait dans son cœur d'indulgence pour les vices des autres, et mit sa patience au grand jour. Sorti pour les affaires du monastère, il devait traverser un bois. Arrivé au milieu, des voleurs tombèrent sur lui, le dévalisèrent, s'emparèrent de son cheval et le laissèrent presque nu. Il souffrit sans ouvrir la bouche. Les voleurs, dit agréablement le chroniqueur de Cîteaux, ne purent pourtant pas le dépouiller de sa charité ni de son inaltérable patience. C'est pourquoi, après qu'ils eurent disparu, il se jeta à genoux, pria pour ces malheureux, à l'exemple de son maître, pardonna leur faute et demanda leur conversion. Une prière semblable ne devait-elle pas être exaucée? Un des voleurs, retour-

nant sur ses pas pour voir ce que devenait le pauvre frère et peut-être même afin de le tirer de son embarras, car on ne lui avait laissé que les linges les plus indispensables pour se couvrir, le trouva à genoux, profondément recueilli, aussi calme que si rien ne lui était arrivé. Il en fut si touché que, rejoignant ses complices : Que faisons-nous, malheureux ? leur dit-il, nous méritons la damnation pour avoir maltraité ce saint homme qui prie et pleure sur nos propres péchés. Venez plutôt voir vous-mêmes. Les brigands accoururent et trouvèrent le frère dans l'attitude d'un homme qui adore le Saint-Sacrement. Touchés et contrits, ils lui demandèrent pardon et lui restituèrent tout ce qu'ils lui avaient pris. Le frère, plus heureux de leur conversion que de leur restitution, bénit Dieu et retourna au monastère. Quelques jours après, il mourait en odeur de sainteté. Dieu voulut manifester la gloire qu'il s'était acquise dans le ciel par ses rares vertus, le jour même de sa mort, à un autre religieux de Cîteaux, d'un monastère très-éloigné, gisant très-gravement malade à l'infirmerie. Comme le bienheureux défunt, il s'était distingué parmi les siens, par sa ferveur dans la pratique de ses devoirs religieux. Il eut une longue vision, pendant laquelle son bon ange gardien lui découvrit les mystères de l'autre monde et le ravit jusque dans le ciel. Parmi les élus et les anges, il vit un grand mouvement, des préparatifs de fête extraordinaires et un trône magnifique élevé au-dessus de tous les autres, éclatant d'une grande lumière, mais vide. Quelle est, dit-il à son céleste gardien, la cause de tant de joie ? C'est, répondit l'ange, que nous recevons un nouveau venu, votre

frère, que le Seigneur, si magnifique et si admirable dans ses saints, veut récompenser dignement de ses travaux, de ses vertus, de sa ferveur et de sa persévérance dans son saint service. Il se meurt, il va être introduit dans le séjour de l'éternelle félicité. Ce trône splendide lui est réservé. Pour vous, il vous faut retourner pour encore un peu de temps parmi vos frères, vous leur direz tout ce que vous avez vu, et vous les exhorterez de la part du Seigneur à bien profiter de la vie, à faire valoir tous les moyens de sanctification que leur offre leur sainte règle, afin de mériter d'avoir, eux aussi, part au triomphe des élus. Qu'ils se persuadent bien d'une chose, c'est que rien de tout ce qu'ils font pour la gloire de Dieu ne sera perdu. Il est assez bon, assez riche, pour donner une couronne à tout acte de vertu. (*Exord. Cist., dist. 4, c. 20*).

L'enfant gâté des esprits bienheureux.

Saint Ludgid, irlandais, vrai enfant de bénédiction, était le dernier d'une nombreuse famille par l'âge ; mais le premier d'un grand peuple par les dons surnaturels, l'innocence, une amabilité qui lui gagnait tous les cœurs. Les anges qui le reçurent au berceau, furent ses compagnons fidèles pendant tout le cours de sa vie. Tout jeune encore il s'était endormi à l'ombre d'un arbre dans les champs. Ses parents le cherchaient depuis longtemps inquiets de son absence, lorsque son père le trouva ainsi étendu par terre et dormant. Un ange veillait à côté de lui et le gardait. A cette vue son père, ravi et saisi de frayeur, courut en prévenir quelques prêtres qui virent également

l'ange gardien vêtu d'habits blancs. L'un d'eux après s'être humilié et recommandé à Dieu, s'approcha de l'enfant pour le réveiller ; à mesure qu'il s'avancait il sentit qu'il s'en exhalait des nuages d'une suavité incomparable. Il appela le père et les autres prêtres. Tous jouirent également de ses parfums délicieux et en furent aussi rassasiés que s'ils avaient pris part à un splendide festin. Ses parents, qui étaient cultivateurs, lui donnèrent à garder les vaches et les petits veaux qu'il lançait dans la prairie. Un jour, tandis que les animaux paissaient, Ludgid fatigué s'endormit. Sa mère survint et voulut le battre, parce qu'elle craignait que, par sa négligence, le troupeau ne causât quelque dommage aux voisins. Comme elle levait le bras pour le frapper, le bon ange gardien de l'enfant se montra de nouveau, prit sa défense et arrêta le bras de la mère. Celle-ci épouvantée se prosterna, demanda pardon, et, pénétrée de respect pour son bienheureux enfant, ne le traita plus que comme un saint. Il était si bon, si compatissant, qu'il cherchait à rendre service à tout le monde. Lorsqu'il n'avait rien à donner, il guérissait les malades de toutes sortes par le simple attouchement de sa main. Un jour, sa famille le vit jouer avec trois autres enfants de son âge qu'ils prirent pour ceux des fermes voisines. C'étaient trois anges qui l'enlevèrent et le gardèrent avec eux pendant environ six heures. Ne le voyant plus, son père et sa mère furent dans une grande désolation. Sa mère surtout versait des torrents de larmes : mais au moment qu'elle y pensait le moins, les trois Esprits célestes déposèrent l'enfant bien-aimé de Dieu à l'endroit où on l'avait vu jouer. Plus tard, il

embrassa la vie religieuse et bâtit un monastère. Alors comme dans son enfance, sa vie se passa dans la société des princes du Ciel. Sur le point de mourir, et se trouvant seul avec un de ses disciples, il lui dit : « Frère, si vous voyiez venir à vous des hommes et des anges, avec qui voudriez-vous aller ? — Avec les Anges, répondit l'autre. — Eh bien, reprit-il, donnez-moi le saint Viatique afin que je parte avec eux, car les voici qui viennent. » Cela dit, il expira, et saint Grégoire pape le vit de Rome porté dans le Ciel par les Anges. (*Act. SS. Boll. Chap. 6. 4. août.*)

CHAPITRE V.

LES BONS ANGES AUPRÈS DES AMES CONSACRÉES A DIEU,
DANS LA VIE RELIGIEUSE

Les âmes généreuses, enrôlées sous l'étendard de Jésus-Christ, après avoir foulé avec dédain les choses caduques, excitent contre elles la fureur du démon. Mais il ne les trouve point dépourvues de secours, et d'une part, il multiplie ses défaites, de l'autre, il multiplie leurs couronnes, en multipliant ses attaques.

Celui-là seul, dit Notre-Seigneur, sera couronné, qui aura vaillamment combattu les ennemis du salut. Et celui qui, pour quelques chutes, ne perd point courage, mais recommence toujours ce combat avec une nouvelle ardeur, méritera de recevoir des anges les félicitations et la gloire justement acquise au bon soldat. (*S. Clim. Echelle*).

Pour l'homme pécheur, battu de tant de flots qui menacent sans cesse sa fragile nacelle du naufrage, est-il rien de plus consolant que de penser à son ange gardien, toujours le bras levé pour le défendre, le soutenant dans ses défaillances, le consolant dans le temps de la lutte, le félicitant après la victoire ?

Nous avons beaucoup d'ennemis à combattre, il est vrai, et voilà ce qui nous oblige à nous tenir sur nos

gardes toujours, mais il n'est pas moins vrai que nous avons de puissants protecteurs à l'aide desquels nous triompherons, si nous ne nous laissons pas abattre par la tentation, et voilà un grand sujet de joie. (*Id.*)

Les esprits célestes se mêlent aux religieux pendant l'office divin.

Un jeune religieux du Val Saint-Pierre, appelé Chrétien, était vénéré à l'égal d'un saint, malgré sa grande jeunesse, à cause de sa piété et de ses progrès dans la perfection. Mais il était presque toujours malade et souffrant de douleurs de tête atroces. — Une nuit, après le chant de Matines, ne pouvant plus résister à la violence du mal, il se prosterna par terre devant l'autel pour prier, et crut pouvoir, pour alléger ses douleurs, se laisser aller un moment au sommeil qui le gagnait. Mais à peine avait-il fermé les yeux, qu'il sentit contre sa tête le frolement d'une robe, et entendit ces mots : « Frère Chrétien, l'église est destinée à la prière et non au sommeil. » Il se leva aussitôt en sursaut, et il aperçut la très-sainte Vierge qui se retirait en répétant : « L'église est pour prier et non pour dormir. »

Ses supérieurs, sachant combien il souffrait de son mal de tête, le dispensèrent publiquement, au Chapitre, de l'office de la nuit, et se confiant en sa haute vertu, le laissèrent libre de n'y paraître que lorsqu'il le pourrait facilement. Malgré cette permission, il ne laissait pas de venir à l'église, d'y passer même après l'office un temps considérable à prier. Son abbé

lui en fit de doux reproches. « Frère Chrétien, lui dit-il, vous vous plaignez souvent de votre grand mal de tête, on vous accorde des dispenses et vous ne voulez pas en profiter ! Soyez plus raisonnable, et restez sur votre couche, puisque le repos vous donne quelque soulagement. — Ah ! mon révérend père, répondit le bon frère, dès que j'entends la voix des autres qui chantent les louanges de Dieu, il ne m'est plus possible de rester au lit. Le chagrin que j'éprouve à me voir privé des consolations que je reçois au chœur, me fait encore plus souffrir que ma névralgie. »

L'abbé qui l'aimait beaucoup et qui avait toute sa confiance, l'interrogea sur la nature des consolations qui le ravissaient, au point de lui faire oublier en partie ses souffrances. L'humble religieux se fit un peu prier, avant de révéler les grâces de Dieu, mais enfin, cédant au désir de l'abbé, il lui avoua que très-souvent, pendant la psalmodie, il voyait les esprits bienheureux assister au chœur avec les religieux, témoignant beaucoup de joie de les entendre chanter la gloire du Tout-Puissant. Les anges, dit-il, ne sont pas toujours seuls dans l'église, mais le Roi des anges, Notre-Seigneur, Jésus-Christ lui-même, paraît en son humanité sainte, au milieu de ses fidèles serviteurs. Cette vue dissipe mes peines et me fait goûter des délices ineffables.

Cette âme privilégiée s'était rendue digne des faveurs extraordinaires qu'elle recevait de Dieu, par la patience héroïque avec laquelle, depuis son entrée en religion, il souffrait dans son corps des infirmités cruelles. Tout le monde admirait sa vertu. En outre, il était dévoré du désir du ciel. Son amour lui faisait endurer

un martyr auquel les saints, qui en ont fait l'expérience, ne savent quelles douleurs comparer. Il avait le don des larmes, il en répandait des torrents. Il lui fut retiré pendant quelques jours. Il serait impossible de décrire ce qu'il endura pendant ce temps de peines intérieures et corporelles. Il faisait pitié à voir, il n'était soutenu que par les encouragements qu'il recevait de son bon ange. Enfin, éprouvé comme l'or au feu, il rendit sa sainte âme à son créateur, le jour qui lui avait été annoncé deux mois avant sa mort par son céleste consolateur. (*Exord. Cisterc.*, 5. 6).

Correction salutaire.

Un religieux bon, pieux et fervent, mais naturellement porté à la somnolence, avait de la peine à arriver jusqu'à la fin de l'office sans éprouver quelque peu d'assoupissement. Pour vaincre le sommeil et soutenir sa dévotion, il s'ingéniait de son mieux ; vains efforts ; tôt ou tard, ses yeux se fermaient, ce qui le contristait fort. Une nuit, entre autres, il succombait par intervalles à ce besoin irrésistible, sans cesser de psalmodier comme il pouvait, lorsque soudain il se sentit saisi par les vêtements et fortement secoué. Il ouvrit de grands yeux, le pauvre frère, et il se trouva en face de son ange qui le tirait par le coude et lui faisait signe de sortir du chœur. « Mon bon Seigneur, s'écria le dormeur épouvanté et confus, pourquoi voulez-vous que je me retire? — Et toi, répondit l'esprit bienheureux, pourquoi dors-tu? Pourquoi fais-tu de l'église un dortoir pour donner lieu à tes ennemis spirituels de se jouer de toi? N'est-ce pas pour

chanter la gloire de ton Créateur, en présence des saints anges, que tu es venu ? « Grâce au zèle de son saint ange, le bon frère redoubla de ferveur et d'attention, et jamais plus ne fut tenté de s'assoupir pendant l'office.

Pendant ce temps, un autre religieux du même monastère, Frère Bernard, qui était plus coupable, fut aussi autrement traité. Jeune et robuste, il était néanmoins lâche, paresseux, désagréable à ses confrères, et par sa lâcheté un sujet de scandale à tout le monde. Il n'allait au chœur, ce semble, que pour y dormir. On l'avertissait doucement, on l'invitait par charité à faire des efforts pour se corriger. Paroles inutiles : on le tirait d'un côté, il se retournait de l'autre, pour dormir plus à son aise. Une fois, le sous-chantre, agacé de ces manières indignes d'un religieux, ne put s'empêcher de le reprendre avec vivacité et de le secouer plus fort que d'habitude. Bernard prit mal la correction, se leva immédiatement, et prit la direction du dortoir. Il fut mal inspiré : une troupe de démons l'y attendaient. Dès qu'il eut mis le pied sur le seuil de la porte, ils firent entendre un vacarme infernal, s'excitant mutuellement et criant : « Prenez-le, prenez-le. » Le religieux négligent reconnut assez tôt sa faute et son danger pour échapper à leurs griffes, et se réfugia dans l'église. En y arrivant, il tomba évanoui ; on l'entoura, on lui prodigua des soins ; on eut de la peine à le rappeler à la vie. Revenu à lui, il raconta ce qui lui était arrivé. C'était une miséricorde de Dieu, car il fut bien corrigé de la paresse.

Par ces deux exemples, dit le chroniqueur de

Cîteaux, on reconnut les moyens divers employés par la bonté divine, pour nous ramener à la piété. A l'homme de bonne volonté qui tombe simplement par un effet de la faiblesse de la nature, elle envoie un ange qui, doucement et par persuasion, remonte son courage et l'excite à mieux faire. Au contraire, à l'égard de celui qui voudrait s'obstiner à courir dans des voies déplorables ou dangereuses, il emploie des moyens violents, seuls capables de le réveiller de sa torpeur. Pour l'éclairer, il lance des éclairs ; pour en triompher, il fait éclater ses foudres. Mais médecin, et non encore juge, il se contente de l'épouvanter.

Les anciens religieux de Clairvaux ont transmis à leurs frères et successeurs, que saint Bernard vit, une nuit, pendant Matines, un ange qui parcourait le chœur, un encensoir dans sa main. En passant devant les stalles, il encensait les religieux fervents qui chantaient et priaient, approchait de leurs lèvres une coupe d'or et leur donnait à boire d'une liqueur délicieuse. Ce nectar céleste les remplissait d'une ardeur nouvelle, chassait la fatigue et le sommeil, et les inondait d'une joie ineffable. Mais l'esprit bienheureux passait avec dédain et sans s'arrêter devant les religieux tièdes, les jugeant indignes même d'un regard. (*Exord. de Cîteaux., dist. 5, c. 6.*)

Frère Léon et saint François d'Assise sont consolés par un ange.

Le frère Léon, disciple fidèle, compagnon et disciple de saint François d'Assise, observait avec soin la vie merveilleuse de son saint Maître : sa pureté, sa bonne foi lui valurent la faveur d'apercevoir plusieurs

fois celui-ci ravi en Dieu pendant son oraison, conversant avec les anges et suspendu dans les airs, tantôt à trois brasses au-dessus de la terre, tantôt à quatre, et un jour, jusqu'à la hauteur d'un hêtre qui se trouvait par là, et parfois enfin, si élevé et entouré de tant de lumière, qu'à peine il pouvait le voir. Le bon frère s'approchait de lui, et s'il pouvait le toucher, lui baisait les pieds, les arrosait de ses larmes et disait : « Mon Dieu, ayez pitié de moi, pauvre pécheur, et par les mérites de ce Saint, donnez-moi votre grâce. » Une fois, entre autres, étant ainsi sous les pieds de saint François, un esprit bienheureux lui remit un papier écrit en lettres d'or, et contenant ces mots : *Ici réside la grâce de Dieu*. Après qu'il l'eût lu, il le vit remonter au ciel.

Pour la possession de cette grâce divine qui le remplissait, saint François recevait aussi souvent la visite des esprits célestes. Un jour, pendant qu'il méditait sur la mort et sur le sort réservé à son Ordre, après lui, il dit : « Seigneur, que deviendra, après moi, la pauvre famille que dans votre bonté vous avez confiée à mes soins ? Qui la consolera ? Qui la dirigera ? Qui vous priera pour elle ? »

Un ange envoyé de Dieu lui apparut, et le réconforta, en lui disant : « De la part du Seigneur, je t'annonce que ton Ordre ne périra pas, jusqu'au jour du dernier jugement. Tout pécheur qui l'aime sincèrement trouvera miséricorde auprès de Dieu ; quiconque le persécutera méchamment, n'aura pas de longs jours. Aucun coupable ne pourra rester dans ton Ordre, s'il ne se corrige. Ne t'afflige pas, si tu vois quelques-uns de tes compagnons ne pas observer

strictement la règle. L'institut ne périra pas par eux. »

Après divers autres renseignements qui rassurèrent le Saint, l'ange disparut, le laissant tout à fait consolé. Le carême, qu'il faisait tous les ans en l'honneur de saint Michel Archange, allait commencer ; c'est à cette époque que, par l'intermédiaire d'un Séraphin, de saint Michel, probablement, il reçut les sacrés stigmates des plaies de Jésus-Christ crucifié. (*Fioretti*, c. 53, 2).

Les esprits bienheureux dirigent les personnes vouées
à la vie religieuse.

Lorsque les saints fondateurs des Ordres monastiques ont prescrit tant de chants et de psalmodie à ceux que le Seigneur appelle à la contemplation, à la solitude, ils nous ont donné la plus haute idée de la sublimité d'une telle vocation. L'Eglise militante et l'Eglise triomphante ne sont qu'une seule et même Eglise. Inférieure à celle du Ciel, l'Eglise de la terre s'efforce pourtant de l'imiter, elle en est l'image. Or, pour les fortunés citoyens de la patrie, chanter la gloire de Dieu, exalter son nom trois fois saint, répéter avec les anges l'hosanna sans fin, voilà leur vie, leur gloire, leur félicité. Voilà aussi ce que désire imiter l'Eglise qui gémit dans l'exil, et qui unit sa faible voix aux voix des bienheureux et des esprits célestes. Les religieux, dont la vie est consacrée à cette œuvre sublime, entrent donc vraiment dans l'esprit de l'Epouse immaculée du Christ, et sont, en quelque sorte, la voix qui soupire après la délivrance, qui appelle le jour heureux de son union à l'Epoux divin,

qui reedit, comme elle peut, sur les bords du fleuve de Babylone, les cantiques de Sion.

« Emule des habitants de la Jérusalem qui jouit et triomphe, et couronne de l'Eglise qui souffre et qui soupire, la vie religieuse fait écho aux mélodies des bienheureux. Quoi de plus doux, quoi de plus avantageux pour des mortels que de retracer la vie des anges ? » (*Saint Basile*).

Ainsi s'exprimait saint Basile, et avec lui saint Ambroise et tous les saints docteurs. C'est pourquoi saint Jérôme compare les chants des solitaires aux chants des martyrs qui ont été couronnés : ceux-ci bénissent le Seigneur dans la terre des vivants ; ceux-là dans les ombres de la vie présente ; mais leur amour doit être le même, car ils sont également martyrs. Avec les anges, les uns et les autres n'ont qu'une même occupation. (*Saint Jérôme, ps. 115*).

De là est venue l'institution des *Acémètes*, c'est-à-dire, *qui ne dorment pas*, parce que, se remplaçant tour à tour, ils ne cessent jamais de chanter des hymnes au Seigneur et la nuit et le jour, à l'exemple des sacrées hiérarchies.

Aussi, rien ne réjouit les esprits célestes comme l'assiduité des religieux à l'office divin et leur ferveur dans la psalmodie. Plus d'une fois, les saints [les ont vus y prendre part, les ont entendu mêler leurs voix aux voix des pieux cénobites, et ne faire qu'un chœur avec eux. Au rapport de Cassien, un ange du Seigneur leur donna des règles à suivre dans ce saint exercice. Laissons cet écrivain, docte et pieux, nous le raconter lui-même.

« Nos saints Pères, prenant le plus grand soin de

maintenir entre eux et de laisser à leurs disciples le étincelles de la ferveur des chrétiens des premiers âges si ardents à la prière, s'assemblèrent pour délibérer sur l'ordre et le nombre des psaumes et des oraisons qu'on devait imposer aux religieux ; ils voulaient avoir une règle uniforme : car ces hommes sages et prévoyants allaient au-devant des inconvénients qui résultent toujours de la diversité des manières d'agir dans la conduite privée et publique, même dans les meilleures choses. La négligence et la tiédeur auraient pu, tôt ou tard, mal inspirer les paresseux ; tandis que d'autres, ne consultant que leur zèle et leur amour pour Dieu, n'auraient plus gardé les lois d'une discrétion nécessaire ; de là seraient nées des discussions incompatibles avec la paix et la charité, premier lien des familles monastiques.

Tandis que dans cette assemblée de vénérables serviteurs de Dieu, on discutait amicalement cette question, et que la plupart, emportés par leur zèle, mesuraient les forces de leurs frères sur leur dévotion propre, les uns proposaient de chanter par jour cinquante psaumes, les autres soixante et même davantage : la conférence fut prolongée jusqu'à l'heure de l'office du soir.

Au moment de le commencer, quelqu'un d'inconnu survint dans l'assemblée, on ne savait comment, se leva et entonna le chant, ou pour mieux dire la psalmodie. Tous les autres s'assirent pour l'écouter et le suivre, ainsi que c'était leur coutume, coutume suivie dans tous les monastères d'Egypte. Le moine inconnu récita d'abord onze psaumes, sur une même note et sans s'arrêter ; seulement, il faisait une infle-

xion de voix à la fin de chaque verset, et ajoutait une oraison à la fin de chaque psaume. Le douzième psaume, au lieu d'une oraison, fut suivi d'un *alleluia*. Tons étaient profondément recueillis : lorsqu'ils ne l'entendirent plus, ils levèrent les yeux pour savoir qui il était, il avait disparu. La vénérable assemblée comprit alors seulement que ce personnage était un ange envoyé pour leur apprendre la règle qu'on devait observer désormais. En effet, ils s'y conformèrent depuis, et partout l'on se borna à chanter douze psaumes le jour et autant la nuit. (*Cassien, Institut., l. 2, c. 5 et 6*).

Nos bons anges nous apprennent comment il faut prier.

Un ange se manifesta à un solitaire et lui enseigna la manière dont il devait prier pour se rendre agréable à Dieu et rendre sa prière efficace. « En premier lieu, dit-il, au début de votre oraison, ayez soin de rendre à Dieu des actions de grâces sincères et véritables pour tous les bienfaits que vous en avez reçus depuis le jour où vous avez été appelé à la vie, jusqu'à ce moment. Vous devez, après ce premier acte, vous humilier profondément devant la majesté divine, au souvenir de tant de péchés et d'ingrattitudes qui ont contristé son cœur, et ne rien négliger pour en obtenir le pardon par des actes de contrition parfaite. Vous pourrez alors lui exposer avec confiance tous vos besoins temporels et éternels, de l'esprit et du corps, comme au souverain Maître de toutes choses, comme à un père aimant et aimé. C'est là la meilleure manière de procéder dans vos prières. (*Saint Jean Climacque. Echelle sainte, 28, 11*).

Ces esprits purs sont aussi purifiants, et pour rendre nos prières plus agréables à Dieu, plus dignes d'être présentées à la souveraine majesté, ils s'y unissent eux-mêmes et prient avec nous. Il ne nous est pas impossible de constater quand ils nous accordent cette faveur. Voici à quoi on peut le reconnaître.

Lorsque vous vous sentirez tout consolé et attendri pendant votre prière, ne passez pas outre facilement ; goûtez plutôt cette onction sainte et céleste : elle est une marque que votre bon ange prie avec vous. (*Saint Jean Climaque. Echelle sainte, Degré, 28, 15*).

Les saints anges donnent des règles de conduite.

Après avoir quitté la profonde retraite dans laquelle il avait passé plusieurs années seul, ne voyant personne, au milieu des ruines d'un vieux château, saint Antoine reçut un grand nombre de solitaires sous sa direction, et choisit une montagne pour demeure. Là, bien que très-avancé dans les exercices et la perfection de la vie solitaire, il avait encore quelques doutes sur la manière d'employer ses journées. Il cherchait dans son esprit, lorsqu'il vit devant lui quelqu'un qui ne s'était pas annoncé et qui, sans prendre garde à lui, se tenait tantôt assis un livre dans les mains, tantôt à genoux, les bras levés vers le ciel, tantôt occupé à faire des nattes avec des feuilles de palmier. En le considérant, saint Antoine reconnut qu'il lui ressemblait en tout, même taille, mêmes allures, un *alter ego*. C'était un ange que le Seigneur lui envoyait pour lui apprendre comment il devait employer son temps et de quelle manière il devait vivre pour assurer

son salut. Avant de se retirer, cet esprit céleste dit à saint Antoine : « Faites ceci, et vous vivrez. » (*Dans sa vie.*)

L'ange gardien d'un solitaire compte tous ses pas.

Un bon religieux avait choisi sa cellule dans une vaste plaine inhabitée d'Égypte, à deux lieues du Nil, et soit pour son entretien, soit pour faire détremper les feuilles de palmier dont il se servait selon l'habitude des solitaires du désert, pour travailler et gagner ainsi le pain dont il avait besoin, tous les jours il lui fallait faire, une grande cruche sur les épaules, ce trajet de sa cellule au fleuve; car il n'y avait pas de source dans les environs, et par conséquent, pas d'autre eau que celle du Nil. Jeune, cette petite course lui coûtait peu; mais bientôt les ans eurent appesanti ses pas; sa faiblesse aussi bien que la chaleur la lui rendirent si pénible, qu'il pensa devoir se rapprocher des rives du fleuve. « Il m'est facile, se disait-il, de choisir un lieu isolé et surtout plus commode. Le temps que je passe à aller et venir, je l'emploierai à travailler, ou à faire quelque pieuse lecture. » Or, un jour qu'en marchant vers le Nil il faisait ces raisonnements et bien d'autres aussi spécieux, se trouvant encore plus las que les jours précédents, il se confirmait dans cette idée de changement de demeure, sans avoir le moindre soupçon de la tentation. C'en était une, en effet. Car les saints Pères ont toujours regardé comme une illusion du démon le désir de changer de demeure : ils y reconnaissent d'abord une marque d'inconstance; puis ces pensées qui jettent le trouble

dans l'âme, donnent naissance à mille préoccupations, détournent de l'oraison. Il est constant que lorsque l'obéissance et un besoin très-sérieux ne le commandent pas, il cache toujours un piège du démon qui, fâché de voir une âme recueillie, paisible, fidèle à ses habitudes d'ordre et de retraite, suggère des désirs de changement pour avoir l'occasion de tendre de nouvelles embûches à la vertu, et souvent mener les serviteurs de Dieu à l'encontre d'écueils déplorables. Ce danger, le bon solitaire allait le courir; il ne le soupçonnait pas, avons-nous dit; mais son angélique gardien, plus clairvoyant que lui, l'aperçut et déjoua les ruses et la malice de l'ennemi invisible. Tandis que le solitaire bâtissait en esprit sa nouvelle cellule et se créait un nouveau paradis terrestre sur les bords du Nil, il entendit derrière lui la voix de quelqu'un qui semblait le suivre et qui comptait ses pas : un... deux... trois... quatre... Etonné, il détourna la tête et ne vit personne. Il continua sa route, et la voix continua à compter : cinq, six, sept, huit... Il y a bien quelqu'un là, se dit-il; il regarda encore derrière lui, et cette fois il vit un ange à l'aspect céleste, qui lui dit : « Je prends note de tous les pas que vous faites pour aller si loin chercher l'eau qui vous est nécessaire, et je considère la fatigue que vous essayez. Un jour, tout cela sera pour vous un sujet de contentement et de gloire dans le ciel, et je m'en réjouis, car le Seigneur récompense tout, jusqu'au moindre pas fait pour son service. Je suis votre ange gardien. » Le religieux, ravi d'admiration et plein d'une ardeur nouvelle, au lieu de rapprocher sa cellule du Nil, s'en éloigna d'un kilomètre de plus (*Vit. PP.*).

Invincible obéissance rapportée par saint Jean Climaque.

Dans un monastère d'Asie, un jeune religieux s'était mis sous la discipline d'un solitaire fort doux, fort paisible et fort modéré. Par humilité, ce bon vieillard agissait envers lui comme avec un égal, et même lui témoignait du respect et de l'honneur, et lui épargnait toute peine et toute mortification. Le bon religieux vit bientôt combien cette vie douce lui serait pernicieuse. En conséquence, sachant que son départ ne serait pas très-fâcheux à ce bon vieillard, parce qu'il avait encore un autre disciple, il le supplia instamment de lui permettre de se retirer. Il partit et se servit de ses lettres de recommandation pour se faire recevoir en l'un des monastères du Pont. Dès la première nuit qu'il y passa, il eut un songe ; des personnages mystérieux, qui n'étaient autres que des anges, lui redemandèrent une somme d'argent empruntée, et il se trouva redevable de cent livres d'or. A son réveil, il comprit fort bien ce que signifiait cette vision, et il se dit à lui-même : « Pauvre Antioque (c'était son nom), il n'est que trop vrai qu'il te reste encore beaucoup de dettes à payer. » Je demeurai, continue-t-il, trois ans dans ce monastère, obéissant sans discernement à tout ce que l'on me commandait ; j'étais méprisé et maltraité de tous, comme étranger, car il n'y avait que moi d'étranger dans cette maison. En suite de quoi, je vis de nouveau, durant mon sommeil, un homme qui me donnait un acquit de dix livres d'or, sur ce que je devais. Etant éveillé, je compris que je n'avais pas satisfait pleinement, et je dis en moi-même : « Je ne me suis encore acquitté

que de dix livres d'or ; quand est-ce, hélas ! que je pourrai m'acquitter du reste ? Pauvre Antioque, il te faut endurer pour cela bien d'autres travaux et d'autres humiliations que celles que tu as souffertes jusqu'ici. » Alors, je commençai à contrefaire le fou, sans manquer néanmoins ni à la décence, ni au service que je devais rendre. Lorsque ces Pères, avec qui je vivais, me crurent vraiment atteint d'aliénation mentale, ou tout au moins d'idiotisme, ils me chargèrent des plus laborieux ouvrages du monastère. Je continuai treize ans ce genre de vie ; je vis ensuite venir vers moi, durant mon sommeil, ces esprits angéliques qui m'étaient apparus en premier lieu, lesquels me donnèrent par écrit un acquit entier de toute ma dette. Or, durant tout ce temps, le souvenir que j'avais de ce qui me restait à acquitter, me faisait souffrir avec allégresse tous les mauvais traitements possibles. Voilà, mon père, ce que cette merveille de sagesse, Jean Sabait, me raconta, comme sous la personne d'un autre, en prenant le nom d'Antioque pour cet effet. Mais c'était lui véritablement, qui par sa généreuse patience avait obtenu la décharge de sa dette et la rémission de tous ses péchés. (*Vies des Pères du Désert*).

Le frère Elie, gourmandé par un ange.

Un beau jeune homme, en habits de voyage, vint un jour à la porte du couvent, et frappa si fort et si longtemps que le frère Massé, allant lui ouvrir, ne put s'empêcher de lui dire : « A la manière dont vous frappez, mon fils, on voit bien que vous êtes étranger. — Et comment faut-il frapper ? » demanda

le jeune homme. Le frère lui dit qu'après avoir donné un coup de marteau, il fallait attendre. « Je suis pressé, ajouta l'étranger, voilà pourquoi j'ai frappé si fort. Je désirais parler au bienheureux François : mais, puisqu'il est dans la forêt, je ne veux pas le déranger, envoyez-moi à sa place le frère Elie, auquel j'ai une question à adresser, car on m'a dit qu'il est très-savant. » Frère Massé dit à frère Elie d'aller parler au jeune étranger. Scandalisé de la demande, frère Elie ne voulut pas s'y rendre. Que faire, que répondre ? Frère Massé ne le sait plus. Dire que frère Elie ne peut venir, c'est mentir ; dire qu'il ne le veut, c'est probablement donner un mauvais exemple au jeune homme. Il était dans cette perplexité, lorsqu'il entendit frapper de nouveau et aussi fortement que la première fois. Frère Massé revint alors à la porte et dit : « Vous n'avez pas tenu compte de mes observations. — Frère Elie ne veut pas venir, dit le jeune homme ; allez dire à frère François que je suis ici pour lui parler, mais que pour ne pas le distraire de ses prières, je le prie de m'envoyer le frère Elie. » Frère Massé alla donc trouver saint François dans la forêt et lui rendit compte de la demande du jeune étranger et de la réponse du frère Elie. Le jeune inconnu était un ange sous une forme humaine. Saint François en eut immédiatement connaissance, et, sans changer d'attitude ni de place, dit au frère Massé : « Retournez et avertissez frère Elie d'aller, au nom de l'obéissance, parler à l'étranger qui le demande. » Frère Elie ayant entendu l'ordre de saint François, se rendit à la porte du couvent tout troublé, l'ouvrit avec violence et bruit, et dit brusquement au visiteur : « Que me voulez-

vous? — Prenez garde, répondit celui-ci, prenez garde, mon frère, que vous ne soyez aussi troublé que vous en avez l'air, car la colère obscurcit l'esprit et ne laisse pas discerner la vérité. — Dites-moi ce que vous voulez, répliqua frère Elie. — Je vous demande s'il est permis aux observateurs du saint Evangile de manger ce qui leur est servi, ainsi que le dit Jésus-Christ à ses disciples; et je vous demande en outre s'il est permis de mettre obstacle à la liberté évangélique. » Frère Elie répondit avec fierté : « Je sais bien cela, mais je ne veux pas vous répondre; allez, et occupez-vous de vos affaires. » Le jeune homme reprit : « Je saurais mieux répondre à la question que vous. » Frère Elie courroucé, ferma la porte sur lui et s'en alla. Cependant, rendu dans sa cellule, il commença par réfléchir sur sa conduite. Or, pour avoir le nœud de la question, il faut savoir que frère Elie était vicaire de l'Ordre, et qu'il avait fait des statuts par lesquels, contrairement à la règle de saint François, il défendait aux Frères de l'Ordre de manger de la viande, en sorte que la question de l'étranger était formellement dirigée contre lui. Se rappelant alors la grande modestie et l'air majestueux du jeune homme, ainsi que ses dernières paroles : « Je saurais répondre à la question mieux que vous, » il retourna à la porte pour lui demander son avis, mais lorsqu'il l'ouvrit, il trouva qu'il était parti. Frère Elie reconnut, mais trop tard, que son orgueil l'avait rendu indigne de parler à un ange. (*Fioretti, c. 4*).

Institution de la vie monastique et vocation.

Que les anges président surtout à la fondation des œuvres saintes, et notamment à celle des monastères, nul n'en doute. Nous pourrions apporter des milliers d'exemples à l'appui de cette assertion. Commençons par ce qu'on lit dans la vie de saint Germer, extrait des Actes des saints de l'ordre de Saint-Benoît.

Voulant embrasser la vie solitaire, saint Germer se rendit auprès de saint Ouen et lui parla ainsi : « Je vous en supplie, saint Père, invoquez pour moi le Seigneur, afin que, touché par vos prières, il vous fasse connaître le lieu où je dois habiter ; car, j'en ai la confiance, Dieu vous exaucera et ne rejettera pas votre demande. — Non, non, mon frère, répondit saint Ouen, ne parlez pas ainsi ; qui suis-je, pour obtenir ce que vous me demandez ? Ne comptez pas sur mes mérites, la foi vous suffira. Si vous avez cette foi, quoique vous demandiez, vous l'obtiendrez. C'est la foi qui fit Abraham l'ami de Dieu, c'est la foi qui sauva saint Pierre. Implorons pendant trois jours la miséricorde du Seigneur dans les jeûnes et la prière, et peut-être daignera-t-il abaisser ses regards sur notre misère. » Après ces entretiens intimes, le serviteur de Dieu ordonna un jeûne général de trois jours. La troisième nuit arrivait, quand un ange du Seigneur, apparaissant aux deux saints en prières, leur dit : « Dieu vous a exaucés, allez au lieu que l'on appelle Flay, vous y trouverez ce que vous désirez. » Le matin, tous deux se racontèrent ce qu'ils avaient vu, et après avoir offert leurs actions de grâces au ciel, se rendirent au lieu qu'avait désigné l'esprit

céleste. Mais, comme ils en approchaient, la volonté divine permit qu'ils s'écartassent du droit chemin. Egarés, il franchirent avec peine une solitude vaste et déserte, avant de parvenir à l'endroit que la providence avait fixé. Arrivés là, ils hésitaient, ne sachant que faire, quand du haut du ciel descendit une nuée qui couvrit tout l'espace où devait être construit le monastère, et du sein de la nue se fit entendre la voix d'un ange, qui disait : « Elus de Dieu, cette terre que vous foulez est sacrée. Quarante années se sont écoulées depuis que le Seigneur l'a sanctifiée, la destinant à son serviteur Germer. Des moines l'habiteront en grand nombre, tant qu'ils seront fidèles à leur sainte vocation ; mais les femmes n'y trouveront jamais accès. »

Ces paroles remplirent de joie les deux saints amis ; tandis qu'ils tenaient leurs regards étonnés attachés à la nuée, elle se déroba peu à peu à leurs yeux, laissant après elle une simple rosée, qui, semblable à une ligne géométrique, entourait tout cet espace et en traçait les limites, confirmant ainsi ce qu'avait dit le messager céleste. C'est en faisant le tour de ce lieu que les deux saints y trouvèrent l'empreinte de cette rosée miraculeuse.

Aussitôt saint Ouen, qui ne pouvait plus douter de la volonté divinée, manifestée par un phénomène si merveilleux, prit une verge, mesura l'étendue de l'enceinte qui portait l'empreinte du nuage, désigna la place où devait s'élever l'église, celle où seraient construits les ateliers, ainsi que tous les bâtiments nécessaires à la vie religieuse ; puis il quitta son saint ami, lui laissant la faculté de jeter les fondements

du monastère. Le bienheureux Germer réunissant ses frères commença, de concert avec eux, les constructions nouvelles. L'œuvre achevée, le saint homme ne s'attacha plus désormais qu'à la prière. Pendant trois ans et demi, il persévéra dans les pratiques de la vertu, après quoi, mûr pour le ciel, il s'endormit dans le Seigneur, pour aller partager la joie des anges. Son corps fut inhumé en grande pompe avec tous les honneurs dus à sa sainteté, dans cette même église où, de nos jours encore, tant de prodiges s'obtiennent par son intercession. Les malades viennent en foule à son tombeau et s'en retournent guéris. Les aveugles voient, les boiteux sont redressés, les sourds entendent, les démons s'enfuient des corps des possédés ; il n'est pour ainsi dire point de malheureux qui ne soient délivrés de leurs infirmités au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Première règle monastique donnée par un ange
de la part de Dieu.

Le Seigneur révéla à saint Pacôme qu'il le destinait au ministère du salut des âmes, et lui manifesta sa volonté dans une de ses oraisons, un jour qu'il s'était enfoncé plus avant dans la solitude. C'était un désert appelé Tabenne, que plusieurs placent dans une grande île du Nil, non loin de la ville de Syène, mais que nous croyons plutôt avec un auteur très-exact, être plus bas sur le bord du Nil, dans le diocèse de Tentyre.

Tandis qu'il priait avec ardeur, comme ravi hors de lui-même et qu'il prolongeait son oraison plus que de coutume, il entendit une voix qui lui dit : « Fixe

ici ta demeure et y bâtis un monastère, parce que plusieurs y viendront embrasser la vie religieuse, sous ta conduite ; tu suivras et tu leur imposeras la règle que je te montrerai. »

En même temps apparut un ange qui lui présenta une table d'airain, sur laquelle était écrite la forme de vie qu'il devait faire observer à ceux qui allaient bientôt se ranger sous sa direction.

Pallade, Sozomène et Denis le Petit, dans la traduction de la vie du saint, nous ont transmis divers articles contenus dans cette règle précieuse. Entre autres recommandations il était dit : Permettez à chacun selon ses forces de boire et de manger, et obligez-les de travailler à proportion de ce qu'ils mangeront, sans les empêcher ni de manger modérément, ni de jeûner. Imposez de plus grands travaux aux plus robustes, et à ceux qui mangeront raisonnablement, et de moindres travaux aux faibles et à ceux qui jeûneront. Bâissez-leur diverses cellules. Faites-les demeurer trois dans chacune. Que leur repas soit apprêté dans un même lieu et qu'ils mangent tous ensemble. Qu'ils soient vêtus durant la nuit de robes de lin et ceignent leurs reins. Qu'ils aient tous un manteau blanc de poil de chèvre qu'ils ne quitteront jamais, ni en mangeant ni en dormant ; mais lorsqu'ils approcheront de la sainte communion, qu'ils détachent leur ceinture et quittent ce manteau, se contentant seulement d'un capuce.

L'ange fixa au nombre de douze seulement les oraisons à faire en commun dans le monastère, autant le soir, et autant la nuit. A quoi le saint répondant que c'était bien peu, l'ange répliqua : « Je ne vous

ordonne que cela afin que les faibles le puissent observer sans peine ; mais quant aux parfaits, ils n'ont pas besoin de cette règle, puisqu'étant retirés dans leur cellule et vivant dans une très-grande pureté de cœur, ils se nourrissent de la contemplation de Dieu et le prient continuellement. »

Pacôme avait trop de confiance en son père spirituel saint Palémon, pour lui cacher cette révélation. Il ne manqua pas à son retour dans sa cellule de lui en rendre compte, et le pria de venir avec lui au lieu où Dieu lui avait manifesté sa volonté. Ils se rendirent donc ensemble à Tabenne, et après y avoir construit un petit logement, Palémon lui dit : Puisque je ne saurais douter que Dieu veut que vous demeuriez ici, promettons-nous de ne nous séparer jamais tant que nous serons dans cette vie, et de nous consoler par des visites que nous nous rendrons réciproquement. Pacôme y acquiesça avec joie, et fut fidèle à sa parole pendant la vie du saint vieillard, qui, revenu dans sa solitude, y trouva, quelques années après, dans une mort précieuse, la récompense de ses longs labeurs. Cependant Pacôme se souvenant de la promesse que Dieu lui avait faite de lui adresser des solitaires pour les conduire dans les voies de la perfection selon les règles que l'ange lui avait tracées, pensa sérieusement à construire un monastère convenable. Il ne put en venir à bout sans se voir en butte à bien des contradictions. Son frère qui demeurait avec lui, et qui se plaisait dans la solitude, fit des difficultés et mit obstacle à la réalisation de ses projets ; dans sa pensée, Pacôme était le jouet d'une illusion. De son côté, le démon furieux de voir s'élever contre lui une forteresse qu'il

redoutait d'autant plus que Dieu en était l'architecte, et les esprits célestes les gardiens, et ne pouvant rien contre eux, déchargea sa colère contre le serviteur du Seigneur. Il n'est pas de tentations, pas de violences qu'il ne lui ait suscitées. Mais Pacôme, éclairé et soutenu par son invisible protecteur, triompha de l'enfer.

Enfin le temps marqué dans l'ordre de la providence pour l'établissement de son ordre étant arrivé, le Seigneur le lui fit connaître par le même esprit céleste qui lui apparut dans une île du Nil, proche de Tabenne, où il s'était rendu avec d'autres solitaires des environs pour couper des roseaux dont on faisait des nattes. Pacôme, s'étant retiré à l'écart afin de faire oraison, demandait à Dieu qu'il lui fit la grâce de connaître sa volonté et de l'exécuter ; c'est en ce moment que l'ange se montra à lui et lui dit ce peu de mots : « La volonté du Seigneur est que vous aidiez ici les hommes à se réconcilier avec lui. » Après quoi il disparut.

Ne pouvant donc plus douter de l'ordre de Dieu qui lui était signifié pour la troisième fois, c'est-à-dire dans la vision qu'il eut d'abord après son baptême, dans celle où un ange lui présenta la table d'airain et dans celle-ci, il commença à recevoir ceux qui se présentaient à lui pour embrasser la vie religieuse, et après s'être assuré du consentement de leurs parents et les avoir suffisamment éprouvés, il les revêtit de l'habit monastique. (*Vies des PP. du désert, par le P. Michel Marin*).

Comment les esprits célestes font escorte à la très-sainte Vierge, encourageant sainte Thérèse à poursuivre ses projets de réforme.

Ainsi qu'elle l'a avoué elle-même, sainte Thérèse jouissait souvent de la vue des princes de la cour céleste, soit seule, soit dans les visites qu'elle recevait de Notre-Seigneur, et de la très-sainte Vierge. Car ces ministres de grâce et d'amour font ordinairement escorte au Roi, et à la reine du ciel. La sainte se disposait pour la fête de l'assomption de Notre-Dame. « Ce jour, écrit-elle, étant à l'église d'un monastère du glorieux saint Dominique, et pensant aux nombreux péchés de ma vie, que j'y avais confessés autrefois, je fus tout à coup saisie d'un grand ravissement. Me trouvant presque hors de moi-même, je m'assis et il me sembla que je ne pus voir lever la sainte hostie, ni être attentive à la messe qui se célébrait, ce qui me laissa du scrupule. Durant cette extase, je me vis revêtir d'une robe éblouissante de blancheur et de lumière; je ne vis pas d'abord par qui, mais bientôt j'aperçus la très-sainte Vierge à ma droite et mon père saint Joseph à ma gauche, entourés d'une grande multitude d'esprits glorieux. Ils me firent connaître que j'étais purifiée de mes péchés. A peine étais-je revêtue de cette robe, que, pour comble de bonheur et de gloire, la très-sainte Vierge me prenant les mains, me dit que je lui causais un très-grand plaisir par ma dévotion à saint Joseph, que je devais croire que mon dessein, concernant la fondation que je méditais, s'exécuterait, que Notre-Seigneur, ainsi qu'elle et saint Joseph, seraient très-bien servis dans

ce monastère, qu'ils me protégeraient. Son fils nous avait déjà promis d'être au milieu de nous... Pour gage de la vérité de sa divine promesse, elle me faisait don de ce joyau.

» En achevant ces paroles, elle mit à mon cou un collier d'or très-beau, d'où pendait une croix d'une valeur inestimable. Cet or et ces pierreries différaient infiniment de tout ce que l'œil voit ici-bas, et l'imagination même ne peut rien concevoir qui approche d'une telle beauté. Il était également impossible de comprendre de quel tissu était cette robe, et de donner la moindre idée de son incomparable blancheur. A côté d'elle, tout ce que la nature a de plus éclatant, est noir comme la suie. Je ne pus saisir rien de particulier dans les traits du visage de la sainte Vierge; je vis seulement, en général, qu'elle était d'une ravissante beauté. Elle avait aussi des vêtements blancs, mais leur éclat, quelque extraordinaire qu'il fût, réjouissait la vue au lieu de l'éblouir. Je ne vis pas si clairement saint Joseph. La très-sainte mère de Dieu me parut être dans toute la fleur de la jeunesse.

» Après qu'ils eurent resté quelques moments avec moi, versant dans mon âme un bonheur qu'elle n'avait pas encore senti, et dont elle eût voulu jouir sans fin, je les vis remonter au ciel accompagnés d'une foule d'anges brillants qui leur faisaient une admirable et indescriptible escorte par sa beauté, ses lumières, ses harmonies. Oh ! quelles magnificences le ciel nous promet. » (*Vie de la sainte. Bouix*).

Comment sainte Thérèse choisit la très-sainte Vierge pour première prieure de son monastère, en présence des saints anges.

Il n'est pas possible d'imaginer que cette âme séraphique n'eût des rapports familiers avec les esprits qui habitent le séjour de la gloire, après lequel elle soupirait sans cesse, disant mille fois : je me meurs de ne pouvoir mourir.

Voici un fait émouvant : Un des premiers actes de la sainte, en entrant en charge, lorsqu'elle fut nommée prieure du monastère de l'Incarnation, fut de placer, au siège occupé par la prieure même, dans le chœur, une grande et belle statue de Notre-Dame du Mont-Carmel. En présence de toutes les religieuses, elle lui offrit le couvent et lui en remit les clefs, faisant entendre par là qu'elle, Thérèse, n'était rien et que la très-sainte Vierge, à laquelle appartient l'ordre du Carmel, était leur véritable prieure et devait les gouverner.

Très-peu de jours après, la mère du Sauveur apparaissait à la sainte, lui témoignant combien elle agréait ce qu'elle avait fait à son honneur. Voici en quels termes sainte Thérèse nous a transmis ce fait :

« La première année que je fus prieure de l'Incarnation d'Avila, la veille de saint Sébastien, lorsqu'on commençait à chanter le *Salve Regina*, je vis la Mère de Dieu, entourée d'une multitude d'anges, descendre vers la stalle de la prieure, où se trouvait une statue de Notre-Dame du Mont-Carmel, et occuper elle-même cette place. Dans ce moment, l'image disparut à mes yeux et je ne vis plus que cette divine Mère... J'entrai

presqu'aussitôt en extase. Je vis alors, au-dessus de la corniche des stalles du chœur et au-dessus du prie-Dieu qui est devant un grand nombre d'esprits célestes. Ils ne m'apparurent pas néanmoins sous une forme sensible, parce que la vision était intellectuelle. Je demurai ainsi tout le temps du *Salve*, et la très-sainte Vierge me dit : Tu as eu une heureuse pensée en me mettant à cette place ; je serai présente aux louanges que les religieuses de ce monastère chanteront en l'honneur de mon Fils, et je les lui offrirai. Les religieuses du monastère de l'incarnation n'oublièrent rien pour éterniser le souvenir de cette vision de la séraphique Thérèse, et d'âge en âge, jusqu'à ce jour, la reine du ciel a été regardée comme la prieure de l'Incarnation d'Avila.

Pour perpétuer également le souvenir de l'apparition des anges, les religieuses ne voulurent plus, par respect, occuper les stalles où ils avaient été vus par sainte Thérèse. Ces stalles furent ornées de fleurs et décorées de tableaux. L'on en construisit de nouvelles, au-dessus des premières, et c'est là que, dans des sièges modestes et humbles, les anges de l'exil, les vierges du Carmel, chantent les louanges de Dieu ; en sorte qu'elles n'entrent jamais dans le chœur sans que la foi leur montre au-dessus d'elles les anges invisibles témoins. (*Vie de sainte Thérèse. Addit.*)

La rue des saints anges.

Tandis que saint Dominique prêchait à Faënza, ville d'Italie, les fatigues du saint ministère n'apportaient aucun changement à ses pratiques religieuses. La nuit,

il se levait et allait avec son compagnon réciter matines à l'église. Des personnes, qui le voyaient aller de l'évêché où il logeait, à l'église, assurèrent à l'évêque que deux personnages d'un air très-distingué venaient le prendre dans ses appartements et l'accompagnaient à l'église avec des flambeaux pour l'éclairer. L'évêque avait de la peine à le croire, parce qu'il n'entendait ni ouvrir les portes du palais ni les fermer à l'heure de la nuit qu'on lui avait désignée. Il voulut vérifier le fait lui-même, et conformément à ce qu'on lui disait, il vit réellement deux jeunes gens portant des flambeaux venir prendre saint Dominique, l'accompagner à l'église et le ramener à l'évêché, sans bruit, les portes restant fermées. De grand matin, l'évêque alla voir le bienheureux et lui dit : Père très-cher, vous savez parfaitement, comme moi, qu'il est écrit qu'il est bon de tenir cachés les secrets du Roi, mais qu'il est glorieux de faire connaître les merveilles de Dieu. Je vous prie donc de me dire quels sont ces deux jeunes gens qui vous accompagnent la nuit, lorsque vous sortez, et ce que vous allez faire ensemble. L'homme de Dieu lui répondit avec beaucoup de simplicité et d'humilité : Je vais, Monseigneur, vous satisfaire, si vous voulez bien m'accorder une grâce. L'Evêque ayant fait un signe d'assentiment, saint Dominique poursuivit en ces termes : Vous savez, Monseigneur, combien de voyages j'ai entrepris, et combien de peines je me donne pour l'établissement et la propagation de l'ordre que j'ai fondé, dans l'intérêt de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Dans ce but j'ai parcouru l'Italie, la France, l'Espagne et ne me suis donné aucun repos, cherchant partout des établis-

sements nouveaux à mes frères, et des frères pour desservir les couvents établis. Pendant mon séjour dans ces contrées, j'ai beaucoup prié le Seigneur de me faire connaître s'il avait pour agréable que je fasse une nouvelle fondation. Pendant mon oraison, j'ai vu venir à moi deux anges qui m'ont souvent conduit la nuit à l'heure de matines, dans l'église de saint André, et qui après l'office m'ont ramené chez vous. Cette merveille a eu pour but de montrer clairement à votre Grandeur et à moi que Dieu veut que j'établisse chez vous des frères; j'ai attendu avec confiance le moment que sa bonté a fixé pour la réalisation de ce projet, et maintenant j'ose vous prier de me venir en aide pour l'exécuter. — L'évêque ému jusqu'aux larmes, embrassa le saint avec tendresse, et lui dit qu'il était prêt à user de toute son influence pour favoriser l'établissement de ses religieux. — Le jour même il en parla aux principaux de la ville et, séance tenante, on passa un acte en due forme par lequel l'église de saint André leur était concédée. En même temps; on s'occupa de construire des cloîtres et tous les appartements nécessaires pour une communauté de vingt religieux.

Tout le monde s'y prêta et le peuple y travailla avec tant de joie et de zèle, qu'en peu de temps l'église fut agrandie et la maison des Pères construite. En attendant, l'évêque fit ériger une chaire en pierre sur une place de la ville, devant le palais du préteur, afin que le saint y prêchât au peuple. Ce petit monument a été longtemps conservé et la rue par laquelle les anges conduisaient saint Dominique à l'église a reçu le nom qu'elle porte encore de *Rue des Anges*. (*Vie de saint Dominique. Bolland. 4 août 38*).

Un esprit céleste renseigne saint Sabas, cherchant un lieu propre à construire un monastère.

Le saint abbé n'aimait pas à fréquenter les lieux habités, n'y trouvant pas ce silence, ce calme qui favorisent si bien le recueillement ; c'est pourquoi, après avoir passé plusieurs années dans le désert, seul ou avec un petit nombre d'autres solitaires, se trouvant un jour sur une montagne, où autrefois était venu saint Euthyme, il y consacra un temps considérable à la prière. Pendant son oraison, un ange, éclatant de lumière, se montra à lui et lui dit : « Si vous voulez, pour la gloire de Dieu, former dans cette solitude comme une ville de saints, descendez jusqu'à ce torrent du côté de l'Orient, vous y trouverez une caverne propre à ce dessein. Personne n'y a habité. Choisissez-la pour votre demeure ; et celui qui, par sa providence, nourrit les bêtes de somme et les petits oiseaux, aura soin de votre entretien. »

Cette caverne s'ouvrait sur le flanc d'une colline, au bas de laquelle le torrent de Cédron roule ses eaux malsaines.

Sur les renseignements de l'ange, Sabas n'eut pas de peine à la découvrir. Elle donna une pépinière de saints à l'Eglise, et fut le fondement d'un des plus grands monastères de la Palestine. Mais le chemin qui y menait était si rude et si difficile, que pour le retrouver et ne pas s'exposer à faire de faux pas qui l'eussent précipité dans le torrent, le saint fut obligé d'attacher à l'entrée de la caverne une corde à laquelle il s'accrochait en montant et en descendant. Il menait là plutôt la vie d'un ange que celle d'un hom-

me ; il n'avait pour tout meuble qu'une cruche pour aller chercher de l'eau à deux lieues de distance, car celle du torrent n'était pas potable, et il ne se nourrissait que des racines et des herbes qu'il trouvait sur la montagne.

Depuis cinq ans il vivait de la sorte, ne pensant qu'à purifier son cœur et à se détacher des objets créés, s'unir à Dieu plus intimement et se rendre plus digne de son amour, lorsque ce divin maître, qui l'avait choisi pour lui gagner et former des âmes, manifesta ses vertus et lui amena des disciples.

Le nombre allant toujours croissant, il s'assembla bientôt une communauté de soixante-dix religieux.

On pouvait, dit le moine Cyrille, qui a écrit la vie de saint Sabas, les appeler des anges terrestres et les comparer aux soixante-quinze disciples de Jésus-Christ. Il construisit de petites cellules pour les uns ; les autres, il les logea dans des cavernes que la montagne renfermait en grand nombre. Mais à tant de monde il fallait encore une église pour l'office divin ; où la trouver ? Les saints anges qui avaient conduit le serviteur de Dieu s'en chargèrent.

Le saint abbé avait l'habitude de sortir de sa demeure, la nuit, se promenait, et récitait des psaumes en attendant le jour. Une fois, tandis qu'il priait, il vit à l'ouest du torrent une colonne de feu qui s'élevait de la terre au ciel. Son cœur fut saisi d'un double sentiment de frayeur et de joie à la vue de ce phénomène, et spontanément, il s'écria comme Jacob : *Que ce lieu est terrible ! C'est là, sans nul doute, la maison du Seigneur.* (Gen. 28). — Dès les premières lueurs du jour, il se dirigea, en priant, vers l'endroit d'où

paraissait partir la colonne lumineuse. Quels ne furent pas son étonnement et sa reconnaissance ! Il y découvrit un antre spacieux, très-régulier, offrant une nef commode et disposée pour servir au culte de Dieu. Il suffisait d'y faire quelques réparations, d'y ajouter quelque ornementation. Il y mit la main aussitôt, et il y fit célébrer les saints mystères le samedi et le dimanche, selon les règles suivies de son temps dans les monastères d'hommes. (*Vie des PP.* l. 7, c. 19).

Le plan du nouveau Clairvaux tracé par les anges.

Une apparition non moins merveilleuse et plus célèbre que celle qui vient d'être décrite, fut donnée à saint Bernard.

L'office de la nuit, commencé avant l'heure, avait laissé quelques moments libres à la communauté de Clairvaux. Son saint abbé, qui aimait beaucoup les méditations faites la nuit dans le silence et sous l'inspiration des grandes pensées que fait naître la vue du ciel avec ses pléiades de vacillantes lumières, était sorti du côté du cimetière. Ses yeux étaient fixés sur les étoiles qui brillaient ; mais son cœur s'élançant au-delà de ces espaces, soupirait après le créateur. Tandis qu'il se livrait à tous ses sentiments d'amour, il vit des anges descendre des plus hautes régions sous la forme d'immenses flambeaux qui traçaient le plan d'un nouveau monastère, non loin de l'ancien, et ce faisant, ils remplissaient l'air des plus suaves harmonies. Les anciens cloîtres ne suffisaient plus aux nombreux essaims de novices que la grâce et la colossale réputation de saint Bernard attiraient à Clairvaux.

Les frères le lui avaient fait observer plus d'une fois. Mais saint Bernard avait toujours reculé devant les énormes dépenses qu'entraînent de vastes constructions comme celles qu'exigeaient le logement de plus de trois cents religieux. A la vue du prodige qu'il contemplait, signe manifeste de la volonté divine, il n'hésita plus, et, presque sans ressource, il fit immédiatement mettre la main à l'œuvre. Le Seigneur, qui lui avait envoyé ses anges pour premiers architectes, lui envoya, par des amis opulents et nombreux, l'argent nécessaire pour le nouveau monastère. (*Dans la Vie du saint, par l'abbé Guillaume, son premier biographe.*)

CHAPITRE VI.

LES ANGES APÔTRES.

Les mots *ange*, *apôtre*, dérivés du grec, ont la même signification. L'un et l'autre présentent l'idée d'une mission sublime reçue d'en haut, ayant pour but la prédication de la bonne nouvelle parmi les hommes. Les esprits célestes furent les premiers apôtres de Jésus-Christ, venant racheter la nature humaine qui gémissait sous le joug de l'enfer et du péché, les premiers prédicateurs de l'Évangile de la paix : « *Gloire à Dieu dans les cieux, paix aux hommes de bonne volonté sur la terre ; nous vous annonçons un grand sujet de joie ; car un Sauveur vous est né aujourd'hui.* » C'est ainsi qu'ils saluèrent et consolèrent les bergers de Bethléem, la nuit de la naissance de Jésus. Messagers ordinaires du Sauveur et prédicateurs naturels de son Évangile, plus tard, les apôtres portèrent son nom et le flambeau de la foi à toutes les nations de la terre ; mais leur première mission ne fut pas enlevée aux anges, et on les a vus se faire les précurseurs des apôtres, et devenir leurs aides, leurs collaborateurs, toutes les fois que les intérêts de la gloire de Dieu et le salut des peuples, ou même d'une seule

âme, ont réclamé leur officieuse et fraternelle intervention. On va s'en convaincre.

Un histrion converti sur le théâtre.

On faisait à Rome des fêtes extraordinaires et des réjouissances publiques, à l'occasion de l'arrivée de Dioclétien. Cet empereur aimait les spectacles. Impie et persécuteur des chrétiens, il leur portait une haine instinctive et féroce. Genès, comédien célèbre dans ce temps, appelé à paraître sur le théâtre que le maître de l'empire romain avait fait dresser dans son palais, crut ne pouvoir mieux divertir la cour idolâtre qu'en contrefaisant, par dérision, les cérémonies du baptême des chrétiens.

Parmi ses esclaves, il comptait une vieille gouvernante, chrétienne fervente, mais qui, dans cette circonstance, fut imprudente. Genès va la trouver, la gague par de petits présents, et hypocrite consommé, il simule un grand dégoût pour la profession qu'il exerce, manifeste des désirs d'embrasser une vie plus sérieuse, laisse entrevoir à la pauvre fille l'espoir d'une conversion prochaine : Mais, dit-il, on raconte de vos pratiques religieuses des choses si absurdes que j'ai besoin de savoir ce qu'il en est. Je ne veux pas me décider en aveugle. L'esclave était au comble du bonheur ! Quel triomphe pour l'Eglise ! pensait-elle : et laissant surprendre sa bonne foi, elle révèle bien des choses qu'elle aurait dû ne pas hasarder, entre autres, les cérémonies du baptême. L'histrion avait son rôle tout tracé. Le jour de la représentation venu, il paraît sur le théâtre, vêtu de haillons sales, entouré

d'autres compères qui lui donnaient des soins, comme à un homme gravement malade. Qu'on me baptise, s'écrie-t-il tout à coup : je veux mourir chrétien. Il se laisse revêtir d'habits blancs, comme un néophyte, et on imite, avec des railleries sacrilèges, toutes les cérémonies du baptême. Chacun des gestes de l'histriion était salué par les applaudissements frénétiques des spectateurs et de l'empereur lui-même. Qu'on juge de ses farces par les paroles que l'histoire nous a conservées. « Couché, il s'écria : Ah ! mes amis, je me sens bien pesant, je voudrais être soulagé ! Les autres répondirent : Comment t'ôterons-nous cette pesanteur ? Veux-tu qu'on te passe un sabot pour te rendre plus léger ? Que vous avez peu d'intelligence, disait Genès, je veux mourir chrétien... Pourquoi ? Afin que Dieu me reçoive comme un fugitif. » On fit venir un prêtre et un exorciste, c'est-à-dire, des comédiens qui jouaient ces personnages. S'étant assis à côté de son lit, ils lui dirent : Mon enfant, pourquoi nous as-tu envoyé chercher ? O prodige ! Genès, changé tout à coup par inspiration divine, répondit sérieusement : Parce que je veux recevoir la grâce du Christ, et renaître pour être délivré de mes péchés. Ils accomplirent les cérémonies du baptême, et l'acteur se releva chrétien. Quand on l'eût revêtu des habits blancs, des soldats le prirent et, pour continuer la farce, le présentèrent à l'empereur, qui devait l'interroger ainsi que les martyrs l'étaient ordinairement. Genès s'avança sur le bord du théâtre, et d'une voix ferme et élevée : « Ecoutez, dit-il, auguste emperere, officiers, philosophes et peuple de Rome. Toutes les fois que le nom de chrétien a frappé mes oreilles, il m'a causé une

invincible horreur. Je me suis exactement informé des mystères de cette religion détestée de vous, pour vous en donner le divertissement; mais quand l'eau du baptême a touché mon front, le ciel s'est ouvert à mes yeux, et au-dessus de moi ont resplendi les anges de Dieu. Ils ont lu dans un livre tous les péchés que j'ai commis depuis mon enfance, les ont lavés dans l'eau dont j'ai été baptisé, et m'ont ensuite présenté le livre plus blanc que la neige. » On crut d'abord que ces paroles étaient dans le rôle de Genès, et les applaudissements redoublèrent. Mais le nouveau chrétien insista, et pour convaincre les spectateurs du prodige qui l'avait changé, s'écria : « Vous donc maintenant, illustre empereur; et vous, peuple, qui avez ri de ses mystères, croyez avec moi que le Christ est le véritable Seigneur, qu'il est la lumière et la vérité, et que c'est par lui seul que vous pouvez obtenir le pardon de vos iniquités. » Dioclétien, extrêmement irrité, le fit frapper à coups de bâton; on étendit le comédien devenu martyr sur le chevalet, son corps fut déchiré par les ongles de fer; on approcha des torches enflammées de ses blessures. Rien ne put ébranler sa constance. Enfin, il eut la tête tranchée pour le Dieu qui s'était révélé à lui. (*Ruinart, 26 août. Hist. ecclés., an. 285*).

La couronne du quarantième.

Les grâces refusées par quelques âmes passent à d'autres qui souvent n'ont rien fait pour les mériter. C'est le cas de s'écrier avec saint Paul : O profondeur de la sagesse et de la science divine! Vers la fin de son règne, Licinius, collègue de Constantin le Grand,

revenu au culte des idoles, faisait aux chrétiens une guerre à mort, sinon par lui-même, de peur de réveiller la vaillante épée de Constantin, du moins par ses généraux. Le gouverneur de Sébaste, Agricola, l'un d'eux, eût été digne de servir Néron. Il avait réuni la garnison de la ville pour lire aux soldats les nouveaux édits concernant l'armée, d'après lesquels il était interdit à tout militaire de professer la religion de Jésus-Christ. A la lecture de cette proclamation, quarante légionnaires sortirent de leurs rangs, se présentèrent tour à tour au tribunal du gouverneur, et après avoir rendu le salut militaire lui dirent : « Je suis chrétien. » Les noms de ces héroïques chrétiens nous ont été conservés avec les actes de leur martyre. Ils furent d'abord soumis à la flagellation préalable ; après quoi, Agricola leur fit déchirer le corps avec des ongles de fer. Mais il épuisait en vain contre eux toutes les mesures de répression. « Je vous ferai jeter dans les flammes d'un bûcher, leur dit-il enfin. — Nous ne craignons d'autre feu que celui de l'enfer ! s'écrièrent les héros de Jésus-Christ. » Cette réponse suggéra peut-être au féroce gouverneur l'idée d'un supplice inusité jusque là. On était alors en hiver, saison très-rude dans les régions montagneuses de l'Arménie. Il se trouvait près des murs de la ville un vaste étang, couvert d'une glace si épaisse que des chariots pesamment chargés pouvaient le traverser sans danger. Agricola donna ordre d'y exposer les quarante soldats complètement nus, et de les y garder toute la nuit. Mais aussi il fit préparer à quelque distance des baignoires remplies d'eau tiède, où ceux des confesseurs qui n'auraient pas la force de supporter cette

torture et qui consentiraient à apostasier, devaient trouver immédiatement la chaleur et la vie. Les quarante soldats se dépouillèrent eux-mêmes de leurs habits, et coururent prendre place sur l'étang glacé. « Une mauvaise nuit, disaient-ils, nous vaudra une éternité de délices. Seigneur, nous sommes entrés quarante au combat, faites que nous soyons encore quarante pour la couronne. » Cependant leurs membres nus grelottaient sous l'âpreté du froid de la nuit, et leurs pieds se figeaient sur la couche de glace. Les gardes, rangés autour d'eux, leur criaient : « Obéissez aux ordres de l'empereur. Venez vous réchauffer à la tiède atmosphère du bain ! » De toute cette héroïque phalange, un seul vaincu par la douleur, renonçant à la gloire du martyr, abandonna le poste d'honneur et courut se jeter dans l'eau chaude des Thermes. Hélas ! il y expira à l'instant même, suffoqué sans doute par ce brusque changement de température. En ce moment, l'un des gardiens qui veillaient sur l'étang glacé, vit un ange descendre du ciel, tenant à la main quarante couronnes. « Cependant, se disait-il, il ne reste plus que trente-neuf martyrs. » Frappé de cette vision céleste et se croyant invité à s'attribuer la couronne qui n'avait plus de destination, le garde appela le commandant du poste, se déclara chrétien, ôta ses vêtements, et se joignit aux trente-neuf héros de la foi, pour obtenir la quarantième couronne que l'ange apportait. Il eut ce bonheur. Le lendemain, on entassa les corps des martyrs sur un chariot, pour les porter au bûcher. Un d'eux, le plus jeune, donnait encore quelque signe de vie. Les bourreaux le laissèrent, dans l'espérance qu'on pourrait le faire chan-

ger de résolution. Mais sa mère qui était là, le prit dans ses bras, le plaça elle-même sur la voiture, et lui dit : « Va, mon fils, achever avec tes compagnons cet heureux voyage. Il ne sera pas dit que tu te sois présenté à Dieu le dernier. » Les cendres des généreux confesseurs de Jésus-Christ furent jetées dans le fleuve. (*Hist. Eccl. de Dar. T. 9, p. 137*).

Les anges des païens vertueux.

Plutôt que de laisser périr une âme fidèle aux principes de la loi naturelle, mais privée des moyens de s'instruire des enseignements de la révélation évangélique, et par là de la grâce du baptême qui ouvre les portes du ciel par la vertu du sang de Jésus-Christ, Dieu enverrait, disent saint Thomas et beaucoup d'autres théologiens après lui, un ange de sa droite remplir les fonctions de l'apostolat auprès de cette âme. Dieu ne peut délaisser les âmes droites, les âmes qui sont à lui. C'est ce qui nous est démontré par l'exemple suivant.

Sainte Golinduche vivait au sixième siècle, dans le pays des Mages, et en suivait les erreurs de bonne foi. D'ailleurs son cœur était pur, et la noblesse de ses aspirations l'élevait au-dessus des préjugés et des passions honteuses de la superstition dans laquelle elle avait été élevée. Elle était du nombre de ces âmes honnêtes, *naturellement chrétiennes*, dont parle Tertullien, dans son Apologie aux Gentils. Elle fut tirée miraculeusement de ses erreurs. Un ange se révéla à elle, se fit son directeur et son catéchiste, et l'instruisit à fond des mystères de notre religion sainte. Golind-

duche alors mariée depuis trois ans, appartenait à une famille distinguée. Elle embrassa la foi et la professa avec tant de perfection et de généreux courage, au sein de la gentilité, qu'elle a mérité les honneurs rendus aux saints. (*Mystères chrétiens, au mot anges, 82*).

C'est ainsi que dans les Actes des Apôtres, nous voyons Corneille, capitaine romain, appelé à la foi par un ange descendu du ciel. Rien de touchant comme ces tableaux de la miséricorde divine, qui envoie ces moissonneurs célestes, recueillir dans les vastes champs de l'infidélité les rares épis, bons et mûrs pour les greniers du Père de la famille humaine, régénérée dans le sang de Jésus-Christ.

Après de Corneille, la mission de l'ange est celle de simple messager, de notificateur. Il adresse l'honnête gentil à saint Pierre, et se contente de lui recommander d'être docile à ses instructions. La hiérarchie ecclésiastique était déjà établie. Dieu respecta son œuvre pour la maintenir, et se servit de l'apôtre après s'être servi de l'ange, pour l'accomplissement de ses desseins sur le centurion. Mais tantôt l'esprit céleste supplée l'apôtre, tantôt, par des prodiges, il confirme la doctrine des docteurs et des apôtres. Que d'exemples n'aurions-nous pas à apporter pour mettre au grand jour le ministère de l'instruction des anges dans les âmes ! Nous allons nous contenter de citer quelques traits authentiques, tirés de l'histoire.

Conversion d'un millier de païens dans les prisons de Rome.

Sous le règne du cruel Maximin, la persécution décimait les chrétiens ; tous les jours, leur sang cou-

lait, mais ce sang pur et fécondé par la vertu d'en haut devenait la semence d'une nouvelle génération de fidèles.

Sous l'habit militaire, Sébastien, capitaine des gardes de l'empereur, animé du zèle d'un apôtre, visitait les prisons, consolait les confesseurs, inspirait son mâle courage à ceux qui étaient appelés à confesser le nom de Jésus-Christ. Dieu le récompensa magnifiquement. Il allait visiter deux nobles patriciens qui depuis longtemps gémissaient dans les fers. Le tribunal avait prononcé leur sentence, et ils en attendaient l'exécution avec joie, lorsque leurs parents ayant obtenu un sursis, accoururent auprès d'eux pour essayer d'ébranler leur foi et de les soustraire à la mort par une honteuse apostasie.

Là étaient le père, la mère, les femmes, les enfants des deux jeunes Romains; les uns embrassaient leurs mains chargées de chaînes, les autres leurs pieds, qu'ils arrosaient de leurs larmes; tous les priaient de se rendre à leur amour, à leur douleur. Scène navrante! Les prisonniers attendris mêlant leurs larmes aux larmes de tant d'êtres chéris, se sentaient défaillir. Sébastien, dirigé par son bon ange, arriva en ce moment suprême et si critique. Il prit la parole devant l'assemblée, qui s'était accrue du greffier chez qui étaient les confesseurs, de sa femme et d'un grand nombre d'amis de la famille désolée. Pendant qu'il relevait leur courage par un discours plein de feu, il fut environné d'une auréole éblouissante, et tous les assistants virent devant lui un ange radieux, tenant dans ses mains un livre dans lequel il semblait lire les paroles qu'il leur adressait. Toute la société, émue

de ses paroles éloquentes et de cette merveilleuse apparition, fut saisie d'un sentiment de respect mêlé de crainte et de joie. Lorsque Sébastien eut fini de parler, Zoé, femme de Nicostrate, chez qui on se trouvait, se prosterna à ses pieds. Elle était muette depuis six ans ; par signes, elle lui fit comprendre qu'elle se recommandait à ses prières. Reprenant la parole, Sébastien s'écria : « O Seigneur Jésus, souverain Maître des âmes, faites que, pour convaincre toutes ces personnes de la vérité des choses que je leur ai annoncées, la parole soit rendue à cette femme ; exaucez-moi, vous qui pouvez tout. » Une foi si vive ne pouvait manquer d'être exaucée. Zoé recouvra la parole, et, d'une voix distincte, commença à remercier le Saint et à déclarer qu'elle voulait être chrétienne. Son mari en fit autant ; en un instant, la grâce triompha de ceux mêmes qui, une heure auparavant, étaient venus provoquer l'apostasie des confesseurs, et l'assemblée entière, subjuguée, demanda le baptême. Les nouveaux convertis devinrent autant d'apôtres. Nicostrate appela les prisonniers confiés à sa garde ; tous furent également la conquête de la parole persuasive de Sébastien ; tous sollicitèrent la grâce du baptême, et le prêtre Polycarpe, appelé à les préparer, put faire couler l'eau de la régénération sur le front de plus de soixante-huit personnes. Tranquillin, père des deux premiers confesseurs, celui-là même qui avait donné occasion à Sébastien de déployer son zèle, fut miraculeusement guéri de la goutte, en recevant l'onction sainte, et s'empressa de remercier le préfet du délai qu'il en avait obtenu, et lui apprit comment, en devenant chrétien, il avait été guéri.

Chromace, ainsi s'appelaient le magistrat, souffrait aussi de la goutte ; il fut extrêmement touché de tout ce qui lui était dit. Il offrit à Tranquillin, et plus tard à Polycarpe, de grandes sommes d'argent, s'ils voulaient lui donner le remède qui opérait de tels miracles. « Nous n'avons que faire de votre argent, lui répondirent-ils. Notre fortune n'est pas d'ici-bas, mais nous tenons le remède à votre disposition ; vous serez guéri, lorsque vous le voudrez sincèrement. — De quoi s'agit-il, répondit le préfet ? — De croire en Jésus-Christ, pour la rémission des péchés et le salut de votre âme. »

Sur sa demande, Polycarpe l'instruisit de notre sainte foi, et exigea, pour première preuve de la sincérité de sa conversion, qu'il renversât et détruisît toutes les vaines idoles qu'il adorait, lui promettant une guérison parfaite, même avant le baptême. Les idoles furent détruites, et cependant Chromace resta boiteux et impotent. Polycarpe lui dit : « Il reste certainement ici quelque image diabolique, ou votre foi n'est pas sincère. » Le préfet lui avoua qu'il avait en effet tout un cabinet rempli de machines d'astrologie et d'objets superstitieux, qu'il désirait garder à titre de curiosités et à cause de leur valeur matérielle. Les saints lui ayant encore imposé ce sacrifice, il s'y soumit ; mais son fils Tiburce, chargé de les jeter dans le feu, jura de faire périr Sébastien et Polycarpe, si son père ne recouvrait pas la santé. Les saints acceptèrent volontiers l'épreuve. Or, il arriva qu'au moment même où l'on brisait toutes les pièces pour les livrer aux flammes, un ange se présenta à Chromace, et lui dit de croire et d'avoir confiance, parce que Jésus-Christ

l'envoyait auprès de lui pour le guérir. Le préfet fut guéri, en effet, à l'instant, et se mit à courir après le messager céleste pour se jeter à ses pieds. L'ange le lui défendit, parce que l'eau sainte du baptême ne l'avait pas encore purifié.

La conversion de ce magistrat amena celle de toute sa famille et de ses serviteurs qui étaient très-nombreux, et quelques jours après, Polycarpe baptisa quatorze cents personnes (*Hist. Ecclés., Rohrbacher, t. 6, l. 30, de 285 à 300*).

▲ L'ange de saint Philippe.

La fonction de guide, ministère si aimé des esprits immortels, les anges la remplissent avec plus de bonheur encore auprès des apôtres.

Un ange du Seigneur parla à Philippe et lui dit : Pars, et va du côté du midi, sur la route qui conduit de Jérusalem à Gaza. Le saint diacre part aussitôt. Dans le même temps, un Ethiopien eunuque, l'un des premiers de la cour de Candace, venu à Jérusalem pour adorer le Seigneur dans son temple, s'en retournait assis sur son char, et lisait le prophète Isaïe. L'esprit bienheureux dit à Philippe : Approche de ce char. Philippe accourt, entend l'eunuque qui lisait, et lui dit : Comprenez-vous ce que vous lisez ? — Comment le comprendrai-je, répondit l'eunuque, si personne ne me l'explique ? Et il pria Philippe de monter auprès de lui. Or, le passage de l'Écriture qu'il lisait concernait le Sauveur et dépeignait ses humiliations, ses douleurs, sa mort. L'eunuque dit à Philippe : De qui le prophète veut-il parler ainsi ? Philippe fit l'ap-

plication du passage à Jésus et lui donna de sa doctrine, de sa mission divine, des notions si claires que l'eunuque, transporté d'amour, dit à Philippe : Voilà de l'eau, qui est-ce qui empêche que je ne sois baptisé ? Philippe dit : Cela se peut, si vous croyez de tout votre cœur que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. — Je le crois, répondit vivement l'eunuque. Il ordonna aussitôt qu'on arrêtât le char, et Philippe le baptisa. Dès qu'ils furent sortis du lieu où se trouvait la fontaine, l'ange du Seigneur enleva Philippe et l'eunuque ne le vit plus ; mais il poursuivit son chemin, plein de joie, et Philippe fut transporté, en un clin d'œil, par l'esprit céleste, dans Azot. (*Actes des Apôtres, c. 8*).

Apostolat de l'ange de sainte Cécile.

Un autre exemple qui eut un grand retentissement dans Rome, vers l'an 225 de l'ère chrétienne, trouve ici naturellement sa place. L'esprit céleste se présente à nous comme gardien de la virginité, propagateur de la foi, ami fidèle des âmes, qu'il gagne ou qu'il conserve pour les phalanges de la gloire.

Cécile, d'une famille illustre de Rome avait, dès sa plus tendre jeunesse, voué sa virginité à Jésus-Christ. Elle méditait nuit et jour le saint Évangile qu'elle portait toujours sur elle. Elle avait mis sa vertu à l'abri de la séduction des sens et du siècle, par la pratique continuelle de la mortification ; car sous ses habits de soie, elle portait un cilice, et, par la prière pure que Dieu exauce toujours, sa chambre devenait un sanctuaire. Là, son céleste gardien, unique témoin de sa vie angélique et protecteur de sa

chasteté, se manifestait à elle, et avec elle, il chantait les cantiques inspirés. Fiancée malgré elle par ses parents, à un jeune seigneur romain, elle vit arriver, avec une indicible tristesse, le jour des noces. Ce jour, tandis que toute la famille se livrait à la joie, la vierge de Jésus-Christ chantait dans son cœur les paroles du Psalmiste : « Faites, ô mon Dieu, que mon cœur et mon corps demeurent immaculés et que mon front n'ait point à rougir. » (Ps. 118).

Depuis deux jours elle n'avait point pris de nourriture, et ne cessait d'invoquer les anges du Seigneur et ses saints patrons. Se trouvant enfin seule avec son époux : « Très-doux ami, lui dit-elle avec modestie, mais aussi avec une noble fierté, j'ai un secret à vous confier. Jurez-moi que vous ne le révélez à personne. » Valérien en fit le serment. La vierge reprit : « Je dois vous apprendre que j'ai pour protecteur un ange de Dieu, qui s'est constitué le gardien de ma virginité. A la moindre tentative de votre part, sa fureur s'allumera contre votre témérité, et vous succomberez sous ses coups. J'en serais désolée et je vous en préviens. »

A cette révélation, le jeune homme que la grâce voulait convertir, se sentit effrayé. « Epouse bien-aimée, répondit-il, si vous voulez que j'ajoute foi à vos paroles, faites-moi voir cet ange. Quand je l'aurai reconnu pour un véritable envoyé de Dieu, je ferai ce que vous voudrez. — Si vous suivez mes conseils, reprit la vierge, si vous embrassez la foi du Dieu unique et véritable, vous verrez de vos yeux l'ange qui veille à ma garde. — Et quel est celui qui me mettra en état de voir cet ange ? demanda Valérien. — Il y a,

répondit Cécile, dans une retraite voisine, un vieillard qui a le pouvoir de purifier les âmes, et par son ministère, elles deviennent dignes de contempler les esprits célestes. — Ce vieillard, où le trouverai-je ? reprit Valérien. La bienheureuse vierge lui indique la retraite où se cachait saint Urbain. Valérien y court, se fait instruire, et, profondément touché de la grâce, revient à Cécile, revêtu des habits blancs des néophytes. En ce moment, Cécile priait dans sa chambre : elle n'était plus seule ; à sa droite se tenait debout un ange, au visage resplendissant, aux ailes de flammes. Il portait dans ses mains deux couronnes entrelacées de lis et de roses : Valérien, transporté de bonheur entra, et prosterné aux pieds de l'ange, reçut sur sa tête l'une de ces couronnes, Cécile l'autre. « C'est du jardin du ciel que je les apporte, dit l'ange, méritez de les conserver : elles ne se flétriront jamais. Maintenant, Valérien, puisque tu as été fidèle, le Christ, fils de Dieu, m'a envoyé vers toi pour recevoir toute demande que tu auras à lui adresser. — Je n'ai qu'une affection en ce monde, répondit Valérien, qu'un désir à exprimer, celui de voir mon frère bien-aimé partager mon bonheur. » A ces mots, la figure de l'ange prit une nouvelle expression de joie céleste : « La grâce que tu demandes au Sauveur, dit-il, est celle qu'il désire le plus t'accorder. » La vision angélique remonta aux cieux, au moment où Tiburce, frère de Valérien, entra. En embrassant son frère et sa belle-sœur, « quel est donc, s'écria-t-il, ce parfum qui s'exhale de vos cheveux ? D'où vient, dans la saison où nous sommes, cette odeur de roses et de lis qui remplit l'appartement ? — C'est moi, frère chéri, dit Valérien, qui

l'ai obtenu le privilège de sentir ce parfum céleste. Cécile et moi nous portons une couronne que tu ne saurais voir encore. — Est-ce un songe ? s'écria Tiburce. — Un songe ! répondit Valérien ; uotre vie en était un , car les idoles que nous adorions ne sont que d'impurs démons. — Comment as-tu pu t'en convaincre, demanda Tiburce ? — L'ange de Dieu me l'a enseigné, répondit Valérien, et il se manifestera à toi, si tu veux embrasser notre foi. — S'il m'était possible de voir un ange, reprit Tiburce, je ne demande pas mieux. » Cécile initia immédiatement le jeune patricien à l'étude de nos saints mystères, lui découvrit la folie de la croyance aux idoles, et mit sous ses yeux un pathétique tableau des espérances et des joies du ciel. Attendri et illuminé par ces paroles que l'Esprit-Saint mettait sur les lèvres de Cécile, Tiburce éclata en sanglots. « Frère, s'écria-t-il, aie pitié de moi, conduis-moi sans délai à l'homme de Dieu. » Valérien ne se fit pas prier. Saint Urbain les accueillit avec une indicible allégresse. Tiburce fut régénéré par le baptême, et la grâce divine, qui descendit dans son âme, fut si abondante, qu'il voyait les anges de Dieu face à face. Les deux nobles patriciens, conquêtes de Cécile, furent bientôt dénoncés comme chrétiens et amenés au tribunal d'Almachius. Promesses, menaces, sophismes, rien ne fut négligé pour les séduire, rien ne put les ébranler. Au pied du tribunal même, en face de leurs juges et de la mort, le zèle et l'amour divin qui les dévoraient, en faisaient des apôtres. Comme leurs paroles produisaient quelque sensation dans l'esprit des auditeurs, on signa à la hâte leur sentence et ils furent conduits sur le lieu du supplice.

Touché de leur sort, l'officier qui commandait l'escorte leur disait d'un air de compassion : « Pourquoi vous obstinez-vous dans ce fatal aveuglement ? Pourquoi dire sitôt un triste adieu à la vie ? — Penses-tu, reprit Tiburce, que si nous n'étions assurés des félicités de l'autre, nous montrerions tant d'allégresse au moment de perdre celle-ci ? — Ah ! dit Maxime, si j'avais la certitude que vous dites vrai, moi aussi je serais prêt à répudier les frivolités du monde... » On voit déjà que la mission du bon ange de Cécile n'était pas encore finie.

Tiburce promet à Maxime de lui donner un signe de son sort à venir, à condition que celui-ci demanderait pardon de ses péchés et se ferait instruire, s'il tenait lui-même sa parole. La promesse fut faite sincèrement. Au moment où les deux illustres victimes eurent la tête tranchée, les yeux de Maxime furent témoins d'un prodige. « Quand le glaive frappait les martyrs, dit-il, j'ai vu distinctement les anges de Dieu, resplendissants comme des soleils. Cette vision ne s'effacera jamais de ma mémoire. J'en atteste la vérité. L'âme de Valérien et celle de Tiburce se sont élevées vers le ciel, semblables à deux formes virginales. Les anges les ont reçues dans leurs mains et les ont transportées au pied du trône de Dieu. » En disant ces paroles, Maxime versait des larmes d'attendrissement. Il fut baptisé avec toute sa famille et une infinité de païens à sa suite. (*Hist. génér. de l'Eglise. Daras, 222-230, c. 1.*)

Les saints anges confèrent la grâce de l'apostolat.

Il ne serait pas difficile de trouver dans l'Écriture-Sainte des exemples nous montrant ces esprits bienheureux, délégués pour donner aux serviteurs de Dieu la mission d'annoncer aux hommes sa loi, ses paroles. Un ange parut à Isaïe et passa sur ses lèvres un charbon ardent, symbole du zèle, et lui ordonna de prophétiser, et de réveiller dans les Israélites leur foi prête à s'éteindre. Isaïe, jeune encore, fut transformé aussitôt en docteur et en prophète.

Nous préférons, selon le plan que nous nous sommes tracé, puiser ces exemples dans la vie des saints. Saint Grégoire nous en offre un très-remarquable et des plus édifiants. Saint Equice, abbé d'un monastère et fondateur de plusieurs autres, n'était que simple laïque et ne reçut jamais le caractère sacerdotal. Toutefois, la mission d'évangéliser les peuples lui fut confiée, et son ministère fut si fécond que les peuples de la campagne étaient subjugués par l'autorité de sa parole, autant que par celle de sa sainteté. Son nom devint si célèbre en Italie, qu'on en parla au Pape comme d'un homme extraordinaire. La jalousie se mêla sans doute de la partie, car on voulut lui interdire la prédication, parce qu'il n'était pas prêtre. Le souverain pontife désira le voir avant de le juger, et envoya un exprès le prévenir d'avoir à comparaître devant la cour romaine. Le serviteur de Dieu, heureux de cette occasion de voir le tombeau des saints apôtres, se disposait à partir, mais il n'en eut pas le temps. Un ange était apparu au pape, lui recomman-

dant de laisser le saint homme tranquille, lui affirmant que sa mission était divine et qu'il était un instrument de salut pour un grand nombre. Un nouveau messenger fut donc envoyé à saint Equice, qui continua ses prédications. Mais l'un de ses amis, homme puissant, bienfaiteur de son monastère, et qui l'avait en grande vénération, fut curieux de savoir le secret du saint missionnaire. « Comment, lui dit-il en riant, vous qui n'êtes pas dans les ordres sacrés, vous que votre évêque n'a revêtu d'aucune mission, vous qui n'avez jamais étudié ni les questions théologiques, ni les belles-lettres, osez-vous vous lancer ainsi dans la prédication? De qui tenez-vous cette éloquence qui arrache des larmes à tous ceux qui vous entendent et qui les convertit? » Le Saint lui répondit avec la naïveté d'un enfant : « Vous êtes étonné de me voir si savant, et d'entendre tant de grandes et belles choses sortir de mes lèvres? Je ne suis pas moins surpris que vous. J'ai bien réfléchi sur ma conduite, elle est inexplicable; toutefois, je vous ferai un aveu et une confidence. Il y a déjà bien longtemps, avant que je commençasse de prêcher, il m'arrivait d'éprouver de très-violentes tentations contre la chasteté. Je résistais de mon mieux avec l'aide de la grâce. Une fois, elles furent si fortes, que je me désespérais presque. Pour obtenir la grâce d'en triompher, je passai de longues heures en prières, couché par terre, versant des larmes, poussant de profonds soupirs. Dieu eut pitié de moi. Un ange m'apparut, qui me rassura et me promit que désormais je ne serais plus inquiété sous ce rapport.

» Cet ange était d'une beauté ravissante; tandis que

je le contemplais et que je me réjouissais de ses bonnes paroles, il ouvrit ma bouche, y introduisit une lancette de chirurgien, et me dit : « Voici que je mets mes paroles dans ta bouche, va les prêcher. »

» Depuis ce moment, je ne puis plus m'empêcher de parler de Dieu, toutes les fois que j'en ai l'occasion ; si l'occasion ne se présente pas d'elle-même, je la cherche ; voilà pourquoi vous me voyez parcourir la campagne ; je m'adresse indifféremment à tous ceux que je rencontre sur mon chemin. Si mes instructions opèrent quelque bien, ce n'est pas à moi, ni à mes mérites, ni à mon talent qu'il faut l'attribuer, mais à mon ange qui m'inspire. Car alors même que je voudrais me taire, je ne le pourrais pas. Il faut que je donne passage au feu intérieur qui me dévore. »

Saint Grégoire qui racontait ces choses à Pierre son secrétaire, les tenait de personnages très-recommandables, et faisait observer que cette éloquence de saint Equice, dont tout le monde parlait encore de son temps, était un don purement surnaturel, qui avait été accordé au serviteur de Dieu par le ministère de l'esprit céleste. Lui-même fut vu plusieurs fois par son secrétaire et ami intime, inspiré divinement ; tandis qu'il lui dictait les livres que nous avons de lui, un esprit du ciel planait sur sa tête, dans un nimbe lumineux, sous la forme d'une colombe. (*Dialog. l. 1, c. 4.*)

Dans le désert, Moïse avait également reçu d'un ange la mission extraordinaire de prophète, de législateur et de thaumaturge. (*Exode. 23.*) C'est encore saint Grégoire qui fait cette observation.

Les anges qui assistaient saint Timothée pendant son martyre, convertissent l'un de ses bourreaux.

Le bienheureux Timothée, syrien d'origine, était venu à Reims sous le règne de Néron. Fervent chrétien, il ne craignait pas de professer hautement et de prêcher la foi des disciples de Jésus-Christ. Il fut dénoncé comme tel et appelé à comparaître devant Lampadius, gouverneur de la ville. Il eut la grâce et le courage de ne répondre aux menaces et aux captieuses insinuations de son juge, que par de nouvelles professions de foi, par le dédain et une attitude ferme. Le gouverneur, transporté de colère, le fit mettre à la torture. Au milieu des supplices, il ne cessait d'invoquer le nom de Jésus-Christ. A mesure qu'on passait d'une torture à une autre plus cruelle, il disait au juge : « Plus tu me fais souffrir, plus ma récompense sera grande et douce. » Le gouverneur ordonna d'arroser ses plaies de vinaigre et d'eau de chaux vive. « Je vous remercie, Seigneur Jésus, s'écria Timothée, de ce que vous me donnez le courage de souffrir ces choses si facilement. C'est comme si l'on parfumait mon corps avec de l'huile aromatique. » Un de ceux qui le battaient de verges, nommé Apollinaire, ne se rendant pas compte de ce prodigieux courage et de l'apparente insensibilité du martyr, et peut-être faisant contre son gré le triste métier de bourreau, vit deux anges brillants comme des astres, debout à ses côtés, et qui lui disaient d'une voix douce et caressante : « Courage, Timothée, nous sommes envoyés vers toi, au nom du Seigneur Jésus pour qui tu souffres, pour te montrer ce qui t'est réservé dans la gloire. Lève ta tête et

regarde. » Timothée regarde et voit les cieux ouverts. A la droite du Père, Jésus tenant dans sa main une couronne, ornée de pierres précieuses, lui disait : « Voilà ta couronne, Timothée ; dans trois jours je la mettrai sur ta tête. » Apollinaire entendit ces paroles et vit que Timothée fut salué de nouveau par les anges et qu'aussitôt ils s'envolèrent dans les cieux. Apollinaire tomba aux pieds du confesseur et s'écria de manière à être entendu de tous : « Timothée, serviteur de Dieu, priez pour moi : Je suis prêt à souffrir la mort pour le nom de Jésus-Christ, j'ai vu deux Esprits célestes et je les ai entendus chanter les merveilles de ce Dieu qui règne dans le ciel. » Le gouverneur confondu, fit arrêter Apollinaire et ordonna qu'on remplit sa bouche de plomb bouillant ; mais à mesure qu'on le laissait couler, le plomb se figeait et prenait la fraîcheur d'une eau pure. Ce prodige convertit une multitude de païens qui rendirent gloire à Dieu.

On les enferma tous dans une même prison. Timothée les consola, les encouragea, les instruisit, et un prêtre nommé Maurus vint la nuit leur conférer le baptême. En ce moment, Apollinaire vit une seconde fois le ciel s'ouvrir, les Anges descendre parmi les confesseurs et les féliciter. Tous versant des larmes de reconnaissance et de bonheur, fléchirent les genoux et s'écrièrent : « Pardonnez-nous, Seigneur, notre Dieu, et faites miséricorde à ceux qui aiment et confessent votre nom. »

Le lendemain le gouverneur se les fit amener et leur dit : Insensés, pourquoi vous laissez-vous ainsi séduire ? Ils répondirent : « Nous avons vu un ange s'entretenir

avec les Saints et d'autres qui nous ont assuré que nous recevrons aujourd'hui des couronnes que tes yeux ne mériteront pas de contempler. » Tous furent décapités, à l'exception d'Apollinaire et de Timothée, que le persécuteur réserva pour le jour suivant, pensant les effrayer par la mort des autres.

Les généreux confesseurs lui dirent : « Ne te flatte pas de pouvoir par tes artifices nous séparer de la charité de Jesus-Christ. Apprends que l'heure même où tu crois nous faire périr, est celle qui nous donnera la vie. » (*Vie des Saints de France*, 25).

CHAPITRE VII.

LES BONS ANGES DES HOMMES APOSTOLIQUES.

Les saints Anges, qui brûlent d'un zèle si ardent pour la gloire de Dieu et qui nous portent une si tendre charité, ne peuvent être indifférents aux bonnes œuvres des serviteurs de Dieu qui se dévouent pour leurs frères. A côté de l'homme qui fait le bien, est toujours un ange du Seigneur qui l'assiste.

§ I.

DIVERS EXEMPLES.

Saint Martin aidé par les anges.

Près de Tours, dans un lieu appelé aujourd'hui Lourouy, était un temple très-riche, dédié aux fausses divinités du paganisme. Saint Martin voulut le détruire ; mais les idolâtres furieux le maltraitèrent, le forcèrent à se retirer et le poursuivirent assez loin de leurs blasphèmes et de leurs huées. Le saint prélat ne perdit point courage, se réfugia dans un endroit solitaire des environs, et là, durant trois jours, il ne cessa d'implorer pour ses malheureuses ouailles les

miséricordes de Dieu. A l'oraison, au jeûne et aux larmes, il ajouta beaucoup d'autres pénitences, il macéra son corps innocent par la haire, et se roula sur les rochers aigus. Le ciel fut apaisé ; deux vaillants guerriers de la milice du ciel, armés de boucliers et de lances, apparurent soudain à ses yeux et l'engagèrent à retourner à l'œuvre qu'il avait entreprise, lui promettant de l'assister. Le Bienheureux, fort d'un tel appui, se lève, va hardiment dans le bourg païen ; et là, sous les yeux d'une multitude de gentils, abat l'édifice profane et réduit en cendres les autels et les idoles. A la vue de ces ruines et de tant de divinités détrônées par la main d'un seul homme, les paysans saisis de stupeur et d'effroi comprennent qu'une intervention surhumaine a seule pu enchaîner leur colère ; presque tous demandent le baptême et s'écrient : « Le Dieu de Martin mérite seul d'être adoré. » (*In Vita ipsius.*)

Les anges auxiliaires du père Claver.

Le vénérable père Claver de la Société de Jésus a été justement appelé l'apôtre des Nègres dans les Indes occidentales. Carthagène fut près de quarante ans le théâtre de ses travaux. Il pratiquait des actes de mortification tellement au-dessus des forces humaines qu'on a de la peine à en lire les détails, et à s'en faire une juste idée. La charité pour le prochain, principal mobile de ses actes de mortification, fut le grand caractère de sa vertu.

Ouvrier infatigable, il bravait les chaleurs torrifiantes de ces plages embrasées, la fièvre, les maladies honteuses et dégoûtantes des nègres, les mauvais trai-

tements des colons qui, ne regardant que comme des animaux leurs esclaves abrutis, n'avaient aucun soin de leur âme, et se sentaient gênés par la présence d'un homme dont l'habit et le nom étaient un reproche. Procurer les derniers secours de la religion aux mourants, instruire, baptiser, consoler, tel fut le ministère qui exerçait son zèle. Dieu l'entourait de ses saints anges qui le conduisaient là où les plus pressants besoins se faisaient sentir. Que de moribonds, dont il ignorait l'état, ne l'ont pas vu accourir soudain auprès de leur chevet, conduit par un guide surnaturel, seul témoin de leur délaissement et de l'état de leur âme !

Celui qui jugerait de ces faits avec les petites ressources de sa raison n'y verrait souvent qu'un heureux hasard. Le vénérable ne pensait pas ainsi ; il agissait mu par le sentiment intérieur d'une lumière surnaturelle dont il savait fort bien l'origine. Aussi, fidèle imitateur de ses devanciers et modèles, saint François Xavier et le père Lefebvre, il professait une grande dévotion aux saints Anges, et leur recommandait les pauvres et malheureux nègres tous les jours. Voici quelques faits où leur intervention est palpable.

Après avoir consacré cinq ou six heures à visiter différents malades, vers la fin du jour, le vénérable serviteur de Dieu se disposait à rentrer au collège accablé de lassitude et de besoins, lorsque tout à coup il s'arrêta et jetant un profond soupir : Allons, dit-il à son compagnon ; entrons dans ce logis, nous n'y serons pas longtemps. Il entre et quelques pauvres femmes le reçoivent, agréablement surprises de sa visite, mais n'en connaissant pas le but. Où est le

malade, dit-il ? Plus étonnées encore, elles se regardent pour savoir de qui le Père veut parler ; bientôt elles se souviennent que dans un appartement reculé, git une pauvre créature infirme, abandonnée ; elles l'y conduisent. L'infortunée se mourait, personne ne pensait à elle ; mais son fidèle gardien ne la perdait pas de vue et lui amenait le bon Père qui, après l'avoir confessée, encouragée, reçut immédiatement son dernier soupir. (*Vie du vén. P. Claver, Liv. 2.*)

Une autre fois le même Père, occupé à une œuvre de charité, s'arrête et dit : Vite, il faut aller ailleurs, il s'agit de secourir une âme. Il quitte son travail, va vers une pauvre mesure isolée dans les champs, et y trouve un vieux nègre à l'agonie ; il le confesse, lui donne l'Extrême-Onction sans perdre de temps, et le voit expirer dans ses bras. Il faisait un temps horrible. Il revint au collège tout trempé de pluie, couvert de boue. Sans songer à lui-même, il s'empressa de procurer à son compagnon des vêtements à changer. Celui-ci déposa depuis avec serment qu'il lui serait impossible de compter le nombre de personnes que le vénérable Père avait assistées, conduit par une illumination subite et une main invisible qui n'était autre que celle de son céleste et zélé coopérateur.

Etant un jour chez un officier espagnol, il interrompit brusquement la conversation et partit comme un trait, seul, sans guide. On le vit se diriger ainsi à grands pas, malgré les chaleurs excessives et les mauvais chemins, vers des montagnes escarpées qui entouraient le vallon dans lequel était située la maison de l'Espagnol.

A son retour, celui-ci se permit des reproches d'ami-

tié sur l'excès de son zèle qui le poussait à se hasarder sans précaution à travers des chemins inconnus, déserts et presque impraticables. « Il s'agissait, répondit avec une grande simplicité le saint missionnaire, du salut de trois âmes, il n'y avait pas à reculer. — Mais on aurait pu vous donner un guide. — A quoi bon ? je pouvais seul me tirer d'affaire. » Il disait cela autant et plus pour cacher les révélations qu'il recevait d'en haut, que pour épargner aux autres un moment de fatigue. On sut en effet, qu'il était allé, mené par son céleste conducteur, voir trois malheureux nègres, cassés de vieillesse, délaissés de tout le monde, habitant une misérable hutte dans les montagnes, et qui n'attendaient plus pour mourir en paix que les secours d'un prêtre. Quel sublime ministère ! quelle bonté de la part du souverain Créateur qui abaisse ses regards sur ces âmes humbles ! Au moment où la société des hommes les repousse, Dieu les place sous la protection vigilante et amie des princes du Ciel.

Le don de ces illuminations surnaturelles et angéliques fut juridiquement prouvé dans les informations prises après sa mort par l'autorité ecclésiastique. Plusieurs faits autres que ceux ci-dessus rapportés, y figurent. On cite un malheureux qui se nommait Alphonse Nicolas. Il était dangereusement malade ; il habitait un logement très-retiré dans un quartier que le Père ne fréquentait jamais ; et voilà que sans lui avoir fait donner avis de ses souffrances et de ses besoins, il le vit entrer chez lui, l'aborder avec bonté et lui proposer de se confesser. « Comment vous appelez-vous, fit-il d'une voix compatissante ? — Nicolas, répondit le malade. — Voulez-vous voir votre saint Patron ?

— Très-volontiers, mon Père. » Aussitôt le bon père tira de sa poche un livre où était l'image du Saint et l'offrit au malade. Après lui avoir rendu les services les plus humiliants, il baisait les ulcères dont son corps était couvert, et contribua puissamment à son rétablissement, par ses aumônes et ses prières. C'était une âme de plus gagnée à Dieu qui a des secrets de miséricorde ineffables pour ses élus.

Les merveilles opérées en faveur des nègres se renouvelèrent plus d'une fois en faveur des colons. Il fut appelé un jour auprès d'un malade et il y allait en compagnie d'un frère. Au milieu du chemin, il s'arrêta comme si quelqu'un lui avait parlé, et se tournant vers le frère : Mon frère, dit-il, retournons sur nos pas et allons sauver une âme. A ces mots, il marche avec diligence vers le lieu qui lui avait été indiqué intérieurement : il entre dans une cabane habitée par un Espagnol. Le malheureux réduit au désespoir par son extrême misère avait voulu se suicider et s'était pendu. Il respirait encore, lorsque le père Claver arrive. Sans perdre de temps le saint missionnaire coupe la corde, reçoit le pendu dans ses bras et à force de soins le ramène à la vie. Il ne négligea pas, on le pense bien, de lui faire sentir vivement son crime et le risque qu'il avait couru de périr éternellement. Le voyant pénétré d'un regret sincère, il le confessa aussitôt, ramena la paix et la confiance dans son cœur par des paroles douces et paternelles, et le laissa bien déterminé à recevoir et à porter constamment la croix qui lui pesait tant, puis il courut où l'appelaient son ministère.

Dans une autre circonstance, poussé et guidé par son céleste gardien, il entre inopinément dans une

maison qui se trouvait sur son passage. Une dame venait à l'instant pour en fermer la porte, afin de se donner la mort sans témoin. Son fils et elle étaient poursuivis par d'impitoyables créanciers. Elle ne voyait plus que la mort pour échapper à l'ignominie qui la menaçait et s'était décidée à en finir avec la vie. « Qu'y a-t-il donc, madame, lui dit doucement le Père en la regardant avec une bonté mêlée de tristesse ? » Frappée d'une visite à laquelle elle était loin de s'attendre et revenue à elle-même : « Ah ! mon père, s'écria-t-elle, soyez le bienvenu. C'est sans doute un ange qui vous envoie pour me secourir. » Elle ne se trompait pas. En même temps elle se jeta à ses pieds et lui montra le poison qu'elle avait préparé. Le Père lui adressa de vives remontrances, réveilla sa foi sur les malheurs éternels qu'elle allait affronter, lui découvrit la tentation du démon qui ne voulait que sa perte, et les avantages des afflictions et de la patience. « Eh ! pourquoi désespérer ? Que n'avez-vous recours à Dieu ? N'est-il pas un bon père qui jamais n'abandonne ceux qui se confient en lui ? » La pauvre dame touchée profondément se confessa et fit un acte généreux de soumission au bon plaisir de Dieu qui l'avait ainsi miraculeusement arrachée à la damnation.

On n'en finirait pas si l'on voulait retracer tous les traits de ce genre dont la vie du bienheureux est remplie. Peu de saints, peu d'apôtres ont eu plus souvent le bonheur de servir comme lui d'instrument providentiel aux miséricordes divines par l'intervention et le ministère des Esprits célestes. (*Vie du père Claver, l. 4*).

L'ange gardien de sainte Ulphe lui désigne saint Domic pour directeur.

Sainte Ulphe vivait au huitième siècle. Sa jeunesse se passa dans une parfaite innocence. Simple et pure comme une colombe, la pureté de son âge, se reflétait sur son visage; recherchée, à cause de ses belles qualités, par des partis très-honorables, elle fut promise en mariage. Elle en appela à Dieu de la décision de ses parents, car elle lui avait voué sa virginité, et sous l'inspiration de son époux divin, après s'être défigurée, elle s'échappa de la maison paternelle. Elle ne savait où se réfugier. Son ange la conduisit près d'une forêt en Picardie. Là, elle ne fut pas abandonnée à elle-même. Son céleste guide lui fit voir l'image d'un saint prêtre qui vivait en ermite dans les environs, et que Jésus et Marie lui destinaient pour directeur. C'était un chanoine d'Amiens. Dégoûté du monde, il s'était fait autoriser par son évêque à se retirer dans la solitude, où uniquement occupé de Dieu et des choses célestes, il goûtait un parfait repos d'esprit. Il n'en sortait que pour venir à l'office divin. Son nom était Domic.

Quelques jours après la révélation de l'ange, la pieuse vierge le vit passer près de l'endroit où elle se trouvait, le reconnut aux signes que lui avait donnés son bon ange, et courant à lui, se prosterna à ses pieds, le priant au nom du Seigneur de prendre soin de son âme. L'homme de Dieu qui était très-prudent, et qui jusqu'alors n'avait vu aucune femme approcher de son ermitage, fut extrêmement

étonné et craignit un piège dressé par l'enfer pour le perdre. Aussi il repoussa d'abord rudement la servante de Dieu et lui recommanda de s'adresser ailleurs et de ne plus se présenter ; mais Ulphe l'assura de la pureté de ses intentions et de l'ordre qu'elle avait reçu de Dieu par l'organe d'un esprit céleste. Ces paroles firent hésiter un moment Domic. Toutefois, pour se ménager le temps de consulter la volonté de Dieu dans la prière, il différa sa réponse au lendemain. Entré dans sa cellule, le bon prêtre se mit en oraison, et pendant qu'il réfléchissait sur ce qu'il avait à faire, l'ange gardien de la sainte se manifesta à lui, le rassura, lui déclara que le bon plaisir de Notre-Seigneur était qu'il se chargeât de la conduite de cette âme d'élite et qu'il la lui confiait. Aussitôt Domic retourna à l'endroit où il avait rencontré la vierge, lui apporta quelques petites provisions, la consola et lui promit son saint ministère, mais à l'église seulement.

Dans ce moment on sonnait l'office de la nuit : il s'y rendit, et depuis sainte Ulphe prit l'habitude d'aller, elle aussi, passer en oraison dans l'église le temps que les prêtres employaient à chanter les louanges du Seigneur. Dieu révéla sa sainteté à l'évêque d'Amiens qui lui donna solennellement le voile des vierges consacrées à la vie religieuse. Plus tard elle fonda un monastère de vierges qu'elle dirigea. Sa mort fut signalée par des prodiges et annoncée par les esprits célestes. On trouva son corps étendu dans sa cellule, les bras croisés sur sa poitrine, au sein d'une clarté qui illuminait son visage virginal et répandait les plus suaves parfums. (*Bolland. 31 Janvier*).

Un jeune homme sauvé par son bon ange.

Un prêtre très-zélé entrait à Cosance, ville d'Italie. Un inconnu l'aborde et le prie d'entendre sa confession. Le prêtre, étonné de cette demande faite dans la rue par un individu qu'il ne connaît pas et qui paraît agité, l'engage à différer de quelques instants jusqu'à ce qu'il se soit un peu reposé. L'inconnu insiste; le prêtre l'interroge alors sur ses motifs, et pour toute réponse, il en reçoit l'histoire qui va suivre. « J'avais résolu de tirer vengeance d'une injure. J'avais pour confident et ami quelqu'un qui, au lieu de calmer ma colère et me détourner du mauvais coup que je méditais, me poussait, s'offrait à devenir mon complice et à me soutenir à main armée. Je cédaï, et bien déterminé à me défaire de mon ennemi, déjà je prenais mon épée, quand un beau jeune homme se présente chez moi : Pourquoi cette arme, me dit-il ? Je réponds au hasard je ne sais quoi. Tu caches vraiment un projet coupable, reprend-il. Tu te disposes à commettre un homicide, au mépris de ton âme et de ton salut éternel, au mépris du pardon divin que tu as obtenu si souvent, et tu veux ajouter crime sur crime. Si les miséricordes et les mérites de Jésus-Christ qui a tant souffert pour toi n'intercédaient auprès du Père Eternel, depuis longtemps tes péchés passés t'auraient précipité dans l'abîme : et tu n'y penses pas !

» Emu jusqu'aux larmes, atterré par ce langage dont je reconnaissais bien toute la vérité, je lui demandai ce que j'avais à faire. Il m'apprit votre arrivée ici, mon père, et me recommanda de me confesser immé-

diatement. Je promis et je tiens ma parole. Mon compagnon était venu chez moi, il chercha à ranimer ma colère; j'éprouvai bien quelque hésitation, mais enfin je lui déclarai ma résolution. A la joie que j'éprouve en déchargeant mon cœur dans le vôtre et à m'acquitter de mon devoir, à la majesté que ce jeune homme portait empreinte sur ses traits, je ne puis le méconnaître, évidemment il est mon bon ange gardien. » (*March. au mot ange, hort. Past.*)

§ II.

LES ANGES GARDIENS SERVENT DE PARRAINS.

Que le chrétien n'oublie pas, dit Marchant dans son *Candélabre mystique*, qu'il a deux parrains dans le ciel, outre celui qui lui fut donné sur la terre. Ces deux parrains sont son ange gardien et son patron; l'ange gardien, parce que c'est à sa sollicitude fraternelle que Dieu l'a confié; le saint patron, parce qu'il en a pris le nom. L'ange gardien est vraiment notre parrain, car il n'a cessé de prendre soin de nous depuis le premier moment de notre apparition à la vie.

Dès le sein de notre mère, avant que l'eau sainte du baptême n'eût régénéré notre âme, il nous a défendu contre la rage du démon. Cet implacable ennemi triomphe toutes les fois qu'il peut susciter des événements qui donnent la mort aux nouveaux-nés.

Après notre renaissance spirituelle, tuteur et protecteur fidèle, vaillant et tendre, notre bon ange ne nous perd jamais de vue et sait s'intéresser à tout ce qui touche au salut de l'âme, au bien-être et à la

santé du corps. Sa mission, auprès de nous sur la terre, ne finit qu'avec notre vie.

Pour nous apprendre que nos bons anges sont réellement nos parrains, il a plu à Dieu de dévoiler à plusieurs reprises ce qui se passe invisiblement, pendant l'administration du baptême des enfants.

Le baptême de saint Eusèbe de Verceil.

C'était sous le règne de Dioclétien et de Maximin. Saint Eusèbe de Verceil, conduit par ses parents à Rome tout petit enfant, avant même d'avoir été baptisé, reçut l'onction sainte des mains de saint Eusèbe qui alors gouvernait l'Eglise et qui lui imposa son nom. Dieu voulant donner au Pontife une idée de ce que serait un jour cet enfant, lui communiqua par la bouche d'un ange des révélations détaillées sur son avenir, et sur la recommandation de cet esprit céleste, le saint l'appela de son propre nom.

Au moment où l'enfant allait être retiré des fonts baptismaux (à cette époque on baptisait en plongeant la personne dans un grand bassin d'eau sainte), on vit des mains célestes l'enlever et le déposer doucement par terre. Le souverain pontife, les clercs qui l'assistaient, les parents et tous ceux qui se trouvaient là, furent témoins de ce prodige qui présageait la haute sainteté à laquelle s'élèverait un jour l'heureux enfant. En effet il conserva toute sa vie son innocence baptismale et sa virginité. Il se fit remarquer par une modestie angélique. Il porta cette belle vertu si loin, que depuis son baptême il ne leva jamais plus les yeux sur le visage d'une femme, et ne souffrit jamais

d'aucune, pas même de sa propre mère, ces caresses dont les enfants sont si jaloux. Ce n'était pas qu'il n'aimât point sa mère, mais il aimait encore plus son innocence ; pour aucun trésor, ni aucune satisfaction du monde, il n'aurait consenti à la ternir. (*Hort. Pas. Cand. myst. Tract. 2*).

Ce saint eut un imitateur illustre dans saint Louis de Gonzague, qui ne levait même pas les yeux sur sa mère, lorsque celle-ci lui parlait.

L'auteur auquel nous avons emprunté le récit qui précède, avait entendu dire à un provincial des Franciscains, que l'on conservait à Assise la tradition constante d'un miracle pareil à celui qui eut lieu au baptême de saint Eusèbe, de Verceil. La mère de saint François d'Assise souffrait horriblement et était en danger de mort, quelque temps avant de le mettre au jour. Un ange lui apparut sous la figure d'un étranger, qui lui dit de se faire transporter dans une étable voisine de sa maison l'assurant qu'elle y serait promptement et heureusement délivrée. La pauvre dame obéit, et la délivrance fut telle que l'ange l'avait promis. Le Seigneur qui avait choisi cet enfant béni, comme un vase d'élection, le fit porter par un prince du ciel, comme saint Eusèbe, des fonts sacrés dans les bras de sa nourrice. On érigea, plus tard, une chapelle à la place occupée par l'étable, et on y a toujours conservé le souvenir du double prodige qui avait illustré la naissance de ce grand serviteur de Dieu.

La jeune fille d'Alexandrie.

Mais il est un exemple plus merveilleux encore de l'assistance des bons esprits dans l'administration du saint baptême. Il est rapporté par Baronius (*Tom. 7, ad an. 537. Sophr., c. 207*). Une jeune fille d'Alexandrie se promenait dans le jardin attenant à sa maison. Au fond d'une allée, un pauvre malheureux, obsédé par des pensées de désespoir, cherchait à se donner la mort et attachait à un arbre une corde à laquelle il allait se pendre; il était sur le point de passer le nœud fatal à son cou. A cette vue, la jeune personne, qui ne peut plus se méprendre sur ses funestes intentions, accourt en toute hâte, poussant des cris, et est assez heureuse pour l'empêcher de consommer son crime. Elle l'interroge sur les motifs qui l'avaient porté à une pareille extrémité. Le malheureux lui dit que, poursuivi par des créanciers inexorables, et ne sachant plus comment sauver son honneur et trouver de quoi subsister, il avait voulu en finir avec la vie. Profondément touchée de son infortune et de ses larmes, la jeune fille, oubliant ses propres besoins, met sa fortune à sa disposition, et donne sans calcul tout l'argent qu'elle a. Comme elle était orpheline, son imprudente générosité lui fut funeste. Avec l'âge, les besoins augmentèrent; une administration inintelligente du reste de ses biens, acheva de compromettre sa fortune et elle se vit bientôt dans un état voisin de la misère.

La malheureuse chercha dans le vice des ressources qu'elle n'avait pas appris à se procurer par un honnête

travail, et passa bien des années dans l'ignominie, plus d'une moitié de sa jeunesse. Dieu eut pitié d'elle, et la visita par une cruelle maladie qui la mena jusqu'aux portes du tombeau. Alors, rentrant en elle-même et éclairée d'en haut sur son déplorable état, elle se fit instruire de la doctrine chrétienne, et lorsqu'elle fut suffisamment instruite, elle demanda le baptême, car elle n'était que catéchumène.

Mais ses débordements avaient fait tant d'éclat, elle avait inspiré aux meilleures familles de la ville tant de dégoût, que malgré les signes non équivoques de sa conversion, personne ne voulut consentir à être ses parrain et marraine. La pauvre enfant se désolait, priant celui qui est venu sur la terre courir après la brebis égarée, de ne pas la délaisser.

Tandis qu'elle priait ainsi, versant des larmes bien sincères sur ses égarements passés et ses craintes actuelles, un personnage brillant, jeune encore, ayant tous les traits du malheureux qu'elle avait jadis arraché au désespoir et à la mort, se montra à elle. « Pourquoi pleurez-vous, lui demanda-t-il avec respect et bonté? Ayez bon courage, vos désirs sont exaucés, et bientôt vous recevrez la grâce que vous sollicitez avec tant d'ardeur. » Après l'avoir ainsi consolée et rassurée, le jeune inconnu sort et ne tarde pas à revenir en compagnie de deux personnages que la pécheresse prit pour les deux premiers magistrats de la ville. Ils en avaient l'habit et les airs. Ils prennent soin d'elle, lui procurent tout ce dont elle a besoin et se présentent à l'église, demandant le prêtre chargé de baptiser. Celui-ci fait les questions habituelles, les deux assistants répondent et servent de parrains à la

filles, la font revêtir d'habits blancs, la remettent entre les mains des diaconesses chargées de donner leurs soins aux femmes baptisées, et disparaissent ensuite, sans qu'on sache ce qu'ils sont devenus, ni par où ils sont passés.

Lorsque la pécheresse se vit vêtue des habits de l'innocence, que les nouveaux baptisés portaient alors pendant un certain temps, tous ceux qui la connaissaient se demandaient qui donc avait servi de parrain, et quel prêtre l'avait admise au baptême. Elle désigna le prêtre, mais ne put indiquer les deux personnages, ses parrains. Cet événement fit du bruit. L'évêque en ayant été instruit, appela le prêtre, qui avoua avoir baptisé cette femme, parce qu'elle lui avait été présentée par les consuls d'Alexandrie. On prit des informations auprès des deux magistrats; mais étonnés, ceux-ci répondirent qu'ils y étaient étrangers et qu'ils ne connaissaient pas même la femme dont on leur parlait. L'évêque ne put s'y tromper. Il vit dans ce fait une intervention surnaturelle, et appelant l'heureuse convertie, lui dit avec douceur : « Voulez-vous, mon enfant, me raconter vos antécédents? N'avez-vous pas pratiqué quelque acte de vertu que le Seigneur ait voulu récompenser par un miracle? — Hélas! répondit-elle, au milieu d'une vie si criminelle, quel bien, seigneur, aurais-je pu faire? — Mais, reprit l'évêque, ce bien que vous n'avez pas fait dans ces dernières années peut remonter plus haut. Examinez bien, vous découvrirez certainement quelque bonne œuvre. »

Alors la pauvre fille eut souvenance de ce que nous avons raconté au commencement, et comme quoi, par

bonté de cœur, elle s'était dépouillée de tout son patrimoine pour retirer un malheureux de l'abîme, et comment ensuite, cédant elle-même au désespoir et aux mauvaises inspirations du démon, elle s'était abandonnée à ses passions. L'évêque était dans le ravissement, et lui fit observer que certainement les deux personnes qui lui avaient facilité le baptême et servi de parrains, ne pouvaient être autres que l'ange gardien de l'individu qu'elle avait assisté et le sien propre. « Voyez, ajouta-t-il, combien vous êtes heureuse ! » C'était trop de bonheur. Deux ruisseaux de larmes coulaient sur le visage illuminé de la jeune fille, et lorsque l'évêque se leva pour lui donner sa bénédiction, il trouva qu'elle était morte, dans un élan de reconnaissance et d'amour.

CHAPITRE VIII.

LES BONS ANGES CORRECTEURS.

Nos bons anges, portés à la miséricorde pour imiter le Père des miséricordes, sont les exécuteurs des arrêts de sa justice contre l'âme endurcie qui la brave. Dieu punit moins souvent qu'il ne pardonne, parce que la vie est le temps de la grâce; mais lorsque, dans ses jugements impénétrables, il frappe le pécheur, ses coups ont un retentissement terrible et peuvent être sans remède.

Le voleur puni.

Un malheureux avait volé deux brebis à un pauvre berger; accusé et voulant se justifier de son crime, il consentit à suivre son accusateur jusque sur la tombe de saint Euthyme, qui avait été abbé d'un grand monastère près de Jérusalem, et qu'on avait en grande vénération dans tout le pays, à cause de ses vertus et des miracles qui s'opéraient sur son tombeau. Le voleur prit Dieu et son serviteur à témoin, et jura qu'il n'avait pas enlevé les deux brebis qu'on lui réclamait. Personne n'osait croire qu'il en vint à se parjurer: il fut relâché. Mais voilà

qu'étant seul chez lui, la nuit, les portes de sa maison s'ouvrent d'elles-mêmes ; il voit un vieillard vénérable, qui n'était autre que saint Euthyme, accompagné de cinq autres personnages entourés d'une lumière qui remplissait toute la maison de plus d'éclat que si le soleil y eût donné en plein midi. Le vieillard, jetant sur lui un regard sévère, lui dit d'une voix terrible : « Insensé, qu'as-tu osé faire aujourd'hui sur le tombeau d'un vieillard ? » Le voleur, transi de frayeur, ne sut que répondre. Aussitôt il est saisi par quatre de ceux qui faisaient escorte à saint Euthyme et qui étaient des esprits célestes. Le cinquième, muni d'une verge, se mit à le frapper et le laissa couvert de plaies saignantes. Après cette exécution, le saint le saisissant par les cheveux lui dit : « Ne savais-tu pas, scélérat, qu'il y a dans le ciel un Dieu qui punit le crime, même dès cette vie ? On va bientôt te ravir ton âme ; ce que tu as mal acquis, à qui le laisseras-tu ? Dieu a exercé sur toi sa vengeance, afin que tu serves d'exemple aux autres, et qu'ils apprennent non-seulement à ne point se parjurer, mais encore à ne pas prêter de serment, même pour soutenir la vérité, hors le cas de nécessité. » Terrassé par ces paroles, et ne pouvant plus endurer les douleurs des plaies qu'il avait reçues, l'infortuné appela du secours et pria qu'on le transportât sur le sépulcre de saint Euthyme ; là, en présence des religieux, il fit l'aveu de son crime et découvrit son corps tellement meurtri qu'il leur inspira la plus vive compassion. Il pria, il se répandit en larmes de componction, mais Dieu ne voulut point opérer d'autre miracle que celui de son châtement. On fut obligé de le ramener dans sa maison

où il ne tarda pas à rendre le dernier soupir. (*Le P. Marin, vit. SS. l. 3. c. 14*).

Châtiment du comte Avitien.

Le comte Avitien, homme féroce, sanguinaire, implacable, entrait dans la ville de Tours, traînant après lui des bandes de prisonniers qu'il faisait traiter avec la dernière inhumanité. Le misérable les destinait à d'atroces tortures et à la mort, assouvissant ainsi sa colère, pour jeter l'effroi dans tous les cœurs et inspirer la crainte. Il y avait réussi, tout le monde tremblait, tout le monde pleurait le sort des malheureux prisonniers. Il était minuit, lorsque saint Martin apprend cette nouvelle, il part aussitôt, et se dirige seul vers le Prétoire ; mais tout le monde repose et les portes sont fermées. Le saint se prosterne et en appelle à la miséricorde divine. Au même instant, un ange fond sur Avitien, qui était plongé dans le sommeil et l'en tire à coups redoublés de verge. « Tu dors, lui dit-il, et le serviteur de Dieu est couché devant la porte. » Le tyran épouvanté saute à bas de son lit, appelle ses gens et leur commande de faire entrer Martin qui attend au seuil du palais. Les valets, qui avaient tous les défauts des gens de leur condition, vont à peine jusqu'aux premières entrées, retournent en assurant qu'il n'y avait personne au dehors, et persuadent leur maître qu'il s'est laissé tromper par un songe. Avitien s'en rapporte à leurs paroles et regagne son lit. Mais à peine a-t-il fermé les yeux que l'ange reparait, et frappant plus fort que la première fois, l'oblige d'aller lui-même recevoir le

saint évêque. Eperdu et brisé de coups, il va et voit saint Martin debout devant sa porte. « Je sais, lui dit-il avec empressement, le motif qui vous amène, retirez-vous ; votre présence va me couvrir de honte devant toute la ville et m'attirer peut-être une nouvelle flagellation. Allez, les prisonniers seront relâchés. » En effet, il fit ouvrir les cachots de bonne heure et s'enfuit en toute hâte, délivrant la ville de la crainte et de l'horreur que sa présence inspirait à tous.

L'historien de saint Martin fait plaisamment observer que les coups reçus avaient été trop sensibles pour qu'il s'exposât à en recevoir de nouveaux. (*Vie de saint Martin, évêque de Tours. Act. Sanct. Nov.*).

Les esprits bienheureux ne peuvent souffrir de défauts notables dans les âmes religieuses.

« Ne vous piquez point d'érudition, écrivait saint Jérôme à saint Eustochie, je vais vous rapporter sur cela une cruelle disgrâce qui m'est arrivée. Il y a plusieurs années qu'ayant tout quitté, pays, amis, père, mère, sœurs, parents, et ce qui coûte encore plus que tout cela, une table sur laquelle j'avais coutume de faire bonne chère, et allant à Jérusalem pour y servir Dieu et pour y gagner le royaume du ciel, j'emportai avec moi les livres que j'avais amassés à Rome avec beaucoup de soin, et à grands frais. Telle était alors ma misère et l'excès de ma passion pour les belles-lettres que je jeûnais pour lire ensuite Cicéron ; après de longues et fréquentes veilles, après avoir versé des torrents de larmes que le souvenir de mes péchés passés faisait couler du fond de mon

cœur, je me mettais à lire Platon. Lorsque après, rentré en moi-même, je reprenais la lecture des Prophètes, leur style dur et grossier me révoltait aussitôt. Aveugle que j'étais et indigne de voir la vraie lumière, je m'en prenais au soleil, au lieu de reconnaître mon aveuglement.

» Séduit donc et trompé de la sorte par les artifices de l'ancien serpent, j'eus vers la mi-carême une fièvre dévorante qui consumait jusqu'à la moëlle de mon corps déjà épuisé par de continuelles austérités, et me tourmentant jour et nuit sans un moment de repos, me dessécha tellement que je n'avais plus que les os. Mon corps devint froid ; je n'avais plus qu'un reste de vie qui semblait vouloir m'abandonner incessamment et qui ne se manifestait plus que par les battements de mon cœur. L'on s'apprêtait déjà à faire mes funérailles lorsque tout à coup et dans un ravissement d'esprit, je me sentis traîner devant un tribunal. Là, ébloui de l'éclat dont brillaient tous ceux qui étaient présents, je demurai prosterné en terre, sans oser seulement lever les yeux. Le juge m'ayant demandé quelle était ma profession, je lui répondis que j'étais chrétien. Non, dit-il, tu n'es pas chrétien, mais cicéronien ; car, où est ton trésor, là est ton cœur. Je me tus, et aussitôt je me sentis accablé d'une grêle de coups de verges, que les anges qui se tenaient debout autour du trône, déchargèrent sur mes épaules. Mais plus déchiré encore par les remords de ma conscience que par cette flagellation, je pensais à ce verset du Psalmiste : Qui publiera vos louanges dans l'enfer, Seigneur (Ps. 65.), et je me mis à pousser des cris et des gémissements, accompagnés de ces

autres paroles des psaumes : Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de moi (Ps. 56, 2). Mes frères m'entendaient répéter cette prière, pousser ces grands cris. Enfin, les ministres célestes de cette exécution, s'étant jetés aux pieds du souverain Juge, le prièrent de pardonner à ma jeunesse et de me donner le temps de faire pénitence de ma faute, dont il pourrait plus tard me punir rigoureusement, si je ne m'amendais pas.

» Pour moi qui, dans cette extrémité, aurais voulu promettre cent fois davantage, je commençais à lui dire, avec les plus grands serments du monde, et en le prenant lui-même à témoin : Seigneur, s'il m'arrive jamais de voir ou de lire des livres profanes, je consens à ce que vous me regardiez comme un homme qui vous a renié. A ces paroles, on me remit en liberté. Je revins au monde, et au grand étonnement de tous ceux qui étaient autour de mon lit, j'ouvris des yeux d'où découlait une si grande abondance de larmes, que les plus incrédules étaient convaincus de la douleur que j'endurais. N'allez pas croire que ce fût un songe ni une de ces visions qui nous trompent pendant le sommeil. J'en atteste ce tribunal redoutable devant lequel je me suis vu traîné, ces anges exécuteurs de la justice du Tout-Puissant, et ce jugement rigoureux qui m'a causé tant de frayeur. Fasse le Ciel que je ne sois plus jamais soumis à une telle question ! A mon retour à la vie, je sentais très-bien la douleur des coups que l'on m'avait donnés, et tous les frères qui m'assistaient ont pu voir mes épaules meurtries. Aussi fus-je dans la suite plus passionné pour l'étude des livres sacrés, que je l'avais été auparavant pour les auteurs profanes. » (*Lettres de saint Jérôme, 21^e, à Eustoch.*).

CHAPITRE VIII.

PURETÉ ET VIRGINITÉ.

Les saints Anges sont les gardiens des vierges, les défenseurs naturels des personnes chastes; on les appelle Esprits purs, c'est pourquoi la chasteté, la pureté, la virginité sont désignées sous le nom générique de vertu angélique. Les vices honteux, au contraire, caractérisent les démons, justement nommés esprits impurs; et les sens sont les instruments de mort et de péché à l'aide desquels ils livrent leurs plus terribles assauts à l'âme chaste. C'est à combattre les démons et les hommes corrompus, complices de ces princes de l'abîme, c'est à garder les sens et le cœur de ceux qui sont à Jésus-Christ, que les saints Anges travaillent sans relâche. Eloigner les occasions ou en signaler le danger, soutenir les forces chancelantes de l'âme qui combat, conserver le calme pendant la lutte, obtenir des lumières et des grâces de choix qui éteignent les feux de la concupiscence ou dissipent les ténèbres amassées par l'esprit de mensonge autour de l'intelligence des personnes dont la vertu l'irrite; aider à réparer les premières brèches faites au cœur par la témérité, l'inexpérience, ou même par un commencement de faiblesse; inspirer une haute estime pour la vertu;

suggérer la pensée de la prière, réveiller le souvenir de l'éternité et des vérités capables d'impressionner favorablement l'esprit : telle est la fonction du bon ange, tels sont les moyens qu'il emploie pour soutenir notre courage dans les luttes de la vie. Si le démon rôde sans cesse autour de nous et nous envie la belle et riche perle de la chasteté, notre bon ange ne reste pas oisif. Si le démon est fort, notre bon ange qui en a triomphé mille fois est plus fort encore. Invoquons cet ami aussi tendre que pur, et soyons sans crainte à l'abri de ses ailes invulnérables.

L'ange gardien de sainte Ermeline.

Sainte Ermeline vivait dans le sixième siècle. Elle appartenait à une famille noble et riche. Une admirable maturité, une exquise distinction dans ses manières ajoutaient un grand charme à toute sa personne. Son enfance se passa dans la chambre de sa mère, tant elle aimait le silence, la retraite. Les discours de piété faisaient ses délices, et enflammaient son cœur innocent. C'était un vase d'élection que Jésus, l'Époux des âmes pures, se réservait et que sa grâce façonnait de bonne heure. Elle lui voua sa virginité, au sortir de l'adolescence ; mais ses parents, qui ignoraient sa sainte résolution, lui avaient cherché un époux. De là naquirent bien des luttes domestiques ; la servante de Dieu n'en sortit victorieuse qu'en se coupant elle-même la magnifique chevelure qui ornait sa tête virginale. C'était une première consécration à Dieu ; à cette époque, un acte semblable approchait de l'héroïsme, car les Francs attachaient une sorte de flé-

trissure au rasement des cheveux ; la passion la plus aveugle s'éteignait devant une tête de femme dépourvue de sa parure naturelle. Plus tard, sainte Itta employa ce moyen pour garantir sainte Gertrude, sa sœur, des poursuites de jeunes étourdis qui en voulaient à sa vertu.

Dieu bénit le sacrifice d'Ermelinde en lui redonnant les bonnes grâces de ses parents ; pour lui faciliter ses projets de vie religieuse, ils lui assignèrent un château situé dans le Brabant oriental pour résidence habituelle, et les revenus pour son entretien. On ne voyait alors aucun monastère en Belgique, et la vie érémitique était généralement pratiquée par les religieuses comme par les religieux. Sainte Ermelinde, en l'embrassant, éprouva bientôt, hélas ! que si ce genre de vie délivre de beaucoup d'ennuis et de rivalités, il entraîne aussi avec lui bien des dangers. Dès son arrivée dans ces contrées, elle s'était fait une coutume de se rendre journellement plusieurs fois, tant de jour que de nuit, de sa demeure à l'église, pour y répandre son âme devant le Seigneur, et y jouir de la sainte présence de son divin Epoux. Elle marchait pieds nus ; son extérieur respirait la plus grande modestie ; pour tout vêtement, elle ne portait que des robes et un voile d'une étoffe grossière. Mais ces apparences de la pauvreté ne cachaient ni la beauté de ses traits, ni la noblesse de sa démarche, ni sa taille remarquable. Elle frappa les regards de deux jeunes seigneurs, dont la passion grandissant tous les jours, leur inspira enfin les plus ignobles desseins.

Quoique frères, ils ne s'étaient point communiqué leurs dispositions et tendaient, chacun de son côté, des pièges à l'innocence de la vierge de Jésus-Christ.

Son bon ange veillait sur elle, et déjoua toujours les machinations de l'enfer. Sans cesse déçus dans leurs espérances, ces deux jeunes gens auraient bien voulu recourir à la violence ; mais ils ne l'osèrent jamais, parce que la réputation de sainteté de la servante de Dieu s'étant répandue dans tout le voisinage, ils craignaient de s'attirer de mauvaises affaires.

Le plus passionné des deux résolut enfin de s'ouvrir à un individu employé au service de l'église, bon homme d'ailleurs, et point méchant par caractère, mais avare. Il parvint à le gagner à prix d'argent. La sainte connaissait cet homme et le voyait tous les jours. C'était chez lui qu'elle allait prendre les clefs de l'église lorsqu'elle arrivait pendant la nuit. Le malheureux sacristain, séduit par les promesses du jeune libertin, convint avec lui du jour et de l'heure ; ils choisirent le moment de la nuit où la sainte viendrait selon son habitude chercher chez lui les clefs de l'église. Rien n'avait transpiré de l'affreux complot qui se tramait dans l'ombre.

Ermeline, étendue sur son grabat, était plongée dans un doux repos. L'heure approchait à laquelle devait s'accomplir le crime qu'elle était loin de soupçonner. Tout à coup une voix céleste la retire de son sommeil et l'appelle ; elle écoute et elle entend très-distinctement ces paroles : « Partez d'ici, épouse de Jésus, et conservez intacte la virginité que vous lui avez consacrée. » Ermeline, à ces mots, dont elle ne saisit pas le sens, ne voyant personne, est saisie de frayeur. Cependant elle obéit sous l'instinct secret d'un malheur qui la menace ; elle se lève, et se met en route, allant à l'aventure, sans savoir dans quelle

direction elle doit porter ses pas. Son bon ange ne tarda pas à se montrer à elle, dissipa son incertitude et son trouble, et lui dit avec douceur : « Continuez à marcher par le chemin dans lequel vous êtes entrée ; c'est moi qui vous ai dirigée. Vous arriverez à un bourg appelé Meldert ; c'est là que Dieu veut que vous vous fixiez ; c'est là que votre vertu trouvera un asile assuré. » La bienheureuse s'y construisit aussitôt une cellule en chaume, et en y entrant, elle put s'écrier avec le saint Roi prophète : « C'est ici pour toujours le lieu de mon repos. » Sa vie fut des plus austères. Une pierre pour chevet, quelques planches pour tout lit, des feuilles sèches pour couverture d'hiver, tel était son mobilier. Les champs fournissaient sa nourriture. Elle s'était acquise, dans le pays, la plus haute réputation de vertu ; eule elle ignorait ses mérites.

Enfin le jour où Dieu devait couronner ses pieux labours arriva ; Ermeline le salua avec bonheur et avec une confiance sans bornes en son Jésus qu'elle avait si tendrement aimé, si fidèlement servi. Lorsque les témoins de son trépas eurent disparu de la scène du monde, le bruit s'accrédita que les hommes n'avaient pas été dignes de déposer dans la terre son corps virginal, et que des anges descendus du Ciel, se groupant en chœur autour de ses dépouilles mortelles, avaient entonné non des chants funèbres, mais des hymnes de triomphe, et s'étaient chargés de son inhumation. (*Boll.*, 29 oct. *Collect. des préc. hist.* 19).

Saint Thomas reçoit le don d'une chasteté parfaite.

Les Saints passent par des épreuves quelquefois plus critiques que celles au milieu desquelles nous vivons, et où notre faible vertu fait, hélas ! un si triste naufrage. Si nous ne recevons pas les mêmes grâces qu'eux, c'est qu'en nous la vigueur de la défense n'est pas proportionnée aux fureurs de l'ennemi qui nous attaque. Dieu nous a donné en saint Thomas un exemple de cet héroïsme qui nous fait défaut.

Le grand docteur de l'Église, dont la voix a retenti dans le monde comme un tonnerre, et dont les échos sont arrivés jusqu'à nous, fut persécuté par ses propres frères d'une manière indigne non-seulement de chrétiens, mais d'hommes honnêtes. Dieu l'appelait à la vie religieuse ; il avait pris l'habit de saint Dominique ; par des stratagèmes hideux et par violence, ses frères parvinrent à s'emparer de lui, et espérant triompher de ses résolutions, le renfermèrent dans le donjon d'une tour sans livres, et presque sans aucune des choses nécessaires à la vie. Il n'avait de consolation que de la part de sa sœur qui l'aimait beaucoup, et qui ne voulut jamais entrer dans les coupables dispositions de ses frères. Ceux-ci ne gagnèrent pourtant rien sur l'esprit du jeune novice. Il souffrait sans se plaindre, attendant du Ciel, témoin de ses désirs pieux, sa délivrance. Irrités de tant de fermeté, ses persécuteurs résolurent de lui livrer un nouvel assaut, que les démons, sans doute plutôt que les hommes, leur suggérèrent, et supposèrent qu'en lui ravissant sa vertu, ils lui feraient perdre le goût de la vie reli-

gieuse. Nous devons présumer qu'ils cachèrent leur dessein à la comtesse leur mère ; complice de ses enfants pour tout le reste, elle n'eût jamais voulu consentir à un pareil attentat. Ils s'assurèrent, dit l'auteur de la vie du Saint, d'une jeune courtisane, la plus belle et en même temps la plus effrontée qu'ils purent trouver. Après avoir fait luire à ses yeux une forte somme pour prix de sa future et triste victoire, ils la firent entrer dans la chambre que Thomas occupait. Nous ne dirons certainement pas tout ce que cette femme, livrée au démon de la luxure, employa de ruse et d'artifice pour réussir ; mais la passion vint se briser contre le courage magnanime de celui qu'elle espérait subjuguier. Dès que Thomas vit le danger, il en fut effrayé ; mais plein de confiance en Dieu, et s'humiliant profondément devant lui, il se prosterna et lui fit cette prière : « O Dieu, Seigneur de mon âme, ne m'abandonnez pas dans ma détresse, ne me rejetez pas du nombre de vos enfants, parce que je suis votre serviteur, et que vous êtes seul toute mon espérance, ma force, et mon salut. »

Après une prière si courte, si simple, partant comme un trait de flamme du plus intime de son cœur, Thomas ne délibéra plus sur le parti qu'il devait prendre pour terminer le combat. Il ne pouvait ni fuir, ni éviter de voir et d'entendre la malheureuse créature ; que fera-t-il ? Il va changer les rôles. Au lieu de se tenir sur la défensive, il l'attaque, et, s'armant d'un tison qui brûlait dans le foyer, il la poursuit hardiment et l'oblige, pour éviter ses coups et la flamme du tison qui pétille, de se précipiter dans l'escalier. Thomas referme la porte et reste ainsi maître de la place.

Une si glorieuse victoire lui laissa cependant une secrète confusion. Loin de s'applaudir de sa victoire, il rougissait d'avoir été attaqué; alors, avec le tison dont il s'était servi pour mettre en fuite l'ennemi de son âme, il traça sur le mur une grande croix, se prosterna, se prit à gémir et mêla des larmes à ses actions de grâces au Seigneur. Pendant qu'il répandait ainsi son cœur en présence de Dieu, il eut un ravissement merveilleux. Il vit venir à lui des Esprits célestes qui, après l'avoir félicité et consolé, lui assurèrent que désormais il n'aurait plus de tentation à souffrir contre la chasteté. Pour preuve de la réalité du don qui lui était accordé, les Anges lui ceignirent les reins d'un cordon. La main des Anges est forte; pour que le bienheureux sentit bien l'action qu'ils faisaient, ils serrèrent tellement la ceinture que la douleur lui arracha quelques cris involontaires. L'entendant se plaindre, ses gardes qui n'étaient pas loin, accoururent; mais il les congédia et ne leur dit rien de ce qui s'était passé. Il ne l'a révélé qu'à son confesseur, quelques jours avant sa mort, pour rendre gloire à Dieu.

Guillaume de Tours, savant dominicain, et disciple de saint Thomas, affirme que le saint Docteur porta toujours sur son corps le cordon miraculeux qu'il avait reçu de la main des Anges. Le supérieur de l'Ordre de Saint-Dominique le lui ôta après sa mort. Saint Pie V voulut le voir et le toucher. Plusieurs miracles et grâces de chasteté ont été obtenus au contact de la relique; on érigea une confrérie appelée la *Milice Angélique*, professant un culte spécial au cordon de pureté de saint Thomas, et aux Esprits bienheureux. Les Souverains Pontifes, en particulier Benoît XIII,

ont approuvé cette dévotion et la confrérie, et de grandes indulgences ont été accordées aux affiliés.

Les Bollandistes et leurs continuateurs font mention des choses que nous venons de rendre succinctement. (*Vie de S. Thomas d'Aquin, par le P. Tournon de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.*)

Virginité et martyre. Sainte Agnès.

Jeune encore si l'on compte les années, Agnès avait la sagesse d'une vieillesse avancée. Dans un corps de quelques printemps, elle possédait un esprit déjà mûr ; belle d'aspect, elle était plus belle encore par les dons de la foi et de la grâce.

Un jour qu'Agnès revenait de l'école, le fils du préfet de Rome s'enflamma pour elle d'une violente passion et se mit aussitôt à la recherche de ses parents, leur offrit de nombreux présents, leur en promit de plus riches encore, et mit aux pieds de la vierge de Jésus-Christ les ornements les plus précieux. Agnès devina ses intentions, et repoussa son or et ses bijoux comme de la fange immonde. Ces refus ne firent qu'allumer davantage l'amour du jeune romain, qui s'imaginant que la jeune vierge désirait des cadeaux plus beaux et plus riches, lui présenta tout un trésor de pierres précieuses. A ces propres sollicitations, il joignit celles des amis, des connaissances et des parents pour attirer son attention. Maisons, domaines, domestiques, toutes les délices du monde sont à elle, si elle consent à le prendre pour époux, disait-il. A ces propositions Agnès répondait : « Retire-toi, démon, levain de péché, nourriture de mort ; retire-toi de moi, car

déjà un autre s'est assuré de mon cœur, a mis à mon doigt l'anneau des fiancés, m'a parée de bijoux brillants et magnifiques. Il est plus beau, plus noble, plus riche, plus suave, plus éloquent que tous les enfants des hommes. Je ne puis lui être infidèle, je lui ai donné ma parole et mon cœur... Sa mère est Vierge et son père éternel ; les Anges sont ses ministres, et sa beauté fait l'admiration des astres du Ciel. Son parfum rend la vie aux morts, son attouchement la santé aux malades. Son amour, à lui, est chaste, et sa fiancée ne dépose jamais la couronne de la virginité. »

En entendant ce langage, l'insensé jeune homme se laisse aller au désespoir ; son dépit le dévore, il est gisant sur son lit, poussant des soupirs, versant des larmes de feu. Son père apprenant la cause de ses angoisses, va trouver Agnès et lui fait les promesses les plus séduisantes. La vierge de Jésus-Christ, refuse et proteste qu'à nul prix, elle ne violera le serment qu'elle a juré à son premier fiancé. Le préfet fait mille questions pour savoir quel est cet heureux mortel ; alors un parent du préfet lui déclare qu'Agnès est chrétienne. Cette révélation comble de joie le magistrat romain. Il déploie un brillant appareil, envoie des satellites sommer la jeune fille de comparaître devant son tribunal, et cherche à la gagner tantôt par des promesses et des paroles de douceur, tantôt par des menaces et par la vue des instruments de supplices. Inébranlable et sans changer de visage, Agnès se moque et de ses caresses et de ses invectives. Etonné d'une si grande fermeté dans une enfant, le préfet, après de nouveaux et inutiles efforts, lui propose une dernière fois de sacrifier aux idoles et de souscrire à

son mariage avec son fils, sinon il la fera traîner dans un lieu de débauche avec des femmes immondes. La bienheureuse Agnès lui répond : « Si tu connaissais mon Dieu, tu ne me ferais pas de telles menaces. J'ai foi en la puissance de mon Seigneur Jésus-Christ, je suis assuré qu'il me délivrera de tes mains et qu'il ne permettra pas que je sois profanée. Je ne sacrifierai jamais à tes ridicules idoles. Le fils unique de Dieu dont tu ignores la vertu, est pour moi comme un mur inexpugnable et son ange veille à la garde de mon corps. Quant à tes dieux, ou ils sont d'airain, et on les emploierait mieux à faire des vases utiles aux humains ; ou ils sont de pierre, et ils serviraient plus à propos à construire les égouts des places publiques. La divinité habite dans le Ciel... » Furieux à ces paroles, le juge ordonne de dépouiller Agnès de ses vêtements, et de la conduire au Lupanar, lieu de débauche. Mais voilà que sa belle chevelure, tombant à flots sur ses épaules, se déroule et voile son corps virginal. En mettant les pieds sur le seuil de la maison où on la conduisait, Agnès voit l'Ange du Seigneur envoyé du Ciel qui l'entoure d'une immense lumière dont les rayons éblouissants lui forment une draperie épaisse et protègent sa modestie. En effet, la chambre fut tout à coup éclairée d'une lumière égale à celle du soleil à son midi, et plus la curiosité s'efforçait de pénétrer ce foyer lumineux, plus la vue s'en détachait éblouie. S'étant ensuite prosternée pour invoquer le Seigneur, son ange lui présenta une robe d'une éclatante blancheur ; elle la saisit, s'en revêtit et dit : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ qui, me comptant au nombre de vos servantes, avez daigné me

parer ainsi. » Ce vêtement était si bien proportionné à la taille de la bienheureuse vierge, si remarquable par son éclat surnaturel, que personne ne doutait qu'il n'eût été préparé et apporté par la main des esprits célestes. En ce moment, l'asile du crime devint un sanctuaire d'oraison, et quiconque, parmi les jeunes libertins venus avec des intentions honteuses, y pénétrait, était subitement changé, adorait, vénérait cette merveilleuse lumière et sortait meilleur qu'il n'y était entré.

Sur ces entrefaites, le fils du préfet, auteur de cette scélératesse, accompagné de ses amis, se rendit au lupanar pour insulter à son tour la vierge du Seigneur; ses amis subirent les effets de la présence de l'ange, comme ceux qui les avaient précédés, et en sortirent saisis d'admiration, convertis, chrétiens. L'étourdi se moqua d'eux, et entra audacieusement dans l'endroit où priait la jeune fille; au lieu de s'arrêter à la vue de la lumière qui l'environnait, aveuglé par sa passion, il voulut se précipiter sur elle. La bonté divine veillait sur son enfant. Frappé par l'ange et livré au démon, le malheureux tomba mort, la face contre terre. Ses compagnons, inquiets de sa longue absence, ne savaient comment l'expliquer honorablement pour la vierge chrétienne. L'un d'eux, plus hardi que les autres, voulut voir ce qui était arrivé, entra et le trouva étendu sans vie. Aussitôt il se fit un concours de peuple sur le théâtre de l'événement, et l'on entendit mille vociférations de la foule en fureur; les uns criaient : C'est une magicienne, les autres l'appelaient sacrilège, d'autres enfin la croyaient innocente.

Le préfet, apprenant la mort de son fils, accourut

poussant des lamentations et des cris de douleur. Parvenu à l'endroit où le corps gisait inanimé, il accabla d'injures et de menaces la douce et pieuse vierge de Jésus-Christ. Elle lui dit avec calme : « Celui dont il a voulu faire la volonté, c'est celui-là, le démon qui a reçu pouvoir sur ton fils. — Mais pourquoi tous ceux qui sont entrés avant lui sont-ils sortis sains et saufs? — C'est parce que tous ont rendu hommage à Dieu qui m'a envoyé son ange, qui m'a revêtue de cet habit de miséricorde, et qui a gardé mon corps et mon âme que, dès le berceau, j'avais consacrés à Jésus-Christ. En voyant cette splendeur angélique, ils adoraient tous et s'éloignaient sans accident; mais ce jeune impudent, à peine arrivé ici, s'est mis à m'injurier, à me menacer, et comme il étendait la main vers moi pour satisfaire sa brutale passion, mon ange fidèle l'a frappé de cette mort affreuse dont tu es témoin. » Le préfet lui dit : « Je saurai que tu n'as pas agi par les secrets de la magie si tu pries cet ange de rendre la vie à mon fils. » La candide vierge du Seigneur lui répartit : « Tu n'es pas digne de cette faveur; cependant l'heure est venue de faire éclater la vertu de mon Seigneur Jésus-Christ. Sortez tous, afin que je puisse lui offrir ma prière habituelle. »

Lorsque tout le monde fut sorti, elle se prosterna la face contre terre, et supplia avec larmes le Seigneur de rendre la vie au jeune homme. Pendant sa prière, l'ange protecteur lui apparut, la releva et ranimant son courage, ressuscita le jeune homme. Celui-ci sortit aussitôt, criant publiquement et disant : « Il n'y a qu'un seul Dieu dans le ciel, sur la terre et dans la mer, c'est le Dieu des chrétiens, car tous les

temples sont vains, tous les dieux qu'on y adore vains. » A ce discours les Aruspices et les pontifes des temples s'agitent et soulèvent une sédition plus violente que jamais : de toutes parts dans la ville on demande la mort de la magicienne. Le préfet, témoin de tant de merveilles, et se voyant impuissant à sauver la vierge de Jésus-Christ à laquelle il devait la vie de son fils, remit à son assesseur le soin de calmer le peuple et s'éloigna. Aspasius, l'officier qui prend sa place, fait allumer un immense bûcher, Agnès y est précipitée ; à sa présence, les flammes pétillent et s'élèvent jusqu'aux nues, puis se divisent, laissent Agnès intacte et se tournent contre ceux qui les attisent. Alors la vierge étendant ses mains vers le ciel, du milieu de ce bûcher qui lui servait de trône, fit à Dieu cette prière touchante. « O Dieu tout-puissant, adorable, Dieu terrible, père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vous bénis de ce que par les mérites de votre Fils, et l'assistance de mon angélique gardien, j'ai échappé aux menaces et aux embûches des hommes impurs, et de ce que j'ai traversé sans souillures ce torrent d'iniquités où le démon m'avait plongée. Je vous bénis, ô Père adorable, de ce que vous m'avez rendue intrépide même au milieu des flammes, et qui me faites arriver jusqu'à vous. Ce que j'ai cru, je le vois à cette heure, ce que j'ai si longtemps désiré, je le tiens. Mes lèvres chantent vos louanges et mon cœur soupire après vous. Je viens à vous, ô vous qui êtes le seul et vrai Dieu, avec Jésus-Christ votre Fils, Notre-Seigneur en l'unité du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. »

Lorsqu'elle eut achevé sa prière, la violence du feu

était éteinte. Le peuple, au lieu de se convertir à la vue du prodige, devint plus furieux qu'auparavant, parce qu'il attribuait à la magie tout ce qui s'était passé jusque-là. Aspasius plongea le glaive dans la poitrine de la jeune vierge, et Jésus-Christ se consacra dans Agnès, empourprée de son sang, une épouse et une martyre digne de sa majesté. (*Saint Ambr. aux vierges sacrées. 2, 10. Hist. du mart. de sainte Agnès.*)

. Jésus préféré au fils de l'empereur.

Sainte Suzanne, vierge et martyre, a toujours été en grande vénération à Rome, qui possède un titre cardinalice de ce nom. Elle était d'une famille noble, opulente, d'une grande beauté et en même temps d'une grande modestie. On en parla à Dioclétien qui, charmé de tout le bien qu'on disait d'elle, se proposa de la donner pour épouse à son fils Maximin. D'abord il lui fit faire des ouvertures par un de ses officiers. Celui-ci n'ayant reçu qu'un refus formel, l'empereur la fit appeler dans son palais, et voulut qu'elle fût bien traitée par l'impératrice Séréne. Séréne la reçut parfaitement, et lui dit : « Que Jésus-Christ soit avec vous toujours. » Suzanne entendant un salut si agréable, et apprenant que Séréne était chrétienne, en rendit grâces au Seigneur et reprit, dans les appartements du palais qui lui furent donnés à côté de ceux de l'impératrice, les exercices de la prière, du chant des hymnes, comme chez elle. Quelques jours après, appelée devant Dioclétien et son fils, elle protesta qu'elle voulait rester vierge. Séréne l'appuya fortement, et l'empereur, voyant qu'il ne gagnait rien sur son esprit, la livra à

son fils, soit pour s'en débarrasser, soit pour flatter les passions du jeune homme.

Suzanne mit sa confiance en Dieu, et se prosternant à genoux pour prier, fut soudain environnée d'une clarté extraordinaire. Son ange était là et veillait sur elle. Lorsque Maximin vint à elle et qu'il vit cette lumière surnaturelle qui servait comme d'un rempart à la vertu de la bienheureuse vierge, il fut saisi d'épouvante et retourna en toute hâte auprès de l'empereur lui raconter le prodige. Son père se rit de lui, et croyant que Suzanne n'était qu'une magicienne, lui envoya un prêtre des idoles, magicien lui-même, pour la forcer à adorer les dieux de l'empire. Cet homme s'appelait Macédonius. Il présenta à la vierge une petite statue de Jupiter et lui ordonna de l'adorer. Suzanne, faisant sur elle le signe de la croix, répondit qu'elle n'adorait que le Seigneur, souffla sur l'idole en signe de mépris, et aussitôt elle vit son bon ange la mettre en pièces et en jeter les débris dans la rue.

Macédonius, furieux, courut rapporter à l'empereur la prétendue impiété de la vierge chrétienne, et à son retour, la déchira lui-même à coups de verges. Pendant son supplice, Suzanne disait sans cesse : Gloire à vous, Seigneur Jésus. Macédonius ne savait pas toute la fermeté et le noble courage que donne la grâce : Sacrifiez, lui disait-il, ou je vous fais mourir. Suzanne se signant, répéta : « Gloire à vous, Seigneur Jésus : Je n'ai qu'un désir, donner ma vie pour vous et aller jouir de vous dans le ciel. » Ce bonheur lui fut accordé. Par un raffinement de cruauté, l'empereur la fit conduire dans sa famille, pour y être décapitée sous les yeux de son père. Son corps virginal fut

embaumé par les siens et enseveli par son frère.
(*Bolland. 11 août. Miss. Fuld.*).

Pauvreté et sagesse.

Nous lisons, dans la vie de saint Antonin, archevêque de Florence, que, passant un jour par la ville, il vit des anges voltiger sur le toit d'une maison de très-médiocre apparence. Surpris de ce spectacle, il entra et trouva une pauvre veuve et ses trois filles, couvertes de haillons et pieds nus, qui travaillaient à l'aiguille pour gagner leur pain. Le saint leur fit donner aussitôt ce qui leur était nécessaire. Quelque temps après, passant encore par la même rue et devant cette maison, il vit sur le toit, au lieu des anges qui y voltigeaient auparavant, des démons noirs et horribles qui paraissaient s'y complaire. Il pensa bien qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire, et pour en juger par lui-même, il entra dans la maison, et trouva la mère et les trois filles fort à leur aise, grâce aux aumônes qu'il leur avait faites, fort élégamment vêtues, et ne travaillant plus. Le saint archevêque eut aussitôt la clef de l'énigme, leur fit de justes remontrances, les exhorta à rentrer dans le devoir dont l'aisance les avait tirées et dans lequel la pauvreté les retenait. Tant que ces pauvres femmes avaient été pieuses, bonnes, laborieuses, les anges leur avaient tenu compagnie¹ : la vanité et l'oisiveté

(1) Lorsque, à notre réveil nous nous trouvons dans la pureté du corps et la paix de l'âme, nous devons croire que c'est l'effet d'une consolation secrète et intérieure que nous recevons des

ouvrirent leur maison et leurs cœurs aux démons. (*Vie de saint Antonin, dans Surius, 2 mai 27*).

Non-seulement les esprits célestes couvrent de leur protection les âmes virginales et pures, mais ils affermissent les vocations indécises.

Sainte Victoire était fiancée à un jeune seigneur, nommé Eugène, et sa sœur Anatalie, à un autre qui s'appelait Tite Aurélien. Celle-ci était vierge, consacrée par vœu à Jésus-Christ, et toutes les deux chrétiennes. Victoire acceptait le mariage : Anatalie, par la raison que nous venons de donner, mais qui n'était connue que de Dieu et de ses anges, refusait la main de Tite. Victoire, dans l'espoir de la gagner à ses idées honnêtes, il est vrai, et conformes à la doctrine de l'évangile, mais moins parfaites, lui disait : « Sœur, ne nous séparons pas, acceptons les partis qui nous sont offerts ; comme toi, je crois ; comme toi, je veux servir Dieu. Mais quel obstacle la foi et la piété mettent-elles au mariage ? Dieu ne l'a-t-il pas établi et béni principalement dans les patriarches et les prophètes ? Reçois ton époux ; ton amour, tes bons exemples et tes prières pourront le convertir au Christ, ainsi que l'enseigne l'apôtre saint Paul. — Ma sœur

anges, surtout si avant de nous endormir, nous avons purifié notre esprit par plusieurs prières, et par une exacte vigilance sur nos pensées.

Celui qui a vaincu sa propre chair a vaincu la nature même ; celui qui a vaincu la nature est certainement au-dessus de la nature, et n'est que fort peu ou point du tout, si j'ose le dire, au-dessous des anges (*Saint Jean Climaque. Echelle sainte. XV^e degré de chasteté.*)

Victoire, reprenait la vierge pieuse, prouve la force et la vérité de ton nom en triomphant de l'enfer et de l'esprit du monde. Depuis le Christ, une autre voix retentit dans l'univers et le remplit de ces clameurs saintes : « Croissez en grâce, dans la foi ; multipliez-vous par les œuvres du divin amour, remplissez le ciel ; le royaume de Dieu est proche. » Puis elle ajoutait : « Quand je vendais pour les donner aux pauvres mes ornements mondains, un beau jeune homme s'offrit à mes regards. Une couronne radieuse, une robe de pourpre, parsemée de pierres précieuses, étincelaient sur son corps. O virginité, dit-il, en me regardant d'un air joyeux, tu ne résides point dans les ténèbres, tu habites la lumière ! Je tombai la face contre terre, et je le conjurai avec larmes de répéter ces belles paroles : O virginité, reprit-il, tu es le vêtement de pourpre, le vêtement des rois ! Celui qui te revêt, prend place au-dessus des foules. Tu es la pierre précieuse, le trésor de Dieu : les voleurs cherchent à te la ravir, veille sans cesse sur elle et tu la possèderas. » Ainsi parlait Anatalie. Victoire, désabulée de ses illusions de grandeur, rompit ses projets de mariage, vendit ses robes et ses bijoux, distribua sa fortune aux pauvres et préféra la couronne du martyr à la brillante alliance qu'Eugène lui offrait. (*March.*, l. 1, c. 5-6).

Nul autre que l'ange du ciel n'avait pu inspirer de si nobles sentiments à Anatalie et par ses lèvres à sa sœur ; car rien ne plaît plus aux esprits célestes que la pureté qui rend une âme digne d'être l'épousé de Jésus-Christ. De là ces communications touchantes, ce commerce ravissant entre les anges et les vierges. De là ces soins qu'ils ont toujours donnés et donneront

toujours aux âmes pures. De là la source de ces grâces de protection dont ils les entourent pour les protéger contre le démon.

L'ange gardien de sainte Théophile.

Sainte Théophile fut l'une de ces colombes mystiques qui conservent toute la splendeur virginale et triomphent de toutes les forces des princes de l'abîme avec l'aide des saints anges. Elle vivait sous l'empereur Maximien, brute célèbre par ses excès, ses débauches, ses infamies, toujours altérée de sang et déclarant une guerre à mort aux fidèles disciples de l'Évangile. On l'arracha à la solitude qui abritait sa vertu. On se saisit d'elle, et autant pour la contraindre à forfaire à sa foi que pour lui ravir son honneur, on voulait la traîner de force dans un lieu infâme. La servante de Dieu abordait à peine le seuil maudit, lorsqu'elle s'écria : « O Jésus, mon amour, ma lumière et ma vie, voyez le malheur qui menace votre épouse ! Gardien de ma chasteté, hâtez-vous de me faire ressentir votre protection et ne souffrez pas que les loups déchirent la faible brebis du Sauveur. Je suis votre enfant, sauvez-moi. »

Sa prière achevée, elle prend le saint Évangile qu'elle portait toujours avec elle, et le parcourt avec autant de calme et de confiance que si elle se fut trouvée dans ses propres appartements. Elle se tenait sûre du secours du ciel. Il ne se fit pas attendre. Au moment où le premier libertin s'avance, un ange du ciel accourt, se met au côté de la modeste vierge, qui ne discontinue pas sa lecture, et d'un coup abat par

terre le jeune audacieux ; un autre arrive, il est frappé de cécité ; l'esprit céleste écarte ainsi par la terreur toute une troupe d'impudiques jeunes gens, l'un après l'autre.

L'épouvante et le respect eurent bientôt pris la place des mauvais instincts. La virginité triomphait, Jésus-Christ était vainqueur. On se précipite dans le honteux repaire non plus pour insulter la chrétienne, qui goûtait la plus grande sécurité sous les ailes de l'esprit céleste, mais pour l'admirer, pour contempler cet habitant des cieux, dont le regard lance des traits de flamme.

Sur un signe de son puissant gardien, Théophile se lève, le suit jusque dans une église qui n'était pas loin de là, sous le regard de tous les païens étonnés. A l'église l'ange dit à la bienheureuse vierge du Seigneur : « La paix soit avec vous, » et il disparaît aux yeux de tous.

Les gentils, ramenés à des idées plus saines par la vue de tous ces prodiges, s'écriaient : Quel Dieu ressemble au Dieu des chrétiens ! C'est saint Jérôme qui nous a laissé cette histoire. (*Saint Jérôme, Epist. 22 ad Eust. Surius.*)

Ce que les saints anges pensent du vice opposé à la pureté.

Un religieux bon et pieux éprouvait de fréquentes et très-fortes tentations contre la sainte et aimable vertu qui rend l'homme égal aux anges : il résistait vigoureusement et jamais il n'avait eu à se reprocher le moindre consentement aux suggestions du malin esprit. Mais soit qu'il cessât d'avoir pour le vice la

même horreur qu'autrefois, soit que par des circonstances indépendantes de sa volonté, il se fût exposé à des dangers qui réclamaient quelque secours extraordinaire, un jour étant en voyage loin de sa solitude, son bon ange se joignit à lui sous la forme d'un religieux étranger et le prémunit contre de nouvelles tentations de la manière qu'on va dire. Ils devisaient en marchant. Sur leur route, ils virent un cadavre en putréfaction, qui exhalait au loin une odeur, une infection insupportable. Le religieux détourna la tête avec dégoût, et sortant son mouchoir, témoigna toute l'horreur que la vue et l'odeur du cadavre lui inspirait. « Que faites-vous ? lui dit son céleste compagnon. — Eh ! quoi ! répondit-il, êtes-vous insensible ? ne sentez-vous pas cette puanteur ? »

On hâta le pas, et bientôt un jeune homme se montra à leurs yeux. Il était d'une mise exquise, parfumé, vermeil ; il portait dans ses mains un magnifique bouquet de belles fleurs ; il paraissait revenir d'une fête. A son approche, l'ange donna les marques du plus profond dégoût, détourna la tête, sortit son mouchoir qu'il tint devant son nez, jusqu'à ce que le jeune homme fût loin. « Je ne comprends pas votre conduite, dit le religieux à son compagnon. Tout à l'heure, vous n'avez pas paru sentir l'infection du cadavre, et voici que vous n'exprimez que de l'horreur pour ce jeune [homme qui a embaumé l'air en passant. »

« Les anges, lui répondit-il, sont insensibles aux odeurs fétides des corps qui se corrompent, mais ils ne peuvent supporter l'infection qu'exhale une âme impure. Ce jeune homme est l'esclave des passions les

plus honteuses et le péché impur le rend plus hideux à nos yeux qu'un cadavre qui tombe en putréfaction. L'âme chaste, au contraire, est pour nous comme une fleur du paradis. » Disant cela, l'esprit céleste disparut, et remplit le cœur du religieux d'un si vif amour pour la chasteté qu'il osait défier toutes les forces de l'enfer. (*Vie des Pères du désert, par le Père Marin*).

Tentations repoussées.

Le démon, éternel et implacable ennemi des âmes, livrait souvent à la vertu de sainte Madeleine de Pazzi des assauts terribles. Quoique habituée à voir les puissances infernales décharger sur elle la fureur que leur inspire toute âme consacrée au Seigneur, la bienheureuse se trouva un jour entourée de tant de spectres hideux et sollicitée au mal d'une manière si pressante, qu'elle en pâlisait et que, toute hors d'elle-même, elle appelait à grands cris l'archange saint Michel le conjurant de venir à son aide. « Seigneur, disait-elle, je mets ma confiance en vous, ne m'abandonnez pas à moi-même; ne permettez pas que je devienne le jouet de mes ennemis. » Fortifiée par la prière et se sentant soutenue intérieurement, elle défiait tous les démons de l'abîme en ces termes : « Que me voulez-vous ? Je suis à Jésus-Christ : fussiez-vous m'engloutir, je vous forcerai à me rendre à mon Dieu. »

Elle avoua plus tard qu'il lui semblait être en enfer, tant elle endurait de détresse et de tourments. En un instant on la vit inondée d'une sueur froide; ses traits tirés et livides auraient pu laisser craindre

qu'elle touchât au terme de la vie. Elle ne se contenta pas d'avoir conservé la grâce et la vertu, elle voulut effacer jusqu'aux moindres traces de la tentation et forcer le démon de s'éloigner. Pour cela, elle eut recours au procédé que Notre-Seigneur lui-même nous a enseigné et conseillé dans l'évangile. Le démon nous attaque-t-il du côté de la chair? c'est par l'affliction de la chair, qu'il faut en triompher. « Ce genre de démon n'est dompté que par la prière et le jeûne, » c'est-à-dire, par la pénitence et les macérations corporelles. Après avoir employé le premier remède, la sainte en appela à l'efficacité du second; s'empara d'une discipline, et à mesure qu'elle déchirait ses épaules innocentes, le tentateur et la tentation s'évanouissaient. Elle était favorisée de fréquentes révélations. Dans l'une d'elles, elle vit une légion de démons s'abattre sur le monastère et tenter les religieuses, ses sœurs, comme elle avait été tentée. Le terme extrême des luttes soutenues contre l'esprit séducteur est, tôt ou tard, d'une manière ou d'autre, l'aimable vertu de chasteté. Dire toutes les ruses employées par l'enfer pour faire succomber les âmes, serait chose difficile. Les bonnes religieuses se sentaient assaillies sans relâche, et presque partout, mais jamais au chapitre, « parce que, disait la servante de Jésus-Christ, le démon a en horreur la pratique de l'humilité et des humiliations volontaires dont le chapitre est le théâtre et l'occasion. » Mais aucune autre partie du monastère n'était respectée, même l'église. Animée d'un saint zèle et de courage à la vue de l'audace des démons impurs qui osaient pénétrer jusque dans la maison du Seigneur pour y poursuivre ses servantes, elle s'arma d'une

croix et les poursuivit en invoquant le Tout-Puissant et chantant ces versets du psaume soixante-sept : *Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus*. Que le Seigneur se lève et que ses ennemis soient mis en fuite. Aussitôt elle fut grandement consolée car Dieu lui donna de contempler la moitié du tableau qui lui avait été caché jusque-là. En effet, elle découvrit une infinité d'anges lumineux qui entouraient les épouses chastes de celui qui est le lis et la couronne des vierges, et une voix lui dit : « Ceux qui vous protègent sont plus nombreux et plus forts que ceux qui vous attaquent. » (*Bolland.*, 25 mai).

Sainte Ludgarde arrachée miraculeusement aux embûches d'un jeune libertin.

Sainte Ludgarde appartenait à une famille honorable et riche. Son père pensa de bonne heure à son établissement dans le monde et lui en parlait souvent lorsqu'elle n'était encore qu'une enfant. La petite fille, qui n'avait aucune expérience de la vie, souriait volontiers aux projets de son père et aimait à y ramener la conversation. Mais Notre-Seigneur l'ayant choisie pour son épouse, lui préparait des noces plus dignes et plus splendides que celles qu'elle rêvait sans les connaître. Pour lui inspirer le plus profond dégoût des délices de la terre, il se rendit visible à elle dans sa sainte humanité, et lui montrant son cœur percé pour notre amour : « Voilà, lui dit-il, celui que tu dois aimer uniquement, et qui seul comblera ton âme du bonheur après lequel tu soupîres. » Dès lors, Ludgarde ne s'occupait plus de toilette, ni d'amusements mon-

dains. Si des tentations, des pensées vaines se présentaient, elle les dissipait facilement au souvenir de l'amour et des douleurs de son divin Epoux. Elle demanda d'entrer dans un monastère, comme pensionnaire, en attendant qu'elle pût s'y consacrer au Seigneur par les vœux de religion. Elle s'y trouvait à l'abri des dangers et des séductions du monde, heureuse et profitant tous les jours en vertu, lorsqu'elle fut appelée auprès de sa sœur qui demeurait à quelque distance de ce saint asile. Elle devait faire le trajet à cheval, et elle se mit en route, accompagnée de quelques personnes. L'innocente enfant avait oublié les poursuites passionnées d'un jeune militaire qui avait demandé sa main et qu'elle avait éconduit. En désespoir de cause, celui-ci ayant été informé qu'elle devait aller chez sa sœur, avait conçu le projet de l'enlever de force, et l'attendait, à l'entrée de la nuit, sur un point de la route isolé, applaudi et soutenu par des jeunes étourdis qu'il avait mis dans son secret. Lorsque la servante de Dieu fut arrivée au point qui paraissait favoriser l'exécution du coup médité, le militaire tombe sur la suite de Ludgarde, la disperse en brandissant ses armes, et s'approchant de la jeune fille, veut tendre la main pour l'enlever. Celle-ci ne perd pas contenance, et tandis qu'on est occupé à retenir son cheval, elle s'élançe, et poussée intérieurement par une voix qui l'encourage, elle se jette dans une forêt voisine ; on se met à sa poursuite, mais elle parvient si heureusement à s'effacer aux yeux de ses persécuteurs qu'elle échappe à toutes leurs recherches. Ils paraissaient frappés d'aveuglement, et elle semblait portée sur les ailes du vent. Comment des sol-

dat, jeunes et lestes, n'ont-ils pu parvenir à s'emparer d'une enfant timide et faible? Voici la clef du mystère. Avertie du danger qu'elle courait, Ludgarde vit son bon ange venir à son aide. L'esprit céleste se mit à ses côtés, dirigea ses pas à travers les sentiers les plus difficiles de la forêt, et la conduisit saine et sauve dans la maison de sa nourrice, qui n'en était pas très-loin. Peut-être la rendit-il invisible, peut-être la transporta-t-il lui-même? (*Boll. Vie de la sainte*).

CHAPITRE IX.

SECOURS TEMPORELS.

Les saints Anges nous secourent aussi bien dans nos besoins corporels que dans ceux de l'ordre purement spirituel et de la grâce. Leurs attentions délicates auprès des élus de Dieu sont celles d'un frère bien-aimé, d'un bienfaiteur généreux, d'une tendre mère. Instruments de la Providence divine qui donne aux plus petits insectes leur pâture de tous les jours, en temps opportun, ils sont les pourvoyeurs des pauvres, de l'orphelin, du malheureux. D'où leur vient cette charité tendre, compatissante? De la source même de la charité, de Dieu à qui ils sont sûrs de plaire par leurs soins empressés et dont ils imitent la bonté inépuisable qui fait pleuvoir sur le champ du juste comme sur celui des méchants. Dieu est un monarque riche et débonnaire, dans le palais de qui tout abonde, et dont les ministres fidèles invitent, appellent, contraignent d'entrer quiconque veut prendre part à son festin. Ils les servent eux-mêmes au nom de leur maître et d'une manière digne de sa grandeur et de sa miséricorde. Voyez les lis des champs, disait notre Seigneur, voyez ces petits oiseaux qui n'ont ni greniers, ni récoltes : mon Père les nourrit,

laissera-t-il périr sans secours l'homme qui l'invoque? Non; une main occulte les soutiendra, lorsque tout paraîtra désespéré de la part des créatures, lorsque parents, amis feront la solitude autour de la *demeure désolée*; cette main est celle de l'Ange, ou celle que l'Ange a dirigée vers l'infortuné.

Anges pourvoyeurs. Isaïe.

Isaïe, persécuté par une reine cruelle qui lance à sa poursuite une légion d'espions ennemis, se laisse tomber au pied d'un arbrisseau. Las d'une vie errante et si tourmentée, ne sachant plus où se réfugier, il appelle la mort et prie le Seigneur de mettre un terme à ses douleurs. Il s'assoupit au milieu de ces pensées désolantes. Soudain une main le secoue, et une voix lui dit : Tu as besoin de manger; voilà du pain et de l'eau; prends. Le prophète regarde, et voit l'Ange de la Providence qui avait entendu le cri de son âme. Dieu l'envoyait à son aide. Deux fois survient le même sommeil, fruit d'une fatigue excessive, deux fois l'esprit céleste lui présente ce pain symbolique et lui donne ensuite les instructions du Ciel. Ah! que le Seigneur est bon!

Traits de la vie de sainte Brigide.

Sainte Brigide, ou Brigida, fut une enfant de bénédiction. L'Ecosse était sa patrie. Pour pouvoir conserver la virginité qu'elle avait promise à Dieu, sans être obligée de résister à ses parents et de les affliger par un refus, elle demanda à Dieu de lui envoyer

quelque difformité capable d'empêcher le mariage projeté par sa famille, et de dégoûter son fiancé de ses desseins. Dieu l'exauça ; elle perdit un œil et, à la place de l'œil perdu, il lui survint une plaie dégoûtante. Libre désormais de tout souci de ce côté, elle se livra tout entière à la piété, à l'oraison, aux œuvres de charité. Elle était si compatissante qu'elle ne savait jamais rien refuser. Dieu ne lui refusait également jamais rien ; les saints Anges devinrent ses fournisseurs, ses défenseurs. Elle jouissait presque continuellement de leur présence. Avait-elle formé un désir quelconque pour elle ou pour ceux qui s'adressaient à elle ? aussitôt ces esprits d'amour, comme des ministres fidèles, le remplissaient. Des voyageurs s'étaient égarés dans une forêt obscure, et s'étaient jetés à travers des chemins impraticables, où ils seraient morts de besoin et de froid. La Sainte en fut avertie par révélation. Sans perdre de temps, ne pouvant courir ni envoyer personne à la rencontre de ces malheureux, elle fit allumer un grand feu dans sa maison, et se mit à préparer de l'eau chaude et des aliments. Cependant elle ne cessait point d'invoquer le secours d'en-haut en faveur des pauvres voyageurs. Son bon Ange répondant à sa demande, leur apparut sous la forme d'une grande lumière et les dirigea jusqu'à la maison de la Sainte qui leur donna une noble hospitalité. — Une autre fois qu'elle était venue rendre visite à ses parents, son céleste gardien l'avertit que leur maison allait devenir la proie des flammes. Aussitôt elle donna l'alarme : c'était au milieu de la nuit. Sa famille ne voyant point de danger, hésitait à croire à ses paroles ; elle ne les détermina à sortir qu'à force de prières.

Un instant après, l'incendie se déclarait. Elle avoua à l'une des vierges qui l'accompagnaient et qui était ravie d'admiration à la vue de ce prodige, qu'elle vivait dans des rapports incessants avec les esprits célestes. Elle en reçut une faveur que peu de Saints ont partagée avec elle, celle de la bilocation : pendant ses extases, elle était transportée par les Anges à Rome, où elle assistait aux offices célébrés par le Souverain Pontife, et elle revenait dès qu'ils étaient finis. Avait-elle à transporter une pièce de bois que plusieurs hommes forts ne pouvaient remuer ? elle l'entreprenait, et son bon Ange l'aidant, elle en venait à bout. Survenait-il des visiteurs dans un moment où elle se trouvait complètement dépourvue de toute sorte de provisions ? elle ne se troublait nullement ; après une courte prière, son bon Ange lui indiquait où elle devait en trouver abondamment, ou bien les lui apportait lui-même. On peut dire que sa vie se passa presque tout entière avec les habitants du Ciel. (*Boll. Vit. S. Brigid. 1. Février.*)

Angé libérateur. Sainte Hildegonde.

Césaire fait, en quelques pages, l'histoire d'une religieuse de Citeaux, dont la vie fut, on peut l'avancer sans crainte, un miracle perpétuel. Elle s'appelait Hildegonde. Née d'un riche bourgeois des environs de Cologne, Hildegonde fut très-jeune encore privée de sa mère ; son père consacra tous ses soins à son éducation : il l'aimait éperdument, car elle était l'image vivante de sa mère. A cette époque, fin du douzième siècle, les saints lieux étaient très-fréquentés. De l'Allemagne surtout de nombreux pèlerins

partaient tous les ans, emportés par un zèle dont nous n'avons plus une seule étincelle. Le père de Hildegonde, homme de foi ardente, fut de ce nombre, mais ne voulant point se séparer de sa fille bien-aimée, il l'emmena avec lui. En route, il tomba malade à Tyr, confia à un serviteur l'administration de ses biens et l'établit tuteur de la jeune enfant. A peine avait-il rendu le dernier soupir, que cet homme méchant et avare s'empara de l'argent de son maître et abandonna la pauvre petite. Lorsqu'elle se vit seule et sans ressource dans une ville étrangère, Hildegonde se prit à pleurer. On comprend sa désolation. Le besoin la fit sortir de la chambre dans laquelle elle s'était d'abord renfermée, elle tendit la main, elle mendia son pain ; mais comme elle ne savait pas le syriaque, elle alla avec les petits enfants apprendre à lire dans une école publique. Probablement son père, pour ne pas exposer son innocence dans un si long voyage, lui avait donné des habits de garçon ; de sorte qu'elle se trouvait avec les autres, sans crainte, sous l'aile de son ange gardien, conservant les habitudes de prière, de piété et de modestie qu'elle avait contractées de bonne heure au foyer paternel. La providence, mère des orphelins, lui fit faire la rencontre de quelques pèlerins allemands ; l'un d'eux, riche seigneur de Trèves, touché de la position critique et de la douleur du pauvre enfant abandonné, le prit avec lui, se l'attacha en qualité de domestique. A cette époque l'église de Trèves venait de perdre son pasteur, et l'empereur voulait lui en imposer un de son goût et de son choix, contrairement aux intentions de Lucius qui occupait la chaire de saint Pierre. Il s'agissait de

donner au pape avis des intrigues de l'empereur qui faisait soigneusement garder les frontières, de sorte que nul n'osait risquer sa vie, en affrontant sa colère. Le patron de Hildegonde jeta les yeux sur elle ; elle avait grandi, elle avait l'air d'un jeune laquais ; il pensa qu'on ne la remarquerait pas ; il la décida et elle partit pour Vérone où le souverain Pontife se trouvait, emportant un long mémoire enfermé dans un bâton creux. Elle arrivait près d'Augsbourg, un voyageur l'accosta pour faire route ensemble, sans manifester d'autre intention que celle de diminuer l'ennui du chemin. Tout à coup des officiers de police accourent. Le compagnon d'Hildegonde qui n'était autre qu'un voleur, se voyant dépiqué, jette à ses pieds un paquet qui renfermait des objets volés, s'enfuit et se cacha si bien que les sbires ne voyant qu'Hildegonde, la prennent pour le larron et la traduisent devant le juge. La justice était aussi expéditive que cruelle au moyen-âge. Le juge condamna le prétendu voleur à la potence et ne lui laissa que le temps de se confesser. Hildegonde déclara au prêtre qui lui fut envoyé l'erreur de ses accusateurs ; pour preuve de son innocence, elle montra la lettre destinée au pape et indiqua l'endroit de la forêt où le vrai coupable s'était caché. Sur son indication, on cerne le bois : l'homme est découvert, condamné et immédiatement pendu.

Hildegonde allait poursuivre son voyage, lorsque les parents du voleur tombent sur elle, et sans autre forme de procès, la pendent elle-même dans un lieu écarté et s'en vont. L'injustice triomphait une deuxième fois. Mais, ô merveille de la bonté de celui qui entend

toujours le cri de l'innocence! Pendant qu'on passait le lacet au cou de Hildegonde, son bon ange la soutenait : on la croyait morte, elle était dans la société des esprits célestes. Deux jours s'écoulèrent ainsi, Dieu le permettant, pour faire mieux éclater la grandeur du miracle. Après ce temps, des bergers, dont les troupeaux paissaient dans les environs, voulurent par esprit de charité donner la sépulture au pauvre pendu. Mais à peine la corde coupée, quel n'est pas leur étonnement! Le corps au lieu de tomber descend insensiblement à terre, porté dans les mains d'un ange. Effrayés du prodige, ils s'enfuient, et Hildegonde, pénétrée de reconnaissance, bénit le Seigneur, et son aimable protecteur. Vous voilà libre, lui dit l'ange. Où voulez-vous aller? — Mon bon Seigneur, répondit-elle, je voudrais accomplir la mission qui m'a été confiée. Comme elle finissait de parler, la pieuse vierge se trouva aux portes de Vérone, et l'ange la laissa comblée de consolation; mais avant de se retirer, le fidèle ministre des miséricordes du ciel lui révéla l'an, le jour et l'heure de sa mort.

Hildegonde avait pris le nom de Joseph, pour obtenir du saint époux de Marie la grâce d'une chasteté parfaite, et sur la recommandation d'un pieux personnage, elle fut admise sous le nom de Fr. Joseph, dans un monastère de Cisterciens, dans le diocèse de Worms. Fr. Joseph ne pouvait oublier les faveurs extraordinaires dont il avait été comblé. Il fut un modèle de régularité et de modestie, de mortification, d'abnégation et de piété. Il eut bientôt achevé sa course; à peine deux ans s'étaient écoulés que, presque sans maladie, il se sentit appelé à la gloire.

Sur son lit de mort, Hildegonde fit une confession générale au prier du monastère, et ne lui taisant qu'une seule chose, son sexe, elle lui dévoila tant de merveilles de grâce que celui-ci avait peine à ajouter foi à ses paroles. Pour preuve de la vérité des choses que je vous dis, ajouta Hildegonde, si je ne meurs pas tel jour, si avant ma mort je ne perds pas l'usage de la parole, comme l'ange me l'a prédit, pendant environ une demi-heure, vous penserez ce que vous voudrez de moi. Je sais à qui j'ai donné ma foi et mon amour; ma course est finie et j'attends avec confiance la couronne. Sa mort arriva, ainsi qu'elle l'avait indiqué, le mardi d'après pâques. Dieu ne voulut pas laisser sa vertu enfouie avec son chaste corps, et permit qu'on découvrit son nom, sa famille et l'exactitude de tout ce qu'elle avait révélé au prier. Son tombeau attira bientôt beaucoup de personnes qui se recommandaient à son intercession. (*Vie et actions héroïques de plusieurs Moniales du saint Ordre de Cîteaux, par Jean d'Assignin, 2, 4*).

Secours opportun.

Le vénérable père Canisius, l'apôtre de l'Allemagne et le plus grand antagoniste des partisans de Luther, fut plus d'une fois tiré des plus grands dangers par l'intercession des puissances célestes. Un jour, emporté par son zèle, il voulut traverser à cheval une vallée coupée par un fleuve débordé. Il avait à sa suite un missionnaire de sa société et un paysan pour guide. Le paysan, qui connaissait le pays, marchait en avant. « Tout allait bien, tant que nous

descendions la montagne (c'est le compagnon du bienheureux qui parle), mais parvenus à la vallée, nous vîmes avec effroi une vaste étendue d'eau entourée de montagnes, d'où se précipitaient des torrents. On ne pouvait discerner le lit du fleuve, parce que tout était plaine liquide : *Omnia pontus erant*, et les flots venaient battre les flancs des chevaux. J'aurais désiré que le père provincial suivit immédiatement le guide, mais il n'en voulut rien faire, prétendant que son cheval était bon et sûr. Ainsi, il marchait le dernier. J'avais je ne sais quel pressentiment qu'un malheur nous menaçait. Tout alla pourtant assez bien pendant trois ou quatre milles. Je me retournais de temps en temps pour voir si le bon père nous suivait. Tout à coup je le vois couvert par les flots, ayant un pied pendant et l'autre engagé dans l'étrier ; ses mains tenaient la bride et l'arçon de la selle. Il allait ainsi, traîné par son cheval, à moitié suffoqué par les eaux, ne pouvant ni s'aider lui-même, ni être secouru par nous. Le guide me criait que si je faisais un pas de plus j'étais perdu, et il disait vrai ; car le courant était si fort qu'il m'eût infailliblement entraîné dans ce danger, et réduit à l'impossibilité de le secourir ; je me mets à le recommander avec larmes à Dieu, et aussitôt je vis marcher devant moi un homme grand et robuste, que je n'avais pas encore aperçu. Je crie et lui fais signe d'accourir. Il vient, dégage le père, le remet à cheval et le conduit vers les prairies. Alors je mets pied à terre, j'embrasse le père et lui dis : Ah ! combien j'ai éprouvé de peines en voyant votre situation ; mais ne sachant comment faire pour venir à votre aide, je vous ai recommandé à Dieu. — En

vérité, me répondit-il, je n'ai jamais été plus content qu'à cette heure, et je disais de bon cœur : *Cupio dissolvi et esse cum Christo*. S'adressant ensuite à l'homme qui avait été son libérateur, si toutefois c'était un homme, il lui dit : Nous souperons ensemble et je vous récompenserai. L'étranger lui répondit avec un visage content, je ne sais quelles paroles. Nous remontâmes à cheval, et notre nouveau guide marcha devant nous pendant quelque temps; mais quand nous étions sur le point de quitter les terrains inondés, il disparut. J'ai toujours cru que ce n'était pas un homme, mais un ange envoyé par Dieu pour sauver le père Canisius et le conserver encore quelques années, afin qu'il travaillât à la défense de l'Eglise par ses prédications, ses écrits et ses vertus. » (*Vie du révérend père Canisius, béatifié en 1867*).

Anges conducteurs.

Des voleurs cachés dans une forêt du couvent que dirigeait le saint abbé Coëmgène, en Irlande, avaient formé le dessein de tomber, pendant la nuit, sur une ferme voisine, dépendante du monastère, et de la dévaliser après avoir mis à mort les paysans qui l'exploitaient. Le serviteur de Dieu en ayant été informé par révélation, s'empressa de chercher quelqu'un pour avertir les gens de la ferme de se mettre à l'abri d'un coup de main. C'était pendant la nuit; le saint abbé ne trouva personne à sa disposition, si ce n'est un pauvre homme aveugle. Ne pouvant faire mieux, il eut recours à la prière et ordonna en vertu de la sainte obéissance à cet aveugle de partir tout de

suite sous la garde de Dieu et de ses saints Anges, et d'aller avertir les habitants de la ferme. Celui-ci obéit sans rien dire, et se mit en route plein de confiance dans les prières de Coëmgène. Sa confiance et son obéissance furent aussitôt récompensées. Un ange se fit voir à ses yeux fermés à la lumière depuis sa naissance, et lui servant de guide et de flambeau, le mena jusqu'à la ferme. Le message rempli, l'aveugle retourna au monastère sous l'escorte et à la lueur de son céleste conducteur. Pendant ce temps les paysans firent bonne diligence, et lorsque les voleurs arrivèrent, ils ne trouvèrent plus rien à prendre. (*Act. SS. 3 juin.*)

L'ange rend invulnérable le ministre du Seigneur.

Saint Erasme était évêque d'Antioche, lorsque Domitien lança son décret sanguinaire contre les chrétiens dont il voulait, disait-il, purger l'empire romain. Erasme se retira dans le désert, où il vécut pendant sept ans dans les exercices de la pénitence la plus dure. Il y était destitué des choses les plus indispensables à la vie ; mais Dieu vint à son secours, et comme saint Paul ermite, il se nourrit d'aliments qu'un corbeau lui apportait tous les jours. Il parvint bientôt à un si parfait détachement et à une union avec Dieu telle qu'il méritait de voir les Esprits célestes venir à lui, lui tenir compagnie et s'entretenir familièrement avec lui comme des amis intimes. Les bêtes féroces s'approchaient du saint évêque pour lui demander des caresses et se couchaient à ses pieds. Après sept ans de cette vie plus angélique qu'humaine, la voix d'un messenger du Ciel lui dit : Erasme, retournez chez vous

à Antioche. Erasme se leva aussitôt et prit la route de la ville. Une haute réputation de sainteté l'y avait précédé. Les malades accouraient sur son passage et il les guérissait en faisant sur eux le signe de la croix. Témoins de ces prodiges, plusieurs païens se convertirent à la foi et demandèrent le baptême. On ne tarda pas à le dénoncer à Domitien. Le tyran le cita à son tribunal et lui dit avec orgueil : « Qui êtes-vous ? — Chrétien, répondit le noble confesseur. » Il paraissait devant son juge plutôt comme son maître que comme son sujet ; car il portait sur ses traits un air de majesté, et dans ses yeux brillants, dans son ton de voix et ses paroles quelque chose de si distingué qu'on l'aurait pris pour un être surnaturel. « Sacrifie, lui dit le tyran, ou je te livrerai aux supplices. — Jamais, répondit fièrement le serviteur de Dieu, je ne fléchirai les genoux devant des pierres et du bronze ; je vous l'ai dit, je suis chrétien. » L'empereur ordonna de lui déchirer les côtes à coups de verges garnies de pointes aiguës et de plomb. Pendant cette flagellation, Erasme s'écriait à haute voix : Seigneur, venez à mon aide ; je vous rends grâces, ô Jésus, mon divin maître, de m'avoir accordé ce que j'ai si longtemps et si ardemment désiré. L'empereur feignant d'être touché de compassion, lui dit : Erasme, vous êtes encore jeune, soyez sage, sacrifiez et je vous admettrai parmi les officiers de ma maison. Erasme ne répondit que par le mépris à ces paroles insidieuses. Dioclétien, emporté par la colère, le fit battre de nouveau ; les bourreaux fatigués furent remplacés trois fois, mais le corps du confesseur semblable à du marbre resta invulnérable. A cette vue, le peuple de s'écrier : que le Dieu des

chrétiens est grand ! L'empereur honteux de sa défaite remit au lendemain le sort du martyr, et l'ayant fait charger de chaînes énormes depuis la tête jusqu'aux pieds, il ordonna qu'on le renfermât et qu'on le gardât à vue, menaçant de la peine capitale quiconque lui donnerait seulement une goutte d'eau. Erasme, joyeux et chantant des psaumes, entra dans la prison. Il n'y resta pas longtemps, des anges accoururent, remplirent la prison d'un nuage de parfums qui se faisait sentir au dehors, et d'une lumière plus douce que celle du soleil. Son céleste gardien lui dit : « Me voici avec vous, Erasme. » A cette parole, les chaînes se fondirent comme la cire devant le feu, et le Saint comblé de délices ineffables se remit à chanter avec plus d'ardeur la gloire du Seigneur. Le matin venu, Dioclétien ordonna de le ramener au tribunal, mais lorsqu'on entra dans la prison on la trouva vide. A cette nouvelle, l'empereur se frappa le front disant : « Je suis vaincu, joué, déshonoré ! Que va-t-on dire de moi ? » Le peuple qui avait en grande vénération le serviteur de Dieu, et qui croyait qu'on allait le mettre à mort, accourut au palais en criant : « Qu'on le délivre ; c'est une horreur de faire périr un homme si juste. » Il n'avait pas besoin qu'on intercédât en sa faveur, il était sous bonne garde, car son bon ange l'avait pris avec lui et l'avait transporté en Italie. Là, nourri par son céleste gardien, il donna libre cours à son zèle et convertit une infinité de païens. Averti enfin du moment de sa mort, il se contenta de réciter ce verset du psaume vingt-unième : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains ; » et aussitôt il fut entouré d'une légion d'anges qui recevant son âme pure dans leurs

main, la transportèrent dans les tabernacles éternels. Peu de Saints ont été autant que lui l'objet de l'amitié des Princes du Ciel. (*Boll. 2 juin.*)

L'Ange de saint Félix l'envoie secourir son évêque
qui se mourait de faim et de froid.

Ce que les saints Anges ne font pas par eux-mêmes, ils le commandent aux serviteurs de Dieu pour exciter leur charité, pour leur donner lieu d'acquérir de nouveaux mérites.

Vers l'an 268 vivait à Nole, en Campanie, Félix, fils d'un vétérân des légions romaines. De bonne heure il avait fait vœu de ne servir que Jésus-Christ. A la mort de son père, il vendit son patrimoine et en distribua le prix aux pauvres, pour se mettre sans embarras d'aucune sorte, à la disposition de saint Maxime, son évêque. La modestie, l'innocence de ses mœurs et sa prudence consommée, lui conquièrent toute l'affection du vénérable pontife qui, peu de temps après, l'ordonna lecteur, exorciste, diacre et prêtre. Quand l'édit de persécution fut promulgué par le sanguinaire empereur d'Occident, les chrétiens de Nole supplièrent le vieil évêque Maxime de s'éloigner de la ville. Il y consentit, et, laissant toute l'administration de sa chère Eglise désolée au prêtre Félix, sortit seul à pied durant la nuit pour chercher un asile dans les rochers de la montagne. Le lendemain, Félix lui-même était arrêté par ordre du magistrat de Nole. Après avoir subi le supplice de la flagellation, il fut jeté, pieds et mains liés, dans un étroit cachot, dont le sol était semé de débris de verre cassé, afin de prolonger ses dou-

leurs, de les augmenter même et de ne lui laisser aucun repos. Le généreux confesseur rendit grâces à Dieu d'avoir été trouvé digne de souffrir pour son nom. La nuit était venue et il continuait à prier. Tout à coup la prison s'illumina d'une splendeur céleste, et un ange lui apparut et lui dit : « Félix, serviteur de Jésus-Christ, suis-moi. » Le Confesseur croyait rêver. Il répondit en montrant ses chaînes et la porte fermée du cachot : « Je ne saurais faire un mouvement dans l'état où je suis, et les gardes qui veillent derrière cette porte m'empêcheraient de sortir, quand même vous l'ouvririez devant moi. — Lève-toi, dit l'Ange. » Félix, pour obéir, fit un effort, se souleva sur son lit de douleur : au même instant, les fers qui entravaient ses pieds et ses mains se détachèrent d'eux-mêmes, la porte s'ouvrit sans que le sommeil des gardes fût interrompu. Félix, sur les pas de son guide céleste, sortit donc sain et libre. Ils marchèrent longtemps sans rien dire par des chemins inconnus et scabreux. Au moment où l'Ange l'abandonna, Félix était dans une région déserte de la montagne voisine de la ville. Le jour commençait à paraître; regardant autour de lui pour s'orienter, le saint prêtre aperçut non loin du lieu où il se trouvait, un vieillard étendu sans mouvement et presque sans vie sur le rocher. Il s'approcha, c'était Maxime son vénérable évêque, demeuré sans nourriture depuis son départ de la ville épiscopale. Il attendait la mort dans ce désert. Félix essaya de le réchauffer dans ses bras et de le rappeler à la vie. Une grappe de raisin sauvage était suspendue au flanc du rocher; Félix en fit distiller la liqueur sur les lèvres desséchées du vieillard. L'évêque reprit un

peu de force, la parole lui revint, il reconnut son libérateur, l'embrassa tendrement et lui dit : « Vous êtes donc enfin venu ! Dieu me l'avait promis. Ramez-moi, je vous prie, au milieu de mon troupeau bien-aimé. C'est là qu'un évêque doit mourir. »

Félix eût bien voulu charger sur ses épaules ce précieux fardeau, mais outre la fatigue de la course qu'il avait faite, ses plaies des jours précédents bien que guéries l'avaient laissé dans une grande faiblesse ; il eut recours à Dieu, et son bon ange reparaissant aussitôt l'aida à relever l'évêque et lui rendit les forces de sa jeunesse. Le saint vieillard fut rapporté ainsi chez lui et confié aux soins d'une vieille femme, son unique domestique. Félix lui-même, après avoir reçu la bénédiction de Maxime, demeura caché dans la retraite : désormais elle fit ses délices ; il y cultivait un petit jardin dont il partageait les fruits et les légumes avec les indigents, il passait en contemplation de longues heures du jour et de la nuit, et si parfois, lorsque la persécution se fut un peu ralentie, il en sortait, c'était pour instruire le peuple. Les païens irrités et furieux voulurent le poursuivre l'épée à la main pour lui donner la mort. Saint Félix se retira derrière un pan de vieille mesure, et une araignée qui avait tendu sa toile pendant qu'on courait sur lui, le cacha miraculeusement aux yeux des persécuteurs. Pendant six mois il vécut au fond d'une citerne. Guidée par l'Ange qui avait si souvent assisté le saint confesseur, une femme déposait tous les jours sur les bords de la citerne la nourriture qui lui était nécessaire, sans même savoir quel était celui qui en profitait. Après que des jours plus calmes furent venus, Félix voulut rester dans sa

pauvreté. Il ne put jamais consentir à accepter la dignité de l'épiscopat. Dénué de tout et n'ayant qu'un seul habit, il s'en dépouillait encore pour revêtir de plus pauvres que lui. Lui offrait-on de riches présents ? il répondait en souriant qu'il avait assez de la grâce de Jésus-Christ. Il acheva ainsi son pèlerinage au terme d'une heureuse vieillesse, et fut enterré dans sa chère solitude, sur laquelle saint Paulin de Nole qui nous a laissé tous ces détails, fit élever une magnifique basilique, sous le règne de Constantin. (*Hist. Eccl. Rohrb. Dar. ac. livr. 29. Chap. 5 de la 1^{re} époque, vers 268.*)

L'ange coadjuteur. Saint Barthélemy de Brescia.

Saint Barthélemy de Bresce en Lombardie, convers de l'Ordre des Servites, était attiré à l'oraison par une grâce spéciale et si forte qu'il laissait tout ce qu'il avait reçu ordre de faire pour s'y livrer. Ce fut pendant longtemps un mystère pour les religieux du couvent. Il était cuisinier, il arrivait assez souvent que peu d'instants avant l'heure des repas, rien ne paraissait préparé. Les frères en prenaient occasion de le gronder. « Il n'est pas temps de prier, disaient-ils, préparez le repas de la communauté. On va sonner le dîner et rien n'est prêt. — Pardon, répondait-il sans s'émouvoir, je vais m'en occuper et vous serez contents. » Toutefois, il ne bougeait pas de place et continuait sa prière ; on revenait à la charge, et même on lui adressait des semonces un peu vives ; quoi qu'on lui pût dire, le serviteur de Dieu ne se levait qu'au moment même du repas. Alors, ô surprise, on trouvait que tout

était prêt et les tables servies très-proprement. On reconnut enfin l'intervention de son bon ange qui, pour lui, faisait la cuisine, disposait les couverts, garnissait les tables. Il en était de même, lorsqu'il s'agissait de laver la vaisselle, d'écurer les pots, de distribuer et de remettre en ordre toute la batterie de sa cuisine. Un jour, une chaudière pleine des aliments qui allaient faire la partie principale du dîner, se fracasse entre ses mains. La viande, les légumes, tout tombe à terre. Il n'avait plus le temps de préparer autre chose. Il ne se désola pas ; il se jeta à genoux, fit tranquillement une petite prière, et son bon ange répara si bien et si vite les dégâts de sa maladresse, que personne ne vit rien et que tout le monde fut servi à temps. (*Vie de saint Barth.*, par F. Gianis, dans Bolland. 24 août).

L'innocence vengée.

Un jeune seigneur de la Carinthie avait épousé une demoiselle noble et très-pieuse qui voulut être appelée Hildegarde, du nom de son époux. Lorsque celui-ci s'absentait pour la chasse, Hildegarde se livrait en toute liberté à ses exercices de piété, de concert avec une servante dévouée qui partageait ses goûts. Au retour d'une excursion, le comte rencontrant une personne employée au service de sa maison, femme méchante et jalouse, lui demanda si elle savait où était la comtesse, s'il était venu des étrangers, et enfin tous ces petits détails qu'un maître est bien aise de connaître en rentrant chez lui. La méchante créature profita de l'occasion pour dénigrer la sainte dame, inventa contre elle mille histoires honteuses et finit

par se parjurer, pour donner plus de poids à ses assertions. Le comte imprudent ajouta une foi aveugle à cette noire calomnie et monta en colère dans les appartements de sa femme. Soit que celle-ci n'eût pas entendu frapper, soit qu'elle fût dans son oratoire avec sa fidèle servante, elle tarda un instant à se présenter. Il n'en fallut pas davantage pour convaincre le mari jaloux que les accusations, qu'il venait d'entendre, étaient fondées. Il devint furieux, força les portes, se saisit de la pieuse comtesse, la foula et la traîna par les cheveux, et enfin la précipita par la fenêtre d'une tour élevée, surplombant les rochers aigus sur lesquels le château était bâti. La servante poussait des cris, et protestait de l'innocence de sa maîtresse. Le comte, n'écoutant que sa passion, la saisit également et la lance dans l'abîme. Il croyait s'être vengé, il n'avait fait que procurer la plus éclatante justification des deux innocentes victimes. En effet, un ange les reçut dans ses mains, au moment même qu'elles étaient suspendues en l'air, et les déposa doucement en lieu sûr. Quel ne fut pas l'étonnement du comte, lorsque, regardant par la fenêtre, il les vit priant Dieu et le remerciant d'un miracle si signalé. Les esprits célestes se tenaient à leurs côtés, unissant leurs voix à leurs actions de grâces et faisant retentir les airs de leurs plus suaves mélodies. Honteux de son crime, il voulait le réparer aussitôt, et cherchait un moyen de retirer sa femme et la servante du milieu des rochers. Les anges lui épargnèrent cette peine, et remontèrent eux-mêmes les saintes femmes. Le comte fut puni et privé de la vue, jusqu'à ce qu'il eût fait une juste réparation de son crime. (*Boïland. Vie de sainte Hildégarde, Palatine de Carinthie, 5 février*).

Les Compagnons de voyage.

Dieu se plaît à multiplier les prodiges pour les âmes généreuses qui s'immolent à sa gloire ; c'est en leur faveur surtout qu'il commande à ses anges une vigilance incessante, c'est à elles que ces esprits heureux réservent leurs plus délicates attentions. Nous en avons des preuves dans la vie de la bienheureuse Marie d'Oignies. La servante de Dieu avait l'habitude de faire tous les ans le pèlerinage d'un sanctuaire de la très-sainte Vierge, distant de deux bonnes lieues de la maison qu'elle habitait. Ce jour était une fête pour elle, car il ne se passait jamais sans lui apporter quelques grandes consolations, quelques grâces de la sainte Vierge. Aussi s'y disposait-elle par des mortifications et par une dévotion extraordinaires. Une année, elle entreprit de réaliser ce pèlerinage, pieds nus ; l'hiver était rude, le chemin couvert de glace, le froid était extrême, et elle y était d'autant plus sensible qu'elle était plus délicate. Elle fit ce trajet en compagnie d'une seule servante, qui ne connaissait pas la route, route difficile, parce qu'il fallait traverser des forêts épaisses, sillonnées d'un nombre considérable de sentiers qui se croisent en tout sens. Elles étaient exposées à errer longtemps, si un esprit céleste n'eut marché devant elles, et par la clarté qu'il répandait autour de lui, ne leur eût servi de guide. La servante de Dieu fit son pèlerinage à jeûn, passa la nuit en prières et ne se remit en route que le lendemain vers le soir, sans avoir pris aucune nourriture, de sorte qu'elle était si faible qu'elle n'aurait jamais

pu arriver chez elle, si deux anges n'étaient venus de nouveau à son aide. Ils se mirent à ses côtés, la prirent chacun par un bras, comme on fait pour les enfants, et la reconduisirent ainsi doucement dans sa maison.

Une autre fois qu'elle revenait du même pèlerinage, le ciel s'assombrit, et bientôt une forte pluie commença à tomber. Marie ne prévoyant pas cet orage, n'avait pris aucune précaution, aucun vêtement propre à l'abriter contre la pluie. Néanmoins, elle ne reçut pas une seule goutte d'eau. Les saints anges l'en garantirent ; elle les vit planer au-dessus de sa tête en forme d'étoiles qui la suivaient et détournaient la pluie. La bonté divine a des ressources que ne présume pas notre faible intelligence.

Elle pratiquait des pénitences effrayantes. Son amour pour Jésus crucifié lui rendait possible ce qui paraît dépasser de beaucoup les forces de la nature. Mais la plupart de ses actes de crucifiement étaient suivis d'une visite céleste. Après les fêtes de Pâques, elle fut, dit son illustre biographe, transportée d'un tel amour pour Jésus et conçut pour elle-même une telle horreur, qu'ivre du vin des celliers célestes, elle se coupait de gros morceaux de chair. L'extase la surprit dans cette opération ; mais un séraphin vint mêler ses ardeurs aux ardeurs qui dévoraient cette grande âme et la rendit insensible à la douleur.

Pendant trois ans consécutifs, elle jeûna au pain et à l'eau, ne prenant son faible repas que le soir et ne se dispensant d'aucune des autres pratiques crucifiantes, comme les veilles, les disciplines sanglantes, les prostrations, etc. Mais un admirable adoucissement lui

était ménagé, qui rendait légère sa pénitence : car, du moment qu'elle se signait avant de manger jusqu'à la fin des grâces, des anges descendaient du ciel sans cesse, tantôt les uns, tantôt les autres, et lui donnaient tant de consolations qu'elle ne faisait aucune attention à sa grossière nourriture. (*Sa Vie, par le cardinal de Vitry, c. 2, dans Bolland.*)

Prisonnier délivré par un ange.

Un roi d'Irlande (Logorius) apprenant la conversion à la foi d'un prince qui lui avait donné plusieurs otages, et ne pouvant décharger sa colère contre le prince même, envoya l'ordre de mettre à mort ses malheureux et innocents prisonniers. On en parla à saint Patrice. Le saint évêque, touché du sort indigne réservé à ces pauvres gens, se mit en prières, conjurant le ciel de les arracher à la vengeance du roi. Il fut exaucé ; un ange descendit du ciel dans la prison où les victimes étaient renfermées, les consola, les enleva, comme l'avait été autrefois Habacuc, et les transporta à travers les airs, à une grande distance, dans un lieu où plus tard fut bâtie la ville de Dorwne. Pour les mettre en plus grande sûreté, l'ange les déposa en des endroits différents. Il paraît que c'est de cette circonstance que la contrée a pris son nom qui, en Irlandais, signifie, dit Colgon, *ville des deux chaînes*. (*Dans la Vie de sainte Brigitte, 59. Bolland. 1 février*).

Saint Benoît Nadal, guéri par un ange.

Saint Benoît Nadal était prêtre ; conduit par son ange auprès de Soissons, il fut choisi pour directeur d'une communauté de vierges, par l'abbesse qui lui fit construire une maison à peu de distance du monastère. Le serviteur de Dieu poussait son détachement de toutes les choses terrestres jusqu'aux dernières limites. Il ne possédait rien en propre, et donnait même aux pauvres ce qu'on destinait à son entretien. Sa pureté de cœur et sa grande charité lui méritèrent la faveur d'être souvent assisté par les saints anges, avec lesquels plus d'une fois il récita son office. Un jour sa cellule était sur le point d'être incendiée, il n'en savait rien, et plongé dans l'oraison, il y aurait infailliblement péri, si son bon ange ne l'avait transporté dehors. Voici un exemple de sa charité qui ne savait rien refuser et qui lui valait des secours célestes. L'abbesse du monastère lui faisait passer ses repas par un domestique, et comme elle était riche, par respect pour le saint, elle le servait quelquefois avec de la vaisselle d'argent. Un jour, au moment où le saint prêtre allait se mettre à table, un pauvre lui demanda à manger : saint Nadal lui remit sa portion et le plat qui la contenait ; le pauvre emporta le tout. L'abbesse n'en fut pas contente, et reprit le saint de son indiscrete charité. Celui-ci croyant sans doute que le Seigneur n'avait pas pour agréable son ministère auprès des religieuses quitta le monastère. Après avoir erré longtemps, il fut saisi d'une fièvre dont les violents accès le réduisirent en peu de jours à l'extrémité. Il

gisait dans son lit et se préparait à la mort, lorsque son bon ange l'abordant, lui dit familièrement : « Que faites-vous là, Benoît, et où comptez-vous aller ? Levez-vous, le Seigneur le veut ; retournez à Soissons, vous êtes guéri. » Avant de le quitter, il lui donna un bâton, lui recommandant de partir aussitôt et de ne pas s'arrêter en route. Le saint, se sentant remis, retourna et fut reçu avec le plus vif enthousiasme ; car il était en grande vénération. Dans son chemin, il délivra un possédé, et lorsqu'il entra dans le monastère, son visage était resplendissant comme celui des anges qui l'entouraient. Il finit sa vie en chantant des psaumes dans la société des esprits bienheureux, et ses dernières paroles furent : « J'espère voir la gloire du Seigneur dans la terre des vivants. » (*Act. SS. Bolland. 5 février*).

Voyageurs égarés sur leur route.

Saint Philippe Béniti, de l'ordre des Servites, qui vivait au treizième siècle, traversant les Alpes avec quatre compagnons, s'était égaré. Depuis trois jours, ils cherchaient leur chemin sans pouvoir le trouver, errant à l'aventure à travers des bois très-touffus, à travers des routes impraticables. Plus ils allaient, tantôt à droite, tantôt à gauche, moins ils avançaient. A moins d'une intervention céleste, ils se voyaient exposés à mourir de faim dans ces solitudes sauvages, que les loups et les chevreuils seuls hantaient. Le troisième jour, ils tombèrent de fatigue et de besoin. Saint Philippe, plus touché du danger de ses frères que de celui qu'il courait lui-même, se mit à genoux et les invita à prier avec lui. L'oraison fut fervente.

Bien des larmes coulèrent de leurs yeux ; mais la confiance la plus aveugle en la bonté de Dieu les soutenait et leur prière fut exaucée. En effet, comme ils se relevaient, ils s'entendirent appeler par plusieurs voix qui ne venaient pas de loin. L'espoir d'échapper à la mort ranimant leurs forces, et surmontant toutes les difficultés que les rochers, les buissons épais leur présentaient, ils arrivèrent auprès de deux hommes inconnus, qu'à leurs habits on aurait pu prendre pour des bergers. Ils en furent accueillis avec une joie mêlée de respect. Une cabane n'était pas éloignée ; invités à y entrer pour se reposer et prendre quelque nourriture, ils y trouvèrent du pain frais d'une blancheur et d'un goût délicieux que la faim rehaussait encore, et de l'eau pour se rafraîchir. Les prétendus bergers mettaient dans leurs procédés tant de délicates attentions et avaient des manières si distinguées, des paroles si polies, que les religieux soupçonnèrent bientôt qu'ils traitaient avec des personnages surnaturels et non avec de simples humains. Leur jugement ne tarda pas à être vérifié. En attendant, ils se sentaient intérieurement touchés de la grâce, doucement émus et pleins de confiance. Mais lorsqu'après avoir réparé leurs forces épuisées, ils se furent remis sur leur route, ils reconnurent à des marques certaines qu'ils avaient été assistés par deux anges de Dieu. Alors, se prosternant à terre, ils bénirent le Seigneur de la faveur qui leur avait été accordée dans un si pressant besoin, et les esprits bienheureux se dépouillant de l'humble apparence de berger et resplendissants de gloire, reprirent leur vol vers le ciel. (*Vie de saint Phil. Bénit. c. 11. Bolland. 23 août.*)

Les anges du ciel n'abandonnent jamais les serviteurs de Dieu.
Le centurion Corneille.

Corneille, le centurion, fut le premier gentil baptisé par saint Pierre à la suite de l'apparition et des paroles d'un ange, envoyé exprès auprès de lui par le Seigneur en récompense de ses bonnes œuvres. Il fut plus tard élevé à l'apostolat et s'attacha aux Apôtres qu'il suivit lors de la première persécution, après la mort de saint Etienne. Il fut envoyé par eux à Scepsis, ville de la Troade, où il n'y avait alors aucun chrétien. Le préfet de la ville, Démétrius, philosophe infatué de la doctrine des Grecs, zélé adorateur des idoles de Jupiter et d'Apollon, avait en horreur le nom de chrétien. Corneille parla de Jésus-Christ dès le premier jour de son arrivée, sans crainte, avec éloquence. Démétrius l'ayant appris le fit appeler et lui demanda qui il était, d'où il venait, ce qu'il prétendait. « Je sers le Seigneur, répondit Corneille, et je viens vous apprendre à le connaître et à l'aimer. » Démétrius voulut le convaincre qu'il était dans l'erreur; Corneille n'eut pas de peine à lui faire sentir qu'il perdait son temps : le préfet essaya de l'intimider par la vue des supplices. Corneille sourit : « Voulez-vous, ajouta-t-il, que je vous démontre que vos dieux ne sont rien. Menez-moi dans votre temple. » Démétrius, dans l'attente d'un triomphe éclatant, l'y accompagna et fut suivi d'une partie du peuple. Là le saint confesseur demanda au Seigneur de faire éclater sa puissance. Un instant après, le temple s'écroula et plusieurs personnes restèrent ensevelies

sous ses ruines, entre autres le fils et la femme du préfet. Celui-ci attribua à la magie l'accident funeste et fit mettre Corneille en prison sous bonne garde, garrotté par de fortes chaînes. A peine avait-il donné cet ordre, qu'on lui annonça que sa femme et son fils avaient péri écrasés sous les ruines du temple. Sa désolation fut à son comble, et, dans un moment de fureur, il se préparait à mettre à mort l'auteur d'une pareille catastrophe, lorsqu'un prêtre des idoles vint lui dire qu'on entendait la voix de sa femme et de son fils sortir des décombres et qu'ils criaient : « Que le Dieu des chrétiens est grand ! Il nous a délivrés de la mort par les mérites de son serviteur Corneille. » En ce moment même, dit le prêtre, il paraît bien que cet homme est puissant, car on le voit dans la prison parmi des anges lumineux, chantant ces paroles : « Gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté. » Démétrius plein d'espoir courut en toute hâte à la prison pour délivrer Corneille ; mais il le trouva libre ; un ange avait délié ses liens et le saint se promenait tenant dans ses mains un livre dans lequel il lisait. Le préfet et sa suite frappés de tout ce qu'ils voyaient se précipitèrent aux pieds du confesseur, le priant de délivrer ceux qui étaient ensevelis sous les ruines du temple et promettant de croire en Jésus-Christ. Corneille profita de ces dispositions heureuses, les conduisit tous au temple, d'une parole en fit sortir les blessés, et, les ayant instruits, les baptisa au nom de Jésus-Christ. (*Boll. Vie de saint Corneille, 2 Février*).

Secours inattendu.

Saint Jean de Siponto, dans le royaume de Naples, fondateur de plusieurs monastères, était à cause de sa charité et de l'efficacité de ses prières le refuge de tous ceux qui souffrent. Dieu lui révélait les besoins du prochain, afin d'exciter encore sa compassion et de lui fournir des occasions d'exercer sa charité, même envers ceux qui s'en rendaient indignes. Son bon ange était l'ouvrier des prodiges de charité dont sa vie est toute semée. Un jour, il avait à faire une excursion de charité; pour l'affaire qui l'appelait, il lui fallait une pièce qu'il pria un de ses religieux appelé Guillaume de lui procurer, lui recommandant de se préparer à venir avec lui. Celui-ci, se prévalant de la haute position qu'il avait jadis occupée dans le monde avant d'embrasser la vie religieuse, n'avait pas encore mortifié ses passions, son orgueil surtout; il crut indigne de lui de recevoir des ordres de l'abbé Jean et de se rendre en quelque sorte son serviteur; en conséquence, il refusa d'obéir et se mit en route seul. Il avait été mal inspiré. Il était à cheval et il avait déjà fait un kilomètre, lorsque, emporté par sa monture, il fut jeté dans un précipice affreux; il devait naturellement y trouver la mort, mais le saint abbé en ayant eu révélation, se prosterna aussitôt, et répandant des larmes abondantes, il conjura le Seigneur d'avoir pitié du malheureux. Après une courte prière : « Hâtons-nous de rejoindre notre frère, cria-t-il à celui qui l'accompagnait, car il va périr. » D'autres personnes avaient été témoins de l'accident et étaient sur le

bord du précipice lorsque le saint abbé arriva. Mais qui aurait osé s'exposer à un danger de mort certain et inutile pour tenter de retirer le malheureux ? D'ailleurs on devait supposer qu'il s'était écrasé dans sa chute. Dans cet état de choses, le serviteur de Dieu se met de nouveau en prières, arrose la terre de ses larmes, et plein de confiance en Dieu, il lui demande le salut de son religieux. Comme il finissait, on vit un jeune homme d'une belle taille, d'une figure majestueuse, entouré de lumière, se jeter dans l'abîme avec autant de facilité qu'aurait pu le faire un oiseau ; il ne touchait pas aux rochers, il les effleurait seulement et semblait voler. Un instant après, on le vit remonter de la même manière, portant dans ses bras le religieux qu'on croyait perdu. Il le posa à terre, le rappela à la vie, lui rendit ses forces et lui dit devant les spectateurs étonnés et versant des larmes de bonheur : « Maintenant, sachez que c'est aux mérites de ce saint abbé que vous devez d'avoir été sauvé ; sans lui c'en était fait de vous. Rendez donc grâce, à la souveraine bonté de Dieu et à son serviteur. A l'avenir, soyez plus docile. » A ces dernières paroles, l'ange s'envola et disparut aux yeux de tous. (*Act. SS. Boll. 20 Juin, c. 6 in finem*).

Les anges amis de saint François et de ses disciples.

Saint François d'Assise s'était proposé de passer le carême dans une solitude entourée de rochers et de précipices. Le démon voulut l'y faire périr, mais Dieu le délivra. Comme ce lieu était d'un difficile accès, l'un des disciples du saint essaya de placer

quelques grosses pièces de bois à travers les rochers pour ménager un passage à ceux qui avaient à traiter avec lui. C'est sur ce religieux que le démon voulut décharger sa haine et se venger de sa première défaite. En effet, au moment où le religieux portait une lourde solive sur ses épaules, il le poussa si violemment que le religieux et le bois roulèrent à travers les rochers aigus jusqu'au fond du précipice. Les frères témoins de cet accident poussèrent de grands cris et le crurent perdu. Mais, ô prodige ! tandis qu'ils essayaient de descendre dans l'abîme pour retirer son cadavre, ils le virent remonter gaiement, la poutre sur les épaules, intact et glorifiant Dieu ; arrivé au sommet, il leur dit en riant qu'il s'attendait réellement à être fracassé, mis en pièces, lorsque des mains invisibles l'avaient retenu dans sa chute et soulevé dans les airs. Alors tous ensemble chantèrent le *Te Deum* pour remercier le ciel et les saints anges d'un si éclatant miracle. Saint François continua son carême dans la prière, les ravissements, l'oubli le plus complet de lui-même. S'il avait des combats à soutenir de la part des démons, il recevait en compensation la visite des esprits célestes. Le saint tirait de toutes choses l'occasion de glorifier le Seigneur et de se réjouir. Pendant sa retraite, un faucon était venu faire son nid près de sa cellule, et toutes les nuits, un peu avant matines, il le réveillait par ses chants et ses ébats. Le saint s'amusait de cette horloge vivante, dont la sollicitude stimulait son amour pour l'oraison. A la fin du carême, son corps se trouvant épuisé par sa grande abstinence et par les assauts réitérés du démon, il

voulut se reconforter par la nourriture spirituelle de l'âme, se mit à réfléchir sur l'immensité de la gloire et de la joie des bienheureux et pria Dieu de lui faire goûter un peu de ce bonheur. Or, pendant qu'il priait, un ange lui apparut; tandis que le saint le considérait tout émerveillé, l'ange fit retentir l'air de flots d'harmonie qui inondèrent son âme jusqu'à le détacher de tout sentiment corporel. Il raconta lui-même à ses compagnons que si l'esprit céleste eût prolongé sa mélodie, son âme se serait entièrement séparée du corps, tant était grande et suave la douceur qu'elle en ressentait. (*Fioretti*, c. 53, 2).

Frère Bernard, disciple de saint François, revenant du pèlerinage de saint Jacques, était arrêté sur le bord d'un grand fleuve, et ne savait comment le passer. Il n'y avait, dans les environs, ni pont ni barque; en attendant une occasion favorable, il priait. Caché sous la forme d'un beau jeune homme, un ange, le même qui avait donné, ce jour-là, une leçon d'exactitude à la règle au frère Elie, se présenta bientôt à lui et le salua en italien, de ces paroles gracieuses : « La paix de Dieu soit avec vous, mon bon frère. » Émerveillé de la beauté du jeune homme, surpris de lui entendre parler la langue de son pays, ravi de son salut pacifique et pieux, et réjoui de son air affable et souriant, Bernard lui répondit : « D'où venez-vous, bon jeune homme ? » L'ange répliqua : « Je viens du couvent où demeure le bienheureux François; j'y étais allé pour lui parler, mais je n'ai pu le faire parce qu'il était dans la forêt, en contemplation des choses divines, et je n'ai pas voulu l'en distraire. Les frères Massé, Egide et Elie s'y trouvent avec lui. Frère

Massé, m'a appris à frapper à la porte comme un frère ; mais frère Elie n'ayant pas voulu répondre à une question que je lui ai posée, s'en est repenti : il a voulu ensuite me revoir et m'entendre, mais il ne l'a pu. » Après ces paroles, l'ange dit au frère Bernard : « Pourquoi ne passez-vous pas sur l'autre bord ? — Parce que, répondit-il, je redoute la profondeur de l'eau que vous voyez. » L'ange ajouta : « Passons ensemble ; ne craignez rien. » Et lui prenant la main, en un clin-d'œil, il le déposa sur l'autre bord du fleuve. Alors le frère Bernard reconnut que c'était l'ange du Seigneur, et il lui cria d'une voix haute, tout transporté de joie mêlée de respect : « Ange béni de Dieu, dites-moi votre nom ? » L'ange répondit : « Pourquoi me demandez-vous mon nom, qui est merveilleux ? » Il disparut, laissant le frère Bernard très-consolé, de manière qu'il acheva son voyage avec allégresse. Il remarqua le jour et l'heure auxquels ces choses s'étaient passées, et en arrivant à l'endroit où était saint François, il les raconta aux frères avec précision. Ils acquirent tous la certitude que le même ange, dans le même jour et à la même heure, était apparu à eux et au frère Bernard. (*Fioretti*, c. 4).

Un ange subvient aux besoins de la maison du noviciat
des Jésuites.

Dans le temps que saint Louis de Gonzague était à Rome, la maison du noviciat des Jésuites se trouva si dépourvue de ressources qu'on ne savait comment se procurer les choses les plus nécessaires à l'entretien des jeunes religieux. La cherté des vivres allait tou-

jours en augmentant et les provisions étaient épuisées. On vivait au jour le jour. Le bienheureux, partageant la peine de ses supérieurs et leurs sollicitudes, se mit en oraison et pria le Seigneur de venir au secours de la communauté. La prière eut son effet immédiat ; car un ange frappa à l'instant même à la porte de la maison, et remit entre les mains de celui qui vint lui ouvrir une somme suffisante pour les besoins actuels, et disparut. L'ange avait pris la forme d'un jeune homme ; il aurait pu n'être pas reconnu pour ce qu'il était, mais sa disparition fut telle que nul ne put s'y méprendre : car il ne se retira pas, il ne sortit pas du parloir où il était entré, il s'effaça complètement comme une vapeur, comme une ombre légère. (*Vie de saint Louis de Gonz. Boll. 21 juin, ch. 4.*)

La parure du Ciel.

Sainte Elisabeth de Hongrie donnait à tous les pauvres qu'elle rencontrait, et allait même les chercher chez eux pour les consoler et les assister. Laisser là un malheureux qui lui tendait la main sans lui venir en aide, lui était impossible. Fallût-il se dépouiller de ses bijoux et même d'une partie de ses vêtements, elle donnait toujours. Il lui arriva plus d'une fois d'être obligée de se tenir renfermée dans ses appartements, faute d'habits convenables à une princesse. Le landgrave Louis son époux connaissait les saintes prodigalités de la bienheureuse et y consentait toujours avec joie. Elle était si douce, si pieuse, si pure, si soumise ! Un jour pourtant, elle parut avoir oublié cette humble et aimable condescendance qui lui faisait

embrasser avec joie tout ce que le prince aimait, et courir au-devant de tous ses désirs. Voici en quelle circonstance. Un puissant seigneur, selon quelques-uns même, l'empereur d'Allemagne, attiré par la réputation extraordinaire de vertu dont la sainte princesse jouissait au loin, fut reçu par le prince Louis dans son château et demanda à voir son épouse. Rien n'était plus flatteur pour le jeune homme qui, après un splendide festin, envoya dire à Elisabeth de venir lui parler. Mais, selon sa coutume, elle s'était tellement dépouillée en faveur de ses pauvres clients qu'elle se trouvait revêtue d'habits grossiers peu convenables à faire honneur à la cour de son mari, et, n'osant affronter le regard de ce haut personnage, elle fit répondre en secret au prince Louis de l'excuser pour cette fois. Cependant le noble étranger sollicitant de nouveau avec instance de voir la princesse, Louis se leva de table et alla lui-même la supplier de venir, en lui faisant quelques doux reproches de ce qu'elle ne s'était pas rendue tout de suite à son appel. Elle répondit qu'elle le suivrait sur-le-champ. « J'irai, dit-elle, et je ferai votre volonté, car ce serait une grande folie à moi de vous contredire en rien ; je vous ai toujours loyalement obéi, et dorénavant je ferai aussi toutes vos volontés, car vous êtes, après Dieu, mon seigneur. » Puis quand il fut sorti, elle se mit à genoux et dit : « Seigneur Jésus-Christ, père très-clément et très-fidèle, doux consolateur des pauvres et de tous ceux qui sont en peine, ami et protecteur de tous ceux qui se confient en vous, venez à l'aide de votre pauvre servante qui s'est dépouillée de toute sa parure pour l'amour de vous. » Comme elle terminait cette humble

prière, un ange lui apparut et lui dit : « O noble épouse du Roi des cieux, voici ce que Dieu, que vous avez tant aimé, vous envoie aujourd'hui, en vous saluant avec une tendre amitié : vous vous revêtirez de ce manteau, vous mettrez cette couronne sur votre tête en signe de la gloire éternelle qui vous est réservée. » Elle remercia Dieu avec effusion, prit la couronne et le manteau et se rendit à la salle du festin. En la voyant si richement habillée et si belle, tous les convives furent saisis d'un sentiment de respect et de crainte; car son visage brillait comme celui d'un ange. Elle s'assit au milieu d'eux, les salua avec cordialité; leur tint des discours plus doux que le miel, et leur fit oublier la magnificence et la somptuosité du repas. Le seigneur étranger, enchanté d'avoir vu cette Elisabeth qu'il désirait tant connaître, prit congé; le duc l'accompagna pendant un certain temps, puis revint en toute hâte auprès de sa femme et lui demanda d'où elle avait tiré cette parure. Elle ne put le lui cacher et répondit avec un doux et pieux sourire : « Voilà ce que sait faire le Seigneur quand cela lui plaît. — En vérité, s'écria le religieux prince, c'est un bien bon maître que le nôtre. Il y a du plaisir à servir un Dieu qui vient si fidèlement au secours des siens. Moi aussi je veux à présent être toujours et de plus en plus à lui. » (*Vie de sainte Elisabeth, c. 11.*)

La même Sainte fut ainsi favorisée plus d'une fois de la vue et de l'assistance de son céleste gardien. Un jour grand nombre de seigneurs et de nobles dames étaient encore réunis au château. Comme on allait se mettre à table, on remarqua l'absence de la duchesse qui s'était éclip­sée au retour de l'office divin auquel

toute la société avait assisté. Personne ne voulut s'asseoir avant que la sainte fût arrivée. Cependant Elisabeth, en venant de l'église, avait vu, couché sur les marches de l'escalier du château, un pauvre malheureux presque nu, qui paraissait si souffrant, si faible, qu'elle s'étonna qu'il eût pu gravir le chemin si rude qui menait de la ville au château. Dès qu'il l'aperçut, il la conjura de lui donner quelque aumône en l'honneur et pour l'amour de Jésus-Christ. Elle lui répondit qu'elle n'avait rien en ce moment à lui donner, qu'elle n'avait pas le temps d'aller chercher, mais qu'elle allait lui envoyer à manger de ce qui était préparé pour le festin. Le pauvre insistait toujours pour qu'elle lui donnât quelque chose sur-le-champ, et cherchait à l'attendrir par ses gémissements. Alors la sainte duchesse touchée de compassion et n'ayant rien autre chose à donner, détacha le précieux manteau de soie qu'elle portait et le lui céda. Le mendiant le saisit, le roula à la hâte et disparut subitement. Elisabeth n'ayant plus que sa robe sans manteau, ce qui était tout à fait contraire à l'usage du temps, n'osa plus entrer dans la salle du festin, se retira dans sa chambre et se mit à genoux pour prier. Le sénéchal, officier dévoué au prince, qui avait vu tout ce qui s'était passé, alla aussitôt le lui raconter et dit devant tous les convives : « Voyez, monseigneur, si ce que fait notre chère dame est raisonnable. Tandis que tant de nobles seigneurs sont ici à attendre, elle s'occupe d'habiller les pauvres, et vient de donner son manteau à un mendiant. » Le bon Landgrave dit en riant : « Je vais voir ce qui en est, elle nous viendra tout de suite. » Il monta aussitôt chez elle et lui dit : « Sœur bien-aimée,

ne viens-tu pas dîner avec nous? Nous serions depuis longtemps à table, si nous ne t'avions attendue? — Je suis toute prête à faire ce que tu veux, frère chéri, répondit-elle. — Mais où est donc le manteau que tu avais en allant à l'église? — Je l'ai donné, mon bon frère, lui dit-elle; mais si cela t'est égal, j'irai comme je suis. — Madame, lui dit une de ses femmes de chambre qui avait entendu la conversation, en venant ici j'ai vu votre manteau pendu à sa place dans l'armoire, je vais vous le chercher. » Et elle revint en effet bientôt avec le même manteau que le pauvre avait emporté. Elisabeth tomba à genoux pour remercier Dieu, puis elle se rendit au festin avec son mari; tandis que tous les convives, et notamment le duc d'Autriche se livraient à la joie, le prince Louis était sérieux et recueilli, il pensait en lui-même à toutes les grâces si nombreuses, si extraordinaires que Dieu accordait à son Elisabeth. Pouvait-il douter que ce ne fût un ange du Ciel qui eût rapporté le manteau, et le Sauveur lui-même qui eût pris la figure du mendiant pour éprouver la Sainte, comme autrefois le glorieux saint Martin? (*Vie de sainte Elisabeth, ch. 9, p. 314.*)

Comment saint Nicolas chantait et était assisté
des Esprits célestes.

Saint Nicolas, surnommé le pèlerin, parce qu'il passa presque toute sa vie sans demeure fixe, reçut des saints anges des secours extraordinaires dans mille circonstances. Son histoire est tout à fait romantique; nous n'en extrayons que quelques faits dans lesquels éclate admirablement la douce intervention des esprits du ciel.

Dès l'âge le plus tendre, il fut doué d'une grande piété, et, tout en gardant les brebis de ses parents qui étaient pauvres, il priait, il adorait le Dieu qui remplit la nature de sa présence. Il n'avait pas reçu d'instruction, il ne savait pas même lire, le recueil de prières qu'il possédait de mémoire se réduisait à très-peu de chose ; mais l'esprit de Dieu souffle où il veut, et dans peu de paroles il trouvait de quoi s'élever à l'oraison la plus sublime. Il était donc dans les champs avec son troupeau et il chantait tout le long du jour *Kyrie eleïson*, Seigneur, ayez pitié de nous. C'était le cri de l'innocence qui demandait miséricorde pour tant de coupables qui semblent défler la justice de Dieu outragé par leurs crimes.

Evidemment une inspiration divine lui mettait ces paroles dans le cœur et sur les lèvres ; car, même lorsqu'il était en présence de ses parents, dans les chemins, dans les rues du bourg qu'il habitait, sans cesse il chantait *Kyrie eleïson*. Sa mère, fatiguée de l'entendre et ne pouvant lui imposer silence, finit par le chasser de la maison, et, le croyant possédé du démon, le fit renfermer dans une tour. Ce mauvais traitement ne produisit aucun effet, et toujours Nicolas, obéissant au sentiment de son cœur, chantait *Kyrie eleïson*. Des personnes grossières et inhumaines pensèrent qu'il était fou, et, soit pour se jouer de lui, soit peut-être pour s'en défaire, le jetèrent dans la mer. Mais il en fut retiré aussitôt miraculeusement par son bon ange, au chant de *Kyrie eleïson*.

Malgré l'injustice des hommes à son égard, il était d'une douceur inaltérable et d'une charité qui lui faisait désirer de voir tout le monde heureux et bon.

Il invita son frère cadet à le suivre dans la solitude pour y servir Dieu plus parfaitement. « Mais, lui dit celui-ci, où trouverons-nous de quoi nous substantier? — Ne crains rien, répondit Nicolas, Dieu est notre père; prions, crions miséricorde, et il viendra à notre secours. » Ils se dirigèrent donc vers un désert voisin de leur maison, mais en route un ange leur apparut au milieu d'une grande lumière, et les conduisit ailleurs, parce que tel était le bon plaisir de Dieu. — Si Dieu le veut, que sa sainte volonté s'accomplisse, dit Nicolas.

Arrivé là, son jeune frère, appelé Georges, s'écria : « Où sommes-nous ! Et qu'allons-nous faire ici tout seuls ? » Nicolas l'encouragea par de douces paroles ; elles furent inefficaces, et Georges effrayé d'une pareille solitude, se retira. Nicolas, mettant toute sa confiance en Dieu, se bâtit une petite cellule avec des branches d'arbre, et, avec d'autres branches, fit grand nombre de croix qu'il planta sur toute la montagne. La terre y était extrêmement aride et il ne savait où aller chercher de l'eau. Son bon ange le tira aussitôt de peine et lui indiqua un endroit où il n'eût qu'à gratter la terre pour faire surgir une eau limpide et délicieuse. Heureux et toujours uni à Dieu, il n'avait plus d'autre pensée que de le bénir et de répéter sa prière favorite *Kyrie eleison* que les échos redisaient.

Sur un versant de la montagne étaient quelques maisons. Les propriétaires, ne sachant que penser d'un jeune homme qui paraissait ne pas sortir d'un état qu'ils ne savaient interpréter, et l'entendant chanter nuit et jour son pieux refrain, voulurent le mettre à l'épreuve. Ils le saisirent, le mirent sur un cheval indompté et chassèrent l'animal à travers des ravins ;

ils se disaient : Si c'est là un homme de Dieu, il s'en tirera toujours. En effet, le cheval devint aussi doux qu'un agneau, dès que le saint, sans se déconcerter, eût commencé à chanter *Kyrie eleison*. Son bon ange au reste ne l'abandonna pas, et se montrant à lui, il le consola, lui dévoila des mystères ineffables, lui fit voir une caverne où il pourrait se mettre à l'abri des insultes des hommes, et fournit à tous ses besoins. Son chant ou sa prière, qu'il faisait entendre partout où il allait, lui attira mille fois de la part de toutes sortes de personnes les plus indignes traitements. Il ne se découragea jamais, et toujours il répétait *Kyrie eleison*. Après chaque épreuve endurée avec sa douceur ordinaire, son céleste gardien lui venait en aide et le tirait des mains des méchants. Il fut dirigé par lui en plusieurs pays, et son chant favori rappelait cette voix du désert qui criait : faites pénitence. Comme le prophète, il eut le bonheur d'être victime de son zèle. La mort la plus douce en fut la digne récompense ; si les hommes le jugèrent mal et le maltraitèrent jusqu'à la fin de sa course, son bon ange le dédommageait amplement au nom du Seigneur, en versant dans son âme des délices, avant-goût de celles de la patrie. (*Boll.* 2 Juin.)

Un ange lumineux se fait le guide de saint Dominique
et de ses compagnons.

Saint Dominique avait visité un convent de religieuses de son ordre. Il était tard lorsqu'il y arriva, et lorsqu'il voulut repartir la nuit était venue, une nuit obscure qui ne permettait plus de reconnaître les

chemins. Les religieuses et ses compagnons de voyage le prièrent de rester jusqu'au lendemain. Le saint, sachant par une illumination intérieure que sa présence était nécessaire au couvent de Sainte-Sabine, ne put jamais s'y résoudre et pressa le départ. — « Mais voyez, lui disait-on, que nous sommes exposés à nous égarer et par conséquent à nous fatiguer inutilement au risque de nous précipiter dans quelque fossé. — Ne craignez rien, répondit-il, il ne nous arrivera aucun mal et le Seigneur qui m'appelle ailleurs enverra son ange pour nous conduire, s'il le faut. » Là-dessus, il prit avec lui deux religieux, et comme ils mettaient le pied sur le seuil de la porte du parloir, parut un beau jeune homme, armé d'un bâton, revêtu d'habits de voyageur et qui semblait les attendre, prêt à partir avec eux et à leur servir de guide. En les voyant, il les salua avec beaucoup de politesse, et les invita en effet à le suivre avec confiance. Il marcha le premier, les deux religieux le suivirent, saint Dominique venait ensuite. Ils arrivèrent ainsi en droite ligne jusqu'aux portes du couvent où ils voulaient se rendre, mais elles étaient toutes fermées. Les frères dormaient. Nouvel embarras. Le jeune guide ne tarda pas à les en retirer. Il alla à la première porte qui se trouvait en face de lui et aussitôt elle s'ouvrit d'elle-même sans bruit ; il y entra, éclaira saint Dominique et ses compagnons et la porte s'étant refermée sur eux, il disparut.

Les religieux étaient dans un étonnement indicible. « Quel est donc ce complaisant étranger, dirent-ils à leur bien-aimé Père ? — L'ange du Seigneur, celui qu'il nous a donné pour gardien, » répondit le Saint.

Heureux et ravis, ils allèrent tous dans l'église, et la communauté étant descendue pour chanter l'office de la nuit, les y trouva en adoration. Ce miracle inspira à tous une ferveur extraordinaire. (*Vie de saint Dominique, ch. 12. Acta ampl. Boll. 4 août.*)

CHAPITRE X.

ASSISTANCE BIENVEILLANTE DES SAINTS ANGES AU MOMENT DE LA MORT.

Si en tout temps la bienveillante intervention des saints Anges nous est nécessaire, elle ne saurait l'être jamais plus qu'au moment suprême qui doit décider de notre sort éternel, à l'heure qui sonne la fin de l'exil et l'ouverture d'un avenir encore inconnu. Soyons donc dévots et fidèles à nos célestes gardiens, certains, si nous avons le bonheur de gagner leur amitié, de nous endormir un jour en paix sous leurs doux regards. A mesure que nos forces, celles de l'esprit comme celles du corps, s'éteignent, ils nous soutiennent et relèvent notre courage. La porte lugubre du tombeau nous effraie-t-elle? Ils l'illuminent et font luire à nos yeux les saintes espérances de la foi. Si nos parents, nos amis ont horreur de la mort, et, ne pouvant soutenir la vue de notre dernière agonie, nous délaissent, nos bons anges accourront et resteront auprès de notre chevet, nous consoleront, calmeront et dissiperont nos alarmes. Ils seront là au nom du Seigneur pour recevoir notre âme et lui frayer un passage à travers les ombres de la mort. Dieu, qui est si riche en miséricorde, en réserve d'ineffables à ses amis pour célébrer leur entrée dans la béatitude.

Heureuse mort.

Un des premiers officiers du roi Dagobert, noble et très-riche, avait été sur la fin de sa vie affligé de graves infirmités. Aux douleurs physiques succédèrent des revers de toutes sortes et des peines qui le conduisirent au tombeau. C'était un homme de foi, il souffrit avec calme et soumission toutes les douleurs du cœur et du corps que le Seigneur lui envoya, baisant avec amour la main qui le frappait. Sa mort fut des plus consolantes. Sa fille, la bienheureuse vierge Berlande, digne d'un tel père, coulait dans la pratique des œuvres de miséricorde et dans l'exercice de la pénitence et de l'oraison une vie innocente. Comme saint Séverin qui avait vu l'âme de saint Martin portée en triomphe dans le ciel par des anges, elle mérita de jouir du même spectacle à la mort de son père. Elle vit la splendeur des anges, elle entendit leurs concerts ravissants, et en éprouva une joie enivrante. Dans le transport de son admiration, elle s'écriait et disait à sa compagne : « Ne voyez-vous pas ce qui se passe dans les cieux ouverts sur notre tête ? N'entendez-vous pas ces symphonies angéliques qui me ravissent ? » Celle-ci lui avoua qu'elle ne voyait et n'entendait rien. « Eh bien ! ajouta la servante de Dieu, je vous annonce que mon père vient de mourir. J'ai vu son âme environnée d'une gloire extraordinaire, et portée en triomphe par les intelligences suprêmes ; allons lui rendre les derniers devoirs. » En arrivant chez son père, elle trouva qu'il venait de rendre le dernier soupir. (*Vie de Sainte Berlande, 3 février, Boll. Ch. 2.*)

La tombe du lépreux.

Un neveu de saint Patrice, patron de l'Irlande, revenait de Rome chargé d'un grand nombre de reliques qui avaient été accordées à sa piété par le souverain Pontife. Sur le point d'arriver chez lui, surpris par la nuit, il fut obligé d'attendre le jour auprès d'une fontaine, en rase campagne. Au moment où la nature entière était plongée dans les ténèbres, vers le milieu de la nuit, lorsqu'il ne se voyait plus nulle part d'autre lumière que celle des astres, le lieu où il se trouvait fut environné d'une immense clarté, et des anges, chantant des cantiques, s'arrêtèrent sur une modeste tombe, placée non loin de là. Quelle était-elle? Quelles cendres couvrait le tertre de gazon? Il prit des informations et il sut qu'on y avait enterré un pauvre lépreux. Sa maladie inspirait jadis le dégoût et l'horreur aux hommes, mais son âme brillait comme un vase d'élection devant le Seigneur. Se voyant frappé et couvert d'ulcères dégoûtants, comme Job, il s'était humilié sous la main de Dieu. Non-seulement il acceptait en paix sa maladie, mais il en rendait grâces au Ciel et passait tout son temps en prières. Un peu avant sa dernière heure, il recouvra la santé, son corps revint à son état naturel et il voulut être enseveli là où il s'était sanctifié par la souffrance. (*Boll. saint Manès, 6 février.*)

Les saints Anges fortifient sainte Valérie, reçoivent son âme et font entendre de mélodieux accords auprès de son cercueil.

Sainte Valérie convertie à la foi par saint Martial, apôtre de Limoges, avait voué sa virginité à Jésus-Christ. Elle appartenait à une famille très-opulente. Devenue, par la mort de sa mère, unique héritière des biens patrimoniaux, elle se dépouilla de tout pour marcher plus parfaitement sur les traces de Jésus. Son or, son argent, ses bijoux et ses robes riches, tout passa entre les mains des pauvres, ou fut destiné à l'Eglise. A peine avait-elle achevé de congédier le dernier de ses esclaves que le gouverneur de la province, qui l'avait demandée en mariage, se présenta à elle, ignorant les dispositions qu'elle avait prises. Il était jeune, ardent, il avait compté sur la main et la fortune de Valérie ; lorsqu'il se vit repoussé, il entra dans une fureur excessive ; son amour se changeant en haine, il fit saisir la servante de Dieu par des soldats et la condamna à avoir immédiatement la tête tranchée. Valérie accepta la mort, et étendant ses bras en croix, adressa cette prière à Dieu : « Seigneur, je vous confie mon âme ; si je suis décapitée, vous savez que c'est pour vous avoir préféré à un mortel. Seigneur, envoyez à mon secours vos anges fidèles, afin que mon âme n'ait pas à redouter la présence du démon, lorsqu'elle abandonnera son corps. » Comme elle prononçait ces paroles, elle entendit une voix venant du ciel qui lui dit : « Ne crains pas, Valérie, parce que les anges te contemplent et s'appréhendent à te recevoir dans la splendeur qui ne s'éteint jamais. » Consolée et d'un air serein, la glo-

rieuse martyre répéta : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. »

On était arrivé sur le lieu de l'exécution ; Valérie tendit le cou au bourreau qui le trancha d'un seul coup. En ce moment, tous ceux qui étaient présents, chrétiens et païens, virent son âme sortir de sa demeure terrestre, sous la forme d'une sphère lumineuse. Une légion d'esprits célestes accoururent à sa rencontre, et, la prenant sur leurs ailes de feu, l'emportèrent dans les régions supérieures en faisant résonner les airs de chants harmonieux. Les anges disaient : Vous êtes heureuse, Valérie, martyre du Christ, d'avoir gardé les commandements de Dieu, venez jouir de la splendeur du jour qui ne finit plus. (*Vie des Saints de France*, 27, 3.)

Mort précieuse de saint Siméon Stylite.

Aux approches de l'éternelle félicité, Siméon, comme autrefois Moïse, connut d'avance son heure dernière, et imitant le prophète Ezéchiel, voulut partager son héritage entre ses enfants. Les anges descendus du ciel l'entouraient, le charmaient par leurs douces paroles, comme autrefois Daniel, l'homme de désirs. Déjà, lui disaient-ils, le soleil touche à la fin de sa carrière ; déjà le père de famille a préparé le denier qui doit être la récompense de son fidèle serviteur. Ce jour vous arrachera enfin aux misères de cette vie, et vous donnera les joies de celle qui vous est ouverte dans le ciel. Courage, noble athlète du Seigneur. Ne regrettez pas les fatigues du corps, vous allez jouir avec Lazare de l'éternel repos. Mais rassemblez vos disciples et recom-

mandez-leur de persévérer dans la piété que vous leur avez enseignée ; dites au peuple d'être constant dans la foi que vous lui avez prêchée.

En même temps que ces paroles lui étaient portées de la part du Seigneur par ses anges, des chœurs d'autres Esprits bienheureux entouraient la montagne et attendaient sa dernière heure pour l'emporter sur leurs ailes, au milieu de leur chant de triomphe. Les légions de Gabriel étaient accourues pour présider aux funérailles du serviteur de Dieu. Siméon comprenant que sa mort était proche, réunit autour de lui ses disciples et leur donna ses derniers avis, leur disant : « Je vous laisse la paix de Jésus-Christ, gardez ses commandements et ne m'oubliez pas après ma mort. Et vous, pieuse assemblée, recevez mes adieux ; que la croix de Notre-Seigneur vous garde. Adieu, colonne qui m'a porté longtemps, adieu, terre de douleurs et de misères. Qu'il est heureux, celui qui te quitte sans souillure ! » Entouré de ses disciples et des anges du ciel, Siméon leva les yeux, en pleurant, vers le Seigneur, étendit ses bras en croix, pour imiter Jésus-Christ mourant sur le calvaire, fit sur lui le signe du chrétien, inclina la tête et rendit le dernier soupir.

Aussitôt les esprits bienheureux reçurent son âme pure, au chant des cantiques divins, exaltant celui qui s'est choisi pour serviteur des hommes plus grands que les anges. Les échos des montagnes et des vallées répondirent à leurs harmonieux accents, et les assistants entendirent des voix qui répétaient : Voilà celui qui a invoqué le Seigneur, et il en a été exaucé. C'est sur les ailes des princes du ciel que s'envola cette âme bienheureuse, entourée de leur respect et de leur admiration.

Pendant ce temps, les disciples du saint fondaient en larmes, à la vue de leur maître inanimé, et lorsque le peuple eut reconnu qu'il était mort, ce fut une explosion de gémissements et de lamentations. Quant au corps du saint, il demeurait droit et fixe, comme s'il eût été sous l'empire d'un paisible sommeil. (*Extrait d'un discours de saint Jacques, sur le trépas du bienheureux Siméon, premier Stylite*).

L'ange de saint Théogène.

Sous Licinius, on s'empara d'un ecclésiastique nommé Théogène, pour l'enrôler sous les drapeaux. Dans quelques Ménologes, il est décoré du titre d'évêque, mais il paraît que c'est une erreur. Dans tous les cas, il devait être engagé dans la milice ecclésiastique. Sur son refus de prendre les armes, il fut arrêté, et, interrogé par le tribun Réticence, il se déclara simplement chrétien. On voulut le forcer de sacrifier aux idoles, il répondit encore par ces seuls mots : Je suis chrétien. Furieux comme un lion de ne pouvoir rien obtenir du saint confesseur, le tribun réunit toute sa légion, fit attacher Théogène à quatre poteaux et ordonna aux soldats de le battre de verges, jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir. Trois fois les exécuteurs se succédèrent, trois fois les verges furent usées à force de frapper ; le saint se riait de ces coups et chantait au milieu de son supplice : « Louange et gloire à vous, Seigneur, qui m'avez jugé digne de souffrir pour votre nom et de devenir le collègue de vos martyrs ! Gloire à vous, mon Dieu, qui avez mis une telle joie dans mon cœur ! » Les bourreaux, fatigués de frapper,

l'invitèrent à se désister de son opiniâtreté. « Je vous l'ai dit, répondit Théogène, je suis et je veux rester chrétien. Ces peines que vous croyez me faire souffrir ne sont rien. — Nous en emploierons de plus dures, dit le tribun. — Faites, répondit le martyr ; je ne les sens pas. Mon corps est à votre disposition, mais vous n'avez aucun pouvoir sur mon âme, qui est réjouie et visitée par celui que vous ne connaissez pas. » Après divers autres essais de séduction, auxquels le bienheureux n'apportait jamais que la même protestation : je suis chrétien, le tribun ordonna de le traîner en prison, de le mettre aux fers, et de l'attacher avec quatre clous fixés en terre ; il scella lui-même la porte de la maison et se proposa d'y laisser Théogène mourir de faim et de douleur.

La nuit étant venue, Dieu lui envoya du ciel les princes de sa droite qui le guérèrent, le réconfortèrent, et aussitôt d'une voix forte il se mit à chanter des versets de psaumes, auxquels les anges répondaient. Les esprits célestes étaient en si grand nombre qu'ils faisaient deux chœurs et qu'on aurait pu prendre leurs voix pour celle de tout un peuple. A ces chants mystérieux, les gardes accoururent en toute hâte à la porte de la prison : ils la trouvèrent soigneusement fermée et les sceaux intacts, et regardant par la serrure dans l'intérieur de la prison, ils la virent éclairée d'une grande lumière qui surpassait l'éclat de celle du jour ; une multitude de personnes vêtues d'habits blancs chantaient et disaient avec le bienheureux prisonnier : « Gloire au Dieu tout-puissant. » Ils allèrent, tout tremblants, raconter ce qu'ils avaient vu et entendu, au tribun. Celui-ci courut à la pri-

son, examina la chaîne avec laquelle il l'avait fermée, vit son sceau intact, et prêtant l'oreille, entendit aussi les voix nombreuses qui chantaient avec Théogène. Ordre fut donné à un piquet de soldats de se tenir en armes devant la prison; puis, ouvrant la porte avec précipitation, il entra, croyant y surprendre des chrétiens avec son prisonnier. Il n'y trouva que le bienheureux qui continuait à chanter son psaume seul.

Frappés d'effroi, le tribun et les soldats qui étaient avec lui refermèrent la porte à la hâte et se retirèrent. Le tribun, sans reconnaître toute la vérité, se repentit de ce qu'il avait fait, et ordonna d'apporter du pain et de l'eau à Théogène. Mais celui-ci ayant reçu ordre de ne rien accepter, refusa en disant qu'il avait une nourriture bien plus délicate.

Un rapport fut présenté à l'empereur par l'officier. L'empereur ordonna de jeter le confesseur du Christ à l'eau, et de ne pas permettre aux chrétiens de recueillir son corps. L'ordre fut exécuté, à regret sans doute, et des matelots s'emparèrent de Théogène. Il était parfaitement guéri, aussi frais que s'il fût sorti d'un bain, aussi heureux que s'il avait marché à un festin. Lorsqu'il fut monté sur le navire qui le conduisait au port de la félicité éternelle, il demanda aux soldats et aux matelots de lui accorder quelques moments encore pour prier. Alors, debout, tourné du côté de l'Orient et les mains levés vers le ciel, il se mit en oraison. Dès le début, une grande lumière, dont l'éclat éblouit les matelots et les soldats, l'entoura; au centre des rayons était une troupe d'anges qui le consolait, l'animaient et lui parlaient de la gloire

céleste. Les soldats entendaient bien les voix qui parlaient à leur illustre prisonnier, mais ils ne voyaient pas les esprits bienheureux. Frappés d'une indéfinissable terreur, ils restaient comme cloués à leurs places et nul n'osait mettre la main sur le saint confesseur. Mais lui, d'un air joyeux et affable, les rassura et après avoir terminé ses colloques avec les anges, leur dit : « Exécutez les ordres que vous avez reçus, mais croyez en Dieu, afin d'acquérir la vie éternelle, et à votre retour soyez chrétiens. » Le corps du martyr fut englouti par la mer, et son âme s'envola au ciel, dans la société des anges.

Arrivés au port, les matelots racontèrent publiquement les merveilles dont ils avaient été les témoins oculaires, et leurs familles avec quantité de païens embrassèrent la foi avec eux. (*Act. des SS. 3 Janvier.*)

Il est bon de se confier en Dieu qui exalte les humbles de cœur.

Saint Sabas, père spirituel d'une nombreuse famille religieuse, avait fondé plusieurs monastères en Palestine. Parmi les religieux, les plus parfaits vivaient seuls dans des cellules isolées, où tout leur temps était consacré à la contemplation, au chant des psaumes, au travail, à la mortification. Un des plus fervents parmi ses disciples, qui s'appelait Anthyme, avait ainsi passé trente ans dans ces exercices si laborieux. Sa cellule, peu distante du monastère, se trouvait sur le bord d'un torrent, du côté opposé ; saint Sabas habitait une petite tour d'où il avait vue sur toutes les cellules voisines. L'anachorète était vieux, infirme, il ne pouvait plus se trainer jusqu'à l'église. Dans

L'une de ses visites, saint Sabas le voyant plus faible qu'il n'avait encore été, lui conseilla de se laisser porter au monastère afin d'y recevoir des frères les secours que son état réclamait. Le bon vieillard le remercia et le pria de l'en dispenser, lui disant : « J'espère que le Seigneur, qui a créé mon âme, daignera bien la recevoir dans cette cellule, où il m'a accordé par sa grâce de demeurer depuis que j'ai abandonné le siècle pour le mieux servir, et que ses anges ne me délaisseront pas. » Le saint n'insista pas.

A quelque temps de là, s'étant levé la nuit avant qu'on donnât le signal de l'office, Sabas entendit plusieurs voix qui chantaient des psaumes. Il crut que c'était de l'église du monastère que venaient les sons et il s'étonnait qu'on eût prévenu le temps prescrit par la règle sans l'en avertir. Il se retira dans sa petite tour; de là il entendit de nouveau les mêmes voix et les distingua mieux, parce qu'il était dans un lieu plus élevé. Elles chantaient avec beaucoup d'accord ce passage du psaume quarante et unième : « Je passerai dans le lieu du tabernacle admirable, jusque dans la maison de Dieu, au milieu des chants d'allégresse et de louange, et des cris de joie de ceux qui sont assis à un grand festin. »

Il remarqua facilement que ces voix, qui étaient extrêmement mélodieuses, venaient du côté de la cellule du vieillard infirme, comprit sans peine à quelle occasion, et ne put douter d'avoir entendu les concerts des anges accourus pour recevoir sa sainte âme. Il s'empressa d'avertir celui qui était préposé pour appeler les religieux à l'office, de donner le signal qui convoquait les frères, et ils se rendirent tous en

procession avec des parfums et des cierges allumés à la cellule du bienheureux vieillard. Ils le trouvèrent mort. Son corps vénérable fut porté dans l'église, et après le service accoutumé, déposé avec respect dans son tombeau. Les religieux émus bénissaient le Seigneur qui honore le passage de ses saints de la présence des princes de la gloire, et achevèrent avec piété les funérailles que les anges avaient commencées eux-mêmes. (*Vies des Pères du Désert, l. 7, c. 21*).

Deux religieux de saint Grégoire sont avertis du jour de leur mort.

Parmi mes religieux, dit le saint docteur, j'avais un frère malade, appelé Gérard. Il y a dix ans de cela. Il paraissait réduit à l'extrémité, nous l'entourâmes de tous nos soins. Voici une faveur qui lui fut accordée dans l'intérêt d'autres religieux de la maison. Des anges, vêtus d'habits blancs et resplendissants de lumière vinrent se mettre à côté de son lit, et l'un d'eux lui dit avec beaucoup de douceur : « Nous sommes ici pour choisir quelques religieux que nous allons inscrire au nombre des habitants de la Jérusalem céleste. » L'esprit qui parlait fit signe à un autre d'écrire, et lui dicta plusieurs noms qu'il recommanda au malade de retenir. Lorsqu'il eut fini, il ajouta : « Il faut mettre aussi celui qui est ici et qui souffre. Maintenant, cher frère, disposez-vous et avertissez vos frères de se tenir prêts à paraître devant leur Seigneur. Vous allez bientôt être tous des nôtres. » Le malade se hâta d'avertir les heureux religieux appelés au ciel et désignés par l'ange. Quelques jours après, la mort du frère qui avait

été nommé le premier, puis celle du religieux nommé le second, et de tous les autres dans l'ordre qui avait été indiqué, prouva la vérité de la vision. Gérard mourut le dernier.

Ce fait se passa pendant une épidémie qui enlevait beaucoup de monde à Rome et dans tout le reste de l'Italie. Dans un autre monastère, quelque chose de semblable eut encore lieu. C'était dans les environs de Porto. Un jeune religieux, d'une simplicité et d'une humilité qui le rendaient cher à tous, et qui lui méritèrent d'être favorisé de la vue des esprits célestes, se sentit frappé de la maladie qui faisait tant de ravages. Comme il était robuste, on pensait qu'il n'en mourrait pas; et cependant mûr pour le ciel, il reçut la certitude de sa fin prochaine et de son bonheur éternel, mais il n'en disait rien.

Voici à quelle occasion on surprit son secret. L'évêque de Porto, vieillard vénérable et d'une grande vertu, qui m'a rapporté tout ce que j'en dis, vint visiter le monastère et les religieux malades. Arrivé auprès du jeune religieux, il l'encouragea beaucoup, lui dit de mettre sa confiance en Dieu, de ne pas craindre la mort, et que probablement il aurait encore de longues années à passer sur la terre, pour le bien de son âme et l'édification de ses frères. C'était un peu après pâques. Le malade lui répondit : « Je ne crains rien et je suis sûr de ne pas avoir longtemps à vivre. Un ange du ciel s'est montré à moi qui, me donnant un papier m'a dit : « Ouvrez-le et lisez ; » j'ai pris le papier et j'y ai vu mon nom et les noms de tous ceux qui aux fêtes de pâques ont reçu le baptême de votre main. Ils étaient écrits en lettres d'or. L'ange m'a fait

connaître que notre temps était fini et qu'en peu de jours nous serions tous rappelés de cet exil. » En effet il mourut le premier, ce jour même, et les autres le suivirent de très-près. Au bout de quelques jours il ne resta plus en vie un seul de ceux qui avaient été baptisés par l'évêque, et l'on a eu la conviction que tous avaient été sauvés. (*Dialog. de saint Grég. l. 4, c. 26*).

Fait étonnant raconté par saint Grégoire.

Dieu est si miséricordieux que, pour procurer le salut de quelques âmes trop négligentes, il n'hésite pas à renverser l'ordre de la nature et rappelle même à la vie les victimes de la mort. Ces miracles sont d'autant plus extraordinaires qu'ils sont rares ; c'est par le ministère de ses esprits bienfaisants qu'il ressuscite et instruit ceux qui sont l'objet de ses faveurs prodigieuses. Un religieux parfaitement connu de tous ceux qui étaient sous ma conduite dans mon premier monastère, me disait qu'il avait habité le désert avant de venir chez moi, et qu'un autre ermite, espagnol de nation, qui s'était également retiré dans ce désert, y mourut après une longue maladie. Mais tandis qu'on se préparait à l'inhumer, Dieu le rappela à la vie et aussitôt il se mit à faire un long récit de tout ce qu'il avait vu jetant la terreur dans l'esprit de tous ceux qui se trouvaient là. Il nous assura en particulier qu'il avait vu l'enfer et ses brasiers éternels, indescritibles, et beaucoup d'autres lieux remplis de flammes, plus ou moins ardentes, selon le nombre et la gravité des fautes des âmes auxquelles elles étaient destinées. Lui-même allait y être précipité, il dut son salut à l'intervention

de son bon ange qui, l'arrachant aux mains de ses exécuteurs, lui recommanda de penser sérieusement à tout ce qu'il avait vu et d'être plus vigilant et attentif sur lui-même. Son âme se sentit à l'instant même réunie de nouveau à son corps qu'elle ranima et il ouvrit les yeux à la lumière comme un homme qui sort d'un profond sommeil. Ce n'était nullement un rêve qu'il avait fait. Il suffisait de le voir dans une componction continuelle, se livrant à des jeûnes impossibles à tout autre, passant sans sommeil des nuits entières, ne regardant jamais aux besoins de son corps, uniquement occupé de satisfaire à la justice de Dieu, pour reconnaître un homme profondément pénétré des vérités éternelles, redoutant avant tout les peines de l'enfer. Sa vie entière était une prédication qui disait, mieux que des paroles, qu'il y a un enfer et qu'il faut travailler à l'éviter. Il mit à profit cette dure expérience et la recommandation qui lui avait été faite par son bon ange, et fit une heureuse fin. (*Dial. l. 4, c. 36*).

Fin bienheureuse d'un anachorète.

Saint Athanase, le grand docteur du quatrième siècle et évêque d'Alexandrie, rapporte la fin heureuse d'un anachorète nommé Ammon, mort vers l'an 395. Cet homme vénérable d'une vertu admirable, et bien justement honoré de tout le monde comme il le méritait, dit le saint docteur, était loin de laisser paraître tout ce qu'il y avait d'angélique dans sa vie. Marié malgré lui dans sa jeunesse, il avait déterminé son épouse à une chasteté perpétuelle. Quoique riche, il

menait dans le monde. la vie d'un solitaire, consacrait toute sa vie à l'oraison, à la pénitence et aux œuvres de charité. A la mort de ses parents, sa pieuse épouse, compagne de sa vie angélique, qui connaissait tous les dons dont son âme était ornée et son goût pour la solitude, lui permit, ce qu'elle n'avait pas encore eu le courage de lui accorder, de se retirer dans le désert. Ammon devint père d'un grand nombre de religieux qui se rangèrent sous sa discipline et remplit toute la Thébaïde de la renommée de ses vertus et de ses miracles. Nous n'en citerons qu'un; il fera éclater sa modestie aussi bien que la tendre sollicitude dont Dieu et ses anges entourent les âmes chastes. Il voyageait avec l'un de ses disciples. Arrivé sur le bord du Nil et ne trouvant point de barques, il fallut se résigner à le passer à la nage. Ammon éprouva un singulier embarras; jamais, de sa vie, il ne s'était mis à nu. Cependant il eût allait bien dans cette circonstance; il prie donc son compagnon de s'écarter un peu. Mais lorsqu'il se trouve seul, un sentiment invincible de pudeur le fait encore hésiter, lorsque soudain il se sent transporté par des mains invisibles sur la rive opposée du fleuve. Il n'avait pas eu le temps de se rendre compte de cette locomotion. Son disciple traverse les flots à la nage et voyant son maître debout, les pieds secs, se prosterne devant lui et le prie de lui dire par quel miracle il se trouvait rendu avant lui et sans s'être mouillé. Le saint le lui déclara, mais en l'obligeant au secret.

Il était très-lié avec saint Antoine qui avait de lui la plus haute estime. Lorsque l'heure de la fin de son exil arriva, Dieu la révéla à saint Antoine; voici, selon

le récit de saint Athanase, dans quelles circonstances.

« Antoine était assis sur la montagne méditant, les yeux élevés vers le ciel, selon son habitude. Au milieu de son oraison, il vit monter dans les nues un personnage éclatant de lumière que des esprits bienheureux accueillaient avec de grandes démonstrations de joie. Dans l'admiration où cette vision le jeta, il saluait et bénissait la troupe céleste, priant Dieu de lui apprendre le nom de celui qui était le héros d'un si beau triomphe. Au même instant, une voix angélique lui dit que c'était l'âme d'Ammon, solitaire de Nitrie. Les religieux, qui en ce moment entouraient le saint patriarche, témoins de ses transports de joie et d'admiration, le prièrent de leur en dire le motif. « J'ai vu, leur répondit-il, Ammon s'envoler au ciel, porté sur les ailes des princes de la cour du Seigneur. » Les religieux eurent plus tard occasion de constater qu'en effet saint Ammon avait rendu son âme à Dieu le jour et à l'heure que la vision en avait été donnée à saint Antoine. (*Vie de saint Antoine, par saint Athanase.*)

L'âme d'un simple ouvrier fêtée par les anges.

Saint Colomban, apôtre de la Calédonie, affectionnait les pauvres, s'intéressait au succès de leurs travaux, et pour les relever dans l'estime de ses religieux, comme aussi pour leur inspirer l'amour d'une vie laborieuse, il leur prêchait d'exemple. Un jour, tandis qu'il s'entretenait avec les anciens de son monastère, Dieu lui révéla qu'un ouvrier qu'il avait beaucoup connu se mourait dans la société des bons

esprits. Le saint, témoin des miséricordes divines pour ce pauvre, inconnu aux hommes et cher aux anges, disait à ses religieux : « Voilà qu'au moment où je vous parle, monte au ciel un tel qui a été forgeron, là-bas, au centre de l'Irlande. Il meurt vieux, il a travaillé toute sa vie, et il n'a pas travaillé en vain ; il a acheté avec le travail de ses mains la vie éternelle, car il dépensait ses gains en aumônes, et je vois d'ici les anges qui viennent chercher son âme. » On conviendra que le panégyrique du travail manuel, devenu si banal de nos jours, a été rarement formulé d'une façon plus solennelle et plus touchante. (*Moines d'Occident*, 3, 252.)

Sept jours de maladie échangés contre vingt-quatre heures de purgatoire.

Le vénérable frère Jean, de l'ordre de Saint-François, était d'un caractère aimable et réfléchi ; il parlait peu et s'adonnait beaucoup à la prière et aux autres pratiques de dévotion. Jamais il ne rentrait dans sa cellule après matines, et, jusqu'à midi, il restait en prières à l'église. Une nuit qu'il goûtait ainsi les douceurs de l'oraison, l'ange de Dieu lui apparut et lui dit : « Tu es enfin rendu à ce terme tant souhaité ; tu touches à la fin de tes jours ; c'est pourquoi Dieu m'envoie te demander quelle est la grâce que tu désires de préférence. De plus, tu peux choisir entre un jour à passer en purgatoire, ou sept jours de souffrances sur la terre. Frère Jean ayant choisi sept jours de souffrances dans ce monde, tomba aussitôt malade et fut atteint de diverses infirmités ; la fièvre, la goutte aux mains et aux pieds, des douleurs de

reins et plusieurs autres maux furent le creuset où il achevait de se purifier pour le ciel. Ce qui le tourmentait le plus était un démon qui se tenait devant lui avec un grand papier où étaient écrits tous les péchés qu'il avait commis dans sa vie par pensées, par actions, et qui lui disait : « Pour tous ces péchés dont tu t'es rendu coupable si souvent, tu es damné. » Le pauvre frère ne se souvenait plus d'avoir fait aucun bien, ni qu'il était religieux, et quand on lui demandait comment il se portait, croyant être damné, ainsi que le répétait sans cesse le démon, il répondait : « Bien mal, hélas ! bien mal, car je suis réprouvé. » Entendant cela, les frères qui le soignaient firent venir auprès de lui un religieux distingué par sa piété et ami intime du moribond. Il arriva le septième jour de la maladie du frère Jean, le salua avec amitié et lui demanda comment il se portait. « Ne vous souvenez-vous pas que je vous ai confessé plusieurs fois et vous ai absous de tous vos péchés ? Ne vous souvient-il pas que vous servez Dieu dans cet ordre depuis de longues années ? En outre, oubliez-vous que la miséricorde divine est plus grande que tous les péchés du monde et que Jésus notre Sauveur bien-aimé nous a rachetés d'un prix infini ? Espérez donc, car vous avez tout lieu de croire que vous serez sauvé. » A ces mots, le terme de son expiation étant d'ailleurs expiré, toute tentation s'évanouit pour faire place à la consolation.

Indépendamment de la visite de son bon ange qu'il vit sept jours avant son heureux trépas, le frère Jean eut le bonheur de recevoir celle de Jésus qui lui avait promis de revenir à sa dernière heure. Cette heure arrivée, il dit à son ami : « Vous êtes

fatigué, mon frère, il se fait tard, allez vous reposer, je vous en prie. » Celui-ci fit quelques difficultés, mais enfin il céda aux instances du malade. A peine était-il parti que le Sauveur, resplendissant de gloire, répandant autour de lui la plus suave odeur, et accompagné de nombreux esprits célestes, se présenta une dernière fois au frère Jean qui, joignant les mains et se répandant en actions de grâces, s'envola vers la patrie sur les ailes de son ange. (*Chronique de saint François.*)

Mort de sainte Humbeline.

Avant sa conversion, sainte Humbeline, sœur de saint Bernard, vivait dans les pompes du siècle, au milieu des vanités et des plaisirs. Cette noble dame, au bruit de la réputation de son bienheureux frère, vint un jour à Clairvaux en grand équipage pour lui rendre visite. Elle s'arrête à la porte du monastère et fait demander à parler au révérend père abbé de Clairvaux. Celui-ci pour la punir de son luxe qu'il condamnait, refusait de la recevoir. Touchée au vif, Humbeline exhale hautement sa douleur : « Je sais que je suis pécheresse, s'écrie-t-elle, mais je sais aussi que Jésus-Christ est mort pour les personnes qui me ressemblent... Que mon frère vienne, qu'il ordonne et je lui obéirai. »

A ces touchantes protestations, les portes du monastère s'ouvrent ; le saint abbé réconcilie sa sœur avec Dieu et lui trace pour règle de vie la règle que sa mère elle-même avait gardée dans le mariage. Humbeline fut toute changée à l'instant par la puissance de la grâce, et un peu plus tard, dégagée des biens qui la

retenaient dans le monde; elle prit le voile religieux dans un monastère de filles qu'elle dirigea dans la suite à Juilly. Elle y vécut dans la pratique des plus héroïques vertus sous la direction de son saint frère.

Dieu lui avait accordé le don des larmes; elle en versait des torrents, non plus seulement au souvenir de ses vanités passées, mais surtout dans des ravissements d'amour à la pensée de Dieu et du Ciel. Elle était toujours la première à tous les exercices de la communauté dont le genre de vie se rapprochait le plus possible de celui de Cîteaux. Elle passait les nuits entières dans la contemplation, et, lorsqu'elle était forcée de donner quelque repos à son corps, c'est sur un cilice qu'elle cherchait le sommeil. Elle fut bientôt mère pour le Ciel. A la première nouvelle des craintes que ses sœurs concevaient sur ces jours précieux, saint Bernard, ses frères et quelques-uns des plus vénérables cénobites de Clairvaux accoururent pour l'assister et être témoins de son saint trépas. Parmi les religieux se trouvait don Pierre de Molesme, confesseur de la Sainte; c'était un personnage d'une haute piété et qui avait une grande réputation de sainteté.

Il crut que le dernier moment n'était pas encore arrivé pour son illustre pénitente, et, se retirant, il invita les autres assistants à le suivre; c'était sur le soir, chacun gagna sa cellule. Pierre allait dans la sienne en compagnie d'un frère; sur son passage, il avait à traverser le parloir; il y vit un ange qui lui dit: « Hâtez-vous de retourner sur vos pas, la servante de Dieu va sortir des misères de ce monde. — Hélas! que ferai-je? » répondit le bon père, car les religieux qui étaient venus pour assister à sa fin, se sont retirés et

dorment sans doute déjà. — Ne vous troublez pas, répliqua l'Ange ; je me charge d'aller les veiller pour vous, allez vite auprès de la mourante. »

A l'instant, l'ange frappa la tablette de l'agonie, avec tant de force, que ceux qui dormaient profondément l'entendirent et vinrent tous entourer la sainte étendue sur la cendre et la paille. (*Vie de saint Bernard, chap. 12.*)

Sainte Elisabeth.

Sainte Elisabeth fut à la fleur de son âge appelée à la couronne éternelle. Maltraitée par les siens, dépouillée de sa couronne ducal, privée même de la présence de ses enfants, elle s'était réduite à la pauvreté religieuse, habitait une petite maison, se nourrissait, s'habillait comme les gens de la campagne, consacrant tout son temps à la prière et aux œuvres de charité. Dieu ayant jugé qu'il était temps de récompenser une vie si pleine de mérites, lui fit connaître qu'il allait mettre fin à tant de souffrances. Après douze ou quinze jours de maladie, comme elle était étendue sur son pauvre grabat, épuisée, mais toujours unie à Dieu, toujours gaie, elle fit entendre une mélodie extrêmement suave qui paraissait s'échapper de son gosier. Elle était couchée, le visage vers le mur : se tournant vers celle de ses femmes qui était restée auprès d'elle pour la garder : Où es-tu, ma bien-aimée, dit-elle. — Me voici ; oh ! madame, que vous avez délicieusement chanté ! — Quoi ! reprit la sainte malade, as-tu entendu quelque chose ?... Je te dirai qu'un charmant petit oiseau est venu se poser entre moi et la paroi, et il m'a chanté pendant longtemps d'un ton si doux, il

m'a tellement réjouie, il a rempli mon âme d'une telle allégresse, qu'il a bien fallu que je chantasse avec lui. » C'était sans doute, dit un ancien narrateur, son bon ange gardien qui venait sous la forme d'un oiseau, lui annoncer l'heure des félicités éternelles. Elle devait mourir trois jours après.

Comment une personne qui est sur le bord de la tombe peut-elle faire entendre des chants si harmonieux, des chants qui semblent, disait la compagne de la Bienheureuse, sortir de son gosier, et des chants si semblables aux mélodies du ciel ? C'est principalement aux approches du dernier terme de la vie que les saintes âmes ont été favorisées de ces chants exquis qui leur donnaient un avant-goût des enivrantes douceurs du ciel, qui les initiaient à l'hosanna éternel.

La veille de son heureux trépas, la Sainte brûlante d'amour, disait à ses femmes des choses admirables sur les douleurs de Jésus, qui leur faisaient verser des larmes abondantes. Elle se tut un moment, puis, sans qu'on vit ses lèvres s'entr'ouvrir, elle fit entendre de nouveau des flots d'harmonie, doucement voilés et qui venaient de sa poitrine. On la questionna, elle répondit : « Ne les avez-vous pas entendus ? — Qui, Madame ? — Ceux qui ont chanté avec moi, j'ai chanté comme j'ai pu moi aussi. » Aucun n'en doutera, dit son historien célèbre, elle mêlait sa voix pure aux chants de triomphe, aux concerts délicieux de l'armée céleste qui attendait le moment où elle entrerait dans ses rangs ; déjà elle chantait la gloire du Seigneur avec ses anges. Elle resta depuis la chute du jour jusque vers minuit dans un état de joie expansive, unie à la plus fervente dévotion. Au moment de la victoire elle célé-

braît à bon droit les combats à jamais terminés. Vers minuit, son visage devint tellement resplendissant qu'on pouvait à peine la regarder. Elle parla encore de la rédemption. Son bonheur, sa jubilation allaient croissant d'instant en instant. Enfin elle dit : « O Marie, venez à mon secours, le moment arrive où Dieu appelle ses amis à ses noces, l'époux vient chercher son épouse. » Puis à voix basse : « Silence ! silence ! » prononçant ces mots, elle baissa la tête comme dans un doux sommeil, et rendit en triomphe son dernier soupir. Son âme s'envola au ciel au milieu des anges et des saints qui étaient venus au-devant d'elle. Un délicieux parfum se répandit aussitôt dans l'humble chaumière qui ne renfermait plus que sa dépouille mortelle, et l'on entendit dans les airs un chœur de voix célestes chantant avec une ravissante harmonie ce sublime répons qui résumait toute sa vie : « J'ai méprisé le monde et toute sa gloire pour l'amour de mon Seigneur Jésus-Christ que j'ai contemplé, que j'ai choisi, en qui j'ai mis ma confiance, que j'ai aimé par-dessus toutes choses. » C'était la nuit du 19 novembre 1231. La Sainte avait à peine accompli sa vingt-quatrième année. (*Extrait de la vie de sainte Elisabeth, par M. de Montalembert, ch. 29.*)

L'ange garde-malade

Un solitaire avait bâti sa cellule dans un désert à une grande distance de toute habitation. Il tomba malade, et ne pouvant plus pourvoir à ses besoins lui-même, il n'eut même pas l'espoir d'être secouru des autres religieux qu'il n'avait pu informer. Il se remit

entre les mains de la Providence, sans crainte, sans inquiétude, et attendit en paix que le ciel lui envoyât les secours qu'il ne devait point attendre des créatures. Sa confiance ne fut pas déçue. Son ange gardien vint à lui comme un bon frère et s'établit son infirmier. Quelle joie ne dut pas ressentir le pieux solitaire ! Pour l'amour de Dieu il s'était exposé à mourir dans le plus complet dénûment. Dieu ne l'a pas oublié, et, pour le servir, il lui envoie un prince de sa droite. Quelques semaines s'étaient écoulées dans cette céleste société, lorsque des religieux par une circonstance fortuite furent amenés chez lui. A peine étaient-ils entrés dans sa cellule que les bons offices de l'Esprit bienheureux n'étant plus nécessaires, celui-ci fit semblant de se retirer en disant adieu au malade ; mais le malade de s'écrier aussitôt : « Chers frères, je vous en conjure, sortez d'ici et laissez-moi seul : votre présence va me priver de celle de mon ange. » Il était certes bien légitime pour lui de préférer la société de l'Esprit céleste à celle des mortels. Comme il prononçait ces paroles et faisait des efforts pour suivre son bon Ange, son âme se détacha de son corps, et, reçue entre les mains de son glorieux bienfaiteur, alla continuer dans le sein de Dieu l'union contractée avec lui dans les infirmités de la chair... (*Vies des Pères du désert. P. Marin*).

Bonne nouvelle.

L'abbé d'un monastère de Bénédictins situé près de Naples comptait parmi ces religieux un jeune homme de bonne famille, qui par sa piété et sa mortification était l'admiration de tout le monde. Il avait pris l'habit

monastique au sortir de l'enfance, et pourtant on le respectait à l'égal d'un vieillard et l'abbé ne craignait pas de lui confier les clefs du monastère et les vases sacrés de l'église. Sa figure angélique répandait autour de lui un parfum de sainteté qui lui attirait la vénération de quiconque l'avait vu une seule fois. Son innocence lui gagnait tous les cœurs. Un soir on était à table; au milieu du repas, l'abbé et la communauté entendirent très-distinctement une voix venant du ciel et disant : Côme, Côme, (c'était le nom de ce saint religieux), aujourd'hui vous serez avec nous auprès du Seigneur. Côme répondit doucement avec beaucoup d'humilité, mais sans crainte : qu'il soit fait selon votre parole. Elle se réalisa quelques heures après. Sa cellule parut illuminée; une troupe d'anges vêtus de blanc et faisant entendre la plus douce harmonie, entouraient sa pauvre couche. C'est entre leurs mains qu'il remit son âme innocente et qu'il s'envola vers les cieux pour y chanter l'hosanna éternel commencé ici-bas, dans leur société. (*Boll. 3 juin.*)

Saint Dominique convié au ciel par son bon ange.

Saint Dominique, dont la vie avait été si pure, et le zèle pour la foi si ardent, méritait bien d'être à la mort honoré de la présence des Esprits célestes. Les assauts que l'amour divin livrait à son âme, plus encore que la maladie, lui faisaient pressentir sa fin prochaine. Comme l'Apôtre, il disait souvent : Je désire voir se dissoudre ce corps qui me retient éloigné du Christ. Ses vœux furent enfin exaucés. Un prince du ciel descendit à lui tandis qu'il se trouvait

en Italie (à Bologne, Bononio,) il était d'une beauté ravissante ; d'une voix caressante il lui dit : Venez, cher ami, venez, mon bien-aimé frère, venez aux joies éternelles. Dominique comblé de joie assembla aussitôt autour de lui ses enfants, leur apprit l'heureuse nouvelle de sa mort, et pour les consoler, les assura qu'il serait bien plus utile à tout l'Ordre dans le ciel que sur la terre. Il leur recommanda une dernière fois de se conserver chastes, humbles, pauvres, unis, et de ne jamais oublier les bons exemples qu'il leur avait donnés.

Au moment de son bienheureux passage de l'exil à la béatitude, le prier d'un autre monastère que le Saint avait fondé le vit élevé dans les cieux par les anges qui faisaient retentir les airs de leurs chants harmonieux en présence de Jésus et de sa divine Mère. (*Act. SS. Boll. 4 août.*)

Les saints Anges envoyés par Marie.

A Pomérane, monastère de Cîteaux en Espagne, furent admis le même jour deux jeunes gens très-intéressants, amis inséparables depuis leur enfance ; belles âmes qui, en peu temps, arrivèrent à une haute perfection et furent par leur piété l'édification de la communauté. L'un d'eux se distinguait surtout par une dévotion extraordinaire envers la très-sainte Vierge ; l'image bien-aimée de la Mère de Dieu était si profondément imprimée dans son cœur, il chantait son office avec tant de piété et une attention si soutenue, que chaque mot, chaque syllabe, chaque note, s'échappaient de ses lèvres en traits enflammés d'amour

pour celle qu'il avait l'habitude d'appeler sa bonne Dame.

Dix-sept ans s'écoulèrent ainsi, et sa ferveur ne se refroidit jamais. Il en fut bien récompensé dans sa dernière maladie. On lui avait donné pour infirmier son vieil ami et frère qui, le soir, pour prix des services qu'il lui rendait, le priait de lui dire quelques mots d'édification. Or, une fois, le cher malade lui fit cette confidence : « Je ne veux rien avoir de caché pour vous, mon bon frère, mais je serais désolé si ce que je vais vous confier était divulgué. Hier, j'ai vu notre chère Dame ; elle m'a consolé et assuré que dans sept jours je serai appelé près d'elle dans le ciel. Ah ! si vous saviez comme elle est bonne ! » Ravi d'admiration et versant des larmes d'attendrissement, le garde-malade s'écria : « Cher ami, de grâce, dites-moi bien tout, tout. — Eh bien ! donc, puisque vous le voulez, je vous avouerai qu'avant de me quitter, elle m'a serré dans ses bras et donné un baiser au front. Ah ! qu'elle est bonne ! qu'elle est bonne ! »

La parole de la bienheureuse Mère de Dieu eut bientôt son accomplissement. Sept jours après, le prier, dont la chambre était à côté de celle du malade, vit passer devant sa porte une troupe de jeunes gens habillés de blanc : il croyait rêver ; c'était une réalité, car, à l'instant, entendant frapper la tablette des agonisants, il se hâta d'accourir et voit une multitude d'anges étincelants de lumière, marcher devant lui sur deux rangs, se diriger vers l'heureux moribond, recevoir son dernier soupir et emporter avec eux son âme innocente au pied du trône de Marie.

Césaire, qui rapporte cette histoire touchante, disait

la tenir du révérend père Arnould qui, avant d'être abbé de Clteaux, avait connu et dirigé ce favori de la Reine des cieux. (*Césaire, liv. 7, ch. 51.*)

Le prince Louis visité par les saints Anges.

Le jeune, brillant et pieux Louis, que le Seigneur avait donné pour époux à la bienheureuse Elisabeth, participa aux grâces que le Ciel lui avait données avec tant de largesses. Il s'associait à toutes ses bonnes œuvres, la traitait avec un respect qui tenait de la vénération, ne lui adressait que des paroles pleines de douceur. Il n'avait que vingt-sept ans environ et il était déjà devenu père de trois enfants, lorsqu'il s'enrôla dans les armées des princes chrétiens lignés pour la délivrance des saints lieux. Mais il fut arrêté à Otrante par une fièvre violente qui en quelques jours le mit en présence de la mort. Il fut le premier à reconnaître son état, dicta son testament, et appela le patriarche de Jérusalem qui suivait les croisés, pour lui demander de l'assister. Il reçut les derniers sacrements avec une angélique piété, et ne dit pas un seul mot qui pût faire croire qu'il regrettât la vie. Au contraire, il avait hâte de mourir.

Ni le souvenir de sa fortune et de ses enfants, ni même l'image de sa chère Elisabeth qu'il avait uniquement aimée et dont la séparation lui avait coûté tant de larmes, ne peuvent lui arracher un soupir, un regret. Au seuil de l'éternité, l'objet de ses plus pures et inévitables affections ne pouvait se présenter à son esprit que dans l'attente et au sein des joies futures de la patrie céleste.

Quelque temps avant de rendre le dernier soupir, il vit une foule de colombes blanches qui remplissaient sa chambre et voltigeaient autour de son lit. Voyez ! voyez, s'écria-t-il, ces colombes plus blanches que la neige. Les assistants crurent qu'il délirait ; mais il ajouta un instant après : Voici que je m'envole avec toutes ces belles colombes, et disant ces mots, il s'endormit dans le Seigneur. C'était son ange gardien et d'autres princes de la cour céleste venus sous la forme de colombes pour recevoir sa belle âme et l'accompagner dans les tabernacles éternels. Son aumônier fut seul témoin du prodige ; et il ne s'étonna nullement de voir cette jeune âme si candide, si aimante, si détachée des choses caduques, s'envoler au ciel dans la société des Esprits bienheureux. Son visage, déjà si beau pendant la vie, parut puiser une beauté nouvelle au sein de la mort, et l'on ne pouvait contempler sans admiration l'expression de foi satisfaite, de douce paix, de joie ineffable qui se peignait sur ses joues pâles avec cette placidité du trépas dont le charme est si profond et si pur. (*Vie de sainte Elisabeth, chap. 16 à la fin.*)

Sa sainte épouse en partant du désert de la vie pour le rejoindre au ciel, quelques années plus tard, fut mieux partagée encore. Plusieurs fois, ainsi qu'il a été dit ailleurs, elle jouit de la présence des esprits célestes, pendant sa maladie et au moment de sa mort. Pour ses funérailles, le Seigneur lui réserva un éclatant témoignage de la béatitude dont elle avait hérité. La veille de sa sépulture, trois jours après son passage à la vie qui n'a pas de fin, pendant qu'on chantait les vigiles des morts, l'abbesse de Wechère, son amie

intime, qui était venue prendre part à la cérémonie funèbre, entendit une harmonie qui l'étonna vivement; elle paraissait venir du dehors du sanctuaire. Elle sortit, accompagnée de plusieurs personnes, pour s'en assurer, et vit sur les toits de l'église, quoique ce fût en hiver, un nombre infini d'oiseaux d'une espèce inconnue jusque-là aux hommes, et qui chantaient avec des modulations si variées et si suaves que tous les assistants en furent pénétrés d'admiration. C'étaient, disaient quelques-uns, des anges envoyés par Dieu pour convoquer l'âme de sa chère Elisabeth au ciel, et revenus pour honorer sa mort par leurs chants de céleste allégresse. « Ces petits oiseaux, dit saint Bonaventure, ont rendu témoignage à la pureté en lui parlant leur langage lors de sa sépulture, et en chantant avec cette merveilleuse douceur sur sa tombe. Celui qui a parlé par la bouche d'une ânesse pour réprimer la folie d'un prophète, pouvait bien parler par celle de ces oiseaux, pour proclamer l'innocence d'une sainte. » (*Sermo in Brevia Franc.*)

Sainte Anthuse.

Sainte Anthuse, vierge, était fille de parents païens, et païenne elle-même, mais de mœurs très-pures. A l'âge de vingt, ou vingt-deux ans, ayant beaucoup entendu parler de saint Athanase, évêque de Carse, en Séleucie, comme d'un homme extraordinaire par sa doctrine, ses vertus et ses œuvres, et ayant quelques notions de la foi chrétienne, elle fut intérieurement pressée de voir le saint évêque pour lui demander de l'instruire et de la baptiser. Pour cela, elle

demanda à sa mère la permission d'aller à Carse. La mère, craignant de déplaire à son mari en la laissant faire ce voyage, la lui refusa. Anthuse ne se déconcerta pas, mais prit ses précautions, et se faisant accompagner de deux domestiques fidèles et sûrs, et qui, eux aussi, désiraient le baptême, elle sortit comme pour aller rendre visite à sa nourrice et se dirigea vers Carse.

Tandis qu'elle était encore à une bonne distance de la ville, un ange apparut à saint Athanase et lui recommanda d'aller à la rencontre d'une vierge qui désirait le baptême. Le saint évêque partit aussitôt et la rencontra, ainsi que le céleste messenger le lui avait dit.

En le voyant, Anthuse se prosterna à ses pieds. Elle était suffisamment instruite pour être baptisée, aussitôt et sur les lieux mêmes, mais l'eau manquait. Un ange en procura. La pieuse néophyte et les deux serviteurs furent ainsi régénérés en présence de cet esprit bienheureux. Saint Athanase et les deux serviteurs d'Anthuse reçurent la couronne du martyr, peu de jours après. Pour la vierge du Seigneur, elle était appelée à un autre genre d'immolation. Repoussée par sa propre mère et sa vieille nourrice, à cause de sa foi, elle fut inspirée de se retirer dans un désert, où elle mena une vie vraiment angélique. Elle y manquait de tout ; elle s'y nourrissait de quelques herbes sauvages, couchait sur la terre, et passait tout le jour et une partie de la nuit en prières, comme les anciens solitaires. Mais elle jouissait, dans son commerce continu avec Dieu et ses anges, et dans l'oraison, de délices qui lui faisaient oublier sa famille, sa fortune, le monde entier. Lorsque son corps, trop faible pour soutenir un pareil

genre de vie, car elle était jeune et elle avait été délicatement élevée, paraissait succomber, Dieu lui envoyait un esprit céleste qui lui apportait quelque nourriture substantielle, capable de réparer ses forces, et lui tenait compagnie. Elle passa de la sorte trois ans entiers ; après ce temps, un jour qu'elle était en prières dans la grotte qui l'abritait, elle entendit un grand bruit, et une secousse qui ébranla la grotte se fit sentir. Elle redoubla de ferveur dans sa prière, craignant quelque accident fâcheux. Elle en reconnut la cause bientôt. Car un ange lui apparut, et lui dit : Ne craignez rien, Anthuse, vous avez achevé votre course. Les pénibles exercices de la vie que vous vous êtes imposée vous ont préparé une place dans les éternelles demeures de la béatitude. Venez, vierge de Jésus-Christ ; la couronne incorruptible promise aux vainqueurs va être déposée sur votre tête.

La servante de Dieu exhala sa belle âme dans un élan d'amour. L'ange seul ayant été témoin de sa mort, son corps resta sans sépulture deux ou trois ans, mais tout à fait intact, sans putréfaction, sous la garde de Dieu. Une pieuse et illustre vierge, nommée Polychronie, qui menait aussi la vie si dure des ermites dans ces mêmes solitudes, reçut alors d'en-haut l'ordre de l'ensevelir. L'esprit du Seigneur qui l'avait choisie pour rendre ce devoir aux reliques de la sainte vierge, lui envoya une panthère pour la conduire à la grotte où était le corps. Polychronie le trouva aussi frais et vermeil que celui d'une personne qui vient de s'endormir dans un tranquille et doux sommeil.

Elle en avertit aussitôt un saint vieillard, prêtre et

supérieur d'un monastère voisin. Le saint corps fut enseveli avec tous les honneurs dus aux reliques des amis de Dieu et couvert de fleurs. Mais le Ciel voulait le glorifier. Un ange apparut au bon vieillard et lui ordonna d'élever une chapelle sur le tombeau de sainte Anthuse. Dans la suite, ce petit sanctuaire devint célèbre par beaucoup de miracles. (*Boll.* 22 août. *Act. Laur. mon., traduction du grec.*)

Secours et joies.

Saint Maxime, élevé à l'école d'un saint évêque et instruit des saintes lettres, était humble, obéissant, studieux et surtout très-pieux. Comme il appartenait à une bonne famille, il fut, bien jeune encore, revêtu d'une charge importante dans sa ville natale. A ces avantages, il joignait une grande beauté de visage, de sorte qu'il fut recherché par un homme riche qui lui offrit la main de sa fille. Sa famille, flattée d'une alliance si honorable, pressait Maxime d'accepter, mais le saint jeune homme s'étant proposé de rester vierge, préférait l'état ecclésiastique à un établissement qui contrariait ses désirs surnaturels. Ses parents, qui ne consultaient et n'avaient que des vues intéressées, firent tout ce qu'ils purent pour lui inspirer d'autres goûts et en vinrent même à des violences regrettables. On fit les fiançailles malgré lui, et on prit jour pour la célébration des noces.

Ne sachant plus comment résister, Maxime sort de l'église en courant et rencontre un voyageur auquel il raconte sa peine et qui lui offre de l'accompagner dans un lieu sûr pour le mettre à l'abri de ces persécutions

domestiques. Ils allèrent dans un lieu sauvage avec un autre jeune homme qui s'adjoignit à eux, et s'étant construit des cabanes, ils y menèrent la vie solitaire. Ils n'y restèrent pas longtemps tranquilles. Le démon les inquiétait sans cesse, et ils résolurent un pèlerinage au sanctuaire de saint Martial, à Limoges. En route, pendant la nuit, Maxime s'entendit appeler trois fois de suite par son nom. La voix lui étant inconnue, il s'écria : « Qui est-ce qui m'appelle ? — Ne craignez point, reprit la voix, je suis votre ange, je viens vous dire d'aller à Vienne, et je vous y conduirai moi-même. » Il y fut très-bien reçu par l'évêque de Vienne, qui l'adressa à l'abbé d'un monastère voisin. Ses vertus lui méritèrent d'être élu peu de temps après à la place de l'abbé. Devenu prêtre et supérieur, il eut à subir des injustices criantes de la part d'un voisin puissant, qui l'accabla de coups dont il mourut. L'avant-veille de sa mort, l'ange qui l'avait conduit dans ces lieux, lui apparut de nouveau et lui dit : « Réjouissez-vous, demain vous verrez des merveilles qui vous combleront de bonheur. Je reviendrai avec une infinité d'autres esprits du ciel ; saint Michel sera avec nous, nous vous ferons entendre les cantiques que nous chantons dans l'éternité, et nous vous traiterons, de la part du Seigneur, comme le méritent ses bons serviteurs. » Tous les religieux qui étaient dans le monastère entendirent les paroles du céleste messager.

Le lendemain, pour honorer les obsèques du saint abbé, Dieu permit que saint Augustin, évêque de Clermont, et Paschase, archevêque de Vienne, vinsent au monastère. Le saint moribond les reçut avec

une grande joie. Tandis qu'ils étaient auprès de sa couche, ainsi que les religieux de la maison, il entendit le chant des anges qui approchaient, et dit : Je demande pardon à ceux d'entre vous que je puis avoir offensés, et je bénis le Seigneur qui veut bien me faire miséricorde. Ensuite il les embrassa tous avec amour, et leur disant adieu, il s'écria : Voici les esprits bienheureux qui viennent, adieu. Et faisant le signe de la croix sur lui, il rendit le dernier soupir dans la paix du Sauveur. (*Bell.*, 2 janv.).

Dernier triomphe.

Au moment de la mort de sainte Catherine, il y avait à Rome une pieuse veuve, appelée Sémia, tout occupée du service de Dieu, de la visite des églises, des pauvres malades et du soin de ses deux fils. Catherine s'était unie d'une gracieuse familiarité avec Sémia, qui allait souvent puiser dans sa conversation l'allégresse spirituelle. Depuis trois jours, elle n'avait pu la visiter ; elle la savait bien malade, mais ne la croyait pas en danger. Ce dimanche-là, voulant aller à l'office solennel, elle résolut de dormir encore moins qu'à l'ordinaire, afin d'avoir plus tôt préparé les choses nécessaires au ménage. Et comme il arrive à ceux qui sont très-occupés, en dormant elle avait l'inquiétude du réveil. Tout à coup, un enfant d'une merveilleuse beauté lui apparaît et lui dit : Ne te lève pas avant d'avoir vu ce que je veux te montrer. Sémia, bien que réjouie de cette vision, était toute préoccupée de l'office ; elle répondit : O bel enfant, laissez-moi me lever, car il ne m'est pas permis de manquer aujour-

d'hui à la messe. L'enfant dit : Non, il faut que tu voies ce que Dieu daignera te montrer.

Puis, la prenant par sa robe, il la conduisit dans un lieu assez vaste, en forme d'église, et au sommet un tabernacle d'argent ciselé et fermé : Attends un peu, dit-il, et tu verras ce qui est dans ce tabernacle. Et voilà qu'un autre jeune enfant apporta une échelle pour atteindre au riche tabernacle ; avec une clef d'or il en ouvre la porte, et Sémia voit une jeune fille d'une ravissante beauté. Sa robe blanche était décorée de bijoux précieux, elle portait sur sa tête une triple couronne. La première, blanche comme la neige, était d'argent ; la seconde, d'argent, mêlée d'or et de pourpre ; la troisième, d'or pur, rehaussée de perles et de pierres brillantes. Sémia cherchait en elle-même le nom de cette jeune fille si bien parée ; elle lui trouvait de la ressemblance avec Catherine de Sienne, mais elle savait que son amie était plus âgée. L'enfant qui lui avait d'abord apparu lui demanda : Eh bien ! reconnaissez-vous cette belle jeune fille ? Sémia répondit : Elle ressemble de figure à Catherine de Sienne, mais elle diffère d'âge. Pendant qu'elle la considérait toujours avec attention, la belle jeune fille sourit et dit aux enfants : Vous voyez qu'elle ne me connaît pas. Alors vinrent quatre autres enfants semblables aux deux premiers ; ils portaient une espèce de lit nuptial drapé de pourpre. L'ayant déposé, ils montèrent l'échelle d'argent et voulaient porter la magnifique fiancée sur le lit : Laissez-moi auparavant m'approcher de celle qui me voit et qui ne me reconnaît pas. Sémia, dit-elle, tu ne me reconnais donc plus ? Je suis vraiment Catherine de Sienne. Et Sémia de s'écrier :

Quoi ! vous êtes Catherine, ma mère spirituelle ? — En vérité, je suis ta mère ; garde bien le souvenir de ce que tu verras. Les enfants la placèrent sur le lit nuptial et la portèrent dans le ciel. Sémia, suivant du regard cette trace lumineuse, vit sur un trône le roi couronné, tenant dans sa main droite un livre ouvert. Catherine se prosterna aux pieds du roi et l'adora. Et le roi lui dit : O ma fille ! ô mon épouse bien-aimée ! soyez la bien-venue. Et elle lut dans le livre l'espace d'un *Pater* et d'un *Ave*, puis il la releva, et elle se tint debout à côté du trône. Cependant la Reine du ciel s'approchait, suivie de la magnifique cohorte des vierges ; chacune portait le signe de son martyre. Catherine d'Alexandrie, sa roue formidable ; Marguerite pressait du pied le dragon hideux, et la très-douce Agathe montrait ses mamelles sanglantes. Catherine descendit du trône et se mit à genoux devant la reine, qui lui dit en la relevant et lui donnant le baiser de paix : Fille chérie, soyez la bien-venue ! Elle embrassa ensuite toutes les saintes vierges, en prononçant leur nom béni. Sémia répétait après elle cette litanie céleste. Puis elle se réveilla comme d'une extase.

En même temps, Thomas de Piétro, protonotaire d'Urbain VI, et l'un des amis les plus dévoués de Catherine, dormait un peu, vers l'aurore, après les offices de la nuit. Il vit tout à coup, au milieu d'un ciel serein, une troupe d'esprits bienheureux célébrant leur joie sur des instruments divins. Il leur demanda le sujet de ce triomphe : Nous portons au ciel, lui dirent-ils, l'âme de Catherine de Sienne. Il contempla cette âme élue dans un cercle radieux, puis se réveillant,

il trouva sur ses lèvres un sourire ineffable. (*Vie de sainte Catherine de Sienne, par Emile Chavin de Malan, page 340*).

Avertissement à l'approche de la mort.

Saint Sévérin, évêque d'une ville d'Italie qui aujourd'hui porte son nom (San Severino), n'avait accepté cette dignité qu'avec beaucoup de peine. La pensée continuelle de la responsabilité qu'elle lui imposait le faisait trembler, et il se crut obligé de redoubler de vigilance, d'humilité, de charité et de mortification. Le don des miracles lui fut accordé, et c'était admirable de voir qu'il n'avait qu'à prier un moment pour un malade pour obtenir sa guérison. Dieu le récompensa de son zèle. Quelque temps avant sa mort, il lui envoya un ange du ciel qui lui en indiqua l'approche et l'invita à la joie et au repos éternel en ces termes : Mon frère Sévérin, convoquez vos chanoines pour leur dire de se choisir un autre pasteur, car dans trois jours vous quitterez cette maison de terre et vous commencerez avec nous la vie sans déclin des bienheureux. Prenez vos précautions, recevez le saint viatique et livrez-vous à la joie. Le saint évêque, au comble de ses désirs, se répandit en actions de grâces et fit cette prière : Soyez béni et glorifié, ô Dieu de souveraine majesté, de ce que vous daignez mettre un terme à mon pénible exil. Soyez béni de la grâce que vous me faites en m'appelant à partager la félicité de vos élus. Aussitôt il fit venir près de lui les chanoines de son chapitre, présida à l'élection de son successeur, et, après avoir célébré les saints mystè-

res, éprouva une légère indisposition. C'était le commencement de la réalisation de la parole de l'ange. Le lendemain, il reçut solennellement les derniers sacrements de l'Eglise, se mit lui-même sur la cendre par terre, voulant mourir dans la pratique de l'humilité et de la pénitence, et récita, avec tout le clergé qui l'entourait, les prières des agonisants. A la fin, il ajouta : Maintenant, Seigneur, maître de toutes choses, je remets mon âme entre vos mains, daignez me recevoir. Comme il disait ces mots, un rayon de lumière remplit l'appartement d'une clarté incomparable, descendit sur lui et ne disparut qu'au moment où il expira. Au même instant, les assistants sentirent sortir de son corps des odeurs du parfum le plus suave, capables d'embaumer toute une région. Les anges lui formèrent un cortège brillant dans son passage à l'éternité. (*Saint Séverin. 8 janv. Bolland., c. 4*).

Depuis qu'il fut prêtre, saint Anastase garda la plus sévère abstinence en tout temps. Elu archevêque de Sens, il ne changea rien à son habitude de mortification. Il portait toujours un cilice, se levait la nuit pour réciter l'office, distribuait aux pauvres tous ses revenus, et arriva ainsi à une haute sainteté. La nuit de sa mort, un ange l'annonça à sa sœur, religieuse d'un monastère assez éloigné de Sens, et lui dit : Levez-vous, votre frère a été appelé à la félicité éternelle. Chantez des hymnes de reconnaissance, et bénissez le Seigneur.

La sœur du bienheureux communiqua cette révélation aux autres religieuses, qui purent dans la suite vérifier le jour et l'heure de la mort du saint évêque. (*Boll., 7 janv.*).

Sainte Colette avait beaucoup à souffrir de la persécution des démons. Il semble qu'ils redoublaient de fureur et de rage à chaque nouvelle faveur que la bienheureuse recevait de son divin Epoux. Dieu le permettait ainsi pour la maintenir dans l'humilité, la rendre plus digne de sa grâce par la souffrance et augmenter ses mérites. Elle était d'ailleurs toujours amplement dédommée de ce qu'elle souffrait des esprits infernaux, par les suavités dont Jésus remplissait son âme dans l'oraison et la communion.

Les saints anges avaient pour elle les plus délicates attentions dans tous ses besoins. Ayant reçu l'hospitalité chez une dame vertueuse, elle fut avertie par révélation que le démon se proposait de renverser la maison de fond en comble et de la faire périr avec son hôtesse. Elle se mit aussitôt en prière, et elle vit une échelle lumineuse qui s'élevait jusqu'au ciel, d'où descendirent beaucoup d'esprits bienheureux accourus à son secours. Une de ses compagnes fut témoin de cette merveille.

Dans ses maladies, après qu'elle avait congédié ses sœurs, les anges venaient les remplacer et la servaient. A l'heure où elle allait recevoir la récompense de ses vertus, des concerts angéliques retentirent dans plusieurs monastères, et quelques religieuses entendirent une voix céleste qui chantait : La vénérable Colette vient de prendre son vol pour le ciel. La bienveillance que les saints anges avaient eue pour la sainte, ils la continuèrent envers ses filles. (*Boll.*, 6 mars, dans la *vie de sainte Colette*).

Les saints anges viennent recevoir l'âme des petits enfants.

Jeanne de Ahumada, sœur de sainte Thérèse, donna le jour à un petit enfant qu'elle voulut appeler Joseph, à cause de la grande dévotion de la bienheureuse pour le glorieux époux de la mère de Jésus. Thérèse tenant de temps en temps le nouveau-né dans ses bras, disait : « Je prie Dieu, mon fils, si tu devais un jour t'éloigner de son service, qu'il te prenne ainsi, petit ange, avant que tu l'offenses. »

Le petit ange n'avait vécu ici-bas que trois semaines, lorsqu'il fut atteint d'une maladie mortelle. Thérèse, voyant qu'il allait s'envoler vers la patrie céleste, le prit dans ses bras et le regardait fixement. De son côté, Jeanne de Ahumada tenant ses regards attachés sur la sainte, vit tout à coup son visage s'enflammer et devenir beau comme celui d'un ange. En ce moment l'enfant expirait. Thérèse veut s'éloigner pour tempérer l'affliction de la mère, mais celle-ci, trouvant une force surhumaine dans la pensée que son fils est devant Dieu, dit à sa sœur : « Ne vous en allez pas, je vois bien que mon petit Joseph a cessé de vivre. » La sainte, encore ravie de ce qu'elle vient de contempler, lui répond avec un visage riant : « Oh ! qu'il y a de quoi louer Dieu, quand on voit quelle multitude d'anges vient recueillir l'âme de ces petits enfants qui leur ressemblent. » C'était cette scène céleste qui venait de frapper les regards de Thérèse. (*Vie de la sainte, écrite par elle-même, c. 33, note p. Bouix*).

CHAPITRE XII.

RESPECT DES SAINTS ANGES POUR LES PRÉCIEUX RESTES DES ÉLUS.

Dans mille circonstances les princes de la Cour céleste ont entouré les reliques des saints d'une auréole de lumière, les ont défendues contre la profanation des infidèles, transportées eux-même en un lieu sûr et manifestées aux évêques et aux fidèles, afin de leur faire rendre de justes honneurs. Nous citerons en particulier le miracle de la conservation du corps de sainte Catherine.

Le corps de sainte Catherine est transporté par les saints anges sur le mont Sina.

Les actes de l'illustre vierge, regardés comme très-authentiques par les Grecs et les Latins, lui donnent pour parents des personnages d'Alexandrie d'une grande distinction. Des anges la pressèrent de la part du Seigneur de se faire baptiser lorsqu'elle était encore toute jeune, et aussitôt après son baptême, elle reçut de Jésus-Christ, en présence de Marie et d'une légion d'esprits célestes, de très-grands dons surnaturels, entre autres le don de science; son érudition était prodigieuse. Elle eut de bonne heure l'occasion de la

faire admirer. Maximilien Galère, prince cruel et impie, condamnait les chrétiens aux supplices les plus barbares. Animée d'un saint zèle, Catherine qui n'avait que dix-neuf ans, eut le courage de lui reprocher son impiété publiquement. Ce sauvage couronné, aussi ignorant que grossier, ne sachant que répondre aux arguments par lesquels la noble vierge lui prouvait l'unité de Dieu, fit traiter cette question dans une conférence solennelle par cinquante des plus habiles sophistes, chargés de soutenir la thèse. Catherine reçut d'un ange l'assurance qu'il l'assisterait et qu'elle triompherait.

Fort de cet appui, Catherine éclairée d'en haut démontra aux philosophes l'absurdité du paganisme, et la solidité et la sublimité des dogmes chrétiens. Elle déploya tant d'éloquence, de précision et de clarté, que ses adversaires reconnurent de bonne foi leur erreur et furent gagnés à Jésus-Christ. Fortement pénétrés des vérités exposées par la noble vierge, ils furent si fidèles à correspondre à la grâce, qu'ils méritèrent celle de donner leur vie pour la sainte cause. L'infâme empereur les fit jeter dans un bûcher ardent et les flammes leur servirent de baptême.

Incapable de comprendre nos dogmes, Maximilien ne vit dans Catherine que sa beauté, relevée par sa noblesse et son éloquence, et conçut pour elle une violente passion. Catherine y répondit par le mépris. Des tortures et la prison furent sa première récompense. Le tyran avait ordonné qu'on la laissât mourir de faim. Dans la prison, ses fers ne l'empêchèrent pas de prêcher le nom de Jésus, et son apostolat produisit tous les jours quelques nouveaux fruits de

salut dans les âmes que la grâce lui amenait. La femme même de Maximilien et l'un de ses meilleurs officiers furent ses premières conquêtes. A cette nouvelle l'empereur, devenu furieux, n'eut plus pour Catherine qu'une haine implacable, et voulut la faire écharper sous les coups d'une machine qu'on ne pouvait voir sans frémir. Un signe de croix de la vierge la fit voler en éclats dès qu'on la mit en jeu. L'empereur pour en finir la condamna à être décapitée. En allant sur le lieu de l'exécution, la martyre demanda à Dieu deux grâces : la première, que son corps virginal ne fût ni vu ni touché par les bourreaux après sa mort ; la seconde, que la paix fût rendue à l'Eglise.

L'une et l'autre lui furent accordées, et avant de mourir, elle en reçut l'assurance de la bouche d'un ange du ciel. Elle eut la tête tranchée le 26 novembre 307, à l'âge de dix-neuf ans.

Toutes les anciennes histoires disent que de son chef coula une eau miraculeuse, blanche et odorante, mêlée au sang. Cette précieuse relique est conservée à Rome. Pour son corps, selon la promesse qui lui avait été faite, personne n'eut le temps d'y toucher. Des anges le prirent, et l'enlevant dans les airs, le transportèrent sur le mont Sinaï. On croit qu'elle s'était retirée dans cette solitude avant la persécution de Maximilien pour s'y préparer à la lutte, et en attendant, y mettre sa vertu à l'abri de la lubricité de l'empereur.

Dans l'office de sa fête, l'Eglise rappelle le miracle de la translation de son corps par le ministère des saints anges. Des religieux bâtirent un monastère et

Justinien 1^{or} éleva une basilique sur son tombeau. Les pieux gardiens de ce précieux dépôt ont souvent entendu autour des saintes reliques des mélodies admirables venues du ciel. (*Act. SS. 26 nov. id. Girg.*)

Les saints anges ne rendirent pas moins d'honneur
au corps de saint Clément Pape.

Disciple de saint Pierre et de saint Paul, Clément issu d'une famille de Sénateurs, fut élu Pape après saint Clet, le troisième après saint Pierre. Il faisait parmi les Romains beaucoup de prosélytes. Il convertit à la foi un des grands personnages de l'empire. Accusé avec plusieurs de ses disciples, il eut à choisir entre l'apostasie et l'exil. Il n'hésita pas à répondre que ni l'exil, ni les tortures, ni la mort ne pourraient ébranler son cœur. Il fut donc relégué dans une île déserte du Pont-Euxin et condamné à extraire du marbre des carrières où déjà plusieurs milliers de chrétiens travaillaient, victimes comme lui des persécuteurs de la foi. Saint Clément était tellement aimé des fidèles de Rome, que plusieurs s'exilèrent spontanément pour le suivre, et profiter de ses instructions, car il avait le don de consoler les affligés. Sa présence fut une source de bénédiction pour l'île qui le reçut et causa une grande joie aux chrétiens.

Le saint pape était si humble et si heureux de partager leurs peines, qu'il leur disait qu'il ne se reconnaissait pas digne d'être associé à leur sort, et que Notre-Seigneur ne lui avait accordé cette grâce que pour le faire participer à leurs mérites et pour les consoler dans leurs souffrances. L'eau manquait

dans toute l'île et les chrétiens étaient obligés, après les fatigues du jour, de faire encore deux lieues pour s'en procurer. Cette eau, portée sur leurs épaules, n'était presque plus potable, lorsqu'elle était rendue à destination. Le saint martyr, touché de compassion, ordonna à tous de se mettre en prière, se prosterna et aussitôt qu'il eut fini d'invoquer les secours du ciel, sur le lieu même où il se trouvait, on vit sourdre une source d'eau pure et fraîche, suffisante pour les besoins de tous les confesseurs. Un coup de bêche suffit. Ce miracle fut l'occasion de la conversion d'une multitude de gentils. Trajan, en étant informé, ordonna la mort de saint Clément, et l'officier, chargé de la surveillance des travaux, le condamna à être précipité dans la mer avec une ancre au cou, afin qu'enseveli dans les flots, il fût privé des honneurs que les chrétiens avaient coutume de rendre aux martyrs. Des mains plus nobles encore allaient travailler à lui élever un trophée. On ne peut exprimer quelle fut l'affliction du peuple lorsqu'on apprit la sentence rendue contre le saint Pontife. On l'accompagna sur le bord de la grève, on suivit des yeux la nacelle qui le portait au large ; tous les spectateurs pleuraient et disaient : Seigneur, sauvez notre père. Clément, après une courte prière, fut jeté dans les flots, le 23 novembre, vers l'an 100 ou 101 de l'ère chrétienne.

Quelques jours après, deux de ses disciples, Corneille et Phébus, conseillèrent aux chrétiens de demander à Dieu qu'il leur fit connaître où était le corps de leur bienheureux pasteur. Chose étonnante, qui fait bien ressortir la bonté du Seigneur et les soins dont il entoure jusqu'aux débris mortels de ses élus,

selon qu'il l'a promis : « Leurs ossements seront glorieux et respectés ; » pendant que tous priaient, la mer commença à se retirer du côté du lieu où l'on avait emporté le martyr de la foi ; les fidèles suivant les flots, firent ainsi une lieue et plus sur le sable laissé à sec, et, là où la mer s'arrêta, ils découvrirent une tombe en marbre, construite en forme d'oratoire, où reposait la sainte relique. A côté était l'ancre qui avait été l'instrument de son supplice. Les fidèles chantaient des cantiques d'actions de grâces et se disposaient à enlever le monument. Mais les esprits célestes, qui l'avaient eux-mêmes élevé et taillé, leur firent connaître que la volonté de Dieu était qu'il restât où il se trouvait, et que la sainteté du martyr serait manifestée par des miracles et d'autres prodiges. En effet, il en parut tant que toute l'île se convertit à la foi. (*Act. SS. 23 nov. Métaphraste, dans Surius.*)

Sainteté de saint Jean de la Croix manifestée par les saints anges aussitôt après sa mort.

Le nom de saint Jean de la Croix rappelle le souvenir d'un prodige de pénitence. Disciple de sainte Thérèse, il avait puisé à l'école d'un tel maître l'amour des souffrances. Sa vie ne fut qu'un tissu de douleurs. Vers la fin de sa vie, des persécutions inouïes et inexplicables vinrent raviver la soif des croix dont cette grande âme était dévorée. Ses propres frères firent peser sur lui les accusations les plus graves et les plus absurdes. Elles furent écoutées par un supérieur abusé, et le serviteur de Jésus-Christ fut mis

au cachot, privé de livres et de toute société, réduit à ne vivre que de pain et d'eau, accablé d'injures et de mauvais traitements. Plusieurs fois on lui fit subir des opérations qui faisaient frémir ses propres médecins ainsi que tous ceux qui en étaient témoins. Malgré ses infirmités et de fréquentes maladies, on ne changeait rien à son régime. A peine le laissa-t-on jouir d'un peu de lumière, car sa prison était une cave. La patience du serviteur de Dieu éclata merveilleusement parmi toutes ces rigueurs. On le voyait toujours le visage content et serein. Les maux qu'il endurait et qu'il aurait souhaités plus grands encore, étaient pour lui des sujets d'actions de grâces continues. « C'est ici mon repos, disait-il ; jusqu'à la fin de ma vie , mon bonheur sera d'être sur la croix de Jésus et avec Jésus. »

Il n'avait ni aigreur ni ressentiment contre ceux qui l'affligeaient tant et si cruellement ; au contraire, il conserva pour eux une douceur et une indulgence qui ne se démentirent jamais. Cette âme angélique trouvait bien un dédommagement à ses peines dans le témoignage de sa conscience ; mais il n'est pas toujours suffisant dans les circonstances qui bouleversent toute une existence. Alors le ciel s'ouvrait sur sa tête, et les esprits célestes remplissaient le vide que les créatures faisaient autour de lui. Toutefois ces apparitions étaient rares et, le plus souvent, le ciel ajoutait des ténèbres et des désolations intérieures aux sujets d'affliction qui lui venaient du dehors. Dans une de ces éclaircies, qui rompirent la chaîne de ses continues douleurs, il eut la révélation du jour et de l'heure de sa mort par la voix d'un prince du ciel.

C'est à ce moment suprême, que Dieu lui réservait ses suprêmes consolations et de justes réparations. En effet, un peu avant de rendre son âme à son créateur, plusieurs personnes qui priaient auprès de son mauvais grabat, virent les anges descendre sur lui sous la forme d'un globe de feu jetant dans son cachot la plus vive lumière, lumière douce et surnaturelle qui ne blessait point les yeux et qui était assez grande pour effacer la clarté de vingt flambeaux allumés. On sentit en même temps une odeur d'une suavité céleste ; de sorte que ce modeste appartement, ou plutôt ce cachot, parut tout-à-coup converti en sanctuaire. Il était réellement pour le saint le vestibule du ciel, où les esprits bienheureux accompagnèrent l'ami de Jésus crucifié.

Une particularité fait l'admiration de ceux qui voient ses saintes reliques, et relève sa gloire ; c'est que les traits de cet homme céleste changent souvent d'une manière qu'on ne peut comprendre. Parfois c'est l'image même de Notre-Seigneur, tantôt celle de la Sainte vierge, ou d'une figure angélique qui se manifeste au lieu de celle du saint. Il fut canonisé en 1675 par Clément X. (*Petits Boll.*, 24 nov.)

Assistance merveilleuse des saints anges en faveur
des saints Crépin et Crépinien.

Ces deux illustres martyrs étaient Romains de naissance et riches. Leur zèle pour la gloire de Dieu les attira à Soissons, avec l'intention d'y travailler à la conversion d'un peuple livré à toutes les abominations du paganisme. Mais les chrétiens, les prêtres

surtout étaient si cruellement persécutés, qu'il était difficile de se déclarer tel sans être aussitôt dénoncé et livré aux tribunaux. Les bienheureux confesseurs de Jésus-Christ, pour échapper à la vigilance des espions et de la police de Maximien, auteur de la persécution, s'annoncèrent comme cordonniers et ouvrirent un magasin.

Ils réussirent parfaitement ; leur habileté leur attira de nombreux chalands, d'autant plus qu'ils se contentaient de ce qu'on voulait bien leur donner pour prix de leurs marchandises, et n'exigeaient jamais rien. Tout le monde faisait leur éloge ; on les admettait volontiers dans les maisons où les appelait leur commerce. Ils surent si bien profiter de ces heureuses dispositions qu'en peu de temps ils parvinrent à inculquer les principes de la foi à une infinité de personnes. Les délateurs ne manquèrent pas de parler à l'empereur de la conduite des deux frères et de l'influence qu'ils exerçaient sur l'esprit des habitants de la ville. Pour leur faire expier leur prosélytisme, l'Empereur ordonna à Rictiovare, officier brutal, impie, ennemi juré des chrétiens, de venir sur les lieux et de faire main basse surtout sur les prédicateurs de l'Évangile. Peu de jours après, ils étaient arrêtés et conduits par Rictiovare devant le tribunal impérial. Ils devaient s'attendre aux plus cruelles tortures. Mais le Seigneur voulut faire éclater sa puissance en eux. Tous les instruments de supplice qu'on employait pour torturer les saints Confesseurs, se tournaient contre les bourreaux et les blessaient. Irrité outre mesure, le préfet les condamna à être jetés dans l'Oise.

Les anges les transportèrent sains et saufs sur le

bord de la rive. On les fit jeter dans une chaudière pleine de plomb fondu ; ils n'en furent nullement blessés, et le plomb bouillonnant jaillit sur le juge impitoyable. Au lieu de reconnaître l'intervention divine, le juge devenant toujours plus furieux, fit allumer un grand feu. Les confesseurs y entrèrent avec joie ; mais deux Anges descendus du ciel écartant les flammes, les confesseurs furent encore épargnés. La colère du préfet devint alors de la rage et, possédé sans doute du démon, il se précipita lui-même dans le brasier qui le consuma en un instant. Il faut bien reconnaître que des persécuteurs, qu'aucun miracle ne pouvait convaincre d'impiété, ni ramener à la saine raison, n'étaient que les instruments de l'enfer, mais Dieu et ses anges déjouaient les plans de l'enfer et la gloire était toujours le partage de ses élus.

Maximien voulant en finir avec ces indomptables martyrs, les fit décapiter et ordonna qu'on jetât leurs corps à la voirie pour être dévorés par les chiens. Il ignorait, le malheureux, que le tout-puissant avait dit que la moindre parcelle des ossements de ses serviteurs ne sera ni profanée ni perdue.

Deux anges se firent les gardiens des reliques des deux bienheureux frères, les protégèrent contre la dent des chiens et des oiseaux de proie, et les couvrirent de leur propre splendeur jusqu'à ce que les fidèles, avertis par eux, les purent recueillir et leur rendre de justes honneurs. (*Act. SS. 25 oct.*)

Sainte Aglaé et saint Boniface.

Il y avait à Rome une femme puissante nommée Aglaé, fille d'Acace qui avait été proconsul, de race sénatoriale. Elle avait donné trois fois les jeux publics à ses dépens à Rome. Il lui fallait soixante-treize intendants pour gouverner ses domaines, et pour les inspecter, un régisseur-général appelé Boniface. Aglaé entretenait un commerce criminel avec cet homme adonné au vin et à toutes sortes de débauches. Il lui restait pourtant trois bonnes qualités : l'hospitalité, la libéralité, la compassion. Quand il voyait un étranger ou un voyageur, il le servait avec toute sorte d'affection ; la nuit, il allait par les places et par les rues, et donnait aux pauvres ce dont ils avaient besoin.

Cet état de choses dura assez longtemps. Enfin Aglaé touchée de la grâce de Dieu, appela Boniface et lui dit : Mon frère Boniface, tu vois en combien de crimes nous sommes plongés, sans réfléchir qu'il faudra nous présenter devant Dieu et lui rendre compte de ce que nous avons fait de mal en ce monde. J'ai entendu dire à des chrétiens que si quelqu'un sert les saints qui combattent pour le Christ, il aura paix avec eux au jour du terrible jugement. Je viens aussi d'apprendre que les serviteurs du Christ combattent en Orient contre le démon, et livrent leurs corps aux tourments, pour ne point nier le Christ. Va donc, et apporte-nous des reliques des saints martyrs, afin qu'en les servant et leur bâtissant des oratoires dignes d'eux, nous soyons sauvés par leur moyen, nous et plusieurs autres.

Boniface prit quantité d'or pour acheter les reliques et pour donner aux pauvres, avec douze chevaux, trois litières et divers parfums devant servir au culte des saints martyrs. En partant, il dit à sa maîtresse par plaisanterie : Madame, si je trouve des reliques de martyrs, je les apporterai ; mais si mes propres reliques vous arrivent, recevez-les comme celles d'un martyr.

Aglaré lui dit : « Laisse-là ton ivresse et tes extravagances, et songe que tu dois apporter des reliques des saints. Pour moi, pauvre pécheresse, je t'attends sous peu. Cependant, que le Seigneur Dieu de l'univers, qui a pris pour nous la forme d'un esclave, et répandu son sang pour le salut du genre humain, daigne envoyer son ange devant toi, qu'il conduise tes pas dans sa miséricorde et qu'il accomplisse mon désir sans considérer mes péchés. » Boniface partit et par le chemin il disait en lui-même : « Il est juste que je ne mange point de chair et que je ne boive point de vin, puisque tout indigne et tout pécheur que je suis, je dois porter les reliques des saints martyrs. » Et levant les yeux au ciel, il dit : « Seigneur, Dieu tout-puissant, Père de Jésus-Christ, votre fils unique, venez à mon secours et conduisez mon voyage, afin que votre nom soit glorifié dans tous les siècles. Amen. » Boniface, après quelques jours de chemin, arriva dans la ville de Tarse, capitale de la province, et apprenant que, dans ce moment même, il y avait des martyrs qui combattaient, il dit à ses compagnons : Mes frères, allez chercher une hôtellerie et faites reposer les bêtes ; moi je m'en vais voir ce que je désire le plus. Arrivé au lieu des supplices, il vit les martyrs dans les tortu-

res. L'un était pendu par un pied et avait du feu sous la tête, un autre était attaché à des pieux extrêmement écartés ; les bourreaux en sciaient un troisième, un quatrième avait les mains coupées ; un cinquième avait le cou percé d'un pieu qui le tenait ainsi cloué à la terre. Un autre avait les pieds et les mains renversées et attachées par derrière, et les bourreaux le frappaient à coups de bâton. Leurs tourments glaçaient d'effroi les spectateurs. Boniface s'approcha des martyrs qui étaient au nombre de vingt, et les baisa en criant : Qu'il est grand le Dieu des chrétiens ! qu'il est grand le Dieu des saints martyrs ! de grâce, serviteurs du Christ, priez pour moi, afin que j'entre avec vous dans ce combat contre le démon ! Il s'assit à leurs pieds et embrassa leurs liens, les baisant et disant : Combattez, athlètes et martyrs du Christ, foulez aux pieds le démon ; un peu de patience, le travail est petit et la récompense est grande.

Le gouverneur jetant les yeux sur le peuple, aperçut Boniface et dit : « Qui donc se moque ainsi de moi et des dieux ? qu'on amène cet homme à mon tribunal. » Puis, s'adressant à Boniface : « Dis-moi, qui es-tu, toi qui méprises la splendeur de mon siège ? » Boniface répondit : « Je suis chrétien, ayant le Christ pour Maître, je vous méprise vous et votre tribunal. » Le gouverneur reprit : « Comment t'appelles-tu ? » Boniface répondit : « Je vous l'ai déjà dit, je suis chrétien ; mais si vous voulez savoir mon nom vulgaire, on m'appelle Boniface. » Le gouverneur dit : « Si tu ne veux que je te fasse déchirer le corps, approche et sacrifie. » Boniface répondit : « Je vous ai déjà dit plusieurs fois que je suis chrétien et que je ne sacrifie

point aux démons. Si vous voulez me faire souffrir, faites : voilà mon corps devant vous. » Le gouverneur en colère le fit suspendre et déchirer avec des ongles de fer : les bourreaux y mirent tant de cruauté, qu'on lui voyait les os. Le Bienheureux ne répondait rien, mais tenait les yeux fixés sur les saints martyrs. Le gouverneur lui ayant fait donner quelque relâche, lui dit, une heure après : « Misérable ! sacrifie et prends pitié de toi. — Trois fois misérable, lui répondit le Bienheureux, vous ne rougissez pas de me répéter sans cesse : Sacrifie, à moi qui ne veux pas seulement entendre parler de vos simulacres de néant ? » Le gouverneur ordonna d'aiguiser des roseaux et de les enfoncer sous les ongles de ses mains. Le Saint regardait le ciel et souffrait en silence. Le gouverneur le voyant insensible aux tourments, commanda qu'on lui ouvrit la bouche et qu'on y versât du plomb bouillant. Pendant qu'on le préparait, le Bienheureux regardant le Ciel fit cette prière : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, venez au secours de votre serviteur. Soulagez-moi dans ces peines et ne permettez pas que je sois vaincu par cet impur gouverneur ; vous savez que c'est pour votre nom que je souffre. »

Ayant achevé sa prière, il cria aux autres martyrs : « Je vous supplie, serviteurs du Christ, priez pour votre serviteur. » Les saints dirent tous d'une voix : « Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même enverra son ange pour vous délivrer de ce méchant, achèvera dans peu votre course et placera votre nom entre les premiers-nés. » A peine eurent-ils achevé leur prière et dit : *Amen*, qu'on vit les assistants verser des larmes

et un grand cri partit de la foule : « Il est grand, le Dieu des chrétiens ! il est grand le Dieu des martyrs ! Jésus-Christ, Fils de Dieu, sauvez-nous ! Nous croyons tous en vous et nous avons recours à vous. Anathème aux idoles des nations ! » Et tout le peuple courut renverser l'autel et jeter des pierres au gouverneur qui s'enfuit en toute hâte, effrayé de ce tumulte et craignant d'être lapidé. Mais le lendemain de grand matin, il revint au tribunal, fit amener le Saint, et lui dit : « Misérable, d'où te vient cette folie de mettre tes espérances en un homme, et en un homme qui a été crucifié comme un malfaiteur ? » Le Martyr lui répondit : « Tais-toi ; n'ouvre pas tes lèvres impures pour nommer Notre-Seigneur Jésus-Christ ; serpent à l'intelligence ténébreuse qui a vieilli en de mauvais jours, anathème à toi ! car Jésus-Christ, mon Maître, a souffert pour sauver le genre humain. »

Le gouverneur commanda que l'on emplît une chaudière de poix, et que quand elle serait bouillante, on y jetât le Saint la tête la première. Le Martyr ayant fait le signe de la croix y fut jeté. Mais un ange descendit du ciel et toucha la chaudière qui fondit aussitôt comme la cire devant le feu. En s'épanchant, la poix en ébullition se répandit du côté des bourreaux et en atteignit plusieurs ; mais elle ne fit point mal au Saint. Le gouverneur épouvanté de la puissance du Christ et de la patience du Martyr, commanda qu'on lui tranchât la tête d'un coup d'épée ; sa sentence était ainsi conçue : « Nous ordonnons que celui qui n'obéit point aux lois des Empereurs, subisse la peine capitale. »

Les soldats le tirèrent promptement loin du tribunal.

Le Martyr fit le signe de la croix, supplia le bourreau de lui donner un peu de temps pour prier ; et se tenant debout vers l'Orient, prononça à haute voix ces paroles : « Seigneur, Dieu tout-puissant, Père de notre Seigneur Jésus-Christ, venez au secours de votre serviteur ; envoyez-lui votre ange, et recevez son âme en paix, afin que le dragon meurtrier ne puisse lui faire de mal. Mettez-moi en repos avec le chœur de vos saints martyrs, et délivrez votre peuple de cette oppression des impies. Car à vous appartient l'honneur et la puissance, avec votre Fils unique et le Saint-Esprit dans les siècles. *Amen.* » Sa prière achevée, comme on l'exécutait, il se fit un grand tremblement de terre, de sorte que tous s'écrièrent : Il est grand le Dieu des chrétiens ! Et plusieurs crurent en Jésus-Christ. Pendant que ces choses se passaient, les compagnons de Boniface le cherchaient partout. Ne le trouvant point, ils commencèrent à se dire l'un à l'autre : Il sera dans un lieu de débauche, ou dans un cabaret à se réjouir, pourquoi nous tourmentons-nous à le chercher ? Tandis qu'ils raisonnaient ainsi, ils rencontrèrent le frère du geôlier et lui dirent : « N'avez-vous pas vu un étranger venu de Rome ? » Il leur dit : « Hier il y eut un étranger martyrisé pour le Christ, on l'a décapité. — Et où est-il ? » demandèrent les autres. Il répondit : « Dans l'arène, et il ajouta : Comment est-il fait ? » Ils dirent : « C'est un homme obèse, trapu, blond, il porte un manteau d'écarlate. » Il répliqua : « C'est bien un homme semblable qui souffrit hier le martyre, » Eux répondirent : « Ce ne peut être celui que nous cherchons ; ivrogne et débauché, qu'a-t-il de commun avec le martyre ? » L'autre

repartit : « Que vous coûterait-il de venir jusqu'à l'arène et de le voir ? » Ils le suivirent donc et il leur montra son corps étendu. Ils le prièrent de leur montrer aussi sa tête ; il l'alla chercher et l'apporta. Le visage du martyr sourit à ses compagnons. Ceux-ci frappés du prodige, le reconnurent facilement et l'arrosèrent de leurs larmes, lui disant : « Ne vous souvenez pas de notre péché et du mal que nous avons dit de vous, serviteur du Christ ! Et ils dirent à l'officier : Voilà vraiment celui que nous cherchons ; nous vous prions de nous le donner. » Il refusa de le leur donner gratuitement ; et ils ne purent l'obtenir qu'au prix de cinquante sous d'or (plus de dix mille francs). Ils l'embaumèrent, l'enveloppèrent de linges précieux, le mirent dans une des litières et reprirent leur chemin avec joie, louant Dieu de l'heureuse fin du saint Martyr.

Pendant un ange apparut à Aglaé et lui dit : « Celui qui était votre esclave est à présent notre frère ; recevez-le comme votre Seigneur et le placez dignement ; car, par son intercession, tous vos péchés vous seront remis. » Elle se leva promptement, prit avec elle des ecclésiastiques pieux avec des cierges et des parfums, et tous récitant des psaumes, allèrent au-devant des saintes reliques. Elles furent placées à cinquante stades de Rome, et Aglaé y fit bâtir un oratoire digne du saint Martyr.

Il s'y opéra plusieurs miracles ; les démons y étaient chassés et les malades guéris. Aglaé renonça au monde, donna tout son bien aux pauvres et affranchit tous ses esclaves. Elle ne retint que quelques filles qui renoncèrent au monde avec elle. Elle se consacra ainsi

au service de Jésus-Christ et lui devint si agréable, qu'elle chassait aussi les démons et guérissait toutes sortes de maladies par ses prières. Elle vécut encore dans les exercices de la piété pendant treize ans ; après quoi elle s'endormit en paix et fut enterrée auprès de saint Boniface. (*Hist. eccl. Rohr. 6. Darras.*)

Les esprits célestes aident à l'inhumation de la nièce de sainte Thérèse.

Parmi les plus illustres et les plus dignes émules de sainte Thérèse, il faut compter sa nièce Eléonore de Cépéda. Bien jeune encore, elle quittait l'exil sous les yeux de sa bienheureuse tante et cueillait la palme des vierges. Sainte Thérèse l'avait toujours tendrement chérie, parce que toute sa vie elle avait été pure comme un ange. De bonne heure elle avait fait d'admirables progrès dans l'oraison ; souverainement détachée de tout ce qui passe et embrasée de l'amour de son Dieu, elle ne soupirait qu'après le moment de le posséder dans la patrie. La veille même du beau jour qui devait couronner ses plus ardents désirs, sainte Thérèse vit combien sa mort serait précieuse devant le Seigneur. Elle connut qu'elle irait droit au ciel sans passer par le purgatoire.

Qu'on juge de ce que dut éprouver la sainte lorsque tenant dans ses bras sa chère Eléonore mourante, elle la remettait en quelque sorte de main en main au divin époux des vierges.

Au moment où les sœurs transportaient ce corps virginal au chœur pour ses funérailles, Thérèse vit une multitude d'anges qui portaient avec elles le saint

fardeau, circonstance qui faisait dire plus tard à la sainte racontant cette vision : C'est afin que l'on voie combien Dieu honore les corps où ont été des âmes justes.

Il faut signaler une circonstance bien touchante qui accompagna ces funérailles qu'on pourrait appeler angéliques. On était dans l'octave de la Fête-Dieu ; l'église était magnifiquement parée ; au lieu de la messe de mort, on dit celle du Saint-Sacrement ; elle fut solennellement chantée avec accompagnement d'orgues ; l'alleluia , plusieurs fois répété , semblait célébrer l'entrée de cette âme dans le séjour des joies éternelles et n'être qu'un écho du chant des anges. (*Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même. Note du chap. 33.*)

Translation de la sainte maison de Lorette.

On lit dans le martyrologe romain, au 10 décembre : *A Lorette dans la Marche d'Ancône : Translation de la sacrée maison de la très-sainte Vierge Marie, où le Verbe a été fait chair*, et dans la sixième leçon de l'office, ces paroles qui y furent ajoutées sous le pontificat d'Innocent XII : *Ipsius autem Virginis natalis domus*, etc...

On sera bien aise de trouver ici un précis de l'histoire de la translation de la sainte maison de Lorette, par le ministère des saints anges. — Ce fut sous le pontificat de Célestin V, et lorsque les chrétiens avaient entièrement perdu les saints lieux de la Palestine, que la petite maison, où s'est opéré le mystère de l'incarnation dans le sein de Marie, fut transportée

par les anges, de Nazareth dans la Dalmatie, ou l'Esclavonie, sur un petit mont appelé Tersato. Les miracles qui s'opéraient tous les jours dans cette sainte maison, l'enquête juridique que des députés du pays allèrent faire à Nazareth même, pour constater sa translation en Dalmatie ; enfin la persuasion universelle des peuples qui venaient la vénérer de toutes parts, semblaient être des preuves incontestables de la vérité du prodige. Dieu voulut néanmoins en donner une nouvelle, qui eût en quelque sorte l'Italie et la Dalmatie pour témoins. Après trois ans et sept mois, la sainte maison fut transportée à travers la mer Adriatique au territoire de Recanati, dans une forêt appartenant à une dame appelée Lorette ; et cet événement jeta les peuples de la Dalmatie dans une telle désolation qu'ils semblaient ne pouvoir y survivre. Pour se consoler, ils bâtirent, sur le même terrain, une église consacrée à la Mère de Dieu, qui fut desservie par des Franciscains, et sur la porte de laquelle on mit cette inscription : *Hic est locus in quo fuit sacra domus Nazarena quæ nunc in Recineti partibus colitur.*

Il y eut même beaucoup d'habitants de la Dalmatie qui vinrent en Italie fixer leur demeure auprès de la sainte maison et qui établirent la compagnie du *Corpus Domini*, appelée pour cela des Esclavons jusqu'au pontificat de Paul III. Cette nouvelle translation fit tant de bruit dans la chrétienté, qu'il vint de presque toute l'Europe une multitude innombrable de pèlerins à Recanati, afin d'honorer la maison dite depuis de Lorette. Pour constater de plus en plus la vérité de cet événement, les habitants de la province envoyèrent

d'abord en Dalmatie, et ensuite à Nazareth, seize personnes des plus qualifiées, qui firent sur les lieux de nouvelles enquêtes. Mais Dieu daigna en montrer lui-même la certitude en renouvelant deux fois, coup sur coup, le prodige de la translation dans le territoire même de Recanati. Car, au bout de huit mois, la forêt de Lorette se trouvant infestée d'assassins qui arrêtaient les pèlerins, la maison fut transportée à un mille plus avant et se plaça sur une petite hauteur qui appartenait à deux frères de la famille des Antici ; et enfin ceux-ci ayant pris les armes l'un contre l'autre pour partager les offrandes des pèlerins, la maison de Lorette fut transférée dans un endroit peu éloigné et au milieu du chemin public, où elle est restée, et où a été bâtie depuis la ville appelée Lorette.

La translation miraculeuse de cette sainte maison étant incontestablement démontrée, les souverains pontifes ont établi une fête pour en célébrer la mémoire. Dans la sixième leçon de l'office, on lit ces paroles qui furent ajoutées sous le pontificat d'Innocent XII : *Ipsius autem virginis natalis domus*, etc. Cette addition ne fut faite qu'après l'examen le plus sévère dans la Congrégation des Rites en 1699. La fête établie d'abord dans toute la Toscane, fut ensuite célébrée par l'autorité de Benoît XIII, dans l'État de Rome, dans la République de Venise, et enfin, dans tout le royaume d'Espagne et les états catholiques qui en dépendaient.

Benoît XIV, de *festis B. Mariæ Virg. cap. XVI, de festo translationis sacratæ domûs Lauretanæ*, fait voir que la vérité de cette histoire est appuyée sur les fondements les plus solides, et prouve invinciblement

qu'on ne peut la révoquer en doute. Les preuves principales sont : 1° Les constitutions de Paul II, de Léon X, de Paul III, de Paul IV et de Sixte V. 2° Les miracles presque sans nombre qui se sont opérés et s'opèrent encore tous les jours dans la sainte chapelle de Lorette. 3° Le témoignage des écrivains les plus recommandables comme Canisius, Baronius, Rainaldus, Turcellinus, Turanius, Benzoni, Angelita, etc., et surtout Martorellus qui rapporte, dans son *Theatrum sanctæ domus Lauretanæ*, les paroles des témoins qui dans un examen solennel, attestent tenir de leurs ancêtres qu'ils avaient vu de leurs propres yeux la sainte maison portée dans les airs et venir se placer au lieu où on la voit actuellement. 4° Le rapport des trois commissaires envoyés par Clément VII pour comparer les dimensions de la sainte maison de Lorette avec celle des lieux où elle était située auparavant, soit en Dalmatie, soit en Galilée, et qui les trouvèrent parfaitement conformes.

Benoît XIV, après avoir cité et adopté ces autorités différentes, oppose encore aux critiques, Bollandus, Papebrock, son continuateur, le père Alexandre, Théophile Rainaud, Baillet lui-même, le père Honoré de Sainte-Marie, Graveron, Guido, Grandus, Dom Calmet, Muratori, etc., qui tous admettent comme incontestable la vérité de cette histoire. (*Vie de M. Olier. Notes du premier livre sur la maison de Lorette*).

CHAPITRE XIII.

LES SAINTS ANGES ET LES ÂMES DU PURGATOIRE.

« Lorsque des chrétiens décédés apparaissent à quelqu'un, soit dans le sommeil, soit dans la veille, ils n'apparaissent point dans la réalité de leurs corps, et tels qu'ils sont, mais seulement avec une certaine ressemblance de l'état ordinaire : et nous pensons que les choses arrivent ainsi par la providence de Dieu et par le ministère des saints anges. » Ainsi s'exprimait saint Augustin (*de cura pro mortuis gerenda*). Le saint docteur ajoute que Dieu ne permet ces apparitions que pour encourager les uns, inspirer une crainte salutaire aux autres, et pour ratifier ses ordres, selon le secret de la profondeur de ses conseils (Id.)

Telle est aussi la doctrine enseignée par saint Thomas : « Dieu permet quelquefois, dit-il, que les âmes qui souffrent dans le purgatoire apparaissent aux vivants, tantôt pour l'instruction de ceux-ci, tantôt pour solliciter des suffrages pour elles-mêmes. » (*Sum. quest. 69*). Cette manifestation se fait également par le ministère des saints anges, particulièrement des anges gardiens. On est fondé à croire, et presque tous les docteurs pensent comme nous, que les hôtes du purgatoire, ne pouvant connaître par eux-mêmes

les bonnes œuvres et les prières que leurs parents et leurs amis font en leur faveur et pour leur délivrance, en sont avertis par leurs anges gardiens. Voici des exemples.

Anne-Catherine Emmerich.

La servante de Dieu ne communiquait pas seulement avec les vivants par l'intermédiaire de son céleste directeur, mais aussi avec les âmes souffrantes. Il la conduisait lui-même dans les entrailles du lieu d'expiation, afin que par ses pénitences et de ferventes oraisons, elle rafraîchît les bonnes âmes que la justice divine y retient, celles surtout qui sont sans secours du côté de leurs familles.

« J'étais avec mon guide, dit-elle, près des pauvres âmes dans le purgatoire, je voyais leur grande désolation, comment elles ne peuvent pas s'aider elles-mêmes et comment, de nos jours, elles sont si peu secourues par les hommes sur la terre. Ah ! leur misère est inexprimable ! Comme j'avais cette détresse sous les yeux, je me trouvai séparée de mon conducteur par une montagne, et je soupirais après lui. Ma douleur me réduisit à une sorte d'agonie. Je le revis enfin, mais à travers la montagne, et je ne pouvais aller à lui. Il me dit alors : « Vois quelle est la vivacité de tes désirs. Ce que tu ressens, les pauvres âmes le ressentent infiniment plus, dans l'espoir d'être secourues. » Il me conduisait souvent devant des cavernes et des cachots pour y prier, et je me prosternais devant ces sombres et lugubres réduits. Je pleurais, je criais vers Dieu, les bras étendus, pour qu'il se laissât fléchir. L'ange m'exhortait à offrir, pour ces pauvres âmes délaissées,

toutes sortes de privations et de renoncements. Elles ne peuvent s'aider elles-mêmes, et voilà qu'elles sont si cruellement négligées et oubliées par ceux qui autrefois se disaient leurs meilleurs amis ! J'envoyais souvent mon ange gardien à l'ange de certaines personnes que je voyais dans la souffrance, afin qu'il les excitât à offrir leurs douleurs pour les pauvres âmes. Ce que l'on fait pour elles, prières ou mortifications, leur profite à l'instant et les rend si joyeuses, si heureuses, si reconnaissantes ! Quand j'offre à Dieu mes souffrances en leur faveur, elles prient pour moi. Je suis effrayée quand je considère à quel point on néglige et on dissipe les grâces que l'Eglise présente si abondamment aux hommes, tandis que les pauvres âmes aspirent ardemment après les fruits de ces dons de Dieu et languissent de désirs ; mais les hommes n'en tiennent aucun compte ! » (*Dans sa vie*, t, 30).

Anne-Catherine consacrait une grande partie de ses prières aux saintes âmes du purgatoire qui venaient souvent lui demander des secours. Quand c'était en hiver, elle se mettait à genoux, la nuit, dans la neige, et priait pour elles, les bras étendus, jusqu'à ce qu'elle fût toute raidie par le froid. Elle prenait aussi, pour s'agenouiller, une pièce de bois à arêtes presque tranchantes, ou bien elle s'acroupissait au milieu des orties et s'en flagellait, pour rendre, par ces pénitences, sa prière plus efficace. Elle avait souvent la consolation de recevoir les remerciements des âmes délivrées de leurs tourments par elle. Voici ce qu'elle rapportait plus tard à ce sujet. « Quand j'étais encore enfant, je fus conduite en un endroit qui me sembla être le purgatoire. J'y vis beaucoup d'âmes souffrant

horriblement, qui me demandèrent instamment des prières. C'était comme si j'ense été dans un profond abîme. Je vis un lieu très-étendu, dont l'aspect était à la fois terrible et touchant, car on y voyait des personnes silencieuses, affligées, dont le visage semblait pourtant indiquer qu'elles avaient encore quelque joie dans le cœur et qu'elles pensaient à la miséricorde de Dieu. Je sentis qu'elles étaient en proie à de très-grandes souffrances intérieures. » Son bon ange lui fit faire plus d'une fois cette visite salutaire. Elle ajoute ensuite : « Quand je priais avec beaucoup d'ardeur pour ces pauvres âmes, j'entendais autour de moi des voix qui disaient : Je te remercie ! Je te remercie ! Un jour j'avais perdu, sur le chemin de l'église, un petit sachet que ma mère m'avait donné. J'en conçus beaucoup de chagrin, et je croyais avoir péché en n'y faisant pas plus d'attention. Cela me fit oublier de prier pour ces pauvres âmes si chères à Dieu. Comme j'allais prendre du bois sous le hangar, une figure blanche avec quelques taches noires m'apparut et me dit : « Tu m'oublies ! » Je fus très-effrayée et je repris ma prière interrompue. Le jour suivant, ayant bien prié, je retrouvai le sachet, que pour me récompenser mon ange avait apporté et déposé sur la neige. Quand je fus devenue plus grande, j'allais de grand matin à Coesfeld, assister à la sainte messe. Afin de pouvoir mieux prier pour les âmes en peine, je prenais un chemin solitaire. S'il faisait encore noir, je les voyais elles-mêmes ou leurs anges, planer devant moi, deux par deux, comme des perles brillantes dans une flamme sombre. Le chemin s'éclairait à mes yeux, et je me réjouissais de ce qu'elles étaient autour de moi,

parce que je les connaissais et que je les aimais. La nuit, elles venaient à moi et imploraient mon assistance. » (*Id.* 1, 29).

La mère Denise de Martignat.

Quel bien nous pourrions faire à notre prochain, quels trésors n'amasserions-nous pas pour nous-mêmes, si nous nous appliquions à devenir pieux ? La piété a les promesses de la vie présente et celles de la vie future. Cette vertu, qui est aussi l'un des sept dons du Saint-Esprit, fut le caractère propre de la vénérable mère Marie-Denise de Martignat, dont toute la vie religieuse n'était qu'un tissu de sacrifices offerts à Dieu pour le soulagement des âmes du purgatoire. Elle avait des rapports incessants avec ces hôtes du lieu d'expiation, par l'intermédiaire des esprits célestes. Un jour des cendres, méditant sur ces paroles de Notre-Seigneur : « Amassez-vous des trésors dans le ciel » (*Matth.* 6, 20), elle comprit que pour faire ce commerce de la terre au ciel, il faut que la pauvre âme, emprisonnée dans le corps, ait quelque correspondant dans la cité de Dieu. « Les saints anges, pensa-t-elle, sont les dépositaires de nos vœux, de nos prières, de nos bonnes œuvres, et ils nous apportent du ciel les lumières, les bonnes inspirations. » Là-dessus elle fit un pacte avec son céleste gardien, et par lui elle entretint un commerce admirable avec les saintes âmes qui souffrent en purgatoire. « Cette communication merveilleuse passait si avant, dit son biographe, que souvent la mère Denise avait le sentiment de la présence de leurs bons anges qui lui décou-

vraient leurs besoins et l'excitait à ce qu'elle devait faire auprès de Dieu pour obtenir leur délivrance. »

Les saints anges gardiens nous conservent leur amitié
et nous assistent dans le purgatoire.

Qui pourrait douter que nos fidèles et dévoués gardiens nous conservent après la mort, dans le purgatoire, l'affection chaste qu'ils portent à notre âme sur la terre? Leur mission ne finit pas avec notre vie d'un jour. S'ils ont été si sensibles, si vigilants, si empressés autour de nous, au milieu des douleurs et des dangers de notre pèlerinage, c'est qu'ils nous aimaient tendrement. Or, la charité est fille du ciel, elle ne périt jamais. Non-seulement elle ne saurait périr, mais elle doit croître avec les besoins de la personne aimée; eh bien, l'âme élue qui va dans les flammes expiatoires se purifier des taches qu'elle a emportées au sortir de l'exil, a d'autant plus besoin de l'assistance de son aimable protecteur, qu'elle ne peut plus par elle-même se procurer aucun soulagement. L'ange tutélaire lui continue donc ses bons offices. Il va, dit saint Bernard, de l'âme à Dieu, de Dieu à l'âme, car il est l'ami, le confident de l'un et de l'autre. Mais Dieu qui a établi dans sa famille la grande et si douce loi de la compassion, c'est-à-dire, de la communion des biens et des peines, envoie ses messagers célestes auprès des frères qui peuvent mériter, pour les intéresser à la délivrance de ceux qui n'en ont plus le moyen. « L'ange de l'âme souffrante, dit Boudon, se rend encore son interprète auprès des anges gardiens de ses parents et des personnes pieuses, pour les exciter à prier pour elles. »

Continuons le récit des actes de la mère Denise. Ayant une fois raconté à sa supérieure diverses choses qu'elle avait apprises concernant les âmes souffrantes, dans ses rapports avec les bons anges, la supérieure témoigna quelque doute et ne parut pas ajouter foi à ses paroles. « Ma chère mère, lui répondit la pieuse fille, je ne suis pas digne des grâces que je reçois; mais c'est pour me rendre humble dans la vue des châtimens de sa divine justice et de ses bontés infinies, qu'il daigne m'éclairer et exaucer mes prières pour ces pauvres âmes prisonnières. » Là-dessus la supérieure lui dit qu'elle voudrait bien être visitée comme elle par des âmes souffrantes, si elle devait en devenir plus humble et plus agréable à Dieu. « Vraiment, fit la mère Denise, vous sentez-vous ce courage? Prions donc Notre-Seigneur de vous accorder cette faveur. » Et le même jour, la faveur sollicitée fut accordée. La supérieure resta sept mois entiers en société de la même âme⁽¹⁾.

Cette expérience convainquit la supérieure de la réalité des apparitions dont la mère Denise était favorisée. La plus merveilleuse, celle où l'assistance des anges de Dieu paraît avec le plus d'éclat, eut lieu vers 1644. L'histoire en est longue; nous nous en tiendrons à ce qui concerne principalement le sujet que nous traitons.

La fête de Notre-Dame des anges était pour la mère Denise un jour heureux, où elle obtenait ordinaire-

(1) On ne doit pas oublier que ces manifestations miraculeuses n'ont ordinairement lieu que par l'intervention des bons anges, ainsi qu'il a été dit dans le premier chapitre

ment la délivrance d'un grand nombre d'âmes. En 1644, ce jour-là, après la communion, elle demandait à Notre-Seigneur, avec une ferveur extrême, d'exaucer ses désirs, « afin, disait-elle, que les âmes tirées des peines, aillent donner à Dieu dans la gloire les louanges que je ne suis pas capable de rendre ici-bas, à la divine majesté. » Comme elle achevait cette prière, elle entra dans un ravissement pendant lequel il lui sembla que son âme quittant son corps était conduite dans le purgatoire. Là elle vit l'âme d'un prince puissant et illustre pendant sa vie mortelle, mais en ce moment pauvre, délaissé, endurant des douleurs extrêmes, si profondément enfoncé dans ce lieu terrible et destiné à y rester si longtemps, que la mère Denise demeura tout éperdue. Revenue à elle, elle se trouva inondée de larmes, le cœur déchiré, navré. Elle courut auprès de sa supérieure, la même dont nous avons parlé, lui raconta ce qu'elle venait de voir et ce qu'elle avait appris de la mort de ce prince dont elle avait été autrefois connue dans le monde. D'un caractère altier, et peut-être même un peu emporté, cet infortuné s'était battu en duel avec un membre de sa propre famille, et était tombé raide mort du premier coup d'épée. Mais, par un miracle de la miséricorde divine, en vue des mérites de plusieurs personnes qui priaient pour lui, il avait obtenu quelques minutes de vie avant de rendre le dernier soupir et la grâce de reconnaître le danger de damnation éternelle qu'il courait. La foi alors se réveillant en lui, il s'était recommandée à la clémence infinie de son créateur, et il n'avait expiré qu'après avoir fait intérieurement un acte de contrition parfaite. Du terrain où il s'éta

battu, il était allé en purgatoire. Mais, hélas ! quel terrible purgatoire ! Tel fut le récit de la mère Denise, accompagné de torrents de larmes, dans une désolation indicible. Elle était à genoux, sa supérieure voulut la faire asseoir, elle reprit : « Ma chère Mère, plus de repos, il faut souffrir et prier incessamment. Je me suis offerte à Dieu pour cela, afin d'essayer de procurer quelque soulagement à l'âme de ce pauvre prince. » Ce n'est pas le lieu d'expliquer ici comment s'opèrent ces miracles de pénitence et de miséricorde au moment extrême de la vie, dans une circonstance aussi critique que celle où s'était trouvé le prince.

Le sacrifice de la mère Denise fut accepté de Dieu. Dire tout ce qu'elle eut à souffrir à dater de ce jour, soit dans son esprit, soit dans son corps, est chose impossible. Toutes sortes de maladies, et des maladies aussi diverses qu'inexplicables, des peines intérieures inouïes et continuelles furent son lot pendant tout le cours de sa longue vie. Elle priait sans relâche. Le jour, la nuit, elle se tenait en état d'immolation aux pieds de Notre-Seigneur. Quantité de messes furent célébrées pour le soulagement de l'âme, et une chapelle de l'église de la visitation d'Anneci, consacrée à saint Joseph à cette intention ; quatre jours après, la mère Denise entendait auprès d'elle quelqu'un qui poussait de profonds soupirs. C'était le prince d'autrefois. Une voix plaintive l'excitait-elle à prier avec une nouvelle ardeur ? C'était encore la voix du prince dont la présence faisait sentir à la religieuse quelque chose des flammes qui le dévoraient. Quinze jours plus tard, elle put le voir. Mais dans quel état, grand Dieu. L'âme souffrante lui apparut au milieu d'épines

ardentes, entre un ange du ciel et un démon. L'ange tenait dans ses mains un livre plus blanc que la neige, et le démon un autre plus noir que le charbon. Ils feuilletaient ces livres alternativement, et à chaque tour de feuillet, les épines brûlantes faisaient entendre un nouveau crépitement. Le livre blanc contenait peu d'écriture. Dans le livre noir au contraire, on en voyait beaucoup.

L'ange s'adressant à la vénérable religieuse lui dit avec bonté : « Ame charitable, ne vous étonnez point, ne vous découragez point, mais fournissez-moi de l'eau pour effacer les caractères noirs écrits dans ce livre. Quand les feuillets seront tous blanchis, celui pour qui vous priez s'envolera vers le ciel avec moi, pour y bénir le Très-Haut. » Cette vue pénétra la mère Denise de crainte et de joie. Si l'horrible figure du démon la jeta dans l'épouvante, la beauté du fidèle et céleste gardien de l'âme souffrante la ravit de bonheur. Depuis elle disait souvent : « Que de témoins divers nous accompagnent partout et font notre histoire ! Notre procès s'écrit dès aujourd'hui et nous n'y pensons pas ! Oh ! que c'est chose déplorable de voir que la vanité, le monde, les démons et les passions se partagent la vie des hommes ! »

Comme l'ange du Prince avait requis de l'eau pour laver les caractères noirs du livre, la mère Denise pensa que celle de ses larmes ne suffisait pas. Elle connut en effet qu'elle devait offrir à Dieu la sueur de sang et d'eau de Jésus-Christ, au jardin des olives. Dès lors, elle prit l'habitude de réciter plusieurs fois par jour, les bras en croix, même lorsqu'elle était malade dans son lit, trois *pater* et trois *ave Maria*

pour demander à Notre-Seigneur une participation à cette eau et à ce sang qu'il sua pour nos péchés durant les trois heures de son agonie. Elle fut fidèle à cette pratique, et le jour de sa mort, on la vit les bras étendus appeler une dernière fois sur son client cette rosée du salut.

Un jour, le jour des morts, s'étant appliquée à prier en général pour tous les défunts, sans penser à l'âme du prince, son ange gardien l'en reprit très-fortement et lui fit entendre que puisque Dieu l'avait chargée de satisfaire spécialement pour cette âme, elle devait ne jamais l'oublier, mais plutôt la mettre la première dans toutes ses intentions. Le jour anniversaire de saint François de Sales, après avoir beaucoup prié, elle revit apparaître l'ange accompagné de l'âme souffrante. Mais cette fois le démon ne se montra pas, et la mère Denise crut voir les flammes qui la consumaient moins intenses. (*Extrait du tome deuxième des vies des premières religieuses de la Visitation.*)

La bienheureuse Véronique de Binasco.

Elle recevait de fréquentes visites de son bon ange qui lui enseignait les voies de la perfection avec une bonté de mère. Il lui fit voir les splendeurs du ciel, les horribles tourments de l'enfer et la conduisit dans le purgatoire pour qu'elle connût par elle-même combien la justice de Dieu est rigoureuse et combien aussi les âmes qui y expient des fautes légères relativement aux nôtres par des tortures atroces sont dignes de notre compassion. Au sortir de cette vision, elle

dit que l'enfer et le purgatoire sont à la vérité des lieux différents, mais que le feu et les divers genres de supplices sont les mêmes. Son céleste conducteur lui fit remarquer que chaque défaut, chaque vice y trouve sa peine particulière. Toutes les âmes ne souffrent pas également sans doute ; mais il n'en est point dont les douleurs ne soient au-dessus de toutes nos douleurs corporelles. L'ange lui montra aussi les divers degrés d'imperfections par lesquels étaient tombés dans ces sombres demeures une infinité de prêtres, de personnes consacrées à Dieu et de fidèles de tout sexe et de toute condition. Le nombre en était si grand en ce moment qu'on ne pouvait les compter. L'ange lui fit observer que l'insubordination et les murmures des inférieurs contre leurs supérieurs, de même que la tiédeur au service de Dieu, même en matière légère, étaient des fautes que Dieu punit toujours très-sévèrement au purgatoire. L'esprit céleste ne mettait tous ces tableaux lugubres sous ses yeux que pour l'exciter à s'intéresser au soulagement et à la délivrance des pauvres âmes. « On leur vient en aide, lui disait-il, par beaucoup de prières ferventes, par le saint sacrifice de la messe et par l'aumône. »

Il parlait encore lorsque la vénérable servante de Dieu aperçut dans les flammes une vierge pieuse qu'elle avait jadis connue. Elle endurait de si cruelles douleurs et elle poussait des cris de détresse tels qu'elle en fut tout hors d'elle-même. Sa peine la tira de l'extase. Deux de ses compagnes qui la veillaient ont assuré qu'elles craignaient pour ses jours tellement elle leur parut atterrée. Une fièvre ardente s'empara d'elle, et longtemps elle ne fit que verser des larmes

brûlantes, s'écriant parmi de profonds soupirs : « Hélas ! hélas ! de quel spectacle navrant ai-je été témoin ! O mes sœurs, que ne puis-je vous en faire une peinture exacte ! » La leçon de l'ange fut efficace. Une sainte terreur saisit toutes les personnes auxquelles ces détails arrivèrent et les porta à veiller sur elles-mêmes et à prier davantage pour les pauvres défunts. Il ne faut pas oublier de remarquer que le céleste protecteur des âmes souffrantes en désigna plusieurs qui sur la terre avaient joui d'une haute réputation de vertu, et qui, quoique sorties de la scène du monde depuis bien des années, n'avaient pas encore satisfait à la justice divine. « Je les croyais dans la gloire depuis longtemps, disait la bienheureuse Véronique ; quel ne fut pas mon étonnement de les voir encore dans la peine ! » (*Vie de la bienheureuse Véronique de Binasco. Bolland. 13 Janvier*).

L'ange gardien dans le purgatoire.

Saint Arnulphe, disciple de saint Remy, fut marié par l'illustre évêque de Reims à une noble demoiselle. Après avoir formé le dessein l'un et l'autre de consacrer leur virginité à Jésus-Christ leur unique amour, pendant toute leur vie, et en avoir prononcé le vœu solennel, Arnulphe fut récompensé de cet acte héroïque par un grand don d'oraison et celui des miracles. Pendant qu'il priait seul, un jour, il entendit une voix plaintive qui l'appelait et le conjurait d'accourir à son secours. C'était l'âme souffrante d'un mort qui venait de rendre le dernier soupir non loin de là. Le serviteur de Dieu versa beaucoup de larmes en pré-

sence du Seigneur et en obtint la résurrection du mort, afin qu'il pût expier sur la terre les fautes qui lui avaient attiré des tourments affreux. Saint Remy voulut voir le ressuscité et entendre de sa bouche ce qui s'était passé au moment de son entrée dans l'éternité. Cet homme lui dit qu'il avait été condamné à habiter pour longtemps un lieu infect et embrasé, semblable à une fournaise ardente remplie de fumée, de soufre et de flammes. A chaque instant il croyait être exterminé, et cependant il n'en était rien; un miracle continuel le conservait vivant. Toutefois il était loin de souffrir autant que d'autres, et autant même qu'il devait s'y attendre, parce que son bon ange s'était placé sur sa tête et, le couvrant de ses ailes, le protégeait contre les ardeurs du feu, de la fumée et du soufre embrasé. Sans cesser de souffrir et de faire sa rude pénitence, son aimable protecteur avait conduit son âme auprès du bienheureux Arnulphé dont les prières l'avaient ramené à la vie du temps. (*Boll. oct.*) Ce fait prouve, ce qui est d'ailleurs soutenu par divers auteurs pieux, que même dans le purgatoire l'ange gardien n'abandonne pas son client malheureux.

La bienheureuse Emilie.

La bienheureuse Emilie, religieuse du tiers-ordre des frères précheurs, supérieure d'un couvent de cet ordre, s'appliquait non-seulement à sa perfection, mais à celle de ses subordonnées et ne négligeait rien de ce qui pouvait les faire avancer dans la pratique des vertus. Indulgente pour elles, toutes les fois que leurs besoins étaient réels, elle les animait par de

pieuses industries à l'observation de la règle, de manière à en rendre l'austérité facile et utile. C'est ainsi qu'elle leur disait qu'une mortification pratiquée par pure obéissance, en union avec Jésus-Christ, acquérait un grand mérite et qu'elle leur servirait beaucoup dans l'autre vie : de sorte que leurs saints anges, l'offrant à Dieu en leur faveur, leur en appliqueraient les fruits lorsqu'elles iraient dans le purgatoire où désormais elles ne pourraient plus produire de ces actes salutaires. Une religieuse appelée Cécile-Marguerite, touchée de ces considérations, s'était ainsi privée de bon cœur d'un petit soulagement qu'elle lui avait demandé pendant les grandes chaleurs, au moment où elle aurait vivement souhaité de se rafraîchir. Elle lui apparut trois heures après sa mort et lui dit, qu'ayant jadis offert cette privation à Notre-Seigneur crucifié, selon les instructions qu'elle lui avait données, elle avait été visitée par son saint ange gardien aussitôt qu'elle était descendue en purgatoire. Dès lors cet esprit bienheureux lui annonça qu'en vertu de sa mortification, sa peine avait été commuée et, qu'au lieu de trois jours de purgatoire qu'elle devait subir, elle n'en aurait que pour trois heures. En effet, ses obsèques n'avaient pas encore eu lieu, et déjà sortant triomphante du lieu de l'expiation à la suite de son céleste gardien, elle venait la remercier de ses bons conseils.

La même bienheureuse eut une autre preuve de l'intérêt que nos saints anges nous portent après notre mort. Elle était en oraison et, selon son habitude, elle priait pour ses sœurs et pour son bon père qui lui avait ménagé les moyens de fonder le monastère

où elle se trouvait si heureuse. Au moment où son cœur s'épanchait devant le Seigneur avec le plus de confiance et de ferveur, elle entendit la voix de son ange gardien qui lui annonça que son père mourrait dans le courant de la semaine. A cette nouvelle, la vénérable servante de Dieu fut plongée dans la plus profonde douleur ; mais rentrant bientôt dans le calme, elle redoubla de zèle, et se soumettant avec humilité à la sainte volonté de l'époux de son cœur, elle le conjura avec larmes de faire miséricorde à celui par qui il lui avait donné la vie et une éducation chrétienne. Le terme fixé par l'ange étant expiré, on vint lui apprendre en effet que son père était mort. Prosternée aux pieds du crucifix, elle l'invoquait en faveur de son âme : Notre-Seigneur voulut la rassurer lui-même et lui dit qu'en sa considération son père n'aurait que quelques instants à souffrir dans le purgatoire. Presque aussitôt après, son père lui-même se montra à ses yeux heureux et rayonnant, porté sur les ailes d'un esprit céleste dans les tabernacles éternels. (*Boll. 3 mai.*)

Sainte Madeleine de Pazzi.

Le 3 février 1589, sainte Madeleine de Pazzi fut ravie en extase et, pendant cette extase, elle vit s'envoler au ciel l'âme d'une religieuse de son monastère qui était restée seize jours en purgatoire. Bien que comblée de joie en contemplant la gloire qui l'entourait et la félicité qui rayonnait sur son visage transfiguré en un astre brillant, elle s'étonnait qu'une si sainte personne, après avoir vieilli dans la pratique des vertus les plus austères, fut restée si

longtemps dans le creuset destiné aux âmes imparfaites. L'ange gardien qui accompagnait la nouvelle élue lui en fit connaître la cause et l'attribua : 1° A ce que cette sœur, très-ardente au travail des mains, avait cru pouvoir se permettre quelques petits ouvrages certains jours de fêtes, sans une réelle nécessité ; 2° à une certaine réserve due au respect humain qui l'empêchait de dire à sa supérieure en qualité d'ancienne, ce qui lui paraissait devoir contribuer au bien de la communauté ; 3° A une affection trop naturelle pour sa famille. D'autre part, l'ange révéla les vertus particulières qui lui avaient mérité le ciel : 1° Sa fidélité à pratiquer les moindres prescriptions de sa règle et sa ferveur qui ne s'était jamais démentie pendant sa longue vie ; 2° Sa charité pour toutes ses compagnes, les estimant et les aimant toutes indistinctement sans exception , sans préférence pour aucune d'elles ; 3° Sa grande pureté d'intention, ayant toujours soin de rapporter à Dieu les actions les plus indifférentes. D'un côté, ses légers défauts avaient dû être expiés par ces seize jours de purgatoire ; de l'autre, ses vertus lui méritaient la faveur de s'envoler dans la suprême béatitude entre son céleste gardien et le saint qu'elle s'était choisi pour patron dans le cours de l'année. Cette vue remplit d'admiration et de bonheur le cœur de sainte Madeleine, et dans les transports d'amour qu'elle ne pouvait plus contenir, elle semblait vouloir prendre son essor vers le ciel à la suite de la vision. (*Boll. 25 mai.*)

Sainte Marguerite de Cortone.

Sainte Marguerite de Cortone ne passait pas un jour sans beaucoup prier et sans s'imposer quelque pénitence en faveur des âmes souffrantes. Notre-Seigneur lui manifesta plusieurs fois combien par là elle lui était agréable et lui dit ces paroles remarquables : « Il y a autant de nuances dans les peines que ces bonnes âmes endurent qu'il s'en trouve dans les défauts et les fautes qu'elles expient. Par suite des dettes énormes que quelques-unes ont contractées envers la majesté divine, elles sont châtiées si longtemps et si sévèrement qu'elles seraient portées à se regarder comme réprouvées, si de temps à autre, leurs bons anges gardiens ne descendaient dans leurs sombres cachots pour les visiter, les consoler, leur apporter quelque adoucissement à leurs douleurs. » (*Act. SS. Vie de sainte Marg. de Cort., 21 février.*)

CHAPITRE XIV.

LES ANGES DE L'EUCCHARISTIE.

Nos églises, les autels, le tabernacle surtout, sont les lieux de la terre que les esprits bienheureux fréquentent le plus assidûment et avec le plus de complaisance. Saint Jean Chrysostôme, célébrant les saints mystères, se voyait entouré d'une légion de ces princes du ciel. Il disait que non-seulement les anges fléchissent le genou devant la suprême majesté du Fils de Dieu, mais que les séraphins adorent en tremblant et que tous ensemble prennent part au saint sacrifice, soutenant le corps de l'auguste victime, aidant le prêtre à s'acquitter dignement de sa sublime mission ; enfin joignant leurs voix à celles des assistants, ils adressent à Dieu cette prière : « Seigneur, nous vous offrons nos supplications pour ceux que votre amour ineffable a prévenus au point de vous soumettre à la mort de la croix pour leur salut. Nous répandons nos vœux pour ceux que vous avez rachetés au prix de votre sang : » Les saints anges sont auprès de l'hostie divine pour réparer nos négligences et notre tiédeur, pour faire amende honorable de nos irrévérences et de nos crimes, pour exciter le zèle des âmes justes, et les disposer à la réception des saints mystères, pour

suppléer à notre indigence et nous présenter devant le trône de la miséricorde, lorsque l'amour nous y attire.

L'ange gardien du tabernacle.

Le saint abbé Léotius étant entré dans une église, un dimanche, pour communier, vit un ange debout au côté droit de l'autel ; il s'en retourna bien vite dans sa cellule fort étonné ; alors il entendit une voix qui lui dit : « Depuis que cet autel a été consacré, j'ai ordre de le garder et de ne point l'abandonner. (*Saint Jur. l. 3, c. 8*).

Écoutons la bienheureuse Angèle de Foligno élevée par son amour pour le Fils de Dieu à la familière société des princes du ciel.

« Jè m'acheminai vers la sainte table. J'entendis une voix intérieure qui me disait : Sœur, tout est bien en toi, et tu vas encore recevoir tout bien. Là-dessus je me demandais à moi-même : si tout bien est en moi, comment osé-je encore recevoir tout bien ? Et l'esprit qui me parlait répondit : L'un n'exclut pas l'autre. Lorsque je fus arrivée à la sainte table, j'entendis la même voix me dire : « Maintenant le Fils de Dieu est sur l'autel selon son humanité et selon sa divinité, entouré de ses anges. » Ces paroles ayant excité en moi un vif désir de voir le Sauveur avec ses anges, Jésus daigna se montrer à moi entouré d'un millier d'esprits célestes, comme dans le ciel un beau soleil au milieu d'une pléiade d'étoiles étincelantes. Sa lumière n'effaçait pas leur lumière, mais lui donnait plutôt un nouvel éclat. Je ne le voyais cependant pas sous une forme quelconque ; c'était aux

yeux de mon âme une plénitude, une entière beauté, ou pour mieux dire tout bien, toute perfection, tout charme, toutes délices, et il me fut donné d'entendre : « Amie, tu demeureras ainsi en lui dans la vie éternelle. » Je ne parle pas du bonheur que me donna ce phénomène intellectuel, car il est inexplicable. » La vénérable servante de Dieu se trouvant malade pour la fête des saints anges, souhaitait ardemment de communier. Elle le fit le dimanche d'avant ; mais aucun prêtre ne put lui apporter la sainte communion le jour même. Elle en avait beaucoup de peine et voulut se dédommager de cette privation en s'occupant, dans la méditation, des esprits célestes, de leur multitude, de leur ministère et surtout de leur assiduité à chanter les louanges de Dieu. « Dans mon oraison, je fus, dit-elle, subitement élevée à une haute contemplation et je me vis en présence d'une troupe innombrable d'esprits qui m'indiquèrent un autel ; et cet autel, ils l'appelèrent l'autel des anges. Sur cet autel ils me montrèrent les louanges des chœurs angéliques, c'est-à-dire, celui qui en est l'objet et qui est lui-même toute louange, et ils ajoutèrent : « Voici celui en qui se trouve la perfection et le complément du sacrifice auquel vous désirez prendre part. Il est déjà votre époux et vous avez reçu de lui l'anneau de son alliance, mais il veut maintenant ratifier cette union et la consommer à jamais ; préparez-vous donc à le recevoir. » Comment exprimer la joie que me procurèrent ces paroles ? » (*Vie de la bienheureuse Angèle. Boll. 4 Janvier.*)

« Un jour que j'étais à la messe, dit ailleurs la bienheureuse Angèle de Foligno, et que j'étais toute

occupée à considérer l'humilité du Fils de Dieu et cette bonté extrême qu'il nous montre dans l'eucharistie, en se donnant à des créatures si petites et si misérables, il lui plut de me donner une nouvelle et plus claire intelligence de ce qui se passait dans cet auguste sacrement. Je fus ravie en esprit. A la faveur d'une illumination surnaturelle, je le vis accompagné d'une très-aimable société dont la vue me causait un plaisir indicible. J'étais d'abord étonnée que cette société pût me réjouir, étant habituée à ne trouver de joie que dans celle de mon divin maître; mais je remarquai bientôt que le plaisir de voir Jésus-Christ était d'une toute autre nature que celui qui me venait de la vue de son brillant cortège. Admirant donc la splendeur et les charmes de ceux au milieu desquels il se trouvait et désirant de savoir qui ils étaient, j'appris que la troupe triomphante était composée de ces esprits qu'on appelle dans le ciel des *trônes*. Ils étaient étincelants de lumière et formaient une armée si nombreuse que si je n'eusse su comme je le sais et le comprends maintenant, que Dieu fait tout avec mesure, j'aurais cru qu'il n'avait pas gardé cette loi à l'égard de ces hautes intelligences. »

La servante de Dieu, se trouvant dans l'église de Foligno, un jour de septembre où l'église célèbre la fête des saints anges, et désirant communier, « je m'adressai, dit-elle, à ces esprits célestes et m'adressant surtout à saint Michel et aux Séraphins je priai de la sorte : « Anges administrateurs, qui avez reçu la puissance et l'office de faire passer Dieu en nous, en nous communiquant sa connaissance et son amour, je vous supplie de me le présenter tel que le Père des

miséricordes l'a donné aux hommes, c'est-à-dire, unique, pauvre, affligé, blessé, méprisé, ensanglanté, mort sur la croix. « Les anges répondirent : O bien-aimée de ce Dieu Sauveur ! Ce que vous demandez vous est accordé ; le voici présent devant vous et de plus il vous est donné de pouvoir le présenter à d'autres. Je l'eus présent en effet et je le voyais, dis-je, tel que je l'avais demandé, sanglant, affligé, crucifié et mort sur la croix. J'éprouvai dans ce moment une douleur telle que je croyais que mon cœur allait éclater et se fendre, Mais, chose étonnante, je trouvais en même temps une joie délicieuse en la présence des saints anges qui m'entouraient et je n'aurais jamais cru, si je ne l'avais vu, que ces esprits célestes fussent si affables et pussent procurer à l'âme une telle joie. » (*Bollandus, Act. SS. premier §.*)

Sainte Thérèse.

« De temps en temps, dit sainte Thérèse, je me sens saisie d'un si ardent désir de la communion que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer. Cela m'arriva un matin, où la pluie tombait par torrents et semblait m'interdire de faire un pas hors de la maison. Je sortis néanmoins et je me trouvai bientôt tellement hors de moi par la violence de ce désir que quand on aurait dressé des lances contre ma poitrine, j'aurais passé outre. Qu'on juge si la pluie pouvait m'arrêter. A peine arrivée à l'église, j'entrai dans un grand ravissement ; le ciel, qui les autres fois ne s'était ouvert que par une porte, s'ouvrit à mes yeux dans toute son étendue, et alors parut à ma vue le

trône du Sauveur. Au-dessus de ce trône, j'en aperçus un autre sans rien voir et, par une connaissance qui ne peut s'exprimer, je compris que là résidait la divinité. Je vis une multitude innombrable d'anges qui me semblèrent incomparablement plus beaux que ceux que j'avais déjà vus dans le ciel. Je pensais que c'étaient des Chérubins ou des Séraphins, parce que leur gloire, comme je viens de le dire, l'emporte beaucoup sur celle des autres; ils paraissaient tout enflammés. Le bonheur céleste dont je me sentis inondée, comment le rendrai-je? C'est quelque chose d'ineffable. Je compris que tout le bien qu'on peut souhaiter se trouvait là. Il me fut dit, par qui? je l'ignore (par une de ces hautes intelligences, on n'en peut douter), que ce qui était alors en mon pouvoir était de comprendre que je ne pouvais rien comprendre de ce bien invisible. La vérité est, qu'à partir de cette époque, j'étais remplie de honte à la seule pensée que je fusse capable, je ne dis pas de m'affectionner, mais de m'arrêter même à quelque chose de créé, le monde ne me paraissant qu'une fourmilière. J'assistai à la messe et je communiai, mais je ne saurais dire comment je fus durant tout ce temps, car il me parut très-court, et je fus extrêmement surprise de voir, quand l'horloge sonna, que j'avais été deux heures dans le ravissement et dans cette gloire; le temps s'écoule rapidement en cette société. » (*Vie de sainte Thérèse, par elle-même. Addit. au c. 33*).

Le Père Balthasar Alvarez.

Le père Balthasar Alvarez de la société de Jésus et confesseur de sainte Thérèse était un ange à l'autel : il ravissait par sa modestie et son recueillement durant les saints mystères, et sa ferveur se communiquait à ceux qui le voyaient offrir l'adorable sacrifice. Sainte Thérèse le vit un jour ayant sur sa tête tout le temps qu'il fut à l'autel un diadème d'une grande splendeur. Sa ferveur redoublait après la consécration. Là seul avec son Dieu, face à face avec Jésus-Christ, il adorait. il contemplait, il s'embrasait ; ce regard d'amour, cet entretien du cœur, ce commerce intime, cet écoulement de toute son âme en son Dieu se prolongeait plus ou moins. Aussi l'oblation sainte de l'Agneau sans tache était-elle son secours et son refuge dans ses peines, ses tentations, ses épreuves, ses difficultés ; et Notre-Seigneur lui donnait de grandes lumières, l'inondait de ses consolations intérieures, l'éclairait sur ce qu'il avait à faire. Ces saintes communications ne purent rester secrètes. Partout on disait que tandis qu'il était à l'autel, les Anges gardiens lui faisaient connaître les besoins spirituels des personnes qu'il confessait ou qu'il dirigeait. C'est dans ce sens que sainte Thérèse a écrit dans le livre de sa vie, que le père Balthasar Alvarez qui était son confesseur, connaissait si parfaitement l'état de son âme et la nature des grâces extraordinaires dont elle était favorisée, par une lumière surnaturelle que Notre-Seigneur lui communiquait ou par lui-même, ou par le ministère d'un ange pendant que ce serviteur de Dieu offrait le saint sacrifice. (*Vie de sainte Thérèse, note du chap. 28.*)

Sainte Mechtilde.

Sainte Mechtilde assistait au saint sacrifice de la Messe avec toute sa communauté, profondément recueillie, unie à l'auguste victime qu'elle et ses sœurs se disposaient à recevoir dans la sainte communion. Pendant qu'elle produisait les actes propres à cette grande action, elle vit un grand nombre d'anges remplissant l'église, chacun d'eux sous la forme d'une belle jeune fille se tenant à côté de la religieuse qui lui avait été particulièrement confiée. C'étaient les Anges gardiens. Plusieurs avaient dans leurs mains des sceptres couverts de feuilles, et d'autres de fleurs d'or. Quand les religieuses s'inclinaient, ils portaient leurs fleurs à la bouche pour marquer la joie qu'ils éprouvaient de ces témoignages de vénération. Tout le temps de la messe elle jouit de ce délicieux et ravissant spectacle. Au moment où les religieuses se disposaient à s'approcher du divin banquet, chacun des Anges conduisit à la table la sainte sœur qu'il gardait; le Roi de gloire était à côté du prêtre, au milieu d'une lumière extraordinaire; sur sa poitrine était un ornement de la forme d'un arbre touffu; cet arbre se divisait à une petite hauteur : les racines partaient du cœur du Seigneur, et de ce cœur plus doux que le miel, dans lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse éternelle, coulait une source pure qui enivrait de ses flots de gloire et de félicité tous ceux qui en approchaient, et les religieuses et les anges s'y désaltéraient. (*Révélation*, liv. 1, chap. 28.)

Le saint prêtre Ægidius.

Un prêtre nommé Ægidius, vivant très-saintement, demandait souvent à Dieu de pouvoir contempler la nature du corps et du sang du Seigneur. Un jour qu'il célébrait la messe, il se prosterna après l'*Agnus Dei*, et fit cette prière : « Dieu tout-puissant, créateur et rédempteur, découvrez-moi dans ce mystère la nature du corps de Jésus-Christ, afin que je puisse, malgré mon indignité, voir sous la forme d'un enfant celui qui a été jadis porté dans le sein de la Vierge Marie. » Aussitôt un ange descendant du Ciel, lui dit : « Lève-toi vite, si tu veux voir Jésus-Christ ; voilà celui que tu désires et que tu invoques, celui que porta la Vierge Mère. » Le prêtre se lève en tremblant et voit un enfant assis sur l'autel. L'ange lui dit alors : « Puisque tu as voulu voir Jésus-Christ, contemple maintenant avec tes yeux et touche avec tes mains celui que tu as consacré sous l'espèce du pain par les paroles mystiques. » Ce que nous allons dire est vraiment merveilleux. Aidé de la céleste lumière, le prêtre prit l'enfant dans ses mains tremblantes ; le pressa sur son cœur, le retint un moment ; appliquant ensuite sur ses lèvres celles du Sauveur, il remit l'enfant sur l'autel, et, se prosternant pour la seconde fois, supplia le Seigneur de daigner reprendre l'apparence sacramentelle. En se levant, il trouva effectivement que le corps de Jésus-Christ avait repris sa première forme. Il communia sous l'une et l'autre espèce et termina la messe sans autre prodige. (*Annales du saint Sacrement*, p. 263.)

Sainte Claire.

Sainte Claire, l'élève et l'émule de saint François d'Assise, recevait souvent dès ce monde, en grâces spirituelles, une part du centuple promis aux âmes qui se sont dépouillées de toutes les choses terrestres pour l'amour de Jésus crucifié. La veille de la fête de la naissance du Sauveur des hommes, elle était couchée, malade depuis assez longtemps, de sorte qu'elle ne pouvait se rendre à l'église pour chanter l'office avec les autres religieuses. Les Sœurs s'étaient donc rendues au chœur pour la solennité de Noël, et Claire gémissait sur sa couche de ce qu'il ne lui était pas permis de les accompagner, ni de participer aux consolations spirituelles qui leur étaient réservées. Mais Jésus ne voulant pas la laisser ainsi désolée, la fit miraculeusement porter par la main de ses Anges à l'église de Saint-François, où elle put assister aux offices, entendre la messe de minuit et recevoir la sainte communion. A la fin de l'office, elle fut reportée dans son lit par les mêmes Esprits célestes. Les religieuses à leur retour de l'église de Saint-Damien, où elles avaient passé la nuit sainte, lui dirent : « Ah ! notre mère, quelles consolations nous avons éprouvées pendant cette solennité de la naissance de Jésus ! Plût à Dieu que vous eussiez pu nous accompagner ! » La Sainte répondit : « Grâces et louanges à Notre-Seigneur et divin Epoux, mes sœurs, mes filles chéries, j'ai aussi assisté à toutes les cérémonies de cette douce nuit, et j'ai senti des consolations plus grandes que les vôtres. Par les mérites de saint François et la grâce de notre Sauveur

Jésus, j'ai assisté non-seulement d'esprit, mais aussi de corps dans l'église de notre Père spirituel à tous les offices, j'y ai entendu les orgues et j'y ai reçu la sainte communion. Réjouissez-vous donc de l'insigne faveur qui m'a été accordée et remerciez avec moi notre divin Maître de m'avoir envoyé ses célestes messagers. » (*Dans sa Vie.*)

Sainte Ide.

Sainte Ide, religieuse de Cîteaux, était d'une candeur Angélique. Le souffle impur du démon ne passa jamais sur son âme. Cette innocence lui valait des visites presque incessantes des princes du Ciel, et lui inspirait une confiance sans bornes. Jésus se plaisait à combler ses moindres désirs. Voulait-elle demander une faveur ? elle rentrait dans son cœur, et là, comme dans le sanctuaire de son divin Epoux, elle lui parlait avec la plus ravissante familiarité.

Un jour de communion, elle s'avançait vers la sainte table à la suite des autres religieuses, en son rang. A mi-chemin, on la vit s'arrêter et rester un bon moment immobile, absorbée en Dieu, les yeux baissés. Ses sœurs lui faisaient signe d'avancer ; elle ne les voyait pas. Elle parlait à Jésus et lui disait : « Doux ami de mon âme, pourquoi me laissez-vous ainsi toute seule ? Si dans le monde j'avais voulu épouser un homme mortel, de quelque basse condition qu'il eût été, il ne m'aurait présentée à ses convives qu'après m'avoir parée de son mieux, en compagnie des personnes les plus respectables, parmi ses amis. Voilà que vous m'appellez à votre céleste banquet, et vous semblez ne pas penser à moi ! » A peine avait-elle fini de parler

qu'elle vit venir à elle la très-sainte Mère de Jésus qui se mit à sa droite, saint Jean-Baptiste, à qui elle avait beaucoup de dévotion, qui prit la gauche, et un ange radieux. Cet ange tenait d'une main un beau flambeau, de l'autre une cassolette d'où s'échappaient des nuages d'un parfum délicieux : il ouvrait la marche. Elle s'approcha alors de la sainte table et communia, goûtant des délices qui ne sont pas de la terre. Après la sainte communion elle fut reconduite à sa place avec la même pompe. (*D'Assignies, Vies de quelques religieux de Cîteaux.*)

Sainte Lutgarde allant à la sainte table était souvent escortée d'un grand nombre d'Esprits bienheureux de la première hiérarchie, et les séraphins, la plaçant au milieu d'eux, la couvraient de leurs ailes de feu. (*Poirée, Trip. Cour.*)

Communion par le ministère des saints Anges.

L'Eglise grecque célèbre le 28 juin la fête de saint Eustathe, martyr immolé pour la foi à Ancyre. Il était soldat, brave comme tout soldat chrétien qui sait conformer sa vie à sa foi. Accusé d'être disciple de Jésus-Christ, il l'avoua avec simplicité et sans forfanterie, mais aussi de ce ton ferme et décidé d'un militaire qui ne craint pas la mort. Le juge le fit frapper de verges et passer par divers supplices, dans l'espoir de lui arracher un acte d'apostasie.

Eustathe, soutenu de la grâce d'en haut, demeura ferme et renouvelant sa profession de foi, à toutes les questions qui lui étaient posées, il répondait : Je suis chrétien. Après avoir beaucoup souffert, il fut con-

damné à être jeté dans l'eau. Le juge accompagné d'une multitude de spectateurs et de soldats, le suivit jusque sur le bord du fleuve pour être témoin de sa mort, le fit renfermer dans une cage et précipiter dans les flots. On vit la cage flotter sur l'eau retenue par la main d'un ange visible pour le saint martyr, et amenée sur le bord du rivage ; il était sauvé. Mais Eustathe soupirait après la mort qui devait le mettre en possession de la couronne éternelle et demandait au Seigneur la grâce d'achever son sacrifice ; ses vœux furent exaucés ; de plus, avant de recevoir le coup qui allait mettre fin à ses supplices et à sa vie, il vit revenir à lui l'Esprit céleste, qui de sa propre main le communia. Muni du saint viatique, il rendit son âme au Seigneur. (*Act. SS. 28 juin.*)

Saint Stanislas Kostka.

Saint Stanislas Kostka, de la Compagnie de Jésus, eut également le bonheur de recevoir le saint viatique de la main des Anges. Dès l'âge de 13 ans, son père qui était d'une maison polonaise des plus illustres, l'envoya à Vienne, en Autriche, avec Paul son frère aîné, pour se livrer à l'étude des belles-lettres. Il s'y distingua autant par ses vertus que par ses succès. Si jeune encore il s'exerçait déjà à la pratique de l'oraison, de la mortification, et dédaignant les vaines jouissances de ce monde, ne s'entretenait que de Dieu et de la sainte Vierge. Il fit vœu d'entrer en religion. Alors le démon furieux et craignant, s'il vivait, qu'il ne lui ravit par son zèle et sa science une infinité de victimes, attenta à ses jours, et le saint jeune homme tomba

malade. En peu de jours les médecins désespérèrent de sa guérison. Résigné à toutes les dispositions de la divine providence, Stanislas ne souhaitait pas moins la mort que la vie, mais il lui restait une grande peine. Il était logé, lui et son frère, chez des protestants fanatiques, qui ne voulaient souffrir aucune manifestation de la religion catholique, et s'opposaient obstinément à laisser apporter le saint viatique au pauvre malade. Son frère et son gouverneur, caractères faibles et pusillanimes, ne disaient rien ; s'il faut en croire quelques historiens, les maîtres de leur hôtel les avaient même séduits ; de sorte qu'au lieu de consoler l'un son frère, l'autre son élève, ils ne cherchaient qu'à l'affliger. Dans cette désolation, Stanislas se souvenant que dans les églises d'Allemagne on invoquait sainte Barbe pour obtenir de Dieu la grâce de ne pas mourir privé de la réception des derniers sacrements, il la pria avec ferveur de l'assister dans le danger imminent où il se trouvait. Sa confiance eut un plein succès. Une des nuits suivantes, se croyant arrivé à sa dernière heure, il gémissait dans le fond de son cœur lorsqu'il vit la sainte lui apparaître au milieu de deux anges d'un éclat merveilleux qui portaient le saint Sacrement et lui donnaient la sainte communion. Il en avertit son gouverneur qui en ce moment était auprès de son lit. La grâce dont Stanislas fut comblé, reflua sur cet homme dont les principes religieux étaient suspects : il se convertit à Dieu, embrassa l'état ecclésiastique et dans la suite devenu chanoine, consacra le reste de sa vie à toutes sortes de bonnes œuvres. La communion reçue de la main des Esprits célestes ne fut pas l'unique faveur que Dieu accorda à son servi-

teur. La sainte Vierge vint aussi à lui, lui présenta l'enfant Jésus, et le laissa jouir pendant longtemps de ses divines caresses. Il ne faut pas demander si l'innocent jeune homme tarda à revenir à la santé. (*Act. SS. 13 nov.*)

Saint Ludan ou Loudain est aussi communié en viatique.

Saint Loudain naquit en Ecosse, à la fin du douzième siècle, d'une famille illustre. Son père, pourvu d'un duché, le rendit à sa mort un des plus riches propriétaires de la contrée. Mais ses vertus l'illustrèrent plus que toutes les faveurs de la fortune. Devenu maître de si grands biens, et libre d'en disposer selon son gré, il s'appliqua à réaliser un projet qu'il nourrissait déjà du vivant de ses parents, en fondant un vaste établissement, pourvu de riches revenus et capable de contenir un grand nombre de pauvres malades. Toutes les infirmités qui affligent l'homme y étaient secourues. Il y avait le quartier des aveugles, celui des paralytiques. Les indigents y affluaient de partout et tous y trouvaient des secours et des remèdes. Un si saint emploi des biens qu'il tenait du ciel, eût dû, ce semble, le satisfaire. Mais lorsque l'amour divin s'est emparé d'un cœur, ce n'est pas assez pour ce cœur de se dépouiller des choses de la terre, il a besoin de se dépenser tout entier au service du bien-aimé et de s'offrir en holocauste. Loudain croyait n'avoir encore rien fait. Il voulut marcher de plus près sur les traces de Jésus-Christ, et craignant, s'il restait dans son propre pays, d'y rencontrer des obstacles, couvert d'un habit pauvre pour n'être point reconnu, il quitta

sa parenté, se réduisit à la mendicité, visita les saints lieux témoins de la vie, des miracles, des vertus et de la mort de Jésus-Christ, et de là se rendit à Rome et en divers autres pèlerinages capables de nourrir sa foi et sa ferveur. Chemin faisant, il parvint, selon la tradition, au bourg de Morth en Alsace, dans le diocèse de Strasbourg, et s'arrêta sur le bord d'un grand cours d'eau (le Rhin, peut-être). Là, fatigué de sa route, il se reposa sous l'ombre d'un arbre, à quelque distance des habitations. Pendant qu'il donnait ce petit soulagement à son corps exténué, le Seigneur lui fit connaître, parmi beaucoup d'autres révélations, que la fin de sa course était proche. Au sortir de son ravissement, il se prosterna, priant Notre-Seigneur de ne pas permettre qu'il sortit de cet exil avant d'avoir eu la consolation de recevoir le sacrement adorable de son corps et de son sang. Son oraison durait encore et déjà le Seigneur qui va au-devant des vœux de ses serviteurs, lui accordait sa demande. En effet, aussitôt un esprit bienheureux descendit du ciel, le réconforta, lui dit des paroles d'encouragement et lui donna la sainte communion en viatique. Le saint restant à genoux et levant les yeux en haut, s'écria : « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains. » C'étaient les dernières paroles de Jésus crucifié, et comme ce divin rédempteur, il rendit le dernier soupir en les prononçant. A l'instant, son corps privé de vie répandit au loin les plus suaves odeurs qui attirèrent auprès de lui tout le peuple des environs. On trouva dans ses habits un papier indiquant son nom, son pays, sa naissance et son genre

de vie. On lui fit des obsèques dignes de sa grande vertu et beaucoup de miracles s'opérèrent sur son tombeau.

L'ange gardien de sainte Ide lui donne la sainte communion.

La bienheureuse Ide, religieuse de Clteaux, au monastère du Val-des-Roses, près de Malines, mérita d'être marquée des stigmates de Jésus-Christ, imprimées en forme de cercles de diverses couleurs, par le stylet de feu de l'amour divin. Son âme était un foyer des plus pures flammes qui la consumaient au seul souvenir des amabilitée du Sauveur. Dès l'époque où, foulant à ses pieds les vains plaisirs du siècle, elle avait embrassé la vie religieuse pour se livrer tout entière à la pratique des vertus parfaites, le Seigneur lui révéla les grands mystères d'amour cachés dans le sacrement de nos autels et lui inspira, pour la sainte communion, un désir qui allait toujours croissant et la dévorait. Elle avait souvent de la peine à le contenir. Au commencement surtout, soit timidité, soit humilité, elle n'osait demander à son confesseur la permission de s'approcher de la sainte table plus souvent que ses sœurs. Cette privation redoublait sa faim et sa peine, de sorte qu'elle en devenait malade. Mais celui qui avait blessé son cœur, touché de ses larmes, de ses ardeurs, de ses désirs, daigna la consoler par de fréquents miracles, et la faveur qu'elle n'osait demander au prêtre, Jésus-Christ la lui accorda par le ministère de ses anges. Dieu est vraiment admirable dans ses saints : il va au-devant des désirs de ses amis, il comble les vœux qu'il leur inspire et répond

à leur amour par des manifestations d'amour ineffable. Ainsi, lorsque assistant au saint sacrifice et que noyée dans les pleurs, dévorée du désir de recevoir son Dieu, elle voyait le prêtre prendre l'hostie pour se communier, une parcelle s'en détachait, et, portée par son ange gardien, venait se placer sur sa langue. Les effets de cette communion étaient aussi merveilleux que le prodige même. Son corps maladif semblait se transformer, son âme nageait dans les délices qui ne sont pas de la terre. Cet aliment céleste, ce vrai pain des anges, la rendait plutôt semblable à un habitant de la patrie qu'à un mortel. (*Act. SS. 13 avril*).

Saint Agnès de Monte-Puliciano reçoit la même faveur.

Sainte Agnès de Monte-Puliciano qui vivait dans le quatorzième siècle fut gratifiée de la même faveur. Née de parents très-honorables, et élevée par eux dans la piété, elle se donna à Dieu dès son plus bas âge. Religieuse à neuf ans, elle fut élue abbesse de son monastère à quinze, à cause de la solidité et de l'éclat de ses vertus. A la tête de ses sœurs, elle ne connaissait pour elle qu'une obligation principale comme supérieure, celle de donner l'exemple de la perfection qu'elle devait enseigner par ses actes plus que par ses paroles. Elle renchérissait sur tous les devoirs de la vie religieuse : elle s'imposa un jeûne au pain et à l'eau pendant quinze ans, sans jamais l'enfreindre. Son oraison était continuelle. Se détourner un moment de son recueillement et de ses entretiens avec l'époux de son âme était devenu pour elle une sorte de martyre. Elle aimait pourtant mieux s'en distraire que de manquer

d'un seul point aux exigences de sa charge. Notre-Seigneur la récompensa de son désintéressement par mille bénédictions. Nous citerons entre autres la grâce qu'elle reçut, non une fois, mais jusqu'à dix fois en diverses circonstances, par l'intervention de son saint ange gardien ; voici à quelle occasion.

C'était un dimanche. La bienheureuse Agnès étant entrée dans le jardin, s'était mise en oraison à l'ombre d'un olivier, le matin dès cinq heures. Là à genoux, ravie en extase, elle ne s'apercevait pas du cours du temps. Le soir la surprit dans cette attitude, et elle se souvint alors qu'on était au dimanche et qu'elle allait être privée de l'assistance à la sainte messe et de la sainte communion qu'elle ne négligeait jamais. Triste de la double perte qu'elle venait de faire, elle se désolait, versait des torrents de larmes. Sa douleur croissante la jeta bientôt dans une sorte d'agonie. Mais voici soudain qu'un ange lui apparaît, la rassure et lui dit qu'il va lui donner en communion celui qui est le but et la raison même de toutes les messes. La servante de Dieu se prosterne devant la majesté suprême qui daignè la visiter et la consoler avec tant d'amour, remercie le messager angélique et reçoit de ses mains le pain vivant du ciel. Elle goûta, dans ces moments, des délices inénarrables. (*Act. SS. 20 avril*).

Autres exemples. Saint Paschal Baylon.

Combien d'autres saints et saintes n'ont-ils pas eu le même bonheur ? Lorsque saint Paschal Baylon n'était pas dans le monastère aux heures où le saint sacrifice était célébré, il se mettait à genoux partout

où l'heure le surprenait. Là il priait, s'onissant à toute l'église, et au milieu de son oraison, il voyait un ange descendre de la nue, lui apporter le saint Sacrement et le communier.

Sainte Colombe qui avait la permission de faire la communion quotidienne était souvent invitée par son bon ange à venir dans l'église recevoir le pain des forts. Elle entraît, elle sortait de l'église la nuit, sans autre flambeau que l'astre vivant qui l'accompagnait. Les portes, le tabernacle s'ouvraient d'eux-mêmes, et son confesseur s'assurait, le lendemain, de la vérité du fait, en constatant l'absence de la sainte hostie qui avait été réservée à cette heureuse convive des anges. (*Actes SS. 25 mai.*)

Les saints Anges et les prêtres

Le sacerdoce catholique est un ordre qui confère à l'homme élevé à cette sublime dignité deux grandes puissances. L'une regarde le corps mystique de Jésus-Christ, qui est l'Eglise, et c'est la puissance de lier et de délier les âmes. L'autre regarde le corps véritable et naturel du Sauveur, et c'est la puissance de le consacrer dans l'auguste Sacrement de l'autel. C'est ce double privilège qui grandit si prodigieusement le prêtre aux yeux de la foi et le rend par grâce supérieur aux plus hautes intelligences célestes, bien qu'il leur soit inférieur par nature. Telle est la raison du respect que les saints Anges lui portent.

Saint François d'Assise n'a jamais voulu consentir à recevoir la prêtrise, par un profond sentiment d'humilité et par un effet de cette foi vive qui lui fai-

sait dire qu'en présence d'un ange et d'un prêtre, il aurait donné à celui-ci les premières marques de respect et d'obéissance.

En effet, s'écrient saint Bernard, saint Thomas et les autres docteurs de l'Eglise, la dignité sacerdotale surpasse celle des Esprits bienheureux : *Protulit vos Sacerdotes regibus et imperatoribus, prætulit Angelis.* Tous les Anges du Ciel ne peuvent absoudre d'un péché. Lorsque les anges gardiens qui veillent sur nos âmes, nous voient tomber dans la disgrâce de Dieu, leur premier soin est de nous inspirer de salutaires remords de notre faute, puis de nous dire comme Jésus-Christ aux lépreux : *Vade, ostende te sacerdotibus* : allez vers celui qui a le pouvoir de vous rendre la grâce que vous avez perdue. C'est ainsi que s'exprime saint Pierre Damien. Saint Liguori qui rapporte ces textes, ajoute : « Descendu près d'un mourant qui l'invoque, l'archange saint Michel aura bien le pouvoir de chasser les démons, mais il ne pourra délivrer de ses chaînes l'âme coupable, si un prêtre ne vient recevoir ses aveux et l'absoudre. » (*Selva*, 1, xi.)

Lorsque l'ange directeur de la vénérable Anne Catherine Emmerich, lui avait prescrit quelques bonnes œuvres, il avait toujours soin de lui recommander de prendre l'avis de son confesseur et de s'en tenir à sa décision.

Saint François de Sales.

Après avoir préparé de longue main les jeunes clercs, nous dit son savant historien, il leur conférait les ordres aux Quatre-Temps ; et, considérant que par là il devenait père d'une nouvelle race sacerdotale dont

la persévérance dans le bien était confiée à sa sollicitude, il contractait une alliance particulière avec les anges gardiens de ces nouveaux prêtres, afin que, par cette union de surveillance et de prières, de zèle et d'efforts, il pût lui-même remplir mieux sa mission d'ange gardien de son clergé. A dater du jour de l'ordination, il traitait ces nouveaux ministres avec un respect profond, à l'exemple des anges que sa foi lui montrait vénérant dans le prêtre la sublimité du caractère ecclésiastique, et à ce sujet il aimait à citer un trait dont il fut témoin le samedi des Quatre-Temps du Carême de cette année 1603. Un jeune prêtre qu'il venait d'ordonner, se retirant après la cérémonie, s'arrêta quelques instants à la porte de l'église, faisant tous les signes extérieurs d'un homme qui veut céder le pas à quelqu'un d'honorable et ne sortir que le dernier. L'évêque, qui marchait à peu de distance du prêtre, surpris de cette manière d'agir, le prit à part dès qu'on fut sorti de l'église et lui demanda la raison de sa conduite : « Dieu, répondit celui-ci, m'a fait la grâce de jouir de la vue sensible de mon ange gardien : avant que je fusse prêtre, ce saint ange marchait toujours devant moi ; mais aujourd'hui il s'est arrêté à la porte, a voulu, pour honorer mon caractère sacerdotal, me faire passer le premier, disant qu'il est mon serviteur et celui de tous les prêtres. »

(*Vie de saint François de Sales, t. 1, liv. 4.*)

CHAPITRE XV.

DÉVOTION AUX SAINTS ANGES.

Invitation à aimer les saints Anges.

Saint Denis l'aréopagite, qui le premier a décrit les célestes hiérarchies, aimait à se donner le nom d'ami des anges. Disciple de saint Paul, il avait certainement puisé sa doctrine et cette tendre dévotion envers les princes du royaume de la gloire, à l'école de l'Apôtre des nations. A son exemple, Boudon, cette âme si ardente, convoitait le titre de *Philange* et s'écriait : « Aimables Esprits, ma plus grande ambition est de vous aimer ; je n'ai rien qui me soit plus précieux que mon cœur ; je le mets entre vos mains, afin que vous en soyez les gouverneurs, et que vous le donniez au pur amour... Je voudrais que partout on érigeât des congrégations, on fondât des processions, on prêchât, on établit des solennités en leur honneur...

» O hommes ! aimez les Anges : ce sont des amis fidèles par excellence, des avocats, des protecteurs puissants, des maîtres sages, des pères, des frères remplis d'amour pour nous. Aimez-les, hommes apostoliques ; ils sont les missionnaires du paradis : ils enseignent la science du Ciel, ils donnent l'éloquence de l'éternité. Aimez les Anges, prêtres du Seigneur. C'est par leurs mains que le sacrifice des autels est offert

à la Majesté divine. Aimez les Anges, heureux habitants de la solitude : Ces pures intelligences qui ne perdent jamais Dieu de vue, habitent avec vous. Aimez les anges, vierges consacrées à l'Époux céleste, ils sont les grands amis et les admirateurs de la virginité, et contemplent avec complaisance des créatures faibles, portant dans des vases fragiles un si précieux trésor, et vivant sur la terre comme ils vivent dans le Ciel.

» Aimez les Anges, vous qui êtes pauvres et affligés, ils sont le soutien, le refuge et la consolation de ceux qui pleurent : ils adoucissent toutes les amertumes de la terre, en vous montrant les admirables clartés des jours heureux qui nous sont promis.

» Il faut aimer les Séraphins, princes du plus pur amour ; les Chérubins, docteurs de la science des Saints ; les Trônes, patrons des âmes intérieures et paisibles ; les Dominations qui apprennent à devenir maître de soi-même ; les Vertus, directeurs habiles dans les voies de la perfection ; les Puissances qui nous défendent contre la malice du démon ; les Principautés, qui prennent soin des sociétés et de ceux qui les régissent ; les Archange qui veillent sur les intérêts des familles ; les Anges, astres dont les influences salutaires se font sentir à chaque mortel. » (*Extrait de la dévotion aux saints Anges.*)

« Il est vrai, dit saint Bernard, que tout honneur est dû à Dieu seul ; mais il ne nous est pas permis d'être ingrats envers les anges, qu'il a choisis pour ministres de ses miséricordes et distributeurs de ses dons auprès de nous. Nous ne saurions trop vénérer, trop aimer ces nobles créatures, à cause de l'affection si tendre et si pure qu'elles nous portent. » (*Ps. 90.*)

Le législateur et le patriarche des moines d'Occident disait aussi à ses disciples : Rendez-vous la conversation des anges familière et pensez souvent à eux. (*Règle de saint Benoît*).

« Les beaux anges de lumière et de paix, qui nous sont assignés pour protecteurs, sont fidèles témoins de toutes les actions de notre vie, des bonnes, que Dieu nous inspire, des mauvaises, que le démon nous suggère. Comme les odeurs infectes chassent les colombe, dit saint Basile, de même le péché met en fuite l'ange gardien. C'est une opinion reçue, que les anges prévoyant les grâces qui nous doivent advenir, nous en donnent des pressentiments. Par exemple, lorsque, sans sujet apparent, nous éprouvons un bien-être intérieur et des contentements qui nous rendent facile l'accomplissement de nos devoirs; comme au contraire, ils nous font pressentir d'avance les dangers que nous courons, et nous prémunissent par des appréhensions dont nous ne savons nous rendre compte, et qui nous portent à recourir à Dieu par la prière. »

Ces paroles sont de saint François de Sales, qui s'écriait encore : « Qui peut douter de l'amour que nos bons anges nous portent? Mon Dieu! que de confiance nous devrions avoir en ces esprits propices et toujours amis de nos âmes!... Pourquoi n'aurions-nous pas recours à ces célestes intelligences? Car, comme les petits rossignols apprennent à chanter avec les grands, ainsi par le commerce que nous faisons avec les anges de Dieu, nous prions, nous chantons plus dévotement les louanges divines. Res-souvenons-nous toujours de ce que dit saint Ambroise, que l'un des moyens pour ne point offenser Dieu, et

spécialement pour conserver la pureté, c'est de songer à la présence de l'ange qui nous assiste. Saint Jérôme nous recommande également de veiller et de prendre garde à nos paroles, parce que l'ange qui nous accompagne les présente devant Dieu. Garde-toi donc, dit saint Bernard, de faire, de dire ou de penser, en la présence de tout ange, ce que tu n'oserais dire ou faire, si j'étais devant toi...

» Oh ! qu'il est bien raisonnable, puisque Dieu nous envoie si souvent ses inspirations par la voix de ses anges, que nous renvoyions souvent les aspirations de notre cœur par leur entremise. Nous comportant de la sorte, nos célestes protecteurs nous apporteront une bien grande consolation, principalement au départ de cette vie mortelle. Alors ils se feront connaître à nous ; alors ils nous rappelleront les soins affectueux qu'ils ont eus de nous durant le cours de notre vie. — Ne vous souvient-il pas, diront-ils avec amour, de telle bonne pensée que je vous portai en tel temps, lisant tel livre, entendant telle prédication, et même à la simple vue de telle image ? O Dieu ! de quelles suavités nos cœurs ne seront-ils pas pénétrés, en entendant ces douces paroles. »

Une famille opulente et noble de Saint-Pétersbourg avait confié deux petits enfants à une personne très-pieuse. Ces pauvres enfants n'avaient presque aucune notion de l'Évangile. Leur institutrice faisant un jour tomber la conversation sur les saints anges, ils en furent si touchés que tous les matins en l'abordant, ils lui disaient : « Oh ! parlez-nous donc de nos bons anges ! »

Confiance envers les saints anges.

Notre dévotion est d'autant plus légitimement due aux esprits célestes qu'ils sont les ministres des miséricordes de Dieu auprès des élus ; non-seulement de ceux qui, par leurs vertus, méritent déjà le ciel, mais de tous, afin de les aider à s'en rendre dignes. Le jour de la fête qui leur est consacrée, l'Eglise nous fait réciter cette belle prière : « Accordez-nous, Seigneur, que ces esprits, qui toujours adorent votre majesté dans le ciel, soient nos protecteurs pendant la vie sur la terre. » A l'exemple de Jésus-Christ, ils s'emploient volontiers au salut des âmes, car « le zèle des âmes, dit saint Jean Chrysostôme, est une œuvre angélique. » Nous répondrions donc mal à leur dévouement par l'oubli ou par un défaut de confiance. — « Il n'est pas, assure saint François de Sales, de personne de piété qui ne leur voue une tendre dévotion, et il n'en est pas qui n'en reçoive quelque faveur signalée. »

Emmanuel de Portugal donna le nom de Gabriel au navire qui porta la première armée européenne dans les Indes, pour le placer ainsi sous l'égide du prince du ciel, qui avait apporté au monde la nouvelle de la vérité, de la miséricorde et de la paix.

Le père Bury, jésuite, tenait du directeur d'un pieux jeune homme que celui-ci, étant très-souffrant un mercredi vers le soir, vit deux anges, pleins de douceur et de majesté, prendre place à côté de son lit, l'assister, le consoler jusqu'à son dernier soupir. L'un de ces deux princes du ciel était son ange gardien, l'autre l'ange tutélaire de la congrégation de la très-

sainte Vierge. Celui-ci lui dit que la mère de Dieu l'avait envoyé auprès de lui pour le récompenser de sa piété et de sa fidélité à s'acquitter des pratiques de dévotion qui y sont établies, et parmi lesquelles celle aux esprits bienheureux tient une des premières places.

Saint Bernard, on l'a déjà vu, recommandait souvent et éloquemment la dévotion des saints anges à ses religieux. « Marchez constamment en leur présence, leur disait-il, puisqu'ils vous accompagnent partout. Partout donc où vous vous trouverez, saluez votre aimable gardien. » On aime naturellement ce qui est beau; l'on est flatté d'être admis dans la société des grands de la terre. Ah ! que sont les beautés d'ici-bas en comparaison des habitants de la patrie ! Que sont les hommes les plus puissants et les plus riches au regard des princes de la cour du grand roi ?

Exemples d'un exercice non interrompu de dévotion
aux saints anges.

Une personne pieuse, dit Boudon, se plaisait à compter les individus qu'elle rencontrait sur sa route, ou avec lesquels elle avait à traiter, afin de savoir avec combien d'anges elle avait le bonheur de se trouver. Cette pensée : me voilà en présence de tant d'esprits contemplateurs de la face divine, de tant de glorieux personnages qui resplendissent de la lumière du ciel, la pénétrait de respect et l'aidait puissamment à se conserver dans le recueillement. Le Seigneur récompensa sa piété, et déchirant les voiles des sens, souvent il les lui rendit visibles; de sorte que bien des fois, à table même, en voyage, dans les rues, elle

jouissait d'un spectacle qu'eussent bien envié les amateurs du siècle, s'ils eussent pu le soupçonner.

Sainte Françoise de Chantal, dans ses excursions, ne se contentait pas de se recommander à son ange gardien ; elle saluait et invoquait toujours ceux des lieux par où elle passait et des personnes avec lesquelles elle avait à s'entretenir.

C'est une pratique excellente, surtout lorsque l'on a des affaires épineuses à démêler.

La sainte tenait cet exercice de son bienheureux directeur, saint François de Sales, qui y était très-fidèle. Elle en retira bien des avantages. Une fois, entre autres, elle allait seule, à cheval, visiter ses domaines. Sur le chemin, trois individus proprement mis, mais pauvres, lui tendirent la main et la prièrent de leur donner une aumône. La sainte veuve ne trouva en ce moment sur elle ni argent, ni quoi que ce fût qui pût soulager leurs besoins. Elle se désolait et se disposait à s'excuser de l'impossibilité où elle était de faire la charité, lorsque ses yeux tombèrent sur un bel anneau, celui de son mariage, qu'elle portait à son doigt. Aussitôt elle l'en tire et l'offre aux pauvres voyageurs. Ceux-ci l'acceptèrent avec reconnaissance, en la comblant de bénédictions. Pendant qu'ils lui parlaient, la sainte remarquait en eux, sur leur visage et dans leur maintien, un certain air de distinction qui s'accordait peu avec leur pauvreté apparente ; elle remarqua encore qu'ils se ressemblaient tellement, traits pour traits, qu'on les aurait pris pour trois frères jumeaux. Elle était dans un étonnement singulier, et dans le fond de son cœur, elle sentait comme un écho des paroles qui frappaient ses oreilles

et lui causaient un sentiment de dévotion et de joie indéfinissables ; elle était à se demander ce que cela signifiait. Tout à coup, les trois étrangers disparurent à ses yeux : c'étaient trois esprits bienheureux. Sa charité, comme celle d'Abraham, lui avait procuré le bonheur de converser un moment avec trois anges.

Pratiques diverses. Le bienheureux Canisius.

Le père Lefèvre, l'un des premiers et des plus illustres disciples de saint Ignace de Loyola, avait voué une dévotion spéciale aux saints anges, et ne manquait jamais de l'inspirer à ses pénitents et à tous ceux qui s'adressaient à lui. C'est de lui que le bienheureux Canisius la tenait, et cet apôtre de l'Allemagne déclarait hautement que ce fut une grande grâce pour lui. A l'exemple de son savant et pieux directeur, au confessionnal, en chaire, dans ses voyages, dans la cour des grands du monde, dans les diverses missions que le Saint-Siège lui confia, toujours il s'adressait et se confiait à son céleste gardien ; et chose unique presque dans l'histoire d'une vie de plus de soixante-douze ans, toujours il mena à bonne fin ce qu'il avait entrepris.

Depuis bien des années, il convoitait pour le Seigneur, avec ce zèle qui dévorait saint Paul, « une grande dame protestante, infatuée de son bel esprit, et tellement obstinée dans ses erreurs qu'elle dédaignait même de se mettre en rapport avec les personnes qui, par leurs talents, eussent pu l'en retirer. Sa famille avait employé tous les moyens possibles pour la ramener à la saine doctrine, sans rien gagner. On proposa

au bienheureux Canisius, qui prêchait à Augsbourg et attirait autour de sa chaire tout ce que la ville et les environs avaient de plus distingué en hommes éclairés, d'avoir avec cette grande dame une discussion théologique. Le serviteur de Dieu, qui comptait plus sur l'intervention divine que sur les paroles humaines, eut recours à la prière. C'était son habitude. Il fut exaucé. Après quelques jours, il apparut à la personne, c'est-à-dire, selon l'opinion reçue des théologiens, son bon ange lui apparut et lui dit : « Vous êtes dans une voie fausse. La vérité est dans l'enseignement de l'Eglise. » Ces quelques mots prononcés avec l'autorité que donne la mission divine aux esprits de lumière, changèrent tellement le cœur de cette dame, qu'à dater de ce jour elle devint un modèle de dévotion chrétienne. (*Vie du bienheureux P. Canisius, mission. d'Allemagne.*)

Pratique de saint Vincent de Paul et de la vénérable Anna Taïgi.

En entrant et en sortant de sa chambre, saint Vincent-de-Paul saluait son ange gardien. Cette pratique lui a été commune avec un grand nombre de saints.

La vénérable Maria Taïgi, à la canonisation de laquelle on travaille, allait voir ses petits enfants, dès qu'ils s'étaient mis dans leurs lits, le soir après la prière commune, leur faisait quelque bonne recommandation, leur donnait de l'eau bénite et sa bénédiction, et ne les laissait qu'après les avoir mis une dernière fois sous l'égide protectrice de leurs bons anges.

Bien des mères chrétiennes ne seraient pas assez rassurées sur les intérêts spirituels et les dangers qui menacent toujours les enfants dans leur bas âge, si elles ne leur inculquaient cette dévotion si douce. Le soir surtout, il leur est très-avantageux de leur faire réciter quelque prière en l'honneur des saints anges. Les enfants comprennent parfaitement cette dévotion et la conservent volontiers. Ils sont heureux de penser que lorsque leur bonne mère n'est pas là pour les protéger, un œil ami veille sur leur cœur.

Ce fut l'aveu d'un ministre protestant, ramené au giron de l'Eglise peu après la mort du bienheureux Labre, et à l'occasion des miracles qui illustraient le tombeau de ce grand serviteur de Dieu. Il s'agit de M. Thayer, qui fut plus tard prêtre et missionnaire. Esprit noble, éclairé, il était venu à Rome pour étudier les mœurs italiennes, non pour embrasser la foi.

Frappé de toutes les merveilles que l'on rapportait sur la vie et la mort du bienheureux Labre, il se ménagea quelques conversations avec des ecclésiastiques de réputation de science. Déjà il doutait de sa propre secte, il était puritain. Mais les préjugés d'éducation conservaieut encore beaucoup d'empire sur son esprit, et son cœur était loin de la disposition au sacrifice que nécessite un changement de religion. Dans cette situation d'esprit, il eut l'occasion de lire un opuscule du père Segneri sur les anges gardiens. Cette doctrine, qu'il avait trouvée belle, juste et touchante, même dans les temps antérieurs, pendant sa jeunesse, et dans le milieu protestant où il avait vécu jusque-là, lui inspira une certaine vigilance sur lui-même pour ne pas offenser les regards de ces

invisibles témoins. Ce fut pour ainsi dire le premier pas fait vers sa conversion, que les mérites du bienheureux Labre lui obtinrent peu de temps après.

Le bienheureux Labre lui-même avait été très-dévoth à son céleste gardien. Cet esprit du Seigneur, qui trouvait dans l'illustre pèlerin une si parfaite correspondance à ses inspirations, en recevait de nombreux témoignages de reconnaissance, de respect et de docilité. Jamais le serviteur de Dieu n'aurait fait un pas, le matin après son lever, sans l'invoquer. Après l'ange gardien, saint Michel, saint Gabriel et saint Raphaël intéressaient le plus vivement sa piété. Ainsi faisaient également sainte Gertrude, sainte Brigitte et saint François.

Pratiques du père Lefèvre.

Nous avons déjà dit un mot du père Lefèvre et de sa grande dévotion aux esprits immortels. Voici encore de lui une pratique en leur honneur, que Dieu bénit. Orlandi nous la cite comme l'une de celles qui lui étaient le plus chères; elle consiste à rendre à Dieu des actions de grâces et à féliciter les anges des dons qui leur ont été accordés, tant dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel. Le père Lefèvre ne se rappelait jamais sans une vive émotion, non-seulement les bénédictions particulières qu'ils avaient reçues du ciel, mais aussi toutes celles que la bonté divine fait tomber en céleste rosée sur toutes les âmes, celles dont il a comblé, avec tant de diversité et d'harmonie, les innombrables phalanges angéliques. Un autre exercice familier au même père et à bien des

personnes de piété, est de remercier Notre-Seigneur avec ferveur et joie du grand nombre d'anges et de saints qui peuplent l'immensité des cieux et qui l'adorent comme leur chef. Car si nous l'aimons sincèrement, notre principale douleur doit provenir de ce qu'il nous est impossible de l'aimer comme nous le devrions. D'où il résulte que c'est une véritable bénédiction que d'avoir créé des êtres capables de l'aimer infiniment plus que nous ne l'aimons nous-mêmes, et de nous permettre d'unir nos faibles sentiments aux flammes des chœurs angéliques. Sainte Gertrude ne manquait jamais, surtout dans ses heures d'aridité spirituelle, avant et après la sainte communion, d'offrir à Dieu la gloire, les hommages, les vœux des armées du ciel. Dieu et les anges lui ont plus d'une fois fait connaître combien cet acte d'humilité et de confiance leur était agréable.

Pratique du père Faber, oratorien anglais.

Le père Faber, après avoir dit des choses si onctueuses sur l'action de grâces qui doit suivre la sainte communion, ajoute : « Nous ne pourrions mieux terminer cet exercice essentiel qu'en présentant Jésus, notre divin Sauveur qui s'est donné à nous, à l'adoration de tous les ordres des anges, en les invoquant en ces termes : « O vous, ministres glorieux de l'Éternel, qui êtes les exécuteurs fidèles de ses ordres, contemplez en moi le premier-né du Tout-Puissant que vous avez adoré à son entrée dans le monde ! Obtenez-moi la grâce de le servir avec le même esprit, la même fidélité que vous lui avez témoignés au temps de votre

épreuve et que vous lui continuez encore aujourd'hui dans votre vie céleste et bienheureuse. » (*Tout pour Jésus, c. 7, § 5.*)

Dévotion à saint Raphaël.

L'action de grâces, dit encore le père Faber, produit la joie. Les fidèles qui ont une dévotion spéciale envers saint Raphaël, l'ange de la joie, ont reçu un esprit de reconnaissance plus qu'ordinaire. Nous en voyons un exemple dans le livre de Tobie; nous pourrions mentionner ceux que nous offrent les vies des saints, comme saint Jean de Dieu, le bienheureux Benvenuto, saint Hyacinthe Mariscotti et autres. « Père, il m'a donné la joie, disait le jeune Tobie à son père. » Tel est le caractère qu'il prête à son céleste guide, et lorsque celui-ci est sur le point de se faire connaître, il leur dit : « Pour vous, bénissez le Dieu du ciel, rendez-lui gloire, en présence de toutes les créatures, parce qu'il vous a fait voir la miséricorde. S'il est convenable de tenir caché le secret du roi, il est honorable de révéler et de publier les œuvres de Dieu. » Un peu plus tard il ajoutait : « Il est temps que je retourne vers celui qui m'a envoyé; quant à vous, bénissez le Seigneur et publiez les merveilles qu'il a opérées. »

On peut supposer qu'en les quittant, il leur laissa apercevoir un rayon de sa beauté angélique, car ils tombèrent à genoux au même moment, dans un ravissement qui dura trois heures. Puis se levant, ils bénirent le Seigneur et célébrèrent les merveilles du Très-Haut. Ce que l'ange leur avait laissé en les quit-

tant, c'était un esprit de reconnaissance et de joie spirituelle.

Aussi combien fut admirable la fin de leur vie ! Ils conservèrent dans leur cœur ce parfum d'actions de grâces et de félicité dont l'ange les avait enivrés.

Du vieillard les livres saints nous disent : « La fin de sa vie se passa dans la joie, et après avoir vu grandir de plus en plus en lui la crainte de Dieu, il mourut en paix. »

Le jeune Tobie hérita de la joie paternelle et ce sentiment remplaça bientôt la douleur qu'il avait éprouvée à la mort de son père, car, après qu'il eut vécu 99 ans dans la crainte du Seigneur, on l'inhuma avec joie. Ce passage de l'Écriture sainte est remarquable et bien propre à nous inspirer une vive émotion. (*Tout pour Jésus, c. 7, § 5*).

Dévotion aux anges des personnes avec lesquelles on doit traiter.

Comme en fait de dévotion les goûts diffèrent considérablement, nous multiplions les pratiques et les exemples, afin que chacun choisisse selon son attrait. Il y aurait illusion à vouloir tout embrasser.

Le père Lefèvre avait reçu pour prix de sa tendre dévotion aux saints anges la grâce et l'art de tourner toutes choses en sujets de prière et de méditations.

Approchait-il de quelque ville ou de quelque bourgade, il avait l'habitude de prier pour les habitants et de demander à Dieu que l'ange préposé à la garde de cet endroit, ainsi que les anges particuliers de chaque individu, pussent s'acquitter de leurs fonctions avec un fruit tout particulier. S'il avait à traiter avec quelques per-

sonnes de ce lieu, il ne manquait point de prier leurs saints anges d'aplanir les difficultés, d'ôter de leurs esprits et de leurs cœurs tout sentiment de haine ou de colère. S'il traversait et évangélisait des contrées infectées par l'hérésie, il avait recours aux esprits bienheureux pour obtenir pour lui la charité et les lumières dont il avait besoin, et pour ses auditeurs des dispositions de bonne volonté et de soumission. Le terrain étant ainsi préparé par les mains célestes de ses puissants protecteurs, la semence divine portait ses fruits. Souvent il a été obligé d'aborder des personnes irritées contre lui, et toujours, après avoir eu recours à son bon ange, il a vu les préventions dont il était l'objet tomber en tout ou en partie, et là où il n'aurait rencontré que du mépris et de l'obstination quelques heures auparavant, il voyait d'heureux germes de la grâce et des manifestations de bienveillance. Là ne se bornèrent pas les fruits de sa piété ; il avait diverses manières de s'entretenir avec Dieu et de se tenir dans le recueillement. Il commençait ordinairement par s'élever en esprit dans le ciel, et là, au pied du trône de la très-sainte Trinité, après plusieurs actes d'adoration aux trois adorables personnes et de piété à la très-sainte Vierge, il s'approchait de chaque chœur des anges et de chaque ordre de bienheureux et il les priait d'offrir, au nom d'autres personnes, des actions de grâces et de louanges à Dieu, à la sainte Vierge, ou à quelques anges particuliers et à quelques saints qu'il désignait.

On attribue à sa grande dévotion envers les princes du ciel la ferveur sensible qu'il a conservée jusqu'à la fin de sa vie et sa pureté angélique.

Autres exemples de dévotion à l'ange gardien.

Interrogée sur la perte de sa mère qui l'avait laissée orpheline à l'âge de trois ans, la bienheureuse Jeanne du tiers-ordre de Saint-Dominique répondit : Vous me demandez si je connais la perte que j'ai faite ? Venez ; et elle conduisit sa compagne à l'église devant une peinture de l'ange gardien ; voici ma mère, continua-t-elle, la mère qui m'a enseigné dès mon enfance la piété et la foi. (*Hortus Pastor. de fide.*)

Le bienheureux François d'Estaing a eu pendant toute sa vie la dévotion la plus tendre pour les saints Anges. Dans aucune occasion il ne manquait de la recommander au peuple, et il n'allait nulle part sans invoquer les célestes gardiens des provinces, des villes, des bourgades par lesquelles il passait, ou des maisons dans lesquelles il entrait. La fête qui lui tenait le plus à cœur, dit son biographe, c'était celle de l'Ange Gardien, qui à cette époque, en 1520, n'avait pas encore été établie. Il communiqua son projet au pape qui lui accorda toutes les permissions nécessaires.

Il s'en occupa alors avec plus d'ardeur que jamais, et en fit composer l'office par un savant et pieux docteur de l'ordre de Saint-François. Il reçut de Rome un Bref qui confirma l'institution de cette fête et le souverain Pontife lui écrivit lui-même qu'il se proposait d'imiter son zèle, en donnant la fête de l'Ange-Gardien à tout l'univers catholique. Il accordait même une indulgence plénière à tous ceux qui assisteraient à la première messe que le saint évêque devait célébrer, le jour où la fête avait été fixée.

L'affluence des fidèles fut telle, qu'on se vit obligé de dresser un autel en plein air. Depuis ce jour après lequel le saint évêque avait tant soupiré pendant vingt-cinq ans, il sentit augmenter en lui sa dévotion et son amour pour ces esprits amis des âmes pures. Il sembla dès lors avoir fait une alliance nouvelle avec eux, et les élans de son cœur étaient si enflammés qu'on disait communément, qu'il avait le bonheur de voir son ange gardien sous une forme sensible et de s'entretenir souvent avec lui. (*Cath. de Rodex, 1, 174.*)

Dévotion à saint Michel.

Saint Michel est honoré comme le protecteur des agonisants, et généralement on croit qu'il a mission de présenter les âmes au tribunal de Dieu. On l'invoque pour obtenir la grâce d'une sainte mort et on a bien des exemples des grâces de choix qu'on peut obtenir par sa puissante intercession.

Marie de Jésus, admise au noviciat du Carmel réformé par sainte Thérèse elle-même, avait été toute sa vie, dès ses plus tendres ans, une victime de Jésus. Les vertus les plus héroïques lui étaient familières. Elle fut bientôt jugée digne de la couronne. L'année de son noviciat n'était pas achevée, lorsqu'elle se sentit saisie d'un violent accès de fièvre; elle connut que c'était l'annonce de sa fin. Deux jours après, elle demanda à communier en viatique; pour sa consolation on accéda à ses désirs sans croire pourtant qu'il y eût pour elle danger de mort prochaine. Le soir de ce jour, tandis qu'elle récitait le saint Rosaire, elle entendit sonner les cloches de la ville et demanda

quelle solennité on célébrait. Une sœur lui ayant répondu que c'étaient les premières vêpres de saint Michel, elle leva les yeux et les mains au ciel, et répandant de douces larmes : Béné soit Dieu, dit-elle ; je rends grâces à son infinie bonté ; que le ciel et la terre le bénissent pour moi et le remercient de ce qu'il a fait tant de faveurs à sa chétive créature. Sa compagne lui ayant demandé pourquoi elle parlait ainsi, elle répondit : Ma sœur, depuis que j'ai eu l'usage de raison, j'ai commencé à prendre saint Michel pour mon défenseur durant ma vie et à l'heure de ma mort, le suppliant de m'obtenir une bonne fin : tous les jours je me suis recommandée à lui, et le Seigneur m'a continuellement donné à entendre que je devais mourir le jour de sa fête. C'est pourquoi je me suis mise à dire le rosaire pour le repos des âmes des trépassés, afin qu'il me tire du purgatoire moi-même de bonne heure.

La sœur rapporta ces paroles à la mère prieure qui fit venir le médecin. Celui-ci ne vit pas de danger imminent ; mais, comme la malade demanda à recevoir l'extrême-onction, il déclara qu'on pouvait la lui donner. Fortifiée par ce dernier sacrement, Marie de Jésus n'avait plus rien à désirer sur la terre. Une de ses supérieures voulait la veiller pendant la nuit ; la malade la remercia, lui disant : Non, ma mère, ne prenez pas cette peine ; je vous ferai appeler ainsi que toutes les religieuses lorsqu'il sera temps.

La communauté se retira et on ne laissa auprès d'elle qu'une sœur pour lui tenir compagnie. La malade passa toute la nuit en amoureux colloques avec Dieu jusqu'à trois heures du matin. S'adressant

alors à sa compagne : Ma sœur, dit-elle, faites venir notre mère et les autres religieuses, parce que je vais mourir. La malade remercia ses Supérieures et ses sœurs en des termes touchants, répandit beaucoup de larmes, demanda pardon à toutes, puis avec l'accent d'une âme qui est déjà sur le seuil du Ciel, elle leur adressa ces paroles : Mes très-chères Sœurs, au moment de vous quitter, l'affection que j'ai toujours eue pour vous me presse de déclarer pour votre encouragement, que j'ai ressenti en mon âme plus de consolation et de bonheur pendant les six mois que j'ai passés sous l'obéissance, que dans tout le reste de ma vie. C'est pourquoi je vous conjure, par les plaies sacrées de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'embrasser avec une grande joie et un grand courage les peines et les travaux de l'obéissance et des exercices de mortification, parce que c'est un excellent moyen de satisfaire très-parfaitement pour nos péchés et d'obtenir une sainte mort, accompagnée d'une ineffable allégresse. Après ces mots, elle embrassa tendrement son crucifix, s'entretint quelque temps avec son Sauveur par des oraisons jaculatoires ; puis, jetant un dernier regard sur Jésus crucifié, elle rendit son âme à Dieu le 29 septembre, jour de la fête de saint Michel qui, à l'aurore de ce grand jour, conduisit au ciel cette âme privilégiée. (*Note du chap. 28 de la Vie de sainte Thérèse.*)

Nous pouvons ici-bas vivre de la vie des Anges, et par notre piété imiter les vertus dont ils nous donnent l'exemple.

Sainte Mechtilde avait reçu la grâce de jouir de la vue des saints Anges. Quelque temps avant la fête de

saint Michel Archange, l'humble servante de Dieu vit une échelle d'or formée de neuf degrés et entourée d'une grande multitude d'esprits célestes. Sur le premier degré se trouvaient les Anges, sur le deuxième les Archanges, et ainsi jusqu'au sommet pour les différents ordres des Esprits angéliques. Il lui fut dit que cette échelle correspondait aussi aux différentes classes des serviteurs fidèles de Notre-Seigneur. Ceux qui remplissent avec humilité, fidélité et dévotion leurs obligations dans l'Eglise de Dieu et qui, pour l'amour de lui, se font les bienfaiteurs des infirmes, des pauvres et des voyageurs, occupent le premier degré de l'échelle et sont assimilés aux anges. Ceux qui, par l'oraison et les différents exercices de piété, s'unissent plus intimement à Dieu, occupent avec les Archanges le deuxième degré. Le troisième est assigné aux Vertus célestes et aux hommes qui s'exercent à la patience, à l'obéissance, à la pauvreté volontaire et enfin à la pratique des différentes vertus. Ceux qui luttent contre les vices et les concupiscences grossières, qui méprisent l'ennemi et toutes ses suggestions, occupent le quatrième degré et triomphent avec les Puissances. Les prélats qui s'acquittent généreusement des fonctions qui leur sont attribuées dans l'église, travaillant le jour et la nuit à sauver les âmes, doivent posséder avec les Principautés le cinquième échelon, magnifique récompense de leurs labeurs. Ceux qui s'abaissent devant la Majesté divine avec une parfaite soumission, qui, pour l'amour de lui respectent le Créateur dans la créature ; qui, parce qu'ils ont été faits à l'image de Dieu, se conforment à lui dans la mesure de la faiblesse humaine, et soumettant la chair à l'esprit, dominant

la nature et s'appliquent uniquement aux choses célestes, auront la gloire de partager le sixième degré avec les Dominations. Les Trônes verront à leur côté sur le septième degré ceux qui, fidèles à l'exercice de l'oraison et de la contemplation, conservent dans leur âme la paix et la pureté et préparent à Dieu même une demeure qui lui est agréable et qu'on pourrait presque appeler le paradis du Seigneur ; il a dit lui-même en effet : mes délices sont d'être avec les enfants des hommes ; je converserai et j'habiterai en eux. Ceux qui se distinguent par la science, ceux qui, par un rare bonheur, contemplent Dieu, pour ainsi dire face à face dans leurs spéculations sublimes, et qui rendent à Dieu, en instruisant le prochain, les lumières qu'ils ont acquises, seront avec les Chérubins placés sur le huitième degré de l'échelle mystérieuse. Enfin ceux qui aiment Dieu de toute leur âme et de tout leur cœur, qui se plongent tout entiers dans le feu céleste qui n'est pas autre chose que Dieu lui-même ; qui, devenus semblables à lui, lui rendent, non par eux, mais par lui, l'amour qu'il leur témoigne ; qui voient en Dieu et aiment pour Dieu toutes les créatures sans en excepter même leurs ennemis et que rien ne peut séparer de Dieu ou arrêter dans leur magnifique essor ; ceux qui communiquent avec tant de zèle la flamme qui les dévore eux-mêmes que s'ils le pouvaient, ils porteraient tous les hommes dans les plus hautes régions de la perfection ; ceux qui pleurent sans cesse les fautes d'autrui comme s'ils les avaient commises, parce que indifférents à leur propre gloire, ils ne cherchent que la gloire de Dieu, ceux-là occuperont à jamais avec les Séraphins le neuvième degré, c'est-à-dire, le degré le plus

rapproché du trône de la divinité. (*Révélation de sainte Mechtilde, l. 1 c. 37.*)

Un religieux délivré par saint Michel.

Douze ans se sont écoulés, dit Césaire, depuis la mort d'un religieux appelé Guillaume, admis bien jeune encore dans notre monastère. Il se conserva toujours pur, candide, simple comme un enfant. Il était noble d'origine, mais plus noble encore par ses vertus. Il tomba malade le lendemain de sa profession religieuse, et quelques jours après, il mourut laissant après lui une grande odeur de sainteté. Quel ne fut pas le saisissement d'un religieux du même monastère, qui, le croyant dans la béatitude, le vit apparaître et lui dire : Priez pour moi, car je souffre. Les larmes furent toute la réponse du religieux ; car, disait-il en gémissant, qui donc sera sauvé et qu'en sera-t-il de moi, si une âme si bonne et si avancée n'a pas encore été jugée digne du ciel ? — Consolez-vous, ajouta le mort ; jusqu'à présent, je n'ai pas enduré d'autre peine que d'être privé de la vision béatifique ; mais n'allez pas croire que ce soit si peu de chose ! Ah ! poursuivit-il, que de mystères seront révélés à la lumière de Dieu, qui sur la terre nous sont cachés et inconnus ! Comme on jugera mieux la valeur des actes de toute la vie !... Maintenant je vous supplie de demander pour moi au révérend père abbé de me recommander publiquement, au Chapitre, à la charité de tous nos frères et de réciter lui-même à mon intention l'oraison de la fête de saint Michel archange.

Dès le matin sa commission fut accomplie ; l'abbé

dit pour le défunt la messe votive de l'Archange saint Michel, et ordonna au Chapitre que tous les membres de la communauté réciteraient pendant sept jours de suite le psaume : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum.* Comme le cerf soupire après la source des eaux pures... O merveilleuse efficacité de la prière ! Dom Conrad, aujourd'hui prieur du monastère de Sainte-Marie, étant au chœur avec la communauté pendant Laudes, au moment où les religieux chantaient le psaume : *Deus, Deus meus ad te de luce vigilo*, vit l'âme du défunt passer devant lui, abritée sous le manteau de la très-sainte Vierge ; le saluant et le remerciant, elle lui dit : C'est fini, me voilà purifiée, je suis au ciel, le saint Archange m'a remise entre les mains de Marie. Au moment même elle se montra de nouveau au religieux qui avait été son intermédiaire, lui apprit qu'elle avait passé sept jours au purgatoire, privée de la vue de Dieu, et lui révéla plusieurs choses concernant l'état de quelques âmes. (*Dial. de Césaire, l. 12, c. 37.*)

Institution de l'ordre de Saint-Michel.

Voici à quelle occasion Alphonse 1^{er}, roi de Portugal, institua l'ordre religieux et militaire de Saint-Michel. C'est lui-même qui le rapporte dans l'acte d'institution.

Alphonse était à Santaron quand Albrac, roi musulman de Séville, vint pour l'y assiéger avec une armée puissante. Alphonse, qui ne s'y attendait pas, n'avait qu'une poignée de monde. Il apprit de plus que le roi de Léon, avec lequel il n'était pas en très-bonne intelligence, marchait sur le Portugal, probablement

pour se joindre aux infidèles. Dans cette incertitude, le roi Alphonse, avec le peu de monde qu'il avait, marcha d'abord contre les Sarrasins. Leur multitude ne put ébranler son courage. Au contraire, persuadé que Dieu, qui avait exterminé par un de ses anges cent-quatre-vingt-cinq mille soldats de l'armée de Sennachérib, n'était pas moins puissant pour le délivrer de ses ennemis qu'il ne l'avait été pour sauver Israël, il le pria donc avec ferveur de lui envoyer un bon ange qui marchât devant lui et portât la crainte et l'épouvante dans le cœur de ces blasphémateurs de son saint nom, qui ne venaient que pour opprimer son peuple, et profaner ses saints temples. Sa prière fut exaucée; il battit les ennemis complètement. Mais au fort de la bataille, s'apercevant que les Sarrasins avaient enlevé le grand étendard du royaume, il se fait jour à travers leurs rangs pour le reprendre, et dans cette action périlleuse, se voit visiblement assisté par l'Archange saint Michel. Plein de reconnaissance, Alphonse bâtit une chapelle dans le couvent d'Alcobaza, et institua un ordre militaire en son honneur. (*Hist. Univ. de l'Eg. cath. l. 69. Rohrbacher.*)

Exemples du commerce intime de l'âme pieuse
avec l'ange gardien.

Sainte Lidwine avait une dévotion extrême à son bon ange et à tous les esprits bienheureux, et vivait avec eux comme des frères, leur parlait comme avec des amis. Elle consultait son céleste gardien en toutes choses, dans ses besoins elle l'appelait et l'ange se rendait aussitôt auprès d'elle sous la forme d'un jeune

homme. En cet état, il était revêtu d'une lumière qui remplissait la chambre de la malade, exhalait des parfums qui la rassasiaient et l'inondaient des plus pures délices. O doux commerce, s'écrie son biographe, ô céleste amitié de la vierge avec les princes du ciel ! Mais pourquoi s'étonner ? Les vierges ne sont-elles pas les sœurs des esprits bienheureux ? Dans ses peines intérieures surtout elle appelait son bon ange, versait dans son sein toutes ses tristesses et lui disait en pleurant : Frère bien-aimé, donnez-moi des nouvelles de l'Époux de mon âme. Pourquoi ne répond-il pas à mes désirs ? Pourquoi est-il sourd à mes plaintes ? Pourquoi me laisse-t-il seule sous cette lourde croix ? Dites-lui qu'il a seul tout mon amour ; qu'il est ma vie et ma félicité et que je languis dans son attente. Son bon ange lui répondait : Prenez courage, épouse fidèle ; si Jésus diffère de faire sentir sa grâce et sa présence, il ne vous oublie pas. Il va revenir bientôt et vous serez comblée de joie. La sainte avait l'habitude d'adresser fréquemment cette prière à son aimable guide et protecteur : « Ange de Jésus, mon frère chéri, je vous prie par la confiance que j'ai en vous et par l'amour dont vous brûlez pour lui, d'intercéder en ma faveur pour obtenir le pardon de tous mes péchés, la grâce de persévérer dans la pratique de la vertu, la force de me corriger de tous mes défauts et le bonheur de le posséder dans le ciel, de le voir, et de m'abreuver au torrent de délices dont il inonde ses élus. »

Lidwine parlait des saints anges à toutes les personnes qui venaient la voir, les exhortait à se les rendre familiers et assidus par leur dévotion, parce qu'ils sont pleins de bonté pour nous, qu'ils veillent

sans cesse sur nous et que malgré la supériorité de leur nature, la sublimité de leurs dons et la gloire dont ils sont en possession dans le ciel, ils ne dédaignent pas de s'associer à nous qui sommes si peu dignes de leur conversation et de l'intérêt qu'ils nous portent. Les visites fréquentes que sainte Lidwine était obligée de subir devenaient pour elle un sujet de distractions et de quelques légères imperfections. Elle savait qu'il n'en fallait pas davantage pour la priver de la présence sensible de son bon ange de qui elle recevait tant de soins et de consolations. C'est pourquoi elle avait recours à la confession dès qu'elle s'apercevait qu'elle avait quelque petite chose à se reprocher.

Le Seigneur qui avait voulu en faire une image de Jésus crucifié, lui envoyait des peines intérieures et des douleurs corporelles dont le seul récit fait frémir. C'est au milieu de ses plus cruelles épreuves que les esprits célestes, et surtout son bon ange, venaient la consoler et lui parler de Dieu, en récompense de sa dévotion.

La bienheureuse vierge s'associant toujours autant qu'elle le pouvait à toutes les cérémonies liturgiques et aux pratiques de l'Eglise, avait l'habitude de recevoir les cendres, le jour où on les distribue ; son confesseur, curé de la paroisse, bon prêtre qui lui était tout dévoué, venait ordinairement les lui imposer. Comme une fois il tardait, ou avait oublié peut-être de venir chez la sainte malade, son ange gardien y suppléa et mit des cendres bénites sur son front. Lorsque le curé arriva, elle lui expliqua comment l'esprit bienheureux l'avait visitée. Là ne se

bornaient pas ses attentions fraternelles : Lidwine avait un petit bâton léger dont elle se servait pour écarter ou ramener les rideaux de son lit, car elle ne pouvait supporter la lumière du jour. Dans une circonstance elle le perdit, et elle se désolait de n'avoir personne auprès d'elle pour tirer ses rideaux, car elle souffrait tellement des yeux qu'il en jaillissait parfois des larmes de sang. Dans ce moment son bon ange mit sur son lit un bâton, mais un peu lourd et noueux. Comme elle s'en étonnait, le lendemain elle pria son confesseur de le faire dégrossir. Ce bâton rendait une odeur des plus suaves. Les copeaux qu'on en tira étaient également parfumés et plus tard opérèrent des miracles. Le démon craignait tellement le bâton et les copeaux qu'il suffisait pour le chasser de les lui présenter.

Une pauvre femme lui entendant souvent parler des apparitions et des secours qu'elle recevait de son bon ange, désira vivement avoir le bonheur de le voir une fois. Sainte Lidwine le demanda à Dieu et le prince du ciel, condescendant à la pieuse curiosité de la pauvre, se montra à elle plein de charmes et de beauté en présence de la servante de Jésus-Christ.

La sainte disait ordinairement qu'il n'y avait pas de souffrance sur la terre, quelque vive qu'elle fût, qui ne se convertît en douceur à la vue d'un esprit bienheureux, tant sa présence donnait de joie à son âme. (c. 7. 14 avril.)

Par quoi nous pouvons reconnaître les services que nous recevons de nos bons anges.

Nous serait-il possible d'offrir à nos bons anges quelque chose qui soit la juste expression de notre

reconnaissance et qui ait quelque rapport avec les biens que nous en recevons? Ne jouissent-ils pas d'un bonheur inaltérable et parfait? Ne sont-ils pas en possession d'une gloire éternelle? Oui, et néanmoins quelque parfaite que soit leur félicité essentielle, comme parlent les théologiens, nous pouvons ajouter à leur joie accidentelle. Notre-Seigneur Jésus-Christ nous affirme que la pénitence d'un seul pécheur causera une grande joie parmi les anges du ciel. Quelle serait donc le bonheur de nos aimables protecteurs, s'ils nous voyaient appliqués à plaire à Dieu et à assurer notre salut par nos bonnes œuvres? Chaque acte de vertu les comble de joie. Saint Basile nous l'assure en parlant de la ferveur du jeune saint Ephrem; il dit la même chose de la prière, et saint Augustin est convaincu que tout le bien que nous faisons les console.

Drexélius entre à ce sujet dans des détails trop précieux pour la piété pour qu'ils ne trouvent pas leur place ici. « Qui que vous soyez, vous avez, dit-il, un secrétaire attentif et fidèle dans votre ange gardien. Il tient un compte exact de toutes vos démarches, de vos paroles, de vos pensées. Priez-vous? Il observe ce que vous dites et l'évalue scrupuleusement. Faites-vous l'aumône? Il examine le motif, l'intention, la manière et chaque circonstance qui peuvent rendre cette œuvre méritoire. Châtiez-vous votre chair? Votre pénitence n'échappe pas à ses regards. Retranchez-vous quelques instants à votre sommeil? Il n'omet pas une minute de vos veilles. Si vous combattez votre passion dominante, il compte toutes vos victoires. Il est avec vous dans la méditation. Allez-vous à confesse, communiez-vous? Rien ne lui échappe de tous les

actes qui précèdent, accompagnent et suivent l'usage de ces sacrements. Enfin, pourvu que vous vous proposiez de plaire à Dieu, soyez persuadé qu'il ne négligera jamais de supputer le moindre mouvement de votre cœur intéressant votre salut. »

Concluons donc que si dans nos prières, nos mortifications, nos exercices de piété et en général dans toutes nos actions, nous n'avons en vue que la gloire de Dieu et le profit de notre âme, nos bons anges s'en empareront et les présenteront avec bonheur au pied de son trône. Voilà un moyen assuré de leur plaire et de leur témoigner notre gratitude, notre amour. L'amour engendre l'amour. Notre piété nous rendra encore plus chers à leurs cœurs, et le premier effet de leur charité sera de nous rendre plus parfaits et plus heureux. En devenant tous les jours meilleurs, les liens qui nous unissent à eux se resserreront, et ainsi nous commencerons avec eux, dès cette vie, la société et l'union qui se consommera dans le ciel.

Jean Carréra, jeune homme d'une chasteté extraordinaire, était toujours transporté d'un amour ardent pour son ange tutélaire, et vivait avec lui dans une si étroite familiarité qu'il lui confiait ses projets, s'entretenait avec lui comme avec un ami intime, le consultait toujours sur les choses douteuses et difficiles, l'interrogeait et lui demandait conseil. Enfin, il en était venu à ce point d'intimité que son ange l'éveillait tous les matins avant le jour pour prier. Toutefois cette faveur fut quelque temps suspendue, parce qu'un jour l'ange l'ayant éveillé, Carréra ne s'était pas levé sur-le-champ, et s'était laissé gagner par le sommeil. Il avait commis là une faute; il en fut certes bien puni

par la disparition de son ange qui se cacha pendant plusieurs jours; mais brûlant de le revoir, il pria avec tant de ferveur, s'imposa tant de jeûnes, qu'il recouyra enfin ce qu'il avait perdu. A son retour, l'ange lui dit avec la même familiarité qu'auparavant qu'il lui avait caché sa présence, parce qu'il ne s'était pas levé de suite lorsqu'il l'avait éveillé pour prier, et que Dieu avait voulu le punir pour lui apprendre à ne plus chercher à l'avenir de prétexte de retard à sortir de son lit.

A ce sujet, on lit dans Drexélius : « Comme les muses, les anges aiment l'aurore; ils veulent que nous parlions avec Dieu le matin et de Dieu pendant le jour, pourvu que ce ne soit pas au préjudice de ce que nous devons à notre prochain. Car ils regardent comme un culte digne d'eux les services que nous rendons à nos frères; mais ils nous pressent avec raison de les leur rendre promptement et volontiers; un acte de charité accompli sans spontanéité et à contre cœur, n'a guère plus de prix à leurs yeux qu'une honteuse oisiveté. Un bienfait que ne recommandent point la joie et la promptitude ne saurait être agréable; on assiste doublement lorsqu'on assiste sans différer. » (*Horloge de l'ange gardien du père Jérémie Drexélius.*)

CHAPITRE XVI.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

MÉDITATIONS EN L'HONNEUR DES NEUF CHOEURS DES ANGES.

I. En l'honneur des Séraphins.

1. Les Séraphins étant élevés aux premiers trônes de la gloire, sont plus intimement unis au soleil éternel de la divine essence et reçoivent les premières ardeurs de ce foyer de la charité infinie. Plongés dans les flammes de ce feu sacré, leurs cœurs paraissent comme des tisons embrasés et brûlent pour le souverain bien d'un amour ineffable. Quelle gloire et quelle félicité de posséder le suprême principe de toute beauté, de toute bonté et de prendre un repos éternel dans le sein de Dieu ! Nous en sommes éloignés, mais Dieu convie au banquet éternel les âmes réconciliées dans le sang de son Fils. Nous pouvons encore aspirer à la béatitude. O amour infini de mon Dieu !

2. L'amour rassemble les cœurs et les rend égaux. Si nous voulons nous élever jusqu'à Dieu, ce n'est pas en marchant, mais en aimant que nous y arriverons. (*Saint Augustin.*) La mesure de l'amour de l'homme voyageur sera celle de la gloire de l'homme compéhenseur. Si nous avons ici-bas un amour semblable

à celui des premiers Séraphins, nous serions leurs égaux dans le ciel. Quel est notre amour pour Dieu ? L'amour divin triomphe de tous les obstacles. Livrons-nous donc et consacrons notre vie entière à acquérir la plus grande somme d'amour possible.

II. En l'honneur des Chérubins.

1. Dieu habite dans une lumière inaccessible, et cette lumière n'est autre que la gloire de sa divine Majesté qui remplit le ciel de splendeurs. Les Chérubins appelés à être les courtisans de Dieu entourent son trône et reflètent les rayons de la clarté éternelle comme un miroir ceux du soleil. Et c'est dans cette lumière divine qui les pénètre et les inonde qu'ils voient et apprennent ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que le cœur humain ne saurait comprendre. Oh ! quand sera-ce que nous participerons à ce bonheur ! Quand verrons-nous la face divine qui rassasie l'esprit, le cœur des célestes intelligences, qui découvre dans la lumière de la gloire ce qui ne nous est enseigné aujourd'hui que sous la forme d'énigme parmi les obscurités de la foi.

2. La vérité c'est la vie, la lumière et le pain de l'intelligence. Nous avons faim et soif de la vérité : la source en est en haut !... Ne cherchez donc pas dans l'exil ce que vous ne verrez que dans la patrie. La foi et les œuvres de la foi en attendant la manifestation, voilà la sagesse, voilà le feu sacré de la vie de l'âme. La foi la plus féconde et la plus solide n'est pas le fruit de l'étude, mais de la pureté de la vie. Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. Conservez-vous sans

tache, purifiez tous les jours celles que vous contractez tous les jours dans le commerce des créatures, et vous serez comme les Chérubins inondés de divines clartés, et à la lueur du flambeau de la foi vous connaîtrez les grandeurs de Dieu et votre néant, l'immensité des biens qui vous sont promis dans le ciel et l'inanité des choses caduques de la terre.

III. En l'honneur des Trônes.

1. Dieu repose sur les ailes de ces princes de la cour éternelle. De ce trône d'honneur et d'amour il rend ses arrêts et prononce ses jugements de justice et de miséricorde. Pour rendre ces esprits bienheureux dignes de leur sublime destinée, il les a doués d'une constance, d'une fermeté d'âme inébranlables, et les a faits participants de son immutabilité. Introduits dans le sanctuaire de la paix et des joies divines, ils ne rencontrent rien dans le ciel qui soit capable de leur ravir ces dons précieux.

2. Le prophète nous avertit que Dieu a choisi sa demeure dans la paix. Il ne saurait donc descendre dans une âme que les passions agitent. Vous trouverez la paix qui surpasse tout sentiment humain, dans une humble et confiante soumission au bon plaisir de Dieu en toutes choses. Il ne saurait non plus habiter dans une âme inconstante et indisciplinée en qui rien n'est stable, qui n'a que des vellétés de vertu, que des résolutions superficielles, qui ne s'éloigne du monde et du péché que pour s'y rejeter avec plus d'ardeur un peu plus tard. Soyez fidèle, soyez constant, vous-souvenant que celui-là seul sera sauvé qui aura persévéré jusqu'à la fin.

IV. En l'honneur des Dominations.

1. Aux Dominations le Seigneur a dévolu une autorité générale et une sorte d'empire sur les ordres inférieurs. Cette prérogative ne les enfle point d'orgueil : ces esprits supérieurs ne s'attribuent aucune gloire propre du pouvoir qu'ils exercent sur les autres habitants de la cour céleste. Dans leurs commandements ils obéissent eux-mêmes à un profond sentiment d'humilité qui ne leur permet ni d'oublier le grand Maître dont ils sont les interprètes et les lieutenants, ni de chercher autre chose que l'accomplissement de son adorable volonté.

2. Oh ! s'écrie Abelly, que la police du ciel est différente de celle qu'on voit sur la terre, et qu'il s'en trouve peu parmi les créatures humaines qui sachent bien commander et encore moins qui sachent obéir ! Apprenez des Dominations célestes que servir Dieu est quelque chose de plus excellent que de régner, qu'il y a plus d'avantage, qu'il est plus facile d'être dans la dépendance que de commander aux autres.

V. En l'honneur des Vertus.

Ces esprits bienheureux ont reçu une participation spéciale de la toute-puissance divine. En vertu de cette éminente prérogative, il n'est rien qui leur soit impossible, ni même difficile lorsqu'il est question d'exécuter les ordres de leur créateur. Ils renverseraient toute la nature, tout l'ordre des choses de ce bas monde, si l'intérêt de la gloire de Dieu l'exigeait, et ils rempli-

raient l'univers de prodiges. Toutefois, ils ne se prévalent pas de cette force dont Dieu les a revêtus et ils reconnaissent que d'eux-mêmes ils ne sont rien, ne peuvent rien, et que la main qui les soutient, les anime, opère en eux et par eux partout et toujours.

2. Que de grandes et sublimes choses peut celui que Dieu mène et fortifie ! mais qu'il est faible et pusillanime celui qui est abandonné à ses propres forces ! Pénétré du sentiment de votre insuffisance, confessez avec l'Apôtre que de vous-même vous n'êtes pas même capable de concevoir une seule bonne pensée ; vous ne devez donc vous attribuer quoi que ce soit que vous fassiez de bien ; mais aussi, mettez en Dieu tout votre appui, toute votre confiance, et à l'heure de l'action, vous serez converti en un autre homme, et avec le même apôtre, vous direz : Je puis tout en celui qui me fortifie.

VI. En l'honneur des Puissances.

1. C'est en récompense du grand courage que ces princes du ciel ont déployé contre Lucifer et ses anges, le jour de leur révolte, qu'ils ont reçu de Dieu le pouvoir de chasser les démons, de les enchaîner et de les empêcher de nuire. Un seul de ces esprits forts et fidèles, forts parce qu'ils sont restés fidèles, peut mettre en fuite toutes les cohortes de l'enfer. Les démons sont sans force et sans puissance devant eux, parce que, en perdant leur innocence et la grâce, ceux-ci ont perdu tous leurs privilèges ; s'il leur reste quelque énergie, ce n'est, hélas ! que pour le mal.

2. Suppliez les puissances célestes de vous assister

sans cesse, et de vous défendre contre les attaques des ennemis de Dieu et de votre salut qui vous livrent de continuel assauts. Avec eux, il n'y a ni paix, ni trêve à espérer. Vous-même soyez toujours les armes à la main, toujours disposé à la lutte. Si dans les guerres qui se font entre les hommes, la lâcheté et la couardise sont une flétrissure, dans la milice spirituelle, elles sont un crime, une défaite, puisque les secours ne nous manquent jamais et que nous sommes assurés de vaincre, si nous ne cessons jamais de combattre.

VII. En l'honneur des Principautés.

1. Les Principautés ont pour mission de veiller sur les empires de la terre, d'en écarter les fléaux, de les préserver du plus grand de tous les maux ici-bas, qui est la perte de la foi et des bonnes mœurs. Ils ont soin de la personne des rois, des grands de ce monde. Ils dirigent leurs conseils, leur suggèrent des pensées de paix et de miséricorde. Dans leurs hautes fonctions, ces esprits bienheureux ne font rien pour eux-mêmes ; leur ministère est parfaitement désintéressé. Tout leur mobile est le désir de sauver les âmes et d'étendre le règne de Dieu sur la terre.

2. Ces dispositions saintes peuvent être parfois difficiles à concevoir pour les personnes appelées aux dignités, au commandement ; elles sont plus faciles aux subordonnés. Si vous êtes né dans une condition humble, bénissez-en le Seigneur. Les honneurs sont un piège tendu à la vertu du plus grand nombre : mais ce n'est pas une raison pour refuser le respect et

l'obéissance. Ce devoir ne vous sera même point pénible si, dans les hommes destinés à vous imposer des lois quelconques, vous ne voyez que les ministres et les représentants de Dieu.

VIII. En l'honneur des Archanges.

1. Les Archanges sont les dépositaires des plus sacrés mystères de notre religion. Dieu les a trouvés dignes d'avoir part à ses conseils éternels et d'entrer dans la confiance de ses plus grands desseins, sur l'établissement de son Eglise, sur la régénération du genre humain; c'est pourquoi il leur a confié les secrets de sa paternelle providence. Quelle n'a pas été leur admiration, dans la contemplation des merveilleuses industries de l'amour de Dieu pour ses créatures ! Heureux d'avoir été choisis pour être des messagers de paix, ils ont conservé pour nous un dévouement sans bornes.

2. Quelle impression le souvenir de ces mystères de miséricorde ne doit-il pas produire sur nos cœurs, s'ils sont sensibles ! Qui nous donnera les transports de reconnaissance qui envahissaient saint Bruno, saint François, saint Bernard, saint Augustin, sainte Rose de Lima, etc., à la pensée d'un Dieu enfant, d'un Dieu souffrant, d'un Dieu crucifié pour le rachat de nos âmes ! Priez ces esprits bienheureux, en particulier l'Archange Gabriel, de vous obtenir une foi plus vive pour ces prodiges qui sont l'objet de la foi et la gloire du chrétien...

IX En l'honneur des Anges.

1. NOUS LEUR DEVONS LE RESPECT. — L'Ange est la plus vive expression de la divinité, le premier rayon de sa gloire, le premier chef-d'œuvre de sa toute-puissance et de sa sagesse.

Dans l'ordre naturel, les premières productions sont les plus nobles, les plus achevées, les plus simples, les plus semblables à leur principe, parce qu'elles en sont plus rapprochées, parce qu'elles procèdent d'une source plus pure et plus féconde. Les Anges, dit saint Augustin, sont les prémices et les premières fleurs de la nature naissante. Ils ne tirent pas, comme les hommes, leur origine les uns des autres ; ils émanent tous immédiatement du sein du Créateur.

Non-seulement l'Ange a sur nous le droit d'aînesse, mais il nous est encore infiniment supérieur par l'excellence de sa nature. Il est pur esprit ; comme tel, il n'est soumis à aucune de nos infirmités, à aucun de nos besoins, à aucune des ténèbres qui enveloppent notre intelligence longtemps captive dans sa prison de boue. L'Ange est tout clarté, tout lumière, tout pureté. Dans la nature tout ce qu'un ordre inférieur renferme de beauté, d'excellence, de force, de grâce, est possédé éminemment par l'ordre supérieur. Le dernier des Anges est donc incomparablement plus riche de dons naturels, plus parfait, que tout ce que le reste de la création nous offre de merveilleux. Sa beauté est un rayon de la beauté éternelle qui ne se manifeste que pour se faire aimer. Il ne nous paraîtra donc pas étonnant que saint Jean se prosternât devant celui qui

lui parla, et qu'il voulut l'adorer, le prenant pour le Fils de Dieu lui-même. Saint Anselme affirme que la gloire d'un seul esprit céleste couvrirait de son éclat la lumière d'autant de soleils qu'il y a d'astres au firmament. La vue d'un ange, dit sainte Brigitte, donnerait tant de joie, qu'on succomberait, on mourrait de bonheur s'il se manifestait dans toute la splendeur de sa nature. Sainte Lidwine qui jouissait de la présence de son céleste gardien, non dans l'éclat de sa gloire, mais sous les voiles d'une forme sensible, sentait toutes ses douleurs d'esprit et de corps s'évanouir, dès qu'il lui apparaissait. Par là, jugeons de la perfection de la nature des Anges et du profond respect qui leur est dû.

2. NOUS LEUR DÉVONS UN TRIBUT D'AMOUR ET DE RECONNAISSANCE. — Dieu a commandé à ses Anges de vous garder en toutes vos voies (*Ps.* 90. 11.) La providence de Dieu sur les hommes paraît avec l'éclat dans cet ordre qui prescrit aux princes de sa cour immortelle de veiller à leur conservation, d'être leurs guides, leurs tuteurs, leurs amis, sans qu'il soit permis à aucun d'eux d'abandonner son pupille, quelque pécheur qu'il soit, en quelque état qu'il se trouve, pendant tout le cours de sa vie sur la terre.

Mais la charité de ces esprits sublimes n'éclate pas moins dans le zèle et la fidélité qu'ils déploient dans l'accomplissement des ordres de Dieu, dans les soins qu'ils nous prodiguent. Cette admirable société, ces relations établies entre l'homme et l'ange sont admirables, et doivent provoquer notre amour. Nous sommes si petits, ils sont si élevés au-dessus de nous dans l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire ! Nous

sommes si imparfaits, ils sont si purs ! Nous sommes si infidèles, si inconstants dans le bien, si rebelles aux inspirations célestes, et pourtant ils n'ont à notre endroit aucune négligence, aucun oubli à se reprocher ! Nos difformités spirituelles et corporelles ne leur inspirent aucun dégoût ; nos besoins les touchent, nos dangers de tout genre ne font que réveiller leur amitié. Infatigables, dévoués, affectueux, ils sont pour nous ce qu'est une tendre mère, une nourrice pour un fils unique, infirme, impuissant, inintelligent ; plus que cela encore, car ils savent que leur divin Maître nous a adoptés pour ses enfants... Si nous comprenons la raison de leur dévouement, comprenons-nous bien tout ce que nous leur devons de reconnaissance ? Car, en somme, nous n'avons personnellement aucun titre à leur amour. Que pouvons-nous pour eux ? Si nous abusons de leur charité, en seront-ils moins heureux ? Si nous correspondons à l'appel de la grâce et à leur propre appel, si nous avons le bonheur de leur être associés dans la gloire, ajouterons-nous à leur félicité ? non. Leur ministère auprès de nous est donc tout à notre profit et leur zèle est désintéressé. Il n'en est que plus noble, plus touchant.

Disons donc comme Tobie : Comment pourrais-je jamais reconnaître le bienfait dont vous m'avez comblé, ô cher et auguste gardien ? En retour de tant de bontés, que vous offrirai-je ?

Notre bon ange nous répondra que l'unique prix qu'il attend pour tous ses pieux offices est notre amendement, notre avancement dans la piété et la pratique des vertus évangéliques, notre application à imiter celles dont il nous donne lui-même l'exemple et qui

nous ouvriront le séjour où il règne. Notre salut et la gloire de Dieu, voilà l'unique but où veut nous faire atteindre sa sollicitude fraternelle, son amour : suivons ses traces.

3. NOUS DEVONS IMITER LES SAINTS ANGES. — Ces Esprits purs non-seulement en leur substance, mais en leurs opérations, sont continuellement appliqués à Dieu : ils sont à Dieu, en Dieu, avec Dieu ; lors même qu'ils s'abaissent jusqu'à nous, ils portent avec eux leur béatitude. La beauté souveraine fixe leur regards : tout ce qui n'est pas Dieu, ils le méprisent, ils se méprisent eux-mêmes en se comparant à lui. S'ils conversent avec les hommes, ce n'est que pour porter Dieu dans les âmes et les âmes à Dieu ; pour y allumer le feu de l'amour divin, pour y éteindre celui de la concupiscence, pour leur apprendre à vivre dans l'exil de la vie de la béatitude, qui consiste à voir, chanter, aimer parfaitement, glorifier l'Essence divine.

Nous pouvons acquérir la pureté angélique, nous pouvons imiter leur obéissance, leur zèle ; nous pouvons rivaliser d'amour avec les Séraphins : Jésus-Christ nous a mérité toutes ces grâces. Comme les Esprits célestes, nous pouvons, nous devons ne chercher que le bon plaisir de notre Créateur, rapporter toutes choses à sa gloire, ne le perdre jamais de vue. Si ces dispositions nous étonnent et ne sont pas encore entrées dans nos habitudes, si elles nous imposent un degré de perfection difficile à atteindre, à qui faut-il s'en prendre ?

Du moins, tendons sans cesse à imiter nos saints et débonnaires gardiens, par les aspirations de notre cœur, par des désirs sincères et soutenus d'une perfec-

tion, d'une vertu qui honorent notre caractère de chrétien. Parmi les vertus qui plaisent le plus aux esprits célestes, il faut placer en première ligne la chasteté : soyez donc chaste ; secondement la charité : évitez tout ce qui blesse le prochain ; troisièmement la subordination : ne résistez jamais à vos supérieurs. Vous aurez par là complu à ces intimes amis de Dieu ; mais voulez-vous gagner leurs bonnes grâces et vous en faire des amis inséparables :

1° Ouvrez votre cœur à un amour intense, enflammé pour le divin cœur de Jésus ;

2° Marchez en la présence de Dieu ;

3° Ne vous contentez pas de la prière vocale, faites encore tous les jours un peu d'oraison, et approchez-vous souvent et avec piété de la sainte table ;

4° Enfin, faites-vous une loi de la modestie la plus stricte, surtout en compagnie des enfants, plus encore dans l'église.

PRIÈRE AUX NEUF CHOEURS DES ANGES.

Esprits bienheureux de la cour céleste, défenseurs invisibles des intérêts de Dieu, amis tendres et charitables des pauvres mortels, daignez nous prendre sous votre protection spéciale, et recevoir avec bonté la résolution que nous faisons de vous aimer et de vous honorer tous les jours de notre vie. Nous nous réjouissons de vous voir si purs, si sublimes et si élevés en gloire. Nous remercions mille fois le Seigneur pour les grâces incomparables dont il vous a comblés. Nous implorons votre puissant secours pour l'avancement du règne de l'adorable Jésus sur tous les infidèles, les

hérétiques, les schismatiques, sur tous les membres de l'Eglise, et particulièrement sur le pape qui en est le chef visible, sur tous les évêques, les pasteurs, et sur tout le clergé, afin que tous les peuples faisant profession d'une même foi, et menant une vie conforme à la sainteté de ses maximes, le nom de Dieu soit sanctifié, son règne nous arrive et sa volonté se fasse sur la terre comme au ciel. Oui, que ce soit Dieu qui règne désormais dans nos cœurs; qu'il en soit le maître absolu; que l'empire du péché et du démon soit détruit; que l'Évangile soit annoncé à toutes les nations; qu'il soit reçu par toute la terre; que le saint nom de Dieu y soit honoré et glorifié; que tous les esprits y louent le Seigneur, l'y adorent et l'aiment, et soient dans une parfaite soumission à ses divines volontés.

Venez donc, anges, archanges, accourez à l'établissement des intérêts de Dieu, dans les royaumes et provinces, dans les villes et les campagnes; venez au secours des pauvres mortels, qui sont tous l'héritage de Jésus-Christ, et sont créés, ainsi que vous, pour aimer Dieu et le posséder éternellement avec vous dans le ciel. Saintes Principautés, gouvernez les cœurs, soyez-en les maîtres, pour les assujettir à l'empire de Jésus et y faire régner son saint amour. Admirables Puissances, confondez les démons, et ruinez tous les desseins que l'enfer forme contre nous. Vertus célestes, faites marcher les âmes dans les solides voies du divin amour. Glorieuses Dominations, découvrez, à cet effet, aux hommes les volontés de Dieu sur eux. Aimables Trônes, établissez dans le plus intime de leurs cœurs la paix que Jésus-Christ nous a lasisée.

Chérubins, princes de la science du ciel, communiquez-en les belles lumières aux mortels. Et vous, Séraphins, princes du pur amour, faites que les hommes ne vivent que de ses flammes, afin que Dieu seul soit la fin de toutes nos actions, le souverain et le maître absolu de tout ce que nous sommes. Ainsi soit-il.

PETIT OFFICE DES SAINTS ANGES.

A MATINES.

Ÿ. Dieu a commandé pour votre bien à ses anges, de vous garder dans toutes vos voies.

℞. Ainsi soit-il.

Ÿ. Seigneur, vous ouvrirez mes lèvres ;

℞. Et ma bouche publiera vos louanges.

Ÿ. Mon Dieu, venez à mon aide.

℞. Seigneur, hâtez-vous de me secourir.

Gloire soit au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit, ainsi qu'elle était au commencement, maintenant et toujours, et dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

Hymne.

Sublimes intelligences, ministres de miséricorde et d'amour, accourez au secours de notre impuissance, pour nous protéger contre les attaques du lion rugissant, qui rôde sans cesse autour de nous pour nous dévorer.

ANT. Saints anges, qui êtes nos gardiens, défendez-nous dans le combat, afin que nous ne périssions pas au redoutable jugement.

ŷ. Je chanterai vos louanges en présence de vos anges, ô mon Dieu !

Ï. Je vous adorerais dans votre saint temple, et je bénirai votre saint nom.

Oraison.

Grand Dieu, qui par votre ineffable providence daignez envoyer vos saints anges pour nous garder, accordez à nos humbles prières que nous soyons toujours défendus par leur protection, et que nous jouissions de leur éternelle compagnie ; par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec vous, etc. Ainsi soit-il.

A PRIME.

Dieu a commandé, etc. (Comme ci-devant, à Matines).

ŷ. Mon Dieu, venez, etc.

Ï. Seigneur, hâtez-vous, etc.

Gloire au Père, etc.

Hymne.

Lucifer, frappé au front par la foudre vengeresse, à cause de son indomptable orgueil, et jaloux de voir de pauvres humains appelés à occuper son trône resté vide dans le ciel, n'a plus qu'une passion, celle de nous associer à son crime et à ses malheurs.

ANT. Saints anges, qui, etc.

ŷ. Je chanterai, etc.

Ï. Je vous adorerais, etc.

Oraison.

Grand Dieu, qui, etc. (Comme ci-devant, à Matines).

A TIERCE.

Dieu a commandé, etc. (Comme ci-devant, à Matines).

Ÿ. Mon Dieu, venez, etc.

Ŕ. Seigneur, hâtez-vous, etc.

Gloire soit au Père, etc.

Hymne.

Gardien vigilant et ami de mon âme, témoin de mes dangers, de mes faiblesses et de mes besoins, venez me soutenir dans mes combats; sous votre égide, je serai invulnérable; avec vous, je triompherai de satan.

ANT. Saints anges, qui, etc.

Oraison.

Grand Dieu, qui, etc. (Comme ci-devant, à Matines.)

A SIXTE.

Dieu a commandé, etc. (Comme ci-devant à Matines.)

Ÿ. Mon Dieu, venez, etc.

Ŕ. Seigneur, hâtez-vous, etc.

Gloire soit au Père, etc.

Hymne.

Maître tout-puissant des anges et des hommes, Jésus, notre divin rédempteur, nous nous unissons aux chœurs célestes pour vous aimer, pour chanter votre gloire, pour réparer les outrages et l'oubli de tous ceux qui insultent votre nom et méprisent votre amour.

ANT. Saints anges, etc.

Oraison.

Grand Dieu, qui, etc. (Comme ci-devant à Matines.)

A NONE.

Dieu a commandé, etc. (Comme ci-devant, à Matines.)

Hymne.

Chef brillant et auguste de la milice céleste, descendez parmi nous, pour nous délivrer de l'ennemi qui sème la zizanie dans le champ de l'Eglise, et nous donner la paix, prémices de la félicité du ciel!

ANT. Saints anges, qui, etc.

Oraison.

Grand Dieu, qui, etc. (Comme ci-devant à Matines.)

A VÊPRES.

Dieu a commandé, etc. (Comme ci-devant à Matines.)

Hymne.

Nous vous prions, saint Gabriel, ami de Jésus et des hommes, d'augmenter en nous la foi, de nous préserver des errements d'une raison aveugle et orgueilleuse, et de nous mettre à l'abri des séductions du monde, de la chair et des passions qui empoisonnent les cœurs.

ANT. Saints anges, qui, etc.

Oraison.

Grand Dieu, qui, etc. (Comme ci-devant à Matines.)

A COMPLIES.

Dieu a commandé, etc. (Comme ci-devant à Matines.)

ÿ. Convertissez-nous, ô Dieu, notre Sauveur !

Û. Et détournes de nous votre colère.

ÿ. Mon Dieu, venez, etc.

Û. Seigneur, hâtez-vous, etc.

Hymne.

Saint Raphaël, ô grand médecin et guide des âmes de bonne volonté, apportez-nous du ciel le remède à nos maux spirituels, et la lumière qui nous montre notre véritable patrie!...

ANT. Saints anges, qui, etc.

Oraison.

Grand Dieu, qui, etc. (Comme ci-devant à Matines.)

Recommandation.

Pénétré d'un profond respect pour vous, ô mon cher ange tutélaire ! j'ai chanté à votre honneur ces cantiques de louanges : je vous conjure de m'assister au moment de ma mort, et de me conduire vous même au céleste séjour.

ÿ. Ange de Dieu, qui êtes mon fidèle gardien, et aux soins duquel j'ai été confié par la bonté suprême, daignez durant cette journée m'éclairer, me garder, me conduire et me gouverner. Ainsi soit-il.

COURONNE ANGÉLIQUE EN L'HONNEUR DU GLORIEUX
SAINT MICHEL ARCHANGE

L'importance de ce pieux exercice et la faveur avec laquelle l'accueille le glorieux saint Michel, n'ont pas besoin d'autres preuves que le témoignage incontestable et les promesses de ce saint archange. Dans une apparition à une illustre servante de Dieu, toute dévouée à son culte, Antonia d'Astonac, en Portugal, il lui déclara qu'il voulait qu'on composât en son honneur neuf salutations correspondant aux neuf chœurs des anges. Elles consisteraient chacune dans la récitation d'un *Pater* et de trois *Ave* en l'honneur des trois hiérarchies angéliques, et se termineraient par quatre *Pater*, dont le premier en son honneur, le deuxième en l'honneur de saint Gabriel, le troisième, de saint Raphaël, et le dernier, de l'ange gardien.

Telle fut la dévotion que suggéra le glorieux prince de la cour céleste. Il promit, en compensation, que quiconque lui rendrait ce culte aurait, en se rendant à la sainte table, un cortège de neuf anges choisis dans les neuf chœurs. De plus, pour la récitation quotidienne de ces neuf salutations, il promit son assistance et celle des saints anges, durant tout le cours de la vie, et, après la mort, la délivrance du purgatoire pour soi et pour ses parents. Voilà ce qu'on trouve relaté dans la vie de la sainte, livre II^e, chap. 74.

FORMULE DE CET EXERCICE.

On commence par faire, le plus parfaitement possible, un acte de contrition, puis, à genoux, devant

l'image du saint archange, s'il se peut, on récite du fond du cœur les salutations suivantes :

ÿ. O Dieu, venez à mon aide.

ñ. Hâtez-vous, Seigneur, de me secourir.

Gloire au Père, etc.

I^{re} SALUTATION. — 1 *Pater* et 3 *Ave*, au premier chœur angélique.

Par l'intercession de saint Michel et du céleste chœur des Séraphins, que le Seigneur nous rende dignes du feu de la charité parfaite ! Ainsi soit-il.

II^e SALUTATION. — 1 *Pater* et 3 *Ave*, au deuxième chœur angélique.

Par l'intercession de saint Michel et du chœur céleste des Chérubins, que le Seigneur nous fasse la grâce de nous éloigner de la voie du péché et de courir dans celle de la perfection. Ainsi soit-il.

III^e SALUTATION. — 1 *Pater* et 3 *Ave*, au troisième chœur angélique.

Par l'intercession de saint Michel et du chœur sacré des Trônes, que le Seigneur répande dans nos cœurs l'esprit d'une vraie et sincère humilité. Ainsi soit-il.

IV^e SALUTATION. — 1 *Pater* et 3 *Ave*, au quatrième chœur angélique.

Par l'intercession de saint Michel et du chœur céleste des Dominations, que le Seigneur nous accorde de dominer nos sens et d'en réformer les inclinations dépravées. Ainsi soit-il.

V^e SALUTATION. — 1 *Pater* et 3 *Ave*, au cinquième chœur angélique.

Par l'intercession de saint Michel et du chœur céleste des Puissances, que le Seigneur daigne sauvegarder nos âmes contre les embûches et les tentations du démon. Ainsi soit-il.

VI° SALUTATION. — 1 *Pater* et 3 *Ave*, au sixième chœur angélique.

Par l'intercession de saint Michel et du chœur admirable des Vertus célestes, que le Seigneur ne nous induise point en tentation, mais nous délivre du mal ! Ainsi soit-il.

VII° SALUTATION. — 1 *Pater* et 3 *Ave*, au septième chœur angélique.

Par l'intercession de saint Michel et du chœur céleste des Principautés, que le Seigneur remplisse nos âmes de l'esprit d'une vraie et sincère obéissance. Ainsi soit-il.

VIII° SALUTATION. — 1 *Pater* et 3 *Ave*, au huitième chœur angélique.

Par l'intercession de saint Michel et du chœur céleste des Archanges, que le Seigneur nous accorde le don de la persévérance dans la foi et dans les bonnes œuvres, afin que nous puissions parvenir à la conquête de la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

IX° SALUTATION. — 1 *Pater* et 3 *Ave*, au neuvième chœur angélique.

Par l'intercession de saint Michel et du chœur céleste de tous les anges, que le Seigneur nous fasse la grâce qu'ils soient nos gardiens en cette vie, et qu'ensuite ils nous conduisent à la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

4 *pater*, dont le 1^{er} à saint Michel, le 2° à saint Gabriel, le 3° à saint Raphaël et le 4° à l'ange gardien.

Cet exercice se termine par l'antienne suivante :

Glorieux prince saint Michel, général des armées célestes, gardien des âmes, vainqueur des mauvais esprits, ministre de la cour des cieux, ô vous qui,

après le Christ, êtes notre admirable chef, vous dont l'excellence et les vertus dépassent la sphère humaine, nous recourons à vous avec confiance; daignez nous délivrer de toute adversité, et faites que, par votre incomparable protection, nous servions le Seigneur de plus en plus fidèlement.

Ÿ. Priez pour nous, bienheureux Michel, prince de l'Eglise du Christ.

R. Afin que nous devenions dignes de ses promesses.

Oraison.

Seigneur tout-puissant, Dieu éternel qui, par un prodige de bonté et de miséricorde pour le salut du genre humain, avez choisi le glorieux saint Michel, archange, pour prince de votre Eglise; faites, nous vous en supplions, qu'avec sa bienveillante protection, nous méritions si bien d'être défendus contre tous nos ennemis, qu'à l'heure de notre mort aucun d'eux ne vienne nous inquiéter, et que nous soyons introduits par lui en présence de votre divine Majesté, par les mérites de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Indulgences accordées par S. S. Pie IX, 8 août 1851, applicables aux défunts :

1° Sept ans et sept quarantaines, chaque fois qu'on récitera la couronne angélique. 2° Cent jours pour chaque jour qu'on porte sur soi la susdite couronne, ou seulement qu'on baise la médaille des saints anges qui y est fixée. 3° Indulgence plénière, une fois par mois, si on récite la couronne tous les jours, à la condition de se confesser, de communier et de prier spécialement pour l'exaltation de la sainte Eglise et la conservation du souverain pontife. 4° Indulgence plénière, en outre, aux conditions ci-dessus énoncées . 1° le jour de l'apparition de saint Michel, 8 mai; 2° le jour de la dédicace de saint Michel, 29 septembre; 3° le jour de saint Gabriel, archange, 18 Mars; 4° celui de saint

Raphaël, 24 octobre; 5° celui des saints anges gardiens, 3 octobre.

COURONNE DE SAINT MICHEL.

Mettons-nous en esprit en la présence de ce saint archange.

O saint archange, daignez me bénir et m'obtenir les grâces dont j'ai besoin pour vous louer dignement.

1. Je vous loue et vous félicite, ô saint Michel, de ce que Dieu vous a créé si excellent, si parfait et vous a enrichi de tant de vertus.

2. Je vous loue et vous félicite, ô saint Michel, de l'inexprimable complaisance avec laquelle Dieu voit en vous le défenseur de sa gloire dont il est si jaloux, qu'il a dit lui-même qu'il ne la donne à personne.

3. Je vous loue et vous félicite, ô saint Michel, de la joie infinie avec laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ, voit en vous le défenseur zélé de sa divinité.

4. Je vous loue et vous félicite, ô saint Michel, des regards d'amour que la très-sainte Vierge arrête sur vous, pour la gloire que vous lui avez procurée en reconnaissant et en faisant reconnaître son cher Fils Dieu éternel.

5. Je vous loue et vous félicite, ô saint Michel, des respects, de l'amour et de l'honneur qui vous sont rendus par les célestes hiérarchies dont vous êtes l'auguste prince.

6. Je vous loue et vous félicite, ô saint Michel, de l'honneur que vous a fait le Fils de Dieu, Jésus-Christ Notre-Seigneur en vous confiant la garde de l'Eglise, sa chère Epouse, et je vous offre la reconnaissance et l'amour que cette sainte Eglise vous porte.

7. Je vous loue et vous félicite, ô saint Michel, de la charge honorable que Dieu vous a confiée en vous ordonnant d'assister les âmes à l'heure de la mort, de les présenter à son saint tribunal et de les conduire entièrement pures dans la céleste Jérusalem.

8. Je vous loue et vous félicite, ô saint Michel, de la gloire que vous rendent vos dévots serviteurs par leur respect, leur dévouement et leur amour.

9. Je vous loue et vous félicite, ô saint Michel, de toute la force, de toute la douceur, de toute la suavité renfermées dans votre saint nom et que vous faites goûter à vos vrais dévots.

Oh ! daignez, je vous prie, obtenir du Seigneur qu'il en augmente le nombre.

Oraison.

Je vous offre ces louanges, ô saint archange, pour la gloire de Dieu et la vôtre. Daignez les recevoir avec bonté, et comme Dieu vous a député pour détruire l'amour-propre qui est mon plus mortel ennemi, veuillez me prêter votre secours, afin que je le détruise complètement en moi. Ainsi soit-il.

Aspiration à saint Michel.

Glorieux saint Michel, prince de la milice céleste, protecteur de l'Eglise universelle, défendez-nous contre tous nos ennemis visibles et invisibles, et ne permettez pas que nous tombions jamais sous leur cruelle tyrannie.

Prière à saint Michel.

Je vous salue, prince très-glorieux, archange saint Michel. Je vous salue, noble chef de la milice céleste. Je vous salue, honneur et gloire des célestes hiérar-

chies. O prince très-illustre, vous êtes bien redevable à votre Créateur qui, sans aucun mérite de votre part, vous a fait si excellent et vous a enrichi de tant de vertus. O héros très-auguste, ornement du paradis, pierre précieuse du plus sublime éclat dans le palais céleste, vous êtes le sceau de l'image de Dieu, plein de sagesse et accompli en beauté. Toute pierre précieuse concourt à vous orner : l'or achève de relever votre éclat dans les délices du paradis de Dieu. C'est vous que Dieu a établi prince du ciel, pour y recevoir les âmes et les introduire dans le paradis de gloire. Je vous rappelle, ô bienheureux prince, ces grâces et toutes celles que la libéralité sans bornes de Dieu vous a accordées, préférablement à tous les ordres des anges, et je vous demande, par l'amour mutuel qui unit votre cœur angélique à celui de Dieu, de recevoir mon âme au jour de ma mort et de me rendre mon juge clément, en intercédant pour moi. Ainsi soit-il.

LITANIES DE SAINT MICHEL.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ écoutez-nous.

Jésus-Christ, exaucez-nous.

Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Fils, rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Esprit-Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Trinité Sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.

Sainte Marie, Reine des anges, priez pour nous.
 Saint Michel, archange,
 Saint Michel, prince des milices angéliques,
 Saint Michel, porte-étendard des armées célestes,
 Saint Michel, préposé à la garde du paradis.
 Saint Michel, défenseur invincible de la Majesté
 divine,
 Saint Michel, qui avez soutenu, dans le ciel, un
 grand combat contre le dragon infernal,
 Saint Michel, qui, au milieu de la lutte, avez
 poussé ce cri sublime : *Qui est semblable à
 Dieu,*
 Saint Michel, qui avez triomphé de l'orgueil de
 Satan,
 Saint Michel, qui avez précipité du haut des cieux,
 dans les abîmes de l'enfer les anges rebelles,
 Saint Michel, qui avez été comblé de toutes les
 grâces que Lucifer avait perdues par son crime,
 Saint Michel, qui avez disputé au démon le corps
 de Moïse,
 Saint Michel, qui êtes venu en aide à l'archange
 Gabriël contre le prince des Perses,
 Saint Michel, qui sonnerez de la trompette lorsque
 saint Jean contemplant les mystères ineffables
 des cieux,
 Saint Michel, qui êtes honoré par tous les chœurs
 des célestes esprits,
 Saint Michel, qui êtes apparu plusieurs fois glorieux
 sur la terre.
 Saint Michel, dont la présence soulevait les flots de
 la mer et secouait la terre sur ses fondements,
 Saint Michel, qui secourez le peuple de Dieu,

Priez pour nous.

Saint Michel, qui fortifiez les fidèles à l'heure de la mort, priez pour nous.

Saint Michel, qui recevez et pesez les âmes pour les présenter devant l'éternelle lumière, priez pour nous.

Saint Michel, dont les prières conduisent au royaume des cieux, priez pour nous.

Saint Michel, qui vous lèverez un jour pour le peuple d'Israël, priez pour nous,

Saint Michel, qui êtes le protecteur spécial de l'Eglise catholique, priez pour nous.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, Seigneur.

† Saint Michel, défendez-nous et secourez-nous.

℞. Pendant notre vie et à notre heure dernière.

Oraison.

Grand Dieu, qui avez élevé en grâce et en gloire, au-dessus de toutes les intelligences célestes, votre archange saint Michel, daignez, nous vous en prions par son intermédiaire, daignez éloigner de nous les embûches de l'ennemi qu'il terrassa; et faites qu'après avoir été, à son exemple, fidèles à votre saint service et zélés défenseur de votre nom, nous puissions, un jour, être introduits par lui dans les parvis sacrés de la bienheureuse éternité, par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

LITANIES DES SAINTS ANGES.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, écoutez-nous.

Jésus-Christ, exaucez-nous.

Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Fils, Rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Esprit-Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Trinité Sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.

Sainte Marie, reine des Anges, priez pour nous.

Saint Michel,

Saint Gabriel,

Saint Raphaël,

Saint Ange gardien,

Chœur des Séraphins,

Chœur des Chérubins,

Chœur des Trônes,

Chœur des Dominations,

Chœur des Vertus,

Chœur des Puissances,

Chœur des Principautés,

Chœur des Archanges,

Chœur des Anges,

Vous qui environnez le trône sublime élevé de Dieu,

Vous qui chantez incessamment devant Dieu : Saint,

Saint, Saint est le Dieu des armées,

Vous qui dissipez nos ténèbres et éclairez nos esprits,

Vous qui nous annoncez les choses divines,

Priez pour nous.

Vous qui avez reçu de Dieu la charge de garder les
 hommes, priez pour nous.
 Vous qui contemplez toujours la face du Père céleste,
 Vous qui avez une grande joie de la conversion du
 pécheur,
 Vous qui avez retiré le juste Loth du milieu des
 pécheurs,
 Vous qui montiez et descendiez par l'échelle de Jacob,
 Vous qui avez donné la loi de Dieu à Moïse sur le
 mont Sinaï,
 Vous qui avez annoncé la joie au monde en la
 naissance du Sauveur,
 Vous qui l'avez servi dans le désert après son jeûne
 de quarante jours,
 Vous qui avez porté Lazare dans le sein d'Abraham,
 Vous qui étiez en habits blancs auprès du sépulcre
 de Jésus,
 Vous qui avez apparu aux disciples aussitôt que
 Jésus fut monté au ciel,
 Vous qui accompagnerez Jésus au jugement dernier,
 Vous qui rassemblez les Elus à la fin des siècles,
 Vous qui séparerez les méchants d'avec les Justes,
 Vous qui portez nos prières au trône de Dieu,
 Vous qui nous fortifiez au dernier combat, à l'heure
 de notre mort,
 Vous qui tirez du purgatoire les âmes qui sont
 purifiées,
 Vous qui faites des miracles par la puissance divine,
 Vous qui êtes envoyés pour conduire ceux qui
 veulent parvenir à l'héritage éternel,
 Vous qui présidez aux états et aux monarchies,
 Vous qui avez souvent dissipé les armées ennemies,

Priez pour nous.

Vous qui avez délivré les amis de Dieu des prisons et autres dangers, priez pour nous.

Vous qui avez consolé les martyrs dans leurs tourments, priez pour nous.

Vous qui protégez d'un soin particulier les prélats et les princes, priez pour nous.

Tous les ordres et hiérarchies des bienheureux esprits, priez pour nous.

De tout danger, délivrez-nous, Seigneur, par vos saints Anges.

Des embûches du démon, délivrez-nous, Seigneur.

De tout schisme et hérésies, délivrez-nous, Seigneur.

De la peste, de la famine et de la guerre, délivrez-nous, Seigneur.

D'une mort subite et imprévue, délivrez-nous, Seigneur.

De la mort et damnation éternelle, délivrez-nous, Seigneur.

Tout pécheurs que nous sommes, nous vous en prions, écoutez-nous.

Par vos saints Anges, nous vous en prions, écoutez-nous.

Afin que vous nous pardonniez, nous vous en prions, écoutez-nous.

Afin que vous nous fassiez grâce, nous vous en prions, écoutez-nous.

De vouloir gouverner et conserver votre sainte Eglise, nous vous en prions, écoutez-nous.

De vouloir maintenir dans votre sacrée religion le Souverain-Pontife, et tous les ordres de la hiérarchie ecclésiastique, nous vous en prions, écoutez-nous.

D'établir entre notre souverain, les autres rois et les princes chrétiens, la paix et la concorde, nous vous en prions, écoutez-nous.

De nous donner et de nous conserver les fruits de la terre, nous vous en prions, écoutez-nous.

D'accorder à tous les fidèles défunts le repos éternel, nous vous en prions, écoutez-nous.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, écoutez-nous.

Jésus-Christ, exaucez-nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Notre Père, etc.

Ÿ. Louez le Seigneur, anges du ciel ;

Ź. Et vous aussi, Vertus célestes.

Ÿ. Vertus célestes, bénissez le Seigneur ;

Ź. Et vous aussi, ministres qui exécutez ses volontés.

Ÿ. Le Seigneur vous a confié à ses anges,

Ź. Pour qu'ils vous gardent dans toutes vos voies.

Ÿ. Seigneur, exaucez ma prière ;

Ź. Et que mes cris parviennent jusqu'à vous.

Oraison.

Seigneur, qui partagez avec un ordre admirable les divers ministères et fonctions des Anges et des hommes, accordez-nous, par votre grâce, que ceux qui assistent toujours dans le ciel en votre présence pour vous servir, défendent aussi notre vie sur la terre ; par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LITANIES DE L'ANGE GARDIEN.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, écoutez-nous.

Jésus-Christ, exaucez-nous.

Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Fils, Rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Esprit-Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.

Sainte Marie, reine des Anges, priez pour nous.

Ange du ciel, qui êtes mon gardien, priez pour nous.

Ange du ciel, que je révère comme mon prince,

Ange du ciel, qui me donnez de charitables avertissements,

Ange du ciel, qui me donnez de sages conseils,

Ange du ciel, qui faites envers moi l'office d'un zélé tuteur,

Ange du ciel, qui pourvoyez à mes besoins,

Ange du ciel, qui m'aimez tendrement,

Ange du ciel, qui êtes mon consolateur,

Ange du ciel, qui m'êtes attaché comme un bon frère,

Ange du ciel, qui m'instruisez de mes devoirs,

Ange du ciel, qui êtes pour moi un charitable pasteur,

Ange du ciel, qui êtes le témoin de toutes mes actions.

Ange du ciel, qui me secourez dans toute rencontre,

Ange du ciel, qui veillez continuellement à ma garde,

Ange du ciel, qui me secondez dans toutes mes entreprises,

Priez pour nous.

Ange du ciel, qui intercédez pour moi, priez pour nous.
 Ange du ciel, qui me portez entre vos mains,
 Ange du ciel, qui me dirigez dans toutes mes voies,
 Ange du ciel, qui présidez à toutes mes actions,
 Ange du ciel, qui prenez toujours ma défense

Priez pour nous.

avec zèle,
 Ange du ciel, qui me conduisez avec sagesse,
 Ange du ciel, qui me mettez à l'abri des dangers,
 Ange du ciel, qui m'enseigniez les vérités du salut,
 Ange du ciel, qui dissipez mes ténèbres et éclairez
 mon esprit,
 Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde,
 pardonnez-nous, Seigneur.
 Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde,
 exaucez-nous, Seigneur.
 Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez
 pitié de nous, Seigneur.

ÿ. Priez pour nous, saints anges gardiens ;

ñ. Afin que nous soyons dignes des promesses de
 Jésus-Christ.

Prions.

Dieu tout-puissant et éternel, qui, par un effet de
 votre bonté ineffable, avez donné à tous les fidèles,
 dès le sein de leur mère, un Ange pour gardien
 spécial du corps et de l'âme, faites que j'aie pour celui
 que vous m'avez accordé dans votre miséricorde tant
 de respect et d'amour, que, protégé par les dons de
 votre grâce et par son secours, je mérite d'aller dans
 la céleste patrie vous contempler avec lui et les autres
 Esprits bienheureux dans tout l'éclat de votre gloire ;
 par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

TESTAMENT DE SAINT CHARLES BORROMÉE.

Au nom de la très-sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit.

Mon bon ange et bien-aimé gardien, je proteste en votre sainte présence et je déclare vouloir mourir dans la foi et le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, hors de laquelle il n'y a pas de salut, comme sont morts tous les saints qui règnent dans le ciel.

Esprit bienheureux, je proteste et déclare vouloir toujours rester sous votre aimable tutelle ; mais je réclame surtout vos bons offices au moment de ma mort, dans la ferme espérance d'obtenir de mon Dieu grâce et miséricorde, en vue des mérites du très-précieux sang de Jésus-Christ, qui a satisfait pour moi, comme pour tous les pécheurs du monde, malgré le nombre et l'énormité de tant de crimes. Ange saint, je proteste et déclare avoir le désir le plus sincère d'être du nombre de ces âmes pénitentes, auxquelles le divin Rédempteur des hommes ne refuse jamais sa grâce, dès ce monde, par la vertu de sa croix et de sa cruelle mort. Ah ! que n'ai-je été assez heureux pour ne jamais contrister mon doux Seigneur et mon Dieu ! Du moins, aujourd'hui je sens que je l'aime au-dessus de toutes choses, et que je veux l'aimer de plus en plus. J'ai un amer regret de toutes les fautes qui ont souillé mon âme et je conjure le très-doux cœur de Jésus de les laver dans son sang, et de me pardonner comme je pardonne à tous ceux qui m'ont offensé.

Aimable et fidèle compagnon de ma vie, daignez

vous unir à moi au moment où j'implore l'infinie bonté de mon Dieu, pour en obtenir la faveur d'être admis parmi ses élus et les héritiers de sa gloire. A cette fin, je proteste et déclare m'offrir à endurer pour son amour non-seulement toutes les peines et afflictions de la vie, mais encore toutes les douleurs du purgatoire, jusqu'au jugement dernier, pour mériter la grâce d'être introduit dans l'éternelle félicité.

Enfin, mon ange chéri, je proteste et déclare vous choisir et constituer le dépositaire et exécuteur de mes dernières volontés. Je vous prie humblement de m'obtenir trois grâces. La première, de ne pas mourir sans recevoir les derniers sacrements. La seconde, d'être assisté et consolé dans les angoisses et les douleurs de mon agonie par Jésus, le conjurant de vouloir bien m'appliquer les mérites d'un seul de ses soupirs, d'une seule de ses larmes, d'une seule goutte du sang qu'il a versé à flots pendant son agonie sur la croix, et par Marie, la conjurant aussi de jeter sur moi l'un de ces regards pleins de tendresse et de compassion qu'elle portait sur Jésus agonisant, regards protecteurs qui, au jour du jugement, couvriront comme un bouclier ceux que cette tendre mère aura pris sous sa protection. La troisième, de m'assister vous-même, mon fidèle ami et infatigable gardien, à ce moment suprême qui va décider de mon éternité, et de me rendre propice celui qui, avant de devenir mon juge, a voulu être mon Sauveur. Je vous recommande ma pauvre âme. Venez la recevoir au sortir de la prison de ce corps de boue, pour la remettre entre les mains de son Créateur, pour la cacher dans le cœur brûlant d'amour de son Rédempteur.

Oh ! quand me sera-t-il donné de me voir assis à vos côtés dans le séjour de la béatitude, pour contempler, chanter, aimer celui qui fait la gloire et les délices des bienheureux.

Prière à l'ange gardien.

Bienheureux esprit à qui le Seigneur a daigné me confier, fidèle exécuter des volontés de ce divin maître, qui m'accompagnez depuis le commencement de ma vie, sans rien perdre du bonheur dont vous jouissez en voyant Dieu face à face ! Sacrée intelligence, chérie de Dieu et si agréable à ses yeux ! Miroir de sa divinité, par les augustes qualités de sainteté, de gloire et de puissance qu'elle vous a communiquées, et qui font de vous une créature si parfaite, si noble, si respectable ! Ange du Seigneur, mon fidèle gardien, qui m'avez délivré de tant de dangers depuis mon enfance ; qui m'avez instruit par tant de saintes inspirations ; qui m'avez protégé tant de fois contre les démons ; qui vous êtes réjoui de mon bien, et qui ne vous êtes pas lassé de me conduire malgré mes résistances ; qui avez été touché de ma faiblesse, et qui avez tâché de me relever dans mes chutes ; vous qui priez si souvent pour moi, qui portez mes prières devant le trône de Dieu, et qui vous intéressez avec tant de zèle pour mon salut : Oh ! esprit bienheureux, ne cessez de me protéger, de me conduire, de me défendre et de vous rendre mon médiateur auprès de Dieu, soit pour obtenir de sa bonté le pardon de mes fautes, soit pour m'attirer de sa miséricorde les grâces dont j'ai besoin afin de me corriger, d'avancer dans la vertu, d'acquérir la perfection et de la consommer

par une sainte mort. Oh ! que je sens le besoin que j'ai de mourir dans la grâce de mon Dieu, et que pour l'obtenir votre médiation me sera utile ! Je vous conjure, esprit céleste, mon défenseur dans ce lieu de combat, mon pilote éclairé sur cette mer orageuse, mon flambeau céleste dans cette nuit ténébreuse, mon guide assuré dans cette voie de mon pèlerinage, je vous conjure de ne point vous lasser de me soutenir dans mes pressants besoins, et surtout quand je serai arrivé à la fin de ma course, où mes dispositions décideront de mon sort éternel. Priez alors avec l'ardeur que votre charité vous inspire, pour qu'elles soient saintes, ces dispositions. Que ma contrition soit sincère, que mon espérance ne soit pas vaine, que mon amour pour Dieu me rende digne de ses complaisances, afin que lorsque mon âme aura quitté les dépouilles de ce corps terrestre, vous la présentiez au tribunal de Jésus-Christ sans qu'elle puisse craindre les accusations des anges des ténèbres, et qu'ayant reçu de ce divin maître la sentence de vie et non de mort, vous me conduisiez dans la céleste patrie pour y contempler, y aimer, louer, en votre compagnie et celle de tous les bienheureux, notre commun maître. Ainsi soit-il.

Autre prière à l'ange gardien.

Saint ange, aimé de Dieu, qui me gouvernez, qui m'éclairez et me protégez, je vous honore comme mon protecteur, je vous aime comme mon gardien, et je m'abandonne à vous entièrement comme à mon père. Je vous prie donc, par les mérites de Jésus, de ne point m'abandonner à cause de mes ingratitude, mais par un mouvement de votre aimable cœur, de me

conduire dans les voies du salut, de m'instruire dans mes ignorances, de me redresser dans mes chutes, de me consoler dans mes afflictions, et de me délivrer dans mes dangers, jusqu'à ce qu'enfin vous me meniez heureusement au ciel, pour y voir, aimer et bénir Dieu avec vous à jamais. Ainsi soit-il.

Prière à l'ange gardien.

Très-saint ange de Dieu, que Dieu a préposé à ma garde, je vous remercie de tous les bienfaits que vous m'avez obtenus pour le corps et pour l'âme. Je vous loue et vous glorifie de ce que vous daignez m'assister si fidèlement, moi qui suis si misérable, et me protéger contre les assauts de mes ennemis. Bénie soit cette heure où vous m'avez été donné pour gardien, pour défenseur et pour patron. Bénie soit votre charité envers moi, et cette tendre sollicitude avec laquelle vous ne cessez pas un instant de promouvoir l'affaire de mon salut. En compensation de tous les services que vous m'avez rendus depuis mon enfance, je vous offre le très-digne et très-noble Cœur de Jésus-Christ, surabondant, comme il est, de toute béatitude; je vous demande de me pardonner d'avoir si souvent résisté à vos saintes inspirations et de vous avoir ainsi contristé, vous l'ami le plus cher de mon cœur, et je prends le ferme propos de vous obéir à l'avenir, et de servir fidèlement mon Dieu. Ainsi soit-il.

Autre prière à l'ange gardien.

Ange de Dieu, qui êtes mon gardien, la divine Providence m'a confié à votre sollicitude; éclairez-moi, protégez-moi, dirigez-moi et gouvernez-moi. Ainsi soit-il.

100 jours d'indulgence chaque fois. — Indulgence plénière chaque mois pour ceux qui l'auront récitée au moins une fois le jour, pendant un mois entier, au jour qu'ils choisiront pour se repentir, se confesser, communier et visiter quelque église, où ils prieront suivant l'intention du souverain Pontife. — Indulgence plénière à l'article de la mort, pour ceux qui l'auront récitée fréquemment pendant leur vie. (15 mai 1821)
Application aux morts.

Memorare au saint ange.

Souvenez-vous, ô mon saint ange gardien, que le Seigneur vous ayant confié le soin de mon âme, vous en êtes devenu le protecteur et l'ami. Aussi, plein de confiance en votre bonté que je n'ai jamais sollicitée en vain, je viens, je cours à vous, mon bon ange, mon frère intime; et quoique j'aie souvent méconnu vos tendres soins, j'implore votre puissant secours. Ne me le refusez pas, ô le saint ami de mon âme, et dans ce moment où je vous invoque, soyez propice à mes vœux, et daignez les exaucer. Ainsi soit-il.

FIN.

TABLE.

Préface	v
I. Société précoce et intime avec les esprits célestes. Ses effets merveilleux	1
II. Voyages et bilocation.	24
III. Assistance et présence sensibles	44
IV. Anges notificateurs	65
V. Les bons anges auprès des âmes consacrées à Dieu, dans la vie religieuse	106
Les anges apôtres.	140
Les bons anges des hommes apostoliques	163
1. Les bons anges correcteurs.	180
X. Pureté et virginité	186
X. Secours temporels.	213
XI. Assistance bienveillante des saints anges au moment de la mort.	253
XII. Respect des saints anges pour le reste des élus.	297
XIII. Les saints anges et les âmes du purgatoire.	319
XIV. Les anges de l'eucharistie	337
XV. Dévotion aux saints anges	359
XVI. Pratiques de piété	389

*Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!*

Les 20 premières pages de ce PDF donne un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise*, de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Ce PDF peut être distribué librement. Cependant, la licence ne permet pas qu'il soit modifié et ensuite redistribué. Aucune dérivation ne peut en être faite, par exemple pour en enlever certaines pages comme celle-ci.

Au Canada, cet ouvrage est dans le domaine public. Le fac-similé est toutefois sous droit d'auteur. Si vous désirez en faire usage pour reproduire ce livre, veuillez en faire la demande.

Licence *Creative Commons* CC BY-ND 2.5 CA



© 2020 *canadienfrancais.org*